

# **Une adolescence jouée à pile ou face.**

**Récit de**

**NOËL CHARBONNIER**

*Le plaisir de l'un c'est d'voir l'aut' se casser l'cou.*

**FÉLIX LECLERC**

*À mes enfants :*

*Mario qui nous a secondés si patiemment,*

*Nicole et ses efforts du moment,*

*À toi, spécialement, Julie,*

*Emportée par l'au-delà pendant la rédaction de ce bouquin,*

*Céline qui bâcha et bûcha d'arrache-pied jusqu'à la fin.*

*Sans vous, ces pages seraient demeurées*

*dans le tiroir de l'obscurité.*

*Je ne leur hurlerai jamais assez fort*

*mon amour et ma gratitude.*

***Toute ressemblance avec les événements, les personnages vivants ou décédés, décrits ci-après, aurait pu tout aussi bien rester enfermée sous la pelure d'une simple coïncidence ou le fruit du hasard.***

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                         |                 |
|---------------------------------------------------------|-----------------|
| <b><i>UNE ADOLESCENCE JOUÉE À PILE OU FACE.....</i></b> | <b><i>1</i></b> |
| CHAPITRE 1 - ÉCROUER.....                               | 4               |
| CHAPITRE 2 - CAMOUFLER.....                             | 34              |
| CHAPITRE 3 - BALLOTTER .....                            | 49              |
| CHAPITRE 4 - KIDNAPPER.....                             | 75              |
| CHAPITRE 5 - CONTOURNER .....                           | 87              |
| CHAPITRE 8 - TRAQUER.....                               | 135             |
| CHAPITRE 9 - PROVOQUER .....                            | 156             |
| CHAPITRE 10 - TÉMOIGNER.....                            | 172             |
| CHAPITRE 11 - PÉCHER .....                              | 184             |
| CHAPITRE 12 - TERRORISER .....                          | 197             |
| CHAPITRE 13 - ACCABLER .....                            | 220             |
| CHAPITRE 14 - DÉRAPER .....                             | 235             |
| CHAPITRE 15 – RÊVER.....                                | 257             |
| CHAPITRE 16 - VIVOTER.....                              | 279             |
| CHAPITRE 17 - AMOURACHER .....                          | 305             |
| CHAPITRE 18 - SOMBRER .....                             | 339             |

## CHAPITRE 1 - ÉCROUER

Portland, Maine, juillet 1952.

En ce superbe weekend, j'allais enfin voir et entendre ce qui excitait tant ma convoitise, celle dont on me parlait si souvent et louangeait le pouvoir séducteur, mais que je connaissais seulement en photos ou sur grand écran. Or, la voici à présent, en plein devant mes yeux, dans toute sa splendide nudité, que rendent plus ravissante encore les reflets hypnotisants d'une pleine lune argentée. Je succombe à la tentation... et m'abreuve de ses éclats de charme qui s'étendent jusqu'à l'horizon infini, telle une amoureuse m'ouvrant les bras dans un bel élan de générosité exubérante, et ce, dès mon premier rendez-vous avec... Ah! La mer!

Dans ce coin d'Éden perdu, le motel rustique se blottit contre un bouquet de conifères, qu'une douce brise fait frémir. La porte de mon douillet palace entrouverte y laisse s'inviter un parfum si grisant que j'en emplirais des bouteilles jusqu'au goulot. Tant troublé par cette soirée digne d'un conte de fées, je troque quelques heures de sommeil contre l'enchantement d'admirer les lames ensorcelantes, mystérieuses de ma belle de nuit. L'ondulation de ses vagues gazouille des choses que moi seul peux entendre. Pour moi seul capable de déchiffrer ses chuchotements amoureux sous un ciel d'argent, puis rêvasser un long moment, hypnotisé par son enivrante beauté. Réclamant ses droits à cor et à cri, le sommeil me conduit à ma paillasse, où me berce le rythme des flots dont les uns se lamentent puis se cassent sur les rochers polis tandis que les autres, attendus par la plage sablonneuse, viennent s'allonger avec allégresse dans une symphonie de clapotis mélodieux.

\*\*\*

Au milieu d'innombrables boutiques à souvenirs de la ville, l'objet tant recherché, introuvable au Québec, me tombe finalement entre les pattes. Un beau joujou-défense, fabriqué sur commande pour un jeune homme comme moi qui erre fréquemment tard le soir dans les rues... Jouera-t-il un rôle de bourreau ou de protecteur? D'ennemi ou de messie? Le pouvoir de choisir l'une ou l'autre des options me gonfle d'un sentiment de puissance, de sécurité et d'assurance que doivent ressentir leurs détenteurs. L'arme au langage universel qui, sans prononcer un seul mot, sait radicalement se faire obéir, tout comme elle peut fort bien sauver des vies, y met plus fréquemment fin hélas, le temps d'un clic.

\*\*\*

Mon retour à Sherbrooke coïncide avec l'absence des miens à la maison. Bouillonnant d'impatience, je file au sous-sol de notre foyer, rue Murray, pour savoir ce que l'épouvantail dragon de calibre .38 dissimule vraiment dans son poitrail. Malgré quelques cartouches de «vieille poudre» bonne pour la retraite depuis un bail, le revolver s'en tire avec la mention «honorable». Sur un total de six coups, cinq plombs s'éjectent de leurs douilles en un bruit assourdissant et, à la vitesse du courant électrique, vont se réfugier profondément dans la poutre de bois. Quant à la sixième balle, inapte à libérer son plomb, elle ne fait entendre qu'un clic, très sec...

\*\*\*

Quatorze mois après mon escapade aux États-Unis, combien de tonus psychique inhumain dois-je pomper pour conserver la minable petite gâterie de me croire vivant, maintenir mon bel entregent et le pimenter, comme jadis, de mes inlassables drôleries

spirituelles. Moins spontané qu'auparavant, on prête à mes qualités de tenir encore très bien la route. Problèmes minimes avec mes défauts, mais rien d'alarmant dit-on. Capable de tendre une ouïe attentive aux confidences d'autrui, autant que sympathiser de tout cœur à son désarroi puis, c'est sans inquiétude qu'on peut me faire confiance et compter sur moi, aussi bien que sur une calculatrice, urgence ou non. Jaugé impulsif, mais très discipliné. N'empêche que, mis sous une tension trop forte, le disjoncteur de ma tolérance saute illico. Cependant, n'est pas digéré par certains mon appui inconditionnel envers les éternels perdants et les perpétuels opprimés. Un sens aigu de justice me commande de diriger les roues de son cabriolet grinçant en direction des plus vulnérables : têtes de Turc, les va-nu-pieds et les quêteux, dérangeant ainsi les collets montés, chatouillant les flancs-mous, mais laissant peu de gens dans la ouate de leur tiédeur. Ceux et celles qui me connaissent bien me prêtent un physique agréable, en m'accordant la médaille de «bon jack» malgré mes tendances rebelles. Peut-on alors parler d'un gars ben ordinaire?

En dépit de bons atouts, il manque à mon jeu la carte maîtresse : celle d'une confiance en moi de fer. Sans elle, je deviens timide, complexé, indécis et anxieux. En quelque sorte, une espèce de naufragé malmené par les tempêtes de la vie qui me font bifurquer d'elle en broyant du noir sans arrêt. Au fil des soleils et des lunes. Défier le vent au lieu de hisser les voiles en conséquence, c'est maintenant lui qui m'entraîne sur une mer agitée, totalement hors de contrôle.

D'angoisses intermittentes à chavirements répétitifs me métamorphosent en adolescent-adulte solitaire, replié sur mon propre moi. Guère mieux quand corps et âme ne suivent plus; alors là, plus rien ne suit. Un retour dans le passé me ramène à mon douzième été, après notre déménagement de Montréal à Shawinigan en 1937, où un travail comme

pharmacien attendait papa. Quatre années de panses bien remplies accompagnaient des tranches de bonheur ici et là dont chacun se régala à saturation... Puis un jour, me semble voir maman fondant comme de la cire sous le feu du chalumeau, rongée à pleins crocs par un implacable envahisseur qui la rétrécit aux dimensions d'une fillette!

\*\*\*

Shawinigan, Québec, mai 1942.

En se rendant à l'office du mois de Marie, l'aîné de quinze ans, Guillaume, me divulgue cette nouvelle, trémolos dans la voix : «Tu sais Luc, ce cancer du sein qui gruge sans pitié maman depuis des mois, eh bien, ce cancer-là ne peut guérir parce qu'il a gagné tout son corps. Les médecins ne lui accordent que quelques semaines avec nous autres.»

Et bang! L'un des plus catastrophiques coups de masse de ma vie vient d'atteindre le haut et sonner la cloche. Même pendant l'office, mon cerveau, encore sous le choc, ne parvient plus à décrocher de l'aveu matraque, dont l'écho martèle sans cesse mes tympans et mon cœur, comme le marteau sur l'enclume. On dirait que la terre s'est subitement dérobée sous mon être.

Par le plus curieux des hasards survient à la seconde même une légère secousse sismique faisant trembler le temple du Seigneur, ce qui me sort du même coup de mon apathie. Non, je ne rêve pas! Pris de panique, des fidèles crient, gesticulent et quittent leur banc en se ruant vers la sortie comme du bétail épouvanté. Impassibles, Guillaume et moi restons taraudés à notre place. Silencieux, figés.

J'ignore ce qui mijote sous la calotte de Guillaume à cette minute précise. Quant à moi,

une prière spéciale est adressée avec toute la ferveur de mon âme à la Vierge Marie : celle d'envoyer au plus tôt une deuxième saccade assez puissante pour que s'écroule la toiture de l'église sur moi tout seul et m'aplatisse fort, très fort, mais pas sur mon grand frère. «Merci beaucoup Sainte Marie... Oh! J'oubliais... Ne vous trompez surtout pas de personne à écraser, ce n'est aucun autre que moi, Luc, Luc Chénier, car celui à ma main gauche, c'est Guillaume!»

L'idée que maman nous quittera bientôt, pour ne jamais revenir, n'a tout bonnement ni queue ni tête. Ni aucune graine d'équité. Pourquoi elle? ... Et pas moi? ... Comment supporter la pensée de ne plus jamais voir son sourire réconfortant? Ne plus entendre, pendant toute l'éternité, l'écho de sa voix apaisante? Être privé de sa bonté si rassurante pour toujours? Terminé? ... Fini? ... Comment saisir l'impossible?

\*\*\*

Un an plus tard.

Quelle journée lugubre quand Émilie, auteure de mes jours et de cinq autres mousses, s'éteint dans sa piaule d'hôpital! Toute une frappe qui m'expédie dans les ténèbres de l'affliction, l'angoisse de l'incertitude et la peur des lendemains. Plus rien ne compte... Plus rien ne subsiste... Que des larmes qui ont perdu leur goût de sel au profit d'un autre, à la faveur de l'amertume, de l'abattement et du vide. Pas assez pour faire sauter ma raison, mais juste assez pour ressentir au zénith toute l'intensité d'un chagrin écrasant, suffocant. La mort à feu lent, quoi...

La kidnappeuse de vies, cette briseuse de familles, se foutait de faire éclater sans



vergonne l'indispensable noyau d'amour, de bonté, de compréhension, de tolérance dont maman était tissée, en venant absurdement couper le fil conducteur de notre vie...Oui, pour toute l'éternité! Et à peine 40 années seulement, deux de moins que papa.

Fatalement s'ensuivit le démantèlement de ma famille auquel j'assistai pieds et mains liés, le cœur en purée. Pourtant, la structure familiale, nettement bien dressée, n'avait pas à s'effondrer si bêtement. Hélas, il ne suffit pas toujours d'un bon départ pour atteindre la ligne d'arrivée!

\*\*\*

Sherbrooke, 1952.

Récemment admis sous le chapiteau des Grands, j'étais loin d'imaginer que dans cet univers bouffon grenouillant de larves, j'essuierais les plus déchirants revers de ma jeune existence. En plein ce que ça prend pour défoncer la mince frontière du supportable ou tuer un jeunet sans lui enfoncer le couteau dans la gorge! Ne récoltant du pommier de mon existence que des fruits garnis de pourriture, d'autres farcis de vers ou de vermines, j'ai donc décidé à tête froide de briser mes chaînes. Seul dans ma chambre aux lits superposés, assis sur celui du bas, je vais couper le cordon de mes vingt-quatre années qui, jusqu'ici, m'agrippait de force à cette minable mascarade de guignols, ces automates ou humanoïdes mécaniques en course perpétuelle sans qu'ils ne sachent trop pourquoi. Réflexion faite, le corps sans âme dans lequel j'habitais n'existait aux yeux des autres que pour la forme... et encore... Y logeait déjà la mort! Le nectar de la vie, de l'amour et du bonheur s'étant retiré en entier de mes artères, la sécheresse du désespoir, le spectre de l'abandon, la géhenne étouffante d'une solitude qui «m'aime trop, mais mal étreint», leur avait tôt infusé le poison

d'idées suicidaires fréquentes. Plus mort que ça, c'est fort risqué de demeurer sourd à la trompette du Jugement dernier!

Avant que ne se referme le rideau sur la dernière représentation, j'embrasse du regard ces quatre murs me rappelant l'heureuse, l'impérissable image d'une famille réellement unie, comme rarement il s'en voit. Dans cette chambre à coucher, certains soirs, avant de me canter un œil, les rêves les plus fous truffaient mon imaginaire aux accents entraînants d'une musique sentimentale faisant entendre : You belong to me, par la rayonnante voix cuivrée de Jo Stafford au sommet de son art, qui m'émouvait, me charmait même. Ma radio portative dansait avec moi toute la nuit sur les plus récents succès au palmarès. De mes remémorations, seules les bonnes m'accompagneront jusqu'au déclin de ma délivrance. Oh... facile de tourner la page dans un état de détresse et se faire accroire que tout est réglé, pardonné et oublié. Lorsque le blizzard de la désespérance souffle à nouveau, mais en doublant sa vitesse, la tourmente me projette violemment dans un cyclone qui accentue la pression sur ma «camisole de force». Tout ça ne s'arrêtera qu'au moment où, sur mes yeux, les paupières se baisseront une dernière fois, légitimant ainsi mon choix de passer à l'acte. Comme notre vécu, même en y arrachant quelques passages noirs, nul ne le rendra interchangeable pour autant.

Froid comme la mort qui me dévisage, revolver au front, je presse lentement la détente... Lentement... Très, très lentement...

Qui aurait pu m'imaginer de la sorte? Moi, Luc Chénier, qui, quelques mois auparavant, était un être se démarquant nettement du troupeau, fonceur comme pas un, bourré d'entrain, du cœur à l'ouvrage, le goût de serrer la vie dans ses bras, la caresser, la couvrir de baisers,

la sucer, la mordre jusqu'à plus faim. Abattement, détresse, désespoir et apathie venaient de faire mordre la poussière à mes ambitions, aux rêves et projets plein la caboche, maintenant bons à inscrire sur ma pierre tombale... Comment en suis-je arrivé là? Dans un dernier tour de manivelle, je fais défiler le convoi de ma courte vie, de sa collision avec le Néant-express et de son impact qui me trainèrent impitoyablement vers cet infernal creux noir sans fin.

\*\*\*

Une petite trempette dans l'étang du passé me ramène une décennie plus tôt, après que maman ait rendu l'âme. Je prends alors pied à Montréal chez ma marraine dans le quartier Villeroy. Ne perdant guère de temps, elle m'escorte dès le lendemain à l'orphelinat Saint-Anselme, où l'on m'inscrit comme pensionnaire permanent dans la classe des finissants de neuvième année. Âge : quatorze ans. Visites dominicales des parents, caviar à longueur d'année, amour au container, loisirs à volonté, professeurs expérimentés, plus satisfaction garantie de l'élève et remboursement en cas de décès... ou funérailles de première classe, au choix.

L'énorme entrepôt de garçons sans famille que constitue l'entrepôt compte quatre étages, bien protégés du regard indiscret des passants -- comme si c'était fait exprès pour dissimuler sa honte, ses hypocrisies et son déshonneur --, car personne ne voit rien derrière une porte close. La haute muraille de briques grises évoque, d'un simple survol, ce que je pourrais appeler «douce prison pour mal foutus». Opère dans ces murs tristes et maussades un personnel sadique, froid et hermétique, allant de pair avec l'atmosphère autant morne que lugubre, semblable au syndrome du salon mortuaire. En fait, n'y manque que les

barreaux!... largement compensés par une surveillance à outrance qu'exercent les gardiens de l'institution, les bons frères en soutane.

Peu à peu je découvre que les bras de quelques-uns d'entre eux remplissent adéquatement leur vocation de bonnes matraques avec lesquelles frère Tabasse et ses partisans de la violence tapochent tout à leur guise des mômes âgés de six à quinze ans. De tels *watchdogs* affectionnent particulièrement cette pratique lorsque le bout de chou laissé sous ses bons soins, écoulant à genoux une punition, obéit au réflexe instinctif de tourner le coco, soulever une patte engourdie ou s'appuyer à la colonne... Et paf! le côté de sa figure encaisse une retentissante claque du frère Tabasse pour le remettre en position, mais qui l'expédie presque au tapis.

L'explication apportée, plus ou moins défendable, prend en compte que nous sommes toujours en 1943, encore donc sous cette période de guerre 39-45. Dans l'intention de contourner l'enrôlement obligatoire, quelques frères en devenir, envisageant l'aventure du mariage trop risquée, sont brusquement frappés par la grâce du Créateur. Ils considèrent celle-ci moins dommageable et plus exaltante qu'une balle ou un obus. D'où cette vocation tardive. Incapables de déroger à l'appel divin, certains élus remplissent au pire possible leur noble devoir de religieux durant tout le second conflit mondial. Comme quoi les voies du Seigneur sont impénétrables!

Pourquoi une société qui promène partout ses couleurs aux prétentions d'équité accepte-t-elle des deniers pour libérer un suspect soupçonné de meurtre (liberté sous caution), alors que dans mon cas, quelqu'un a déboursé pour que cette geôle fasse main basse sur ma liberté? De plus, mon père et ma marraine reçoivent mensuellement tous les deux un

chèque d'allocation familiale en mon nom. L'exclusive bénéficiaire devient alors la personne qui prend l'entière responsabilité du gosse, c'est-à-dire la tante Annette.

C'est par pur hasard que quelques mois plus tard, le gouvernement s'aperçut de la méprise, chacun ignorant que l'autre touchait les dollars, moi, ne voyant la forme d'un seul sou ni d'une part ni de l'autre, et ce, l'année tout entière pendant mon pensionnat à Saint-Anselme. Et puis, quelle importance! Les opportunités que l'argent nous brûle les doigts se font voir si peu la binette dans ma prison qu'il vaut mieux ne pas trop faire de vagues sur ce détail, mais tenter plutôt d'appivoiser cet environnement inconnu. Tout en prenant la peine de calculer les avantages, l'actif se lit comme suit : activités sportives en masse (hockey, crosse, baseball, soccer, etc.), une confortable couchette et la venue imminente de mon frère Léo comme pensionnaire. Puis, grâce aux diverses tâches bénévoles, un orphelin devenu virtuose du système D peut obtenir certaines petites faveurs sur lesquelles il ne faut jamais lever le nez.

C'est ainsi que je me taille un poste de «speaker» ou, si l'on préfère, de préposé au micro. Tâche qui consiste à appeler dans un appareil émetteur les élèves dans la cour de récréation lorsqu'ils sont demandés au parloir, les jours de visites. Cette «promotion» ne débouche sur absolument rien dans l'immédiat. Par contre, elle pourrait conduire à celle de portier et, en définitive, à titre de serveur aux tables où les privilèges s'avèrent fort appréciables pour qui sait se placer les pieds sans les mettre dans les plats.

Le grade de portier me confère dès ce moment le plein pouvoir de circuler à l'intérieur et, le plus avantageux, à l'extérieur de l'orphelinat pendant les périodes tranquilles du parloir. Une superbe possibilité pour moi de respirer, ne serait-ce que quelques minutes au

dehors, la liberté. Je rends, du même souffle, service aux copains en postant pour eux à la boîte du coin les lettres qu'ils me confient dans les toilettes. Une lettre interceptée clandestinement par la direction est irrévocablement confisquée et son auteur ne la revoit plus jamais.

Qui ne connaît pas la censure sévère imposée dans les prisons? Un jour, je remets une missive pour ma marraine au religieux responsable des lettres à poster, où j'y dénonce certains abus, y compris le geste impur et indigne qu'a posé un frère indécent à mon endroit. Lorsque tante Annette me rend quelques rares visites, aucune allusion n'est faite au sujet de ma lettre. À mon grand étonnement et davantage déçu, je réalise qu'elle ne l'a jamais reçue. Bah! Peut-être est-ce mieux ainsi, car probablement elle me traiterait de menteur ou accuserait mon imagination de me jouer de vilains tours, si jamais je la renseignais sur d'autres troublantes révélations. Traversent de gros doutes dans ma tête que ma lettre fut décachetée et passée au peigne fin, pour finalement échouer aux ordures, emportant du même coup avec elle ses compromettantes dénonciations. Règne en despote ici sa Majesté la loi du bâillon où rien ne doit transpirer, sinon le prix à déboursier se traduit inévitablement par se faire cogner sur les doigts, du harcèlement, du chantage et d'innombrables injustices pour le pauvre hère qui en découd un peu trop.

Au nom des plus légitimes motifs, si nous soulevons un petit coin de toile du chapiteau des religieux, toujours au-dessus de tout soupçon, et les dénonçons, c'est bêtement signé notre arrêt de mort. Comment faire exploser la vérité au grand jour sur tout ce qui ne doit pas franchir ces murs? À quelle autorité m'en remettre au sujet du prof qui me montra des photos pornographiques adultes-mineurs?... À part le frère lui-même en charge des sports et... loisirs! Sur l'arbre de la vie, songeait-il à m'en illustrer les fruits défendus? Étudier

mes réactions? Voir si cela me plaisait? Me voir en érection, ou quoi? Comment alors des parents séparés par l'opaque mur du silence complice, ou prêts à avaler des couleuvres peuvent-ils monter aux barricades? Que ce soit en pouvoir, en richesse, en titre ou même en gueule, l'argument du plus puissant couronnera toujours le meilleur. Et pour moi, le plus abject demeurera sans hésitation celui qui, en position d'autorité, tire profit de l'innocence et de la misère, sans payer pour les pots cassés... à tout jamais irréparables!

Nous voici maintenant au réfectoire, salle à manger géante entassant quelque vingt-cinq tables de style pique-nique, qui n'en est cependant pas un à mes yeux et à ceux des autres élèves, sous le joug d'une faim sans relâche. Exception faite pour les deux serveurs par table qui, d'après eux, dispensent équitablement les portions au principe d'un chevreuil/un lièvre. Dit autrement, la moitié du plat pour eux, l'autre moitié pour les dix ou douze orphelins assis à leur table. Nonobstant le motif invoqué par un pensionnaire ne désirant pas sa ration, libre à lui de signifier au serveur quelque'un d'autre à sa table qui héritera de sa part. Au cas où un servant ne consommant pas sa pitance au complet déclencherait l'infaillible rituel de la dizaine d'assiettes tendues à bout de bras vers lui, les pauvres gosses, rongés par la faim, l'imploreront, le supplieront afin d'hériter du sublime extra. Je les imite parfois, mais sans aucun succès. Un certain Van Impe, à l'acné prononcée, aux dents jaunes et sales comme un évier public, serveur à ma table, prend un fun vert à me faire rager rouge par un scénario fort simple, mais très sadique. Il s'amène vers mon assiette, s'y penche lentement, la regarde avec sa grosse face d'enfant de chienne, laisse voir son habituel sourire fendant digne à le lui enfoncer au creux de la gorge, puis dépose le maigre restant... dans le plat du voisin!

Ce petit manège s'applique évidemment aux repas passables. Les médiocres ne

connaissent pas une telle levée de bras puisque pour quelques-uns d'entre nous, la nourriture n'est pas souvent touchée et dort au creux des vieilles assiettes d'aluminium toutes bosselées. Quant aux menus mangeables des mercredis et samedis soir (pommes de terre pilées relevées au lait et au beurre, macaroni au fromage), le festin se tient en fait uniquement au camp des serveurs. Il arrive peu fréquemment ces soirs-là que moi ou quelqu'un d'autre ne laissions notre bouffe de côté. À l'instar des porcs, une minorité de serveurs se graissent copieusement le mâche-patates pendant qu'une majorité d'élèves à moitié nourris s'acharnent à vider leur contenant au point d'en user le fond. Ce qui fait renverser ma marmite, c'est que tout se passe sous l'œil aveugle d'un révoltant «nous on s'en crisse» des gardiens juchés sur leur petit promontoire de bois sans qu'aucun ne réagisse. La panse bien remplie, des as dans la main, ils ont beau jeu à se zipper les paupières ou zieuter ailleurs, ils projettent l'image de soldats nazis guettant de leur mirador, les prisonniers dans maints camps concentrationnaires des pays occupés.

Sur nos tables, aucune trace de céréales, de lait, de fruits ou d'œufs : la confrérie se les réserve pour elle-même. La seule boisson qu'on nous sert, à part l'eau du robinet, se compose d'un liquide sucré et grisâtre à saveur suspecte de thé alambiqué, trop infect pour boire, pas assez bon pour en faire des remèdes et servi à peu près tiède. Les cancrelats y effectuent leur toilette quotidienne afin de se garder propres quand apparaîtront les élèves au réfectoire. Depuis que je fus témoin de ce ballet aquatique inusité, je tremble d'écœurement rien qu'à voir le semblant du thé maison et n'ingurgite que de l'eau en pot sur les tables. Vu la température plus froide de celle-ci, la préférence de nos ballerines ira donc vers les piscines semi-chauffées de nos breuvages cuisine.

Fruits, gâteaux, chocolat, bonbons... que parents ou amis apportent aux encagés, ne



peuvent se conserver très longtemps. Il faut donc les bouffer au plus tôt, sans quoi ils se font chiper ou tombent sous la gueule des rongeurs (rats) qui virèrent tout un «party» avec l'unique banane que j'ai épluchée durant l'année entière de mon pensionnat. Le feu au cul, je songeai à faire exterminer toute cette vermine... Et pourquoi ne pas y joindre quelques faux frères avec ça tant qu'à y être?

S'offre aux orphelins le paradoxal truc de goûter une nourriture décente dans la maladie qui les oblige à nicher un bon moment à l'infirmerie, et la possibilité de partager alors la même table que les frères. Secoués par des spasmes, mes boyaux se tordent de douleurs lorsqu'une gastroentérite me surprend et qu'on m'escorte à la salle des malades, juxtaposée à la cuisine, où ma vue devrait au contraire en crever de délices. Oh! La, la, la, la! Mais quelle bonne chair! Une véritable tablée princière! ... À faire rougir de honte Rockefeller lui-même! Fruits, lait, céréales, potages aux légumes, rôtis de viande, poisson, gâteaux, crème glacée, friandises... Les seuls creux alimentaires ne trouvent pas refuge dans la bedaine des frères, mais bien au réfrigérateur dans leur gruyère! Paradoxalement, les nausées empêchent mon estomac de faire le plein, car il ne peut garder aucun aliment solide. D'une tristesse à brailler à la lune! On ne peut toutefois me passer sous le nez l'injuste fossé qui prévaut entre le menu des frères et celui des laissés-pour-compte. Mes efforts pour contrer une révolte grandissante en moi donnent comme résultat de limer davantage mes griffes de plus en plus acérées pour me rendre grognon... Grrr! Grrr!

Les partisans de la politique des miettes, les panses bien truffées et ceux qui détournent leur regard pour ne rien savoir de ce qui se mijote à l'intérieur des murs de l'orphelinat verraient d'un mauvais œil l'équilibre s'y frayer un passage. Après tout, en quel honneur ces ti-culs pouilleux se permettraient-ils de pleurnicher, eux qui ont commis le crime d'être

bâtards ou orphelins? Ne leur accorde-t-on pas un billet de faveur pour les crêcher, les nourrir, les laver, et même les soigner à peu de frais?

Pourquoi nous prive-t-on du besoin vital d'évoluer librement et normalement comme des jeunes de notre âge? Comment recouvrer cette liberté sacrée qu'une société pharisienne, bandeau sur la vue, confie à ses valets en soutane frustrés et peu compétents? Combien de grandes personnes réalisent l'angoissante solitude qui gruge journallement des orphelins cloîtrés, coupables du seul délit d'être nés sous une malicieuse étoile et d'être traités comme de vrais parias?

Au nom de quoi nous refuse-t-on le droit de se vider la vessie durant la nuit? Les autorités verrouillent les portes de la toilette au coucher. Si mon système d'aqueduc produit un trop-plein m'obligeant à déranger le frère, me voilà puni pour lui avoir fait jouer de la clé. Le «supplice du lavabo» m'est donc appliqué pendant au moins une bonne demi-heure. Chaque péage à Pisseville, et ce jusqu'au matin, se rembourse moyennant des coupures de sommeil.

Agenouillé devant un des longs éviers du dortoir, il m'est strictement défendu de bouger, de décontracter la jambe engourdie ou de soulever un genou endolori sans que le faisceau lumineux d'une torche électrique fasse de ma figure une douloureuse grimace. Cela veut dire que le frère de garde vient de m'indiquer une prolongation de peine. Strictement interdit de m'endormir, même dans cette posture inconfortable, sans recevoir le plancher en pleine face. Contre mauvaise posture, je fais bonne garde en contemplant le lavabo une non négligeable partie de la nuit, tout de même agrémentée de ce quartier lunaire qui veille affectueusement sur moi. Je n'ai pas l'âme au romantisme en ce moment et ne désire qu'une

seule chose : retourner m'étendre au plus sacrant avant que le sommeil ne me recouvre plus, comme ça m'arrive en pareil cas. Cette nuit-là, je ne retrouve les bras de Morphée qu'à cinq heures du matin, mais les minutes restantes, où je dors à poings fermés, se muent en difficultés dès mon lever, comme si la paille me restait engluée au dos.

Au quatrième étage, celui du plus grand des trois dortoirs, on dénombre pas moins d'une centaine de lits en métal à dimension modeste, se touchant presque, séparés uniquement par des allées très étroites. En compensation, mes narines captent une odeur de propre quand j'entre sous les draps de mon douillet plumard à l'heure de me canter.

Tout près de moi campe le grand Carl, treize ans, pauvre bougre sans malice, amical et serviable, mais dont on ne peut dire qu'il a patenté la lumière aux lucioles. Ses yeux cernés d'un gris cendre sans éclat enfoncés dans leur orbite offrent une combinaison baroque à son teint plâtreux. L'allure décharnée, le dos voûté d'un vieillard prêt à chuter si on lui soufflait dessus un peu trop fort, il ne parle qu'à moi qui me suis pris d'affection pour lui. À l'entendre tousser, on le croirait gravement atteint de tuberculose. Qui sait s'il ne l'est pas réellement? Ce soir-là au coucher, le voilà tout à coup pris d'une quinte de toux râlante qu'il réussit à voiler en s'enfouissant le ciboulot sous l'oreiller pour ne pas déranger les autres, mais surtout pour que le frère de garde ne l'entende pas.

Comme sa crise persiste, le veilleur bondit près de son lit, puis lorsque le garçon réapparaît de sous l'appuie-tête, lui braque effrontément le jet lumineux de sa lampe de poche en plein front, l'avertissant de sa voix rauque et bourrue d'arrêter ce tapage. Carl porte à sa bouche une couple de pastilles mentholées qu'il conserve toujours sur lui en cas d'urgence et qui l'apaisent momentanément durant les quelques secondes prises par le

religieux dont l'intérêt est détourné par un bruit insolite. Fidèle à son fâcheux pli de mal intentionné, l'exécrable, l'ignoble Réal fait encore des siennes en lançant dans notre direction un tube vide de dentifrice.

À nouveau, l'attention de l'homme en soutane est reportée avec force vers Carl. Cette fois, c'est l'inquisition pure et simple, un «troisième degré» en règle, quand il promène allègrement le jet lumineux de sa matraque à piles dans la figure crispée du famélique orphelin, le pressant de se lever. La lenteur avec laquelle il s'exécute met à l'épreuve l'humeur du frère quasi à zéro. Ce dernier flanque à Carl de petits coups de torche électrique dans les flancs en grognant :

— Qu'est-ce que veut dire tout ce vacarme?

— Je l'sé pas, çé v'nu par en arrière.

— Impossible, ils dorment tous. Est-ce que par hasard tu essaierais de te payer ma tête?

— Non... pantoute, j'veux juss dir...

— Tais-toi menteur, tu vas réveiller tout le dortoir si tu continues à râler comme ça!

— Le frère beugle si fort que tout le dortoir se croit rendu au matin. À ce moment-là, je juge bon d'y mettre mon grain de sel.

— J'ai vu moi aussi que ça provenait du fond, par là-bas frère Germain.

— Toi, je ne t'ai pas demandé ton avis. Tu ferais mieux de fermer ta trappe si tu ne tiens pas à finir au lavabo comme lui.

Tombant dans les oreilles d'un sourd, mon plaidoyer, telle la bonne semence en terre stérile, s'avère inutile puisque frère Germain pousse quand même Carl à s'ériger en statue au lavabo pendant un long moment. Les orphelins réveillés reprennent leur roupillon, tandis que ma furie bouillonnante retarde le mien de précieuses minutes, retrouvant

péniblement une tranquillité d'esprit.

Dans mon sillage, ces inégalités qui feraient damner les saints engendrent des petits sans que je n'y puisse rageusement rien, mais qu'à cela ne tienne, elles n'en surissent pas moins sur mon estomac. Afin d'étouffer les hurlements de mes haut-le-cœur, je me défoule à fond de train dans les activités et loisirs variés de l'orphelinat. De batteur du Corps de Clairons, je donne en plus mon nom comme ailier gauche pour l'équipe de hockey des Lynx... moi qui ne possède même pas de patins! Coup de chance quand mon ami Jean-Jacques me vend sa vieille paire, affaissée par le surmenage, pour la modique somme de vingt-cinq cents. Bien qu'un peu trop étroits, démantibulés et quasiment à l'agonie, ils pourront très bien tenir le coup pourvu qu'on leur ajoute de solides courroies de cuir enroulées autour de la bottine... et du poivre à l'intérieur pour retarder les engelures aux orteils. Fort de cet atout, je deviens officiellement joueur de centre avec notre prometteuse équipe. Les pieds bien ficelés dans mes patins, je filerai agilement à la vitesse du vent jusqu'au filet adverse et d'une feinte magistrale, je ferai déplacer le gardien pour loger la rondelle dans les cordages, puis remporter le titre du meilleur buteur de ma formation.

La troupe de théâtre m'inclut aussi dans ses trois spectacles annuels. Bien entendu, je ne joue que comme figurant. Même si on me supplie d'accepter des rôles plus garnis, ils sont infailliblement déclinés. Affligé d'une timidité morbide depuis mes dix ans (on verra pourquoi plus loin), surtout lorsque je dois prendre la parole en public, la maîtrise de mon moi subit de pénibles ratés. Donc le fait de m'exposer aux feux de la rampe dans un rôle consistant déclencherait chez moi un bafouillage incontrôlable.

Chaque déménagement – ce mal nécessaire – trimbale avec lui mon inestimable album

de timbres, enterré au fond de mon pupitre sous une pile de livres. À la minute où j'allais le montrer à un autre «timbré», comme moi, après le cours d'anglais, je constate avec une horreur non dissimulée qu'on avait fait main basse sur ce joyau philatélique. Mes timbres les plus recherchés, tous volatilisés par enchantement! Choquant. Frustrant. La fureur consommée à en ronger mon pupitre me consumait. J'en ai même pleuré... de rage! Telles des valeurs en bourse, ma foi en la nature humaine venait abruptement de perdre plusieurs points... Un vrai crash, quoi... Ça m'apprendra!

Commencée à l'âge de dix ans, cette collection, faisant ma gloire, représentait aussi une valeur sentimentale irremplaçable. En exclusivité, mes tout premiers timbres neufs reçus directement du Vatican via le secrétaire du pape Pie XII, à qui j'en avais fait la requête par écrit trois ans auparavant. J'ignore comment Églantine (que j'ai baptisée ainsi) m'est restée si fidèle pendant ces quatre ou cinq années d'incessants déplacements d'un endroit à l'autre, sans que je ne me sépare de ma compagne d'alors. Conservant même l'exceptionnel, l'incompréhensif tour de force de toujours se retrouver à mes côtés. Cela me rassurait. La solitude me pesait moins avec elle, qui parfois maugréait de ne pas voir mes mains lui coller plus souvent des nouveaux compagnons timbrés dans ses pages. Plus rien de tout ça maintenant... Fini! On t'a enlevée à moi. Adieu Églantine! J'aurais pourtant dû écouter ma petite voix du dedans et te confier à Son Altesse Honnêteté. Mais... tu le connais, toi, son numéro de porte?

Je m'en remets avec plus de mal que de bien, tout en cherchant désespérément à découvrir certains indices susceptibles de me pointer le coupable. Peine perdue. En dehors des heures d'enseignement, seul le personnel-cadre pénètre dans les classes à l'aide de clés. Or, parmi eux, mes quatre professeurs pouvaient y entrer tout à leur guise, tant aux heures

de bouffe qu'à la récréation ou pendant notre sommeil. Je présume qu'en l'absence des élèves un membre du quatuor s'est permis une investigation dans mon pupitre sans serrure et a dû dégager, rien que sur un chaud temps, portant sous le bras le fruit de son larcin. Était-ce le prof d'anglais amateur de philatélie? Connaissait-il l'existence de cet album? Et qu'en savaient les trois autres professeurs, dont l'enseignant en histoire, possédant lui aussi sa collection? Le directeur me reçut cordialement, écouta mes doléances et me promit de prendre l'affaire à son compte. Des lunes ont éclairé la nuit depuis, hélas sans qu'aucun écho ne frôla plus mon ouïe par la suite...

Désormais, ma confiance ne sera accordée qu'à mes fidèles amis, orphelins de mère comme moi : Marc, qui m'a vendu ses patins, et Gérard, dont le père alcoolique se soucie très peu de lui depuis le décès de sa mère. Ce dur de dur au cœur tendre possède un caractère prompt et bouillant, comparé à Marc qui affiche plutôt son côté pondéré et rationnel. Sa figure dessine des traits inexpressifs, neutres, presque de la froideur, qui camouflent justement sa nature douce, ses dons de pacificateur et quel cœur d'or! Un trio qui se tient, se complète en une multitude de points communs, dont notre sens de justice est de prendre parti pour les plus vulnérables. Voit ainsi le jour une indéfectible amitié entre nous, que rien ni aucun être ne réussira jamais à ébranler de son socle solide.

Cela avait pourtant mal commencé. Pris en grippe presque au début de mon arrivée en classe, Gérard me fuyait telle la peste et sans raison apparente, hérissait ses pics en me faisant la baboune quand par malheur je le croisais. Jusque-là, pas un mot, parole ou signe qui m'ouvrirait la voie à identifier son attitude de rancœur ou ressentiment à mon égard. En creusant plus à fond ma boîte crânienne, je crois avoir mis le doigt sur le bobo.

L'incident se produisit lors d'un cours de français. À la question posée par le frère Aubert : «Quel est l'antonyme du mot nocturne?», aucun élève ne semblait prêt à répondre, excepté moi en levant la main. D'un signe du bonnet, Aubert me donna le feu vert. Au moment d'ouvrir la bouche pour communiquer ma réponse, l'enseignant me coupa à dessein la parole en me pointant du doigt : «Il est consolant de voir que ça vient du nouveau venu à vous enseigner une bonne leçon de savoir. Au moins lui, il a acquis des connaissances, vous autres, non... Des fainéants... des abrutis... des ignares, voilà ce que vous êtes! Il n'y a aucun prétexte à ne pas connaître ce petit mot si simple, notamment de la part du duo de traîne-savates qui ont doublé leur année!» Il s'agissait, en fait, des inséparables Marc et Gérard, qu'il crucifiait tour à tour avec deux billes bouffies de haine.

Calmé, le frère se retourna ensuite vers moi pour rendre ma réponse. Les regards glaciaux des autres élèves braqués dans ma direction me donnèrent l'effet bizarre de m'être changé en momie, impuissant à dégager le moindre son... Ma bouche, mes lèvres refusèrent carrément de s'ouvrir. Ces quelques instants d'attente dans l'absence totale de bruits, se faisant pesants et humiliants, me semblèrent une pâle copie de ceux passés chez le dentiste, où là, du moins, personne ne se moque de personne. Lorsque je me rassis, mi-gêné, mi-content, ceux qui ne rigolèrent pas de moi ouvertement le firent dans leur barbe, se retournèrent discrètement par sympathie ou chuchotèrent entre eux pour farder leur hypocrisie.

Déçu, surtout blessé dans son égo, le religieux s'en veut d'avoir parié sur un cheval médiocre. Érigé en modèle de science infuse contre mon gré, moi, Luc Chénier, j'ai failli lamentablement à la tâche et dégringolé de ma selle. Plus que tout, je viens d'ajouter du crottin sur la merde en me mettant à dos mes condisciples de classe. S'ils savaient en



passant, que j'aurais pu sans coup férir leur cracher la réponse en pleine figure... mais pas au prix de paraître génial pour que Aubert fasse ses délices à rabaisser davantage Gérard, et écorcher au passage l'ami Marc.

Ce dernier, dont l'intuition marquait une bonne longueur d'avance sur les autres, fut le premier, dès le jour suivant, à allumer sur cette souricière dans laquelle j'ai déclenché moi-même la trappe, le seul aussi à m'apporter une sympathie dont j'avais un pressant besoin afin de débattre cette histoire. Il avait tout deviné en me confirmant que la plupart des finissants m'accordaient pareillement leur confiance, ne me voyant guère faire équipe avec des tétéux. De sa compréhension, je l'en remerciai d'une sincérité semblable à celle du bon larron.

Depuis son «pari», le religieux ne me porte plus du tout dans son cœur. L'obstination répétée de l'enseignant à déverser sur moi ses seaux de hargne persuade Gérard de ma bonne foi. Il gagne en moi un fidèle allié, grâce à Marc qui a sûrement dû plaider en ma faveur, soupçonnai-je.

La couenne coriace de ma paire d'amis ne suffit pas à m'inscrire en faux sur leurs franchise, loyauté, droiture et discrétion, notre dénominateur commun. Trio qui se désole, par contre, de son impuissance à s'élever contre les cancers de l'institution, tels la corruption, le vol, l'homosexualité, qui font hypocritement la loi en despote, ainsi que les actes vicieux de certains frères avec de jeunes élèves. Ou trois à quatre ados de nos propres finissants, surpris en train de se masturber dans quelques recoins de l'obscur sous-sol. Endroit sépulcral maudit, où l'un de ces restants d'égouts que je connaissais à peine, prétextant m'apprendre le raccourci souterrain débouchant au réfectoire, me jeta dans sa

gueule de loup. La sombre cave humide lui semblait très familière, car il choisit le coin le plus noir pour ses desseins d'autant obscurs. Comme si, d'après mon attitude peu sûr de moi, il avait deviné mon secret et me savait assurément désarmé face à ma peur irraisonnée de me retrouver tout à fait seul, surtout lorsqu'on n'y voit que la nuit. Plongé dans cette opacité satanique qui m'effrayait déjà, je ne pouvais m'enfuir et paniquai quand mon bas du corps sentit pantalon et short glisser à mes chevilles. Je me débattis...en vain. Plus grand, plus fort que moi, il exécuta son macabre dessein de viol, me déchirant au plus loin de mes jours. Venait de se faire détrousser mon innocence contre la honte, ma dignité, la culpabilité. Si je le dénonçais à quiconque, l'agresseur osa même brandir l'arme des représailles. Vu mes dispositions d'un corps souillé, corrompu; de l'âme avilie, saccagée, ses menaces fondirent sur moi tel un glaçon dans l'eau bouillante. Malgré l'urgence de confier mon profond dégoût à Marc ou Gérard, je m'en abstins. Celui-ci eut certes créé un malheur en lui servant la redoutable prise du sommeil qui envoyait ses adversaires dormir au sol... Il me fallait donc traîner seul ce massif et outrageant boulet. Face à la conspiration du mutisme généralisé, crier très fort notre répugnance équivaldrait à avoir un surpuissant porte-voix, mais pas d'oreilles pour nous entendre.

Au sortir de la chapelle, mes potes, qui frayent avec les sacrements plus fréquemment que moi, parviennent à me vendre les bienfaits d'y entrer au lieu de faire semblant de ne pas la voir ou de m'en écarter à dessein. Au nom de l'amitié, j'accepte, mais en chiquant la guenille. L'aumônier entend ma confession, ensuite je mets à profit cette opportunité de bavarder un moment avec lui, sur les chardons qui m'assaillent. Cet entretien des plus sympathiques me transfuse du sang neuf et une surprenante vigueur à laquelle j'étais purement étranger. Ce prêtre indulgent à la chevelure blanche comme du lait, dont la parole

posée et la sagesse évoquent l'image d'un authentique patriarche, que j'imagine plus chrétien que catholique, plus humain que religieux et plus compréhensif que sévère, n'a guère tordu ma conscience d'enseignements déprimants ou négatifs, mais plutôt prodigué quelques simples mots francs, encourageants, émanant droit du cœur, qui me greffent des ailes. À ma grande surprise, le septuagénaire paraît bien informé des anomalies qui prévalent dans l'immense cage lorsqu'il conclut par ces mots touchants : «Je ne peux t'infliger de pénitence, mon fils... Ton infortune à traverser de dures périodes au sein des murs de l'orphelinat en est déjà une... Va en paix mon grand et garde toujours en toi la foi, don de la main divine qui nous soutient et guide nos pas pour affronter les épreuves du quotidien.»

Incidemment, la venue de mon frangin Léo pèse fort pour faire bonne mesure dans la balance de mon indignation et mon écœurement, qui connaissent une trêve de quelques jours. À douze ans, il entreprend sa septième année d'études. Sans possibilité d'embrasser la prêtrise, après un mois au séminaire Sainte Thérèse, on l'expédie sans délai dans mon bel orphelinat d'amour. Le fait d'occuper la même classe, mes potes et moi, maintient nos liens fort solides tout en nous permettant de participer aux mêmes activités, à l'inverse de mon frère et moi. Bien que nos classes soient situées aux antipodes l'une de l'autre, on parvient toujours à se rejoindre, tantôt dans la salle de récréation, tantôt dans l'immense cour extérieure, où nos silences de trop pleins s'ouvrent toute grande la gueule durant les courtes minutes de nos entretiens.

En compensation, nous communiquons tout à notre aise lors des congés mensuels quand voguent vers le large pour une fin de semaine complète les pensionnaires qui comptent sur un parent ou un ami pour les héberger. Ainsi faut-il être absolument sûr d'un coin où

dormir, car les portes de l'institution se ferment à clé le vendredi soir pour ne rouvrir que le dimanche en soirée. Une quarantaine d'orphelins, toujours les habituels, n'envisagent aucune autre possibilité que de laisser moisir leur congé dans la grosse boîte. Or, dans ce lot se trouvent ma paire d'amis, Léo et moi-même.

C'est au cours du long congé des fêtes que survint le fameux incident du 24 décembre au réfectoire. Pour cette veille spéciale, notre petit groupe s'attendait à une meilleure nourriture, comme celle des enseignants par exemple, étant donné l'événement hors de l'ordinaire. Pourtant, c'est dans l'absurde que le réveillon basculera. Risible à en pleurer. En effet, nous déchantons piteusement lorsque nous apercevons ce fabuleux hors-d'œuvre de Noël qu'on nous offre : coutumière et monotone galantine, arrosée d'un chaud cocktail fadement chocolaté, «flambé au jus de déprime.» Dégoûtant. Yark! Nous, les oubliés de Noël, voulons souligner alors notre désir d'allumer la torche de la fête, de se parler, rire, chanter, bref célébrer la venue de l'Enfant-Jésus. Cependant, professeur Aubert ne l'entend pas du même ton. Depuis l'incident du mot «nocturne», je lui suis resté encore et toujours en travers de la dalle.

Sans crier gare en m'élisant son bouc émissaire pour avoir pillé ce mutisme répressif, il m'ordonne de m'agenouiller près de la petite balustrade où lui-même se tient. L'air hautain et autoritaire, tel un coq perché sur son piédestal, le frère gonflé à bloc tente de réprimer sa grogne. Son attitude de pitbull aux crocs sortis, ayant mangé du bœuf enragé indique clairement qu'il vise à tuer dans l'œuf nos légitimes sursauts de joie qui pourraient se manifester en cette nuit de Noël.

Soudainement, mon esprit bifurque alors sur ces quelques heures à peine qui séparent

notre petit groupe, des millions de chrétiens entonnant d'un continent à l'autre : «Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté.» Pourtant, plane ici, dans l'air électrisé hyper chargé de tension, le spectre d'une tempête imminente. En dépit d'efforts pour se contenir, sa face convulsée trahit la rage du frère bien résolu à faire régner de gré ou de force sa paix... À lui! La muselière du «sans bruit», déjà tendue comme une trappe appâtée, n'attend plus que se fasse ouïr le moindre son pour qu'elle se referme sur l'un de nous. En se mouchant bruyamment, l'élève Bourgault imite involontairement un ronflement identique à celui d'un paquebot lors de sa rentrée au port, et le bruit incongru qu'il fait entendre provoque la rigolade générale.

Toujours en punition, le dos aux autres, je pouffe de rire puis, par solidarité, je me retourne pour voir mes camarades, prêt à me joindre à leur amusement compréhensible. Au même moment, tout se métamorphose en un épais brouillard traversé par trente-six chandelles. Comment parer ce qu'on ne voit pas venir? Une tranchante douleur à la bouche m'ébranle si fort que je viens près d'embrasser le sol et vacille telle la dixième quille touchée qui refuse de tomber. L'instant suivant suffit à dissiper l'embrouille de mes idées, puis me faire réaliser que le prof frustré se trouve debout près de moi, tenant solidement le grelot d'une grosse cloche en cuivre massif, qu'il vient justement d'utiliser comme matraque pour m'en asséner un puissant coup qui m'entaille profondément la lèvre inférieure. Se met alors à gicler si abondamment le sang que mon mouchoir peine à s'acquitter de sa tâche.

La riposte ne reste pas très longtemps prisonnière des cordes vocales de Gérard lorsque je l'aperçois hurlant son cri de guerre : «Ah, l'écœurant!» Aveuglé par une fureur à tout massacrer, il bondit de la table comme s'il venait de recevoir une décharge électrique au

fessier, puis franchit en quelques secondes les pas qui le séparent du kimono noir et se rue féroce sur lui. Sans difficulté à le désarmer de sa cloche, il l'entraîne même dans un corps à corps les charriant vers une table libre. Là, l'élève le renverse sauvagement et, avec l'agilité d'un lutteur professionnel, lui colle les épaules aussi vite que le flash d'un appareil photo.

Les 165 livres du religieux, qui se débat tel un poisson hors de l'eau, ne lui suffisent pas – il en perd même ses lunettes – quand Gérard le tient cloué à la table, si solidement que le frère-cuisinier aidé de Marc parviennent péniblement à lui faire lâcher prise. Le saisissant par le bras, ils l'attirent vers eux et le retiennent avec autant d'aise que s'ils tentaient de neutraliser un mustang qui part à l'épouvante.

Frère Aubert se redresse vivement de sa position plus que gênante, la face livide, l'écume aux commissures des lèvres, ramasse ses verres, les replace sur son nez, où deux menaçants poignards lui servent maintenant de vision. Son tic légendaire de se mâchouiller la langue, qu'il prend pour une chique de gomme lorsqu'il se met en boule, le retourne au mode «mâchage» d'une telle violence que son organe servant de paroles en mange toute une! Il remonte sur sa balustrade, me renvoie à ma table et fait asseoir les curieux restés debout, témoins du spectacle d'une troublante, d'une répugnante laideur qui n'aurait jamais dû se produire, particulièrement en cette nuit spécifique d'amour et de paix.

On vient de scier la branche des jubilations sur laquelle nous aurions pu nous asseoir. Mon plus noir réveillon de Noël se poursuit alors dans un climat de «dégoûtite» aiguë pour se terminer lugubrement en queue de poisson. Nous mangeons donc sans tambour ni trompette, le cœur dans la bouche, prêt à le vomir, car un son, un craquement, un murmure,

si minime soit-il, menacerait l'angoissante et glaciale atmosphère d'outre-tombe imposée par Aubert-le-geôlier, l'empêcheur de fêter en gang. Et n'a qu'à bien se tenir celui qui songe à l'enfreindre par quelques astuces que ce soit!

Le 8 janvier 1944, en rentrant au bercail, les élèves permissionnaires ont vent de l'incident et, bientôt, tout l'orphelinat en fait les manchettes de bouche à oreille. Nul par contre n'en écope autant de retombées que les trois mousquetaires devenus désormais de notoires «gangsters». Comme de fait, chaque semaine, l'homme en robe noire assouvit sa petite vengeance personnelle en prédisant à maintes reprises, pour bien se faire entendre par tous, que siègent dans cette classe trois futurs bandits, nous désignant du menton exprès pour nous humilier devant les finissants.

À supposer que nous n'embrassions la prestigieuse carrière prophétisée, il n'en dépendra sûrement de cet enseignant ou de ceux ayant avantage à se départir de la soutane qu'ils déshonorent en allant, après la guerre, renflouer les effectifs de quelque institution pénitentiaire à court de personnel sadique et refoulé. Je me pose parfois la question : si ce n'est par sadisme ou refoulement, pourquoi donc lancent-ils aux étudiants distraits craies, brosses à tableau, effaces, livres ou tout ce qui leur tombe sous la main? Aubert atteint presque toujours sa cible et les bat tous quand il y va de sa foudroyante courbe tombante. Doué d'un tel talent, il ferait bonne figure en tant que lanceur étoile avec les Royaux de Montréal!

Lorsque son remplaçant relaie frère Aubert pour certains cours, les élèves de neuvième année respirent un peu mieux à l'arrivée du frère Germain. Plus ouvert, assez souple, non sournois et un peu bourru, ce petit bout d'homme de quarante ans, au comportement assez modéré, applique à l'opposé une grande sévérité la nuit au dortoir. Il s'agit du même

éducateur qui, à califourchon sur le règlement, a envoyé Carl et moi plus d'une fois comme suppliciés du lavabo. J'ignore s'il veut se racheter ou autre chose, mais ce préposé au corps de clairons connaît joliment bien la mesure pour m'enseigner patiemment les rudiments de tambourineur à tel point que j'y prends vraiment goût. Puis, au terme de seulement quelques semaines d'examens réussis avec panache, je me taille une place de choix dans ses rangs lors des parades à venir.

Peu de problèmes surgissent entre nous et, dès que prend forme une chimie de bonne entente, il me promeut serveur aux tables avec un autre élève de huitième année. Voilà enfin ce que j'attendais! Le vent vient de virer en ma faveur. Depuis le temps... Certes, je ne mangerai nécessairement pas mieux, mais je resterai moins souvent sur mon appétit concernant certains plats indignes d'une table respectable. N'entre pourtant pas dans mes intentions celle de faire jeûner les clients de ma table. Au contraire, la moitié de nos parts de serveurs ira en surplus garnir leurs assiettes en portions équitables.

Mon libre accès à la salle à manger m'apprendra quelques bons tours de passe-passe, dont certains peuvent valoir cher sur le marché noir des orphelins au vu de certaines privations, mais tremper dans des «rackets» ou trafics ne suit nullement mes pas. Ma seule préoccupation consiste avant tout à ne pas trop faire carême. Puis, je vise l'objectif de régler mes comptes avec ceux qui m'ont complètement ignoré et mortifié quand je criais famine. Visant en particulier Fernand Van Impe qu'on a limogé comme serveur, non à cause de son acné, mais de son incompetence et, parallèlement dans ma mire, Réal-le-vantard, ce gros sac à malice et péteux de brou, auteur de la chiennerie du tube de dentifrice faite à Carl. Aux tables, Chénier-le-justicier réserve maintenant un traitement très mode à la paire de coupables en les honorant de sa propre médecine (merci à mon assistant), soit une



généreuse portion d'un jeûne prolongé. L'heure des repas provoque il va sans dire, celle d'une levée de boucliers pour les deux salopards quand vient la distribution de ce que je n'ai pas touché de mon plat, suite à une rage de dents. Parmi les assiettes à bout de bras, je m'avance vers celle de mon ex-serveur puis, ma cuillère distributrice en main, un sourire merdeux plus chiant que le sien, je lui sers le claquement de l'ustensile dans son récipient à sec, devant son visage allongé... Yesss! Ho oui! Youpi!!

Mon rôle de serveur ne me délègue malheureusement pas le pouvoir d'incorporer aux repas l'ingrédient manquant : la qualité. Le plus clair du temps, les petits déjeuners se composent d'une «soupane» (substitut de gruau) tellement diluée que les pensionnaires doivent la boire pour pouvoir l'ingérer. D'autres plats reviennent très fréquemment au programme, tel l'écœurant pain de viande gélatineux, une plus que blafarde contrefaçon de galantine, genre colle à tapisserie frelatée dans une substance suspecte, insipide et non identifiable... Ouache!! Des orphelins préfèrent la laisser mourir dans leur assiette plutôt que la laisser surir dans leur estomac. Pas question de faire ici la gueule fine (faim oblige) et ceux qui daignent l'ingérer réclament rarement un rappel. Mais, lorsque cela se produit, ils la mâchouillent en se pinçant les narines...

## CHAPITRE 2 - CAMOUFLER

Ma nouvelle fonction de serveur adoucit favorablement mon sort au réfectoire et je ne m'en plains guère, car elle satisfait amplement mon appétit d'oiseau. Désolé, cependant, pour l'ensemble de ces exclus, coupés de la société, qui n'accusent peu ou pas de réformes notables au volet nourriture : pas mieux ni pire qu'auparavant avec la quantité minimum, la qualité réduite au maximum. Toujours du pareil au même, sauf pour la minorité de privilégiés dont les parents, veufs ou séparés et la bourse pleine, s'arrangent pour que leurs protégés ne manquent de rien. Les pensionnaires confrontés à cette situation jouent donc sur deux tableaux à la fois, en recevant de papa et maman fric et autres gratifications, mais peu souvent de l'amour. On dirait que, dans les familles huppées, peut-être même chez celles des plus démunis, on initie la marmaille à troquer cette noble valeur pour des dollars.

Que dire alors des autres orphelins qui, eux, n'obtiennent ni amour ni pognon? Oh parfois, on nous rend certes visite, question de vérifier si tout tourne rond. Il faut évidemment que ça marche sur du velours dans la plus saine et la plus merveilleuse planète où tout nous sourit... Comment en serait-il autrement dans cette vie de château qu'on nous fait mener? N'est-ce pas ce qu'a dû imaginer tante Annette lors de la première des deux visites qu'elle m'a rendues tout au long de l'année? J'aurais fort bien pu m'en dispenser, mais au moins quelqu'un se grouillait le fessier pour venir me voir.

Par un printemps aussi rayonnant que la journée du Tout-Puissant, selon le règlement, c'est congé général dans l'immense aile extérieure de récréation et jour de visite à l'orphelinat. Une flèche acerbe de ma part au frère de garde en rapport avec son favoritisme me vaut l'amende d'exécuter les cent pas sous le préau à l'abri du soleil, d'où je peux

observer et envier les autres qui emplissent de minutes joyeuses leur petite assiette de bon temps. Au travers de quelques noms crachés par un puissant haut-parleur résonne le mien qui annule simultanément ma sanction, purgée à moitié. Je me hâte alors vers un parloir qui ne m'a pas vu souvent où, assise parmi les visiteurs et vêtue d'un chic costume brun lui seyant à ravir, tante Annette paraît passablement en paix avec elle-même, bien que très peu démonstrative. Déjà, je la devine à des lieues de moi après les rituels Bonjours, les éternels Comment ça va? qui accentuent mon impuissance à m'ouvrir le cœur tel que je le désirerais, m'incitant de ce fait à adopter l'attitude glaciale d'une nuit de février au cimetière. Nos regards froids se rencontrent puis, comme totalement lessivés d'émotions, nous demeurons quelques moments sans mot dire. Au fond de moi-même, j'aurais pourtant et sensiblement préférer une bise posée sur chacune de mes joues, ou une affectueuse accolade... Mais la conversation se perd en furtifs dialogues comportant peu d'intérêt autant pour l'un que pour l'autre. Après une courte période ressemblant à du temps jeté aux guenilles, on se quitte sur une note jouant l'indifférence. Dommage! Ne fut-ce simplement merveilleux, rapprochant et constructif qu'elle puisse seulement tirer le verrou de sa compréhension pour m'aider à lui confier certains propos brûlants concernant l'orphelinat, son personnel et combien d'autres choses encore? Comment opérer dans de telles conditions? Quoi dire, quels mots employer, quelle expression choisir pour trouer cette muraille vers une sincère communication entre elle et moi?

Les visiteurs n'étant admis autre part qu'au parloir, impossible pour eux de s'imaginer une image différente de celle que l'administration veut bien leur laisser miroiter. Quant au pensionnaire, il peut raconter ce que bon lui semble sur certains incidents graves se passant en coulisses. Convaincu que les apparences travestissent trop souvent la vérité, il préférera

se taire et feindre l'innocence qu'être traité de menteur, de dénonciateur ou de quelqu'un porté à souffler trop grosse la baloune imaginative. Comment réagirait ma marraine si je lui confiais qu'un certain soir, durant le congé mensuel, frère Thomas s'est rendu coupable d'attentat à la pudeur sur ma personne?

Nous étions une trentaine d'orphelins à déménager au dortoir du deuxième étage pour la nuit. Au frère Thomas échouait l'entière responsabilité de maintenir l'ordre et la sécurité. Pendant sa ronde routinière, j'entendis ses pas cadencés ralentir légèrement à hauteur de mon lit où il s'arrêta, me tassa de son large postérieur et vint s'asseoir près de moi. Se collant contre mon corps à moitié nu et sans le moindre mot, il glissa tranquillement sa main sous ma jaquette qu'il retroussa vivement par-dessus mes épaules. Là, habillé en peau d'Adam, je ne rêvai nullement lorsque je sentis cinq doigts dégueulasses tripoter mon moineau et mes grelots. Réalisant tout à coup ce qui m'arrivait, je sursautai instinctivement puis, d'un geste vif, je remontai le genou, estampant la figure du religieux qui retira sur l'heure sa main crasseuse. Manifestement contrarié d'avoir lâché mon organe, il reprit sa position debout, tournant la face de l'est à l'ouest pour voir si quelqu'un d'autre ne l'aurait pas surpris, et me promena ensuite un œil malveillant de vierge offensée comme si ce fut moi l'agresseur. Puis, il s'éloigna du lit recherchant sans conteste une autre proie moins avertie à tripoter...

Misant sur le fait qu'aucun de nous ne soupçonnât un religieux capable d'actes semblables, s'imaginait-il que des petits garçons de dix à quinze ans se laissassent tous tripatouiller sans volte-face? Par malheur, des victimes non consentantes perdent le respect de soi par peur de désobéir à l'autorité abusive. Tout ici tend si bien à promouvoir et cautionner la règle sacrée du «Tu t'la boucles! Point!» Que retiennent les parents ou

visiteurs de Saint-Anselme? Ils sont rassurés d'avoir vu le lieu rêvé, et qu'il n'en existe aucun semblable pour les sans-foyers. Ainsi, chacun rentre chez soi, le cœur léger, tout à fait rassuré, la conscience paisible et sans aucune inquiétude. Rien ne peut fonctionner mieux qu'Alice au pays des merveilles, parce qu'ils ont intérêt à ce que tout aille sur des billes, et dans cette optique personne n'en a rien à foutre de ce qui marche tout croche.

N'ayant donc nulle autre palette de choix, je classe le dossier Thomas, persuadé que ce qu'ont vu mes yeux, jamais ma langue ne déposera mes révélations explosives dans aucune oreille, valant mieux ainsi. Qui dit qu'on ne m'aurait pas mis sur la liste noire auprès d'autres enseignants pour que je perde mes doubles jobs? En outre, cela demeure toujours la parole d'un notable ou «honorabile» contre celle d'un Ti-Coune Derien.

Histoire de soigner sa réputation surfaite, l'orphelinat se montre bon prince en se payant un «lifting» déguisé en campagne de financement afin de nous venir en aide et adoucir notre sort. Quelle bonne grosse farce que ce sublime acte d'altruisme, ce témoignage de bonté et ces poussées du cœur! Malgré un lissage pour remonter son prestige et maquiller les rides de la malnutrition, comment l'institution s'y prendra-t-elle afin de ne pas laisser paraître celles du procédé couramment utilisé, soit pousser la cupidité des uns à exploiter la misère des autres?

À l'événement communément appelé Jour du macaron, tous les pensionnaires sans exception sont obligés d'y prendre part. Il va de soi qu'un congé général de classe pour la journée nous est alloué, que nous acceptons en jubilant, quels que soient les caprices de la température ou autres contraintes. Nous partons tôt le matin, munis d'une petite boîte cartonnée, accrochée au cou avec la tirelire de tôle à l'intérieur ceinturée d'un plein lot de

macarons-épinglettes portant en lettres électrique cette inscription : Aidons l'orphelinat Saint-Anselme. Incombe à chaque élève la responsabilité d'accumuler un minimum de trois dollars avant de réintégrer l'institution, sinon l'accès lui sera interdit. À la toute fin du décompte, à titre de compensation, trois pour cent de sa cueillette rouleront dans ses poches. Notre sort dépend donc du poids de cette banque à sous.

Nous faisons main basse sur les quatre coins de la métropole vers la ruée du meilleur «spot» où les passants délieraient plus grand le cordon de leur bourse. Mais que savons-nous des coins qui hébergent le partage, ne donnant pas d'une main pour prendre de l'autre, quand nous, ne connaissons qu'indifférence, égocentrisme, mesquinerie? Chose certaine, opposée à la pauvreté, la richesse n'a pas besoin de monter le volume pour se faire entendre...

Quelques élèves, issus de parents pleins aux as, déposent directement les trois dollars requis dans leur boîte le matin même. Pas de quête pour ces privilégiés. À leur descente du «p'tit char» (tramway), ils s'engagent sur-le-champ vers les magasins, les cinés, les arcades ou, le cœur joyeux, rejoignent leur famille... Du moins ceux à qui il en reste une.

À ma première grande sortie depuis sept mois, le trottoir de la rue Sherbrooke qui croise celui de Drummond verra s'ancrer mes deux pieds sur le site choisi. Là se dresse l'un des plus prestigieux hôtels montréalais : le Ritz Carleton. Mon copain Marc, qui m'accompagne, se poste face au grand hall d'accueil. En cette fraîche journée d'avril, il fait assurément plus chaud à l'intérieur que sur un coin de rue. Le poste de l'un est alors relayé par l'autre aux demi-heures et, du même bond, se dégourdir les jambes et engourdir la monotonie.

Déambulent sous notre vue émerveillée des gens dont l'habillement varie autant que l'attitude. D'originales cartes de mode pour la plupart, parfois excentriques, appartiennent à la chic clientèle de l'hôtel. D'un pas hâtif, les clients se mêlent aux technocrates anglophones des bureaux avoisinants, créant ainsi un mouvement perpétuel. Quelques-uns s'arrêtent, insèrent une pièce dans ma banque tôle, puis un macaron se retrouve immédiatement épinglé à leur vêtement. Certains piétons ne pouvant lire le français sur la boîte s'informent poliment sur le but de notre quête. Peu familier avec la langue anglaise, mes brèves explications semblent assez éclairantes puisqu'elles les exhortent à déployer une main généreuse dans la majorité des cas. Et moi, à quatorze ans, comme tant d'autres, j'ouvre la porte du traquenard de ma propre assimilation sans en prendre conscience.

Tout compte fait, la profondeur de leur générosité n'atteint pas la hauteur de leur snobisme. Les pièces de cuivre et les cinq sous font carrément la barbe aux dix et vingt-cinq cents. Réalisant tel phénomène et déçu du rythme des affaires depuis environ trois heures, de guerre lasse, je jette l'éponge et quitte mon poste cédant tout le champ à mon compagnon. Puis de la rue Peel, je m'enfonce vers Sainte-Catherine, implorant le concours de mon ange gardien à repérer un emplacement plus rentable. En longeant cette dernière, les grosses légumes que je croise font figure de parents pauvres face à ma tirelire qui, s'imaginant prendre du poids avec des écus de 25 cennes à profusion, se voit plutôt servir le petit-lait de quelques pièces en nickel ou de sous noirs.

Je n'ignore évidemment pas que, dans ce secteur, où s'agglutinent telle une grappe géante des magasins, boutiques, restaurants et offices, d'autres quêteurs comme moi pullulent aux zones névralgiques. Pas question donc de violer un territoire déjà occupé : je détesterais qu'on m'applique le même traitement. Soudain, je me pose en inquisiteur.

Pourquoi en suis-je rendu à mendier? Avec tant de zèle? Moi qui m'oblige à ne jamais rien exiger de personne, me voilà en train de quémander pour des religieux inconnus qui s'empareront sans scrupule l'oseille de tous ces petits orphelins, devenus de but en blanc, «quêteux» d'occasion.

Pour l'instant, je poursuis toujours mon bénévolat, mais davantage à titre de «touriste» que vers le filon au crédit de l'orphelinat. En marchant ainsi rue Sainte-Catherine, j'amasse tout de même quelques dons et découvre que plus je pique vers l'est, plus les gens font carillonner ma mini banque. Me confirmant ainsi que le commun des mortels se révèle fichtrement moins radin que les Crésus de l'Ouest montréalais.

Planté entre un kiosque à journaux et l'arrêt du tram, distants d'environ vingt pieds, le lieu m'a l'air propice pour accroître le pesant d'or de ma tirelire. À cette heure d'affluence en fin d'après-midi, l'artère déjà achalandée double le nombre de ses marcheurs, dont les offrandes ajoutent quand même des onces à ma boîte. En contrepois, les tintements se font de plus en plus silencieux au fur et à mesure que les individus se retirent dans leur chaumière, après le travail, le magasinage ou les courses.

Transi, affamé et écœuré, je pense sérieusement regagner moi aussi mes domaines. Au préalable, ma rage de casser la croûte m'arrête au «Roi du hot dog stimé all dress» (sic) grâce à la main obligeante qui a laissé choir un vingt-cinq sous à côté de ma boîte en métal. J'utilise ensuite le deuxième ticket de p'tit char qu'on m'avait remis au départ pour retourner à la piaule.

Dès mon arrivée à l'orphelinat, un frère s'empare de ma boîte, la remet ensuite au bureau du frère trésorier qui vérifie le numéro de contrôle correspondant au nom de son quêteur,



puis la range avec celles déjà entassées dans une chambre forte ressemblant aux voûtes des banques. Les tirelires ne seront libérées de là que pour se faire siphonner de leur contenu quelques jours plus tard. Ces chères petites boîtes de tôle admirées et convoitées, soignées aux petits oignons, avec respect et précaution, se donnent déjà des airs de comtesses.

On me divulgue ce que j’appréhendais déjà du fruit de mon labeur : 12,64\$. Un simple calcul m'apprend qu'en appliquant la répartition des biens d'après le modèle capitaliste, soit un chevreuil/un lièvre, on me remettra trois pour cent de ce montant. Traduction : trente-huit cents d'une bordée de vifs plaisirs au parc Belmont le Jour de l'orphelin en juin prochain, plus l'exemption du prix d'admission pour tout l'orphelinat, gracieuseté des propriétaires du parc. En contrepartie, chacun devra cracher le tarif d'un aller-retour en véhicule à perche. Cela veut dire qu'il me reviendra, au bas mot, de quoi essayer, tout au plus, une couple de manèges, à condition de sauter la pitance du midi ou du soir. Indigné, choqué, le feu me sort rageusement par la bouche... J'ai envie de tout fracasser!

Comme si, pour acheter un blouson, on nous obligeait à vendre nos chaussures. Cette outrageuse injustice sabote la rare opportunité de m'amuser tel que je crois le mériter. Qui a trimé tout le jour pour solliciter les passants? Qui s'est fait geler à tout vent, l'estomac dans les orteils? Qui a marché, marché et encore marché à l'affût d'un poste payant? Sûrement pas l'exploiteur qui, demeuré bien au chaud, empoche 97 pour cent des profits. Et pour améliorer quoi? ...Soulager quelle débîne? ...Qui de nous verra-t-il quelque nouveauté ajoutée à son menu quotidien pour y goûter un peu de saveur?

Deux mois suivant le Jour du macaron, je note que la ristourne promise ne se montre toujours pas la fraise. Aucune trace non plus des fonds amassés pour notre mieux-être : 0

amélioration côté mangeaille, RIEN les loisirs, 0 l'hygiène et RIEN le mieux-être général. Pas une chose n'a changé, exception faite pour les blattes dont l'embonpoint monte en flèche, au point qu'elles peinent maintenant à nous divertir. L'heure du ballet venue, on les retrouve davantage au creux de nos récipients que sur le dessus. L'indice de masse corporelle moyenne dépassant à tour de bras de taille!) le maximum de livres permises, elles se voient refuser leur carte de membre chez les «Patapoufs Anonymes.»

Des quêtes couronnées de succès, des macarons au message trompeur : «Aidons l'orphelinat Saint-Anselme.» Aider l'institution, oui. L'orphelin? ... oh, oh, pas sûr là! Si l'institution juge légale la méthode honteuse dont elle se rend maître d'une partie substantielle de ce qui devrait logiquement appartenir aux pensionnaires, il me paraît donc très équitable de récupérer au moins vingt-cinq pour cent de ma cueillette. Ainsi, le prochain Jour de l'orphelin pourra en toute équité m'appartenir de plein droit, tout autant que celui des autres pensionnaires favorisés par des parents ou tuteurs les poches pleines.

Mais il y a malencontreusement ces moins fortunés qui, par manque de pot non d'efforts ou de bon vouloir, sont privés injustement du fric et de la liberté qui leur revient, suite à une quête infructueuse. Comment peut-on laisser de telles iniquités se perpétuer sans qu'aucun adulte ne se lève pour les contester avec véhémence? M'échappent toujours les raisons pour lesquelles des jeunets, traversant une adolescence déjà éprouvante, doivent la refouler de façon si lamentable. En prime, on enfonce le suprême déloyal en pénalisant leur infortune.

Qui a dit que l'argent ne fait pas le bonheur? On nous rebat les tympanes de tels clichés pour endormir les gens naïfs ou au cervelet déjà programmé. Cette devise-là n'a-t-elle pas

été conçue par ces mêmes collectionneurs de millions, détenteurs de richesses souvent frauduleuses, aux panses gavées comme des dindes, qui ont assez profond, merci, dans leur cul douillet le mieux-être des autres? Existe-t-il dans la vie d'un marmot des effets particuliers du hasard, où parfois l'unique distance entre une mini gâterie et un grand malheur se situe tout simplement à quelques malheureux sous?

À titre de «futur gangster», je prendrai donc ce qui me revient de plein droit. Au moins 23% de ristourne sur le pognon de ma mendicité, à la pointe du révolver de ma propre justice. J'expose alors mes récriminations en détails au frère directeur qui rejette en bloc ma requête. Le hasard aidant, je passe résolument de la parole aux actes pour redresser la balance.

On nous sélectionne, mon frère et moi, ainsi que dix autres volontaires pour trier le contenu des mini-banques que l'on vient d'étaler sur une très longue table, dans une petite salle aménagée à cette fin. La première soutane désigne la chaise de chacun. Des pièces d'argent, formées en petits monticules, tombent parfois sur le parquet lorsque la main du trieur entame sa pile. Les pièces démêlées sont alors entassées et mises de côté, pour être ensuite récupérées par l'autre religieux qui les transvide dans des contenants distincts.

Bien entendu, personne ne doit désertier l'enceinte tant que la besogne n'aura pas entièrement pris fin. C'est exactement à cette heure-là que je compte accomplir l'un des plus audacieux petits vols depuis l'existence de l'orphelinat. Les autres ne furent sans doute jamais exposés au grand jour... Et pour cause!

Au départ, la tâche s'avère longue et monotone, mais on s'y fait avec la pratique. L'ambiance sereine, détendue fait marcher nos doigts comme sur un piano. Seul le cliquetis

des sous m'empêchant de piquer un petit somme est immédiatement remplacé par l'idée du «recouvrement», qui me colle au train telle une sangsue. Soudain, retentit de nulle part la voix tonitruante du frère trésorier, l'air grave d'un portier de château, nous mettant en garde de ne pas trop emplir nos poches! À la fois étonnés et inquiets, nous nous regardons les uns les autres, puis la frousse aux culottes, tournons nos têtes vers lui. Là, le religieux, riant à suffoquer, déclenche l'hilarité générale, apaisant ainsi certaines consciences tourmentées. «Je les ai tous bien possédés, ne fût-ce qu'un court moment», que l'expression d'un sourire retenu ne pouvait définitivement mettre en doute. Et comment donc! Quelques binettes, dont le rose des joues prit subitement la blancheur du lait comme si elles se sentaient visées, se remettent progressivement de leur saisissement suite à cet avertissement-choc.

À mon idée, aucun doute : bien avant d'entrer dans la salle de triage, d'autres élèves à part moi ont assurément cherché une bonne combine pour s'indemniser. Voilà donc que le bon frère lui-même nous l'a spontanément dégueulée. Mais attention! ... Bien trop facile.... Et surtout trop risqué. J'emploierai alors un meilleur stratagème plus simple et moins dangereux, car il pourrait s'agir d'une ratière tendue exprès par le supérieur. En ce cas-là, pourquoi tant de désarroi tout à l'heure chez les bénévoles? Des pièces verraient-elles véritablement le fond de leurs goussets? L'éventualité d'une «restitution» était-elle déjà connue des religieux? Qui sait s'ils ne nous fouilleront pas en sortant de la salle? Questions auxquelles je ne peux répondre dans l'immédiat et qui méritent une certaine considération, mais manquent de poids pour qu'une volte-face me détache de mon idée. Au contraire, je compte bien mettre à exécution ma stratégie astucieuse avant la fin du tri, prévue vers dix-sept heures.

L'horloge rustique, suspendue au mur terni d'en face, dont les aiguilles pointent déjà quinze heures quarante. Se poursuit toujours l'ennuyeuse tâche, interrompue momentanément lorsqu'une pièce de monnaie me glisse des mains et tombe par terre. Placidement, je me penche pour la ramasser, fixant quelque chose qui fait jaillir l'étincelle. Euréka!, fais-je en me redressant correctement sur ma chaise. À présent, le numéro gagnant m'appartient. Pour la suite? Un simple jeu d'enfant! Sans me faire surprendre, je vais délibérément laisser choir un dix sous ou un vingt-cinq cents, me pencher à nouveau, cueillir la pièce blanche que je subtiliserai aussitôt au sou dans ma main. La première prendra gîte dans mon soulier, tandis que l'autre ira tout naturellement se mêler aux pièces éparpillées jonchant la table. Se répète l'ingénieuse manœuvre à intervalles réguliers pour «habituer» d'éventuels coups d'œil soupçonneux ou trop fouinards.

Les trieurs se lèvent en dernier lieu de la table et s'acheminent vers l'issue du corridor. À leur mine réjouie, la majorité paraît satisfaite de la job accomplie. Quelques-uns, par contre, se montrent un peu trop empressés de débarrasser le plancher, si bien que personne ne semble notifier ma démarche inhabituelle, quelque peu boiteuse et pâte molle. Marcher droit dans des souliers doublés «argent» fait grimacer mes pieds de douleur, rendant pénibles les derniers pas qui me foutent la trouille au ventre. Non sans un certain embarras j'atteins enfin la salle de toilette, de coutume assez proche, avec un profond soupir de soulagement croyant qu'on l'avait démenagée pendant le triage. Isolé dans le cabinet, mes chaussures enlevées, j'y cueille le fruit de mon «remboursement» : un petit lot de jolies pièces blanches totalisant la rondelette somme de 3,25\$.

À bien calculer, cette journée s'avère superbe et principalement lucrative pour moi et mon frère Léo avec qui je pourrai partager mon surplus. Le plus mystifiant dans tout ça

c'est que ni lui ni moi ne devions posséder plus d'une trentaine de cents à flamber puisque la quête était supposée nous rapporter officiellement à peu près un montant équivalent. Mais voilà qu'on se retrouve tous deux au parc Belmont en train de se balader avec l'égale insouciance de doubles grands gagnants à la loterie d'Angleterre. On se farcit pratiquement tous les manèges en se bourrant la face de maintes petites gâteries : crème glacée, boissons gazeuses, frites et mousses à la vanille. Pour crémér tout ça, un de ces gueuletons dont se souviendra longtemps notre panse.

N'empêche qu'un «je ne sais trop quoi» nous tracasse puisque l'inquisition croise fréquemment le regard de l'autre. Perplexes, surpris, incrédules, nous cherchons à percer le mystère de notre richesse réciproque. Les trente sous accordés en guise de ristourne lors du Jour du macaron semblent intarissables. Chacun attend que l'autre ait fini d'écouler ses trente cents pour goûter le bonheur de répartir sa cagnotte avec lui. Qui plus est, l'opportunité de partager certaines confidences ne se présente également pas, pendant que m'assiègent des soupçons concernant l'attitude du frangin. Est-ce que par hasard Léo...? Ah, non! Pas lui aussi! ... Ça s'peut pas, pensé-je... Impossible de sa part! ... Comment pourrait-il être assailli par les mêmes doutes à mon égard? Hum... Très peu probable!

Au bout du compte, je prends les devants et, mine de rien, lui tends l'hameçon :

— T'as réussi à t'rembourser hein? Vite, raconte comment tu t'es pris. As-tu mis les pièces dans les turn-up de ton pantalon ou dans tes chaussures?

Pris la crotte au cul, sous l'effet de surprise, Léo hésite quelque peu gêné, puis dans un petit sourire gamin :

— Mes turn-up... Et toi? ... Ton tour à c'teure... Vas-y!

L'anecdote de ma terrible attaque de «pieds rhumatisants», à la seconde où j'abandonnais la table de triage, le fait rigoler. De nombreuses minutes s'égrènent avant le retour de notre sérieux tellement nous nous bidonnons. À son tour, Léo commente sans retenue les motifs de son larcin qui s'apparentent étonnamment au mien. Quant à sa technique, il découpa dans un patron semblable au mien, sauf pour la cache du fric.

En fin d'après-midi, les activités du parc ralentissent sensiblement et presque tous les manèges sont désertés pour l'heure du souper lorsque nous rejoignons la sortie. De long en large, nous avons arpenté le parc d'un pas cadencé d'émerveillement, puis comme un boomerang, étions revenus à notre point de départ, sans se rendre compte que sur une journée bien remplie, la Terre tournant le dos à l'astre de feu qui se repliait graduellement, apporterait bientôt ses bienfaits à d'autres parties du globe. «Les minutes sont suspendues lorsqu'on s'amuse pour vrai» observai-je à mon frère. Quelques-uns soupent sur le site, d'autres choisissent de rentrer chez eux en tram. Pas le moindre soubresaut de remords au sortir du parc d'attractions, car pour au moins deux privilégiés parmi une kyrielle d'oubliés, ce vendredi méritait réellement le titre du Jour de l'orphelin.

Chaque samedi soir, rendez-vous avec le grand décrassage de tous les pensionnaires sans exception, afin de faire peau neuve. Vu le peu de temps alloué sous la douche, cela ressemble surtout à une course contre la montre plutôt qu'à un débarbouillage en règle. En effet, à peine à l'intérieur, le corps encore tout enduit de savon, le frère Savarin, au poste de commande des robinets, contrôle la température des douches. Nous est coupée net l'eau chaude après seulement cinq minutes, qu'il tourne brutalement la froide durant quelques instants nous signalant la fin imminente du bain. Tout se ferme ensuite. Sadisme de la part du frère? Où veut-on en venir par-là? Éviter à notre main la tentation de s'amuser avec

notre corps en passant le pénis au savonnage afin qu'elle ne le fasse jouir d'un petit massage un peu trop long? ... Un peu trop fort? Considéré comme la partie sale de notre anatomie, c'était commettre un péché mortel rien qu'à le toucher, sauf pour uriner évidemment. Comment s'y prenait donc un scrupuleux pour rentrer les pans de sa chemise à l'intérieur du pantalon sans accrocher son «instrument de perdition?» La rumeur colporte que venant à son secours, un bâton les refoulait dedans et protégeait ainsi l'âme contre toute «souillure charnelle.»

On nous cisaille également l'accès aux «bécoses» (toilettes), fermées à clé nuit et jour. N'en dépendrait-il que de la douche ou des toilettes pour empêcher l'élève de se masturber s'il en éprouve l'envie? Pendant un cours, j'en soufflai deux mots à mon voisin de gauche pour tâter le pouls de son opinion personnelle sur le sujet. Crûment pris au mot, «Observe-moi bien, chuchote-t-il, pétitement dans le regard, je vais te confirmer de quoi qui te surprendra probablement, mais qui répondra peut-être à ta question.»

L'élève Champoux se lève, demande la clé des toilettes au frère Germain en plein milieu d'un cours. Au bout de quelques minutes, il réapparaît pour la lui rendre. Les yeux encore dans la graisse de «bines», l'étudiant affiche une attitude de contentement en passant devant mon pupitre puis se rassoit. Il sourit à belles dents, me tape un clin d'œil, puis de sa main à moitié ouverte sous son pupitre, effectue trois ou quatre mouvements de va-et-vient : il s'était tout simplement payé une masturbation.



## CHAPITRE 3 - BALLOTTER

Encore dix jours à tirer avant la fin des classes. Ayant déjà participé à chaque défilé sous la bannière de batteur avec les cadets de Saint-Anselme, je me fais solliciter derechef pour battre du tambour au cortège de la Saint-Jean-Baptiste. Frère Germain, l'organisateur, se fait des cheveux gris à recruter ses tambourineurs pour cette fête très chère au cœur des Canadiens français. De ce fait, les orphelins terminent officiellement tous leurs cours le 23 juin. Ils peuvent partir en congé le jour suivant ou même le 25, s'ils le désirent.

Cependant, mes semblables et moi, encore et toujours les usuels laissés-pour-compte, devons faire du surplace jusqu'à ce que tel ou tel comité décide de notre avenir. La grande majorité des élèves, c'est-à-dire ceux dont le père ou la mère ne les ont pas définitivement rayés de leur carnet, refusent de sécher là une journée de plus pour des raisons fort compréhensibles. Dès le 23, ils naviguent déjà vers les vents de la liberté, procession ou non. Quelques «non réclamés» partent malgré tout, à condition de se présenter le lendemain pour participer à la grande fête nationale de notre peuple. Germain compte plus que jamais sur leur présence, et particulièrement la mienne en tant que premier tambour, m'adjurant presque de me mêler à eux sans faute. Aucune réponse immédiate ne lui est rendue, ayant déjà choisi de partir dès le 24 au matin, pour ne rentrer qu'en fin de soirée.

Comme prévu, j'observe le grand défilé en simple spectateur rue Sherbrooke, coin Beaudry, fondu dans une foule dense soulevée d'admiration devant ces saynètes de théâtre sur roues, rappelant une partie de notre histoire. Ça fait d'une étrangeté bizarre de me retrouver là, à peu près au même carré de ciment où je me tenais il y a déjà vingt-quatre mois. Excepté que cette fois-là, je regardais rouler lentement les chars allégoriques en

compagnie de mes quatre frères et ma sœur massés dans la marée humaine, à l'époque où nous vivions encore ensemble, avant l'effritement familial. En dépit des tuiles qui m'arrivent sur le coco, impossible de me les chasser du cerveau, expressément en de tels moments. Leur absence, et c'est là où le bât blesse, m'amène au bord des larmes.

En rentrant le soir même, frère Germain m'apostrophe d'un ton grognard exigeant la justification de mon déguisement en courant d'air

— Pour tout vous dire, frère, un mystérieux mal de genoux me cause de terribles douleurs.

— Et ça remonte à quand ce malaise? Jamais je n'ai remarqué ça chez toi Luc!

— Je n'en suis pas trop certain, mais tout me paraît avoir pris racine les fois où je vous dérangeais au petit matin quand vous dormiez. Tous vos pics dressés, vous me remettiez alors la clé des cabinets d'aisance... Trop souvent avec une taxe de péage injustifiée.

— Écoute Luc, tu sais aussi bien que moi combien de fois on me réveille pour cette fichue clé... Je ne peux garder en mémoire tous ceux qui m'interpellent pour ça. Ne connais-tu pas le règlement interdisant l'accès aux toilettes la nuit? ... Il s'applique à toi autant qu'aux autres!

— Allons frère, pourquoi une règle si idiote? Vous en savez davantage que moi sur certains besoins biologiques qui ne fonctionnent pas rien qu'à tourner la poignée d'un robinet... Souvenez-vous la nuit où, rien que pour me vider la vessie, je dus passer de longues minutes à genoux vis-à-vis de l'amical lavabo, ce fidèle compagnon des incontinents nocturnes, des tousseurs, des somnambules, des parleurs et des rêveurs tout

haut... C'est bien à partir de là que j'ai attrapé mes rhumatismes aux jambes!

— Mais voyons donc Luc, je te croyais plus intelligent que ça, les rhumatismes n'atteignent personne de cette façon! ... Bien que des fois, je te l'accorde, ça rend les genoux sensibles...

— Oui et un bon bout de temps à part ça! Mais moi, frère Germain, c'est principalement ma mémoire qui est restée sensible, la pauvre... Elle a mis des lunes à s'en remettre. À présent, aucune inquiétude sur ses excellentes chances de se rétablir complètement.

Sur ces derniers mots, l'expression du prof se transforme de A à Z. Les sourcils froncés à la physionomie sévère prennent le large au profit d'un visage illuminé qui le radoucit. Puis, me fixant droit dans le blanc de l'œil, il laisse tomber sur un ton bonhomme et amusé :

— Très bien garçon, j'ai saisi, mais tu aurais pu au moins m'éviter le coup et me prévenir afin qu'un batteur disponible puisse te remplacer.

— Touché frère Germain! Comment ne pas vous donner pleinement raison, autant que de ne point m'excuser sincèrement pour le mal causé?

À titre de finissant, ma condition ne se hisse guère parmi les pires si je la compare à celle d'élèves de niveaux d'instruction inférieurs, généralement moins âgés, plus pauvres et plus faibles physiquement ou mentalement. On ne leur accorde la moindre granule de privilèges, uniquement réservés aux prochains diplômés dont je fais partie. Par exemple, la retraite annuelle qui se tient à Châteauguay, quelques jours avant les grandes vacances estivales.

Les gars de neuvième année constatent avec admiration comment les pères de ce sanctuaire de retraite pratiquent l'art d'une hospitalité sans accrocs, arrivant nez à nez avec les plus renommés hôtels montréalais. Chaque orphelin possède sa chambrette privée, au décor sobre et d'une propreté qui saute au nez. Trône au centre de la pièce un lit super moelleux paré de draps ultra-propres et de douillettes couvertures. Pour couronner le tout, un environnement de paix, de détente me donne l'envie de me vautrer voluptueusement sur le lit avec une petite amie, plus que de m'agenouiller et prier ou lire les Saintes Écritures.

Après ma confession de pensées lubriques au père Pacifique, le prédicateur m'enseigne que même s'il prêche l'amour et non la guerre, moi, Luc Chénier, suis encore trop jeune pour ce type de jeu (aux fesses). Oui, très juste, mais jamais trop vieux pour qu'au moment venu, nombril sec ou non, on m'oblige à porter l'habit de soldat pour jouer à tuer mon prochain... À chacune de ses visites journalières, le moine me rappelle bien amicalement le but principal de la retraite fermée : se recueillir, s'élever vers le Seigneur par des prières, et surtout écouter très attentivement les prédications du matin et du soir à raison d'une heure chacune.

Tous les gars adorent le père Pacifique qui se conduit avec nous à l'exemple d'un véritable ami. Cet apôtre au service des âmes, entrant dans la cinquantaine, chauve comme une fesse et au bedon aussi proéminent que le cœur, sait surtout bien nous sonder et rafler en un rien de temps notre confiance et estime inconditionnelles. Identifiant en nous des déshérités du sort, il prêche par l'exemple en se montrant généreux et indulgent à notre égard. Son nom lui va comme un gant puisqu'il inspire à la fois douceur et quiétude.

On aura deviné que durant trois jours et trois nuits, nous menons ni plus ni moins une

vie de pacha en dépit des confessions, des communions, de prières qu'il nous faut sans cesse réciter. Malgré tout, je prie le plus grand des boss et lui demande aussi qu'un tel ressourcement dure au moins une semaine, sinon davantage. Quant aux soins spirituels, aucune plainte à déposer de ma part. Comme jamais, je prends conscience de la nécessité d'un corps bien nourri pour que l'âme survive et s'épanouisse. Je ne me montre aucunement surpris en passant près de la cuisine qu'un membre du personnel s'exclame en riant : «À venir jusqu'à maintenant, aucun autre groupe n'a su laisser sa trace de gloutonnerie avec tant d'avidité pour nos plats cuisinés que les défoncés de Saint-Anselme... Et Dieu sait pourtant, combien de culottes frottèrent nos bancs et des bouches bavant d'envie devant nos tables se sont succédées.»

Tout au long de ces trois jours remarquables de goinfre collective, devenus éphémèrement l'Éden des joyeux sans-logis, nous reprenons le sentier de l'âme apaisée et la faim assouvie, ce qui nous permettra de poursuivre sur une bonne note le dernier mille scolaire. D'un autre côté, plus la fin approche, plus ma fièvre d'inquiétude augmente. À quel port accosterai-je après ces longues heures de dernier «sprint?»

Le 25 juin siffle le signal pour les orphelins restants de quitter leur lamentable habitat aux murs sombres et ternes. Je m'en voudrais de partir sans revoir mes potes Marc et Gérard. Les «futurs gangsters» ne font nullement naître l'idée qu'ils songent à élargir les rangs de la mafia ou de la pègre. Quant à moi, il ne me vient nullement l'envie de m'acheter un arsenal clandestin pour répéter les exploits d'Al Capone ou de John Dillinger. Gérard ira crécher avec son père qui lui procurera un toit à Arvida, semble-t-il. De son côté, Marc doit contacter une couple d'amis montréalais où il campera en attente de trouver du travail.

Nous échangeons chaleureusement poignées de main et adieux émouvants, en retenant nos larmes, car des «bandits» ça ne pleure pas. Je me compte fortuné d'avoir connu ceux que je considérais comme mes demi-frères. En posant mon regard sur la grande porte de sortie qui se referme et me coupe d'eux, naît en moi un immense vide et l'étrange sensation que jamais plus je ne reverrai mes loyaux compagnons.

Mes pas se dirigent ensuite vers le parloir, où mon frère Léo attend patiemment les ordres du haut commandement de spécialistes en génie familial comme «ramancheurs-rafistoleurs», pour savoir où il se rendra. Mes vœux sincères d'un destin lui ouvrant les portes d'un meilleur avenir lui sont fraternellement adressés. Très probable qu'on aiguillera sa route vers Saint-Eustache pour la durée des vacances d'été, rejoignant ainsi Miguel, le cadet de onze ans, déporté plus tôt chez les Nelson pour divers travaux de la terre. Y gâtent toujours Pierre, mon aîné de douze mois, et mon unique sœur Clara, treize anniversaires. Comme ils le firent pour ceux-ci, les Nelson initieront Léo aux disparates travaux de ferme et des champs. Par conséquent, selon ses propres dires, «peu ou pas de soucis dans l'immédiat pour moi, car je retrouve un peu de chez nous au sein de cette famille.» Quant au brave Guillaume, aucune nouvelle depuis son enrôlement volontaire à dix-sept ans dans la Royal Canadian Air Force.

Désormais isolé dans mon camp, impuissant, je vois d'autres Einstein décider de mon sort à qui pige la plus haute carte. Ils conviennent unanimement avec tante Annette que pour un deuxième été consécutif, je gonflerai le nombre d'un contingent de quarante-cinq adolescents de la Prison juvénile en partance pour Boscoville, projet-pilote en rééducation pour des têtes fortes, ceux-là qui risquent de mal tourner ou simplement des ti-gars trop dérangeants. Quelques-uns grimpent déjà dans l'autocar stationné face au bagne pour

délinquants, rue Saint-Denis, pendant que parents ou tuteurs s'entretiennent avec leurs protégés qui attendent la venue du chauffeur. Leurs conversations bruyantes, mais joyeuses donnent le ton à une randonnée s'annonçant stimulante. Une bonne partie des petites têtes fortes paraissent contentes de se hisser à bord. Sauf moi. Et d'autres aussi dans le même cas, c'est-à-dire les sans-familles, les orphelins de père, de mère ou les deux, ainsi que les «moutons noirs» rejetés par leur famille.

Je reçois de ma marraine, toujours flanquée de son Dick Tracy l'expert aux verres fumés, les dernières recommandations d'obéissance et de bonne conduite. Cet énergumène de détective, dont la job à la cour pour jeunes rebelles en colère contre la société consiste à repêcher les récupérables, me donne des frissons d'épouvante. Je l'ai entrevu à quelques reprises sans jamais lui adresser la parole, car ma marraine Annette servait d'intermédiaire entre lui et moi. Pour le peu que nous avons à nous dire... Pas la peine! De toute manière, je ne pourrais en aucune circonstance faire valoir mon point de vue, car seuls les adultes ont droit au chapitre. Ils savent tout... connaissent tout... répondent à tout... donc tout passe par eux. Impensable de leur apprendre sur nous-mêmes, adolescents, quoi que ce soit qu'ils ne sachent déjà, vu que leur appartient le monopole du savoir...

Je m'estime quand même fortuné d'être assis dans le véhicule qui roule en direction du lac des Français où, pour la seconde fois consécutive, je goûterai au paradis dans cette colonie de vacances. Au moins, je n'aurai pas à me faire du sang de punaise pendant la saison estivale. Formidable!

Oui, mais après ces soixante jours, comment ne pas m'inquiéter de l'avenir? Quand donc cessera-t-on de jouer au fou avec moi? Pourquoi réunir puis séparer? Placer et déplacer?

Regrouper pour ensuite éparpiller? N'existe-t-il pas quelque part une fronde capable de barrer la voie à ces sempiternelles déportations? Va-t-on en finir une bonne fois pour toutes de me balancer dans de somptueux bateaux voguant en eaux minées avec l'unique vêtement de rechange, celui du mince espoir d'être entouré des miens? Qu'est-ce qui m'attend à la fin? Vers quelle surface mon nez va-t-il piquer pour en terminer avec tout ça?

J'aurais tant désiré que tante Annette devienne pour moi un gage de stabilité psychique. Oh! je sais, je ne devais certes symboliser la simplicité à mon âge et dans ma situation. D'après ce qu'on m'a appris, une marraine n'est-elle pas supposée prendre auprès de son filleul le rôle de mère laissé par celle-ci en quittant la terre des vivants? Grande demeure ma conviction qu'elle fait de son mieux autant qu'elle sache, mais il lui manque ce petit rien pour mener à bien son mandat de remplaçante. On dirait qu'elle choisit mal son moment pour apparaître, ou ne pas se montrer en temps opportun. Son fort n'est pas tellement d'ouvrir l'oreille, car des priorités plus dominantes l'attendent toujours, et ça je veux bien en tenir compte, mais chaque tentative de me rapprocher d'elle est immanquablement vouée à l'échec. Pourquoi? À cause de ses occupations diverses de mère? De celles au travail? De problèmes de famille? De soucis personnels? Je ne sais trop! Se peut-il aussi que mon attitude lui déplaise? Sans entrer dans les détails, ne pourrait-elle pas retourner cette pierre pour savoir à quoi m'en tenir, ou serait-ce hors de ses capacités? En raison du risque de me «scandaliser» ou celui que mes tympans innocents ne soient de porcelaine pour ce qu'elle tenterait peut-être de me dire? Contournera-t-on un jour, béni soit-il, le mur infranchissable du rapprochement ados-parents? Et les adolescentes, elles? Le même syndrome existerait-il alors chez ces filles à leur puberté, principalement à l'heure de leurs premières menstruations?



Ce serait mentir que d'admettre la détester, au contraire, je me prendrais même d'affection pour elle si je ne sentais qu'elle s'occupe de moi à la diable, comme pour se débarrasser. Curieux tout de même, car c'est toujours dans ces moments-là que me saute aux yeux la beauté naturelle de cette tante, déjà veuve à quarante-deux ans. Pas très grande, légèrement potelée, de jolis yeux bruns pétillant d'un brun éclatant, qu'encadre un coquet minois rond mettant en valeur son nez mignon, une bouche au sourire engageant et la voix encore jeune. Accompagnée ou non, peu de têtes résistent à se tourner sur son passage. À l'instar de toute femme attrayante, je suppose qu'on doit sûrement lui proposer des avances quelquefois. Et pourquoi pas? Parce que ses principes austères l'incitent davantage à mener une vie rangée en raison de ses quatre descendants. Nonobstant ces quelques pensées positives à son endroit, je suis cruellement déçu de ne pas avoir hérité d'une vraie marraine, ou mieux encore, d'une amie dans toute la force du mot. Mes exigences sont-elles vraiment trop haut perchées?

Tout en écoutant le moteur ronronner tel un gros minet, mes pensées voguent à la dérive, assaillies par des questions à la barge, laissées sans réponse. Comment moi, l'ado constamment sur la corde raide entre insécurité et angoisse, dois-je manœuvrer avec finesse alors qu'on ne cesse de me balloter? En principe, toute personne fait partie intégrante d'une famille, mais moi, je me demande à laquelle j'appartiens? En possédai-je encore réellement une? Alors, que fout donc la mienne?

Sans personne à désirer, à aimer, à cajoler... sans quelqu'un pour partager mon lit vide et froid... sans couper de bleu mes nuits blanches... et sans qu'avancent mes jours dans la lumière, c'est comme ne posséder aucune identité, devenir un pion sur l'échiquier de l'anonymat. Assis sur un merry-go-round, le cheval en bois de mon esprit tourne...

tourne... tourne... et tourne tout le temps sur les mêmes questions... Je cherche... me cherche. Je cherche encore... me cherche toujours! Cette famille, éparpillée aux quatre coins de partout et de nulle part, sur laquelle je voudrais jeter mon dévolu affectif, représente un trésor intouchable, mais devient une véritable obsession qui me ronge... et me ronge comme la rouille sur le fer.

À peine dix-sept ans et sans que personne ne le sollicite, le fiable Guillaume, déjà trempé d'un caractère de chêne, fait office de père auprès de nous tous et devient notre mince trait d'union, mais déterminant relais de communication. Tour de force pour l'aîné, car, en tant qu'aviateur, il compte à son actif sa large part de... parachutages! Anxiété majeure qui nous fait passer, chacun de notre côté, d'éprouvantes périodes lorsqu'après un certain temps ses messages nous ne recevons plus.

Dans les cas particuliers pour des motifs évidents de sécurité nationale, les autorités militaires gardent confidentiel le lieu du prochain cantonnement de Guillaume, lui-même ne l'apprenant que quelques heures avant son départ. À l'exemple du bon nombre de pilotes envoyés en mission secrète, il peut fort bien décoller d'une minute à l'autre sans qu'on ne lui donne au préalable la possibilité d'en avertir ses proches. Nous nous demandons où il est barricadé, ce qu'il fait, comment il se porte. Personne ne le sait jusqu'à ce que son télégramme atteigne Saint-Eustache par ce court message : «Ça va pour moi... Guerre finir bientôt... Vous tourmentez pas... Guillaume.»

Il arrive parfois qu'un télégramme du ministère de la Défense soit expédié et rédigé ainsi : REGRET VOUS SIGNALER STOP SOLDAT UNTEL STOP MATRICULE CHG 26741B9533 STOP PORTÉ DISPARU STOP. À chaque lever du jour, des familles ayant

un ou plusieurs membres dans les forces armées s'écroulent en lisant pareil message. Bien qu'ils n'en soufflent mot à leur entourage par risque de n'enfoncer plus profondément le couteau dans la plaie, tous les proches qui passent des semaines, voire des mois, sans une parcelle d'information sur leur mari, fiancé, frère, père ou fils militaires, souffrent de l'angoisse qui les grugent à petit feu. D'un jour à l'autre, ils redoutent qu'un pareil avis leur soit adressé.

Le ministère en question notifie également les familles du retour prochain des combattants gravement blessés outre-mer. Une cargaison de mutilés retrouvent en soupirant la terre ferme et leurs bien-aimés, mais ceux et celles qui les attendent fébrilement au quai découvrent l'horrible réalité à la vue de certains démobilisés, dont quelques morceaux de corps passés à la moulinette sont restés à l'abattoir. Sans mentionner ces infortunés qui n'en possèdent plus aucun et qu'on doit misérablement transporter dans un panier...

Dieu merci, me voilà rendu et ravi de revoir Boscoville avec toutes mes pièces à leur place. Rien de trop changé par rapport au site pittoresque de l'année dernière. Panorama splendide dans une végétation luxuriante à la beauté sauvage. Sa nappe d'eau limpide et calme reflète un site enchanteur et apaisant. Tout pour inciter à la détente, au repos, à la sérénité et rétablir le contact harmonieux avec ce fastueux héritage de la Création.

Trois imposants bâtiments rustiques en bois rond remplacent les tentes de l'été précédent à Oka. L'intérieur frappe notamment par son cachet sobre. Les anciens grabats ont été remplacés par quelque quinze lits aux matelas plus confortables, à l'extrémité desquels une mini armoire de chevet sert de fourre-tout où chacun peut ranger quelques

articles et vêtements légers. La petite allée centrale divise le dortoir en doubles rangées bien égales.

Six prêtres avant-gardistes, dont notre grand chef le père Royer, assument la corvée ardue de nous apprendre les trucs d'une discipline efficace sans être rigoureuse pour ne jamais sortir du droit chemin. Quant aux délinquants, quasiment tous des nouvelles figures de durs, à leur attitude de petits caïds, ils s'affirment davantage lorsqu'on les regarde. Défiant tout un chacun, ils ne veulent rien savoir de personne. Pour eux, un peu moins pour moi, ça ressemble plutôt à une école de réforme, excepté qu'elle est située en pleine nature, donc pas de barreaux ici. Et comme le précisait père Royer, pour ceux qui l'auraient oublié, Boscoville n'est pas une institution où l'on cultive le crime, mais où l'on apprend des trucs plus enrichissants.

En poussant un peu plus loin, leur feuille de route s'apparente sensiblement à la mienne. Ils se sentent rejetés et effectivement ils le sont à divers paliers. Pas plus malicieux que moi, ces inadaptés n'exigent rien d'autre qu'un minimum d'attention, de compréhension et principalement un peu d'amour, celui-là même dont débordent ces gars, désirant le mettre en commun au lieu de le réprimer.

Amour impossible à exprimer au sein d'une société à deux faces, primitive et bigote. Car serrer près de soi des parents ou de vrais amis et embrasser des êtres chers est, selon elle, déplacé, ridicule ou anormal. Alors, pour compenser leurs frustrations légitimes, ces ados s'affirment par d'autres procédés peu recommandables. Un manque d'affection refoulée qui dévie en pure agressivité, habituellement chevillée à la haine, les incitant à cadénasser avec amertume la barrière de leur cœur, bien résolus à ne plus l'ouvrir à

quiconque sous aucun prétexte.

Bien qu'orphelin, non délinquant, pareils penchants ne séjournent pas moins en moi que ceux de ces petits durs de durs qui, l'œil méfiant, l'air provocateur, me scrutent constamment comme pour savoir : «T'es un p'tit qui, toi? Que viens-tu foutre dans nos rangs? Pourquoi t'avoir lâché ainsi, toi l'orphelin, au même enclos que nous les vrais «toffes?» Effectivement, je m'interroge moi-même sur ma place au sein d'un tel groupe. En allant au creux de mon inconscient, je relève un lot de points communs entre eux et moi, spécifiquement mon brillant avenir de paria prédit par frère Aubert-le-geôlier, l'enseignant-prophète.

Les conditions de vie minables de leur ex-prison juvénile et celles de l'orphelinat Saint-Anselme sont pratiquement jumelles : la grisaille de leur enceinte, des gardiens sans scrupule, un manque de liberté, une nourriture laissant à désirer, la censure, etc. ont nul doute déteint sur le comportement de ces jeunes en difficulté. Ça, je veux bien leur concéder et essayer de mieux les cerner. Mais eux, pourquoi m'expédient-ils si arbitrairement au banc des accusés? Que leur ai-je donc fait? Qu'espèrent-ils mettre en banque à m'envier et à me rejeter de la sorte?

De nature passablement ouverte, je déteste suprêmement qu'on me les casse, alors qu'ils s'enlèvent l'idée de m'utiliser comme monnaie d'échange pour devenir leur nouvelle tête de Turc. Bien que la patience ne soit pas ma plus grande qualité, peut-être qu'avec diplomatie et doigté, je réussirai à éviter d'éventuelles prises de becs entre eux et moi.

Discrètement, je laisse savoir à qui veut bien m'écouter que je céderai mon siège à celui d'entre eux le voudra, pourvu qu'en retour on me rafistole ma famille. Devrait-on un jour

instituer la période charnière la plus déterminante dans notre vie en général, que le titre irait à l'unanimité aux mains de l'adolescence ? Car, durant cette traversée troublante, elle ressent le plus criant besoin d'un(e) confident(e) à l'intérieur du cadre familial, quelqu'un sur qui elle peut véritablement s'appuyer. Par mon approche amicale, j'essaie de persuader ceux qui me rejettent du pourquoi de ma cohabitation avec des «vauriens» qui deviendront, veux veux pas, ma prochaine famille d'ici la fermeture de notre chez nous à tous. Parcourant son bonhomme de chemin, le message en clair semble être capté tant par les antennes du cœur que celles de l'ouïe. De toute évidence, les gars commencent maintenant à m'accepter puisqu'ils ne m'évitent plus, m'esquissent une brève risette, et vont même jusqu'à m'adresser amicalement la parole.

Aujourd'hui, jour de courrier. Perché sur son énorme pierre, le préposé achève de distribuer les lettres dont la dernière qu'il tient maintenant bien haut, ses yeux allant sur nous à gauche... à droite... en avant... en arrière. N'ayant encore rien reçu, quelques affamés d'écrits de leur parenté ou d'amis attendent avec une prière au bord des lèvres pour que ces mots sous pli leur reviennent. Quelques-uns seulement se voient exaucés, se hâtant d'agripper fébrilement le message tant espéré, alors que le faciès déconfit, les autres tournent de bord. Plus ou moins friand de cet événement, car les lettres vont toujours aux mêmes mains, et à plus forte raison le postillon ne crie jamais mon nom lors de ses rondes. En l'absence du moindre mot des miens depuis des lunes, ma pensée vogue davantage vers eux. Leur écrire? J'ignore totalement leur adresse, autant qu'eux ne savent plus où m'atteindre.

Quant à mon père, une question se pose : m'aurait-il abandonné pour de vrai? Que fabriquent mes frères et sœur dont je n'entends plus parler? À quelle base militaire

Guillaume est-il réfugié? Livre-t-il son dernier combat aérien en ciel allemand ou japonais?  
De leur bord, les Chénier savent-ils au moins dans quel couloir on m’a poussé?

Plus la fête des amis approche, plus je me fais du sang de punaise. Elle signifie pour tous les gars et moi-même beaucoup plus qu’on ne saurait l’imaginer : aubaine en or d’inviter ce dimanche-là parents et amis, connaissances, voisins, et même la petite blonde. Au vu des réponses aux lettres envoyées, la quasi-totalité des visiteurs compte honorer Boscoville pour ne pas faire mentir leur écrit. Cet événement extra spécial attendu avec une joyeuse impatience par chacun de nous est, je le présume, également partagée chez les futurs arrivants.

N’empêche, cette radieuse journée se couvre d’une brume opaque d’appréhension. Petit à petit, les invités font leur entrée au lac des Français, le rire au cœur, rejoignant ceux qui besognent déjà sur le terrain et viennent renfler le regroupement pour y déballer leur dose d'entrain.

Variantes scènes touchantes prennent naissance sous ma vue ébahie. À quelques verges de moi, ivres de joie, un père et un fils se tiennent bras sur l’épaule tels de vieux amis; là-bas sous l’ombrage du gros bouleau se produit une chaleureuse accolade aux larges sourires entre neveu et tante. Quelques-uns éclatent de rire tandis que pour d’autres le bonheur descend en larmes. D’un enthousiasme pétillant, ils n’en finissent plus de se raconter, de fraterniser, à l’exemple d’une grande famille unie. Tous, sans exception, prennent part à certaines activités conçues exprès pour l’événement : balle-molle, jeu du drapeau, ballon prisonnier, volley-ball, souque-à-la-corde, etc.

Sonne déjà quinze heures. Et là, pour avouer franchement, je n’espère plus aucun

membre de mon clan, car, mon horloge à moi, minute plutôt sur frustration...démoralisation! En reprenant le sentier vers mon baraquement, je lorgne minutieusement l'arche de bienvenue du camp une dernière fois. Il me semble distinguer très, très loin là-bas une teinte parente du bleu azur... Comme l'image floue d'un uniforme. Mais non voyons! Pas de saint danger! ... Encore ma folle du logis qui doit s'amuser à faire des siennes. En poussant tout de même ma curiosité un peu plus vers l'avant, la silhouette se rapproche, se rapproche davantage, se découpe, avance et se profile en scrutant attentivement le groupe, comme quelqu'un qui cherche à identifier une personne en particulier. Le porteur de l'uniforme paraît se diriger droit vers moi, tandis que la certitude grandissante de reconnaître cette démarche se fait des plus persistantes. Est-ce bien lui? me dis-je en me pinçant. L'aviateur se tient là, debout, à quelques pas de mon incrédulité. Mais... oh miracle! Il s'agit bel et bien de mon frère Guillaume en chair et en os, qui arbore un sourire allant d'une épaule à l'autre. Pas une seconde à perdre à s'examiner qu'on se saute spontanément dans les bras, le cœur gonflé par l'émoi.

Sans trop en être conscients, assis tout de même depuis déjà deux bonnes heures sous le feuillage frais d'un bel érable, les deux moulins à parlotte que nous sommes devenus ont mis notre langue au point de surchauffe. Ainsi se termine à contrecœur une heureuse conversation lorsque retentit le sifflet là où nous reçoivent des tables accueillantes pour le repas du soir. Sans plus attendre, nos propos reprennent leur fil et nos panses continuent à se remplir d'une nourriture cinq étoiles. Mon frère m'apprend alors qu'après notre funeste liquidation familiale, peu avant son enrôlement, il a dû âprement bûcher sa croûte à la Fairchild Aircraft afin d'assumer ses frais d'hébergement chez un couple, rue Saint-Timothée à Montréal. «Chaque soir, revenant ivre de son boulot, le mari jaloux ne perdait



rien de sa force pour passer à tabac sa femme, pourtant habitée par la douceur incarnée.»  
Spectacle d'une brutalité sadique que me décrit l'aîné, du dégoût dans la voix.

Guillaume me transmet ensuite les quelques bribes qu'il sait de la famille, au temps heureux où elle portait encore ce nom.

— Miguel, au terme des vacances, ira rejoindre le père à Sherbrooke qui l'a inscrit en tant que pensionnaire à l'hospice pour y étudier dans une aile spécialement destinée aux orphelins. Je suppose que Pierre, Clara et Léo perchent toujours à Saint-Eustache...  
Moi, hé ben, je dois reprendre le chemin de ma base à Deebert, Île-du-Prince-Édouard, après ma courte permission de quatre jours.

L'aîné s'engage solennellement à m'écrire pourvu que son devoir militaire ne vienne pas brouiller les cartes. Il a pu s'entretenir vendredi dernier avec Auguste dans la magnifique ville des «monte et descend» et, malgré mon animosité à l'égard de papa, il me suggère sagement à la place de lui griffonner quelques bons mots.

— Vois-tu Guillaume, il se comporte en étranger comme si nous n'étions plus ses fils.

— Écoute Luc, tu dois reconnaître que papa encaisse lui aussi sa large part d'embêtements là-bas, à titre de pharmacien autant que celui de logeur.

Telle la vie, les minutes fuient inexorablement et alors que l'original festin devient chose du passé, les convives se lèvent de table, la satisfaction inscrite sur leurs physionomies. Quelques-uns se portent volontaires pour laver la vaisselle. Puis, à lieu la récitation du chapelet au lieu de rassemblement où chacun se recueille humblement. Nous étoffons ensuite notre classeur, souvenirs d'admirables moments par une tournée de reconnaissance

autour du camp. Suite à quoi, survient le redoutable temps des partances. Ce n'est pas sous le signe du ravissement que Guillaume et moi balbutions quelques phrases assaisonnées d'encouragements et échangeons une ardente poignée de main où transpire l'espoir d'un au revoir, mais non d'un adieu définitif. Tout le dedans à l'envers durant ces douloureux instants, mon regard est soudé sur l'éloignement progressif de l'uniforme bleu qui se fond dans le paysage, à chaque pas qu'exécute mon grand frère, jusqu'à la minute crève-cœur où il disparaît dans la brume de ma vue.

Des effets secondaires de vagues à l'âme se font fortement sentir le jour suivant. Ma meilleure thérapie dans de tels cas est d'enfiler mon maillot de bain et de me tremper avec les gars qui s'adonnent à leurs ébats dans la fraîcheur de la grandiose baignoire du lac. Rien de plus apaisant que le pouvoir magique du liquide cristallin sur ma peau, comme dans mon esprit, pour les filtrer de leurs saletés.

Parmi les deux plongeurs, mal m'en prit d'escalader les marches de celui réservé «aux grands», donnant dans un bon douze pieds de long. Rendu au bout, je regarde la masse d'eau environ vingt pieds plus bas. Me tenant bien droit, les orteils ajustés au bord du tremplin, dans une profonde respiration, je plie les genoux, fais rebondir la planche qui me catapulte dans les airs avant d'amerrir calotte première sous l'étendue liquide. En voulant entrer ainsi trop à pic, un tourniquet indélébile déséquilibre complètement mon sens de l'orientation et je pique vers le fond. Par toutes sortes de contorsions inimaginables, je tente de revenir au plus tôt à l'air libre. En vain. Ça ne sert qu'à m'enliser davantage dans les profondeurs du lac.

Ma réserve d'oxygène ne me suffit pratiquement plus. Se fait sentir l'intense besoin de

vider mes poumons qui crient au secours, m'envoient déjà leur S.O.S. Cette nécessité devient une urgence au même rythme que fuient les précieuses secondes à recouvrer mon équilibre et ma voie. Virevoltant sur moi-même, je me débats maintenant avec la fougue du désespéré qui lutte pour sa vie. Le rivage se rapproche-t-il? Le fond me tend-t-il la main? Le large m'entraîne-t-il avec lui? Je préfère balayer de mon raisonnement ces dernières éventualités et poursuivre le combat de ma survie même si mon gouvernail ne peut plus me guider.

Englouti sous des tonnes d'eau, entièrement dépourvu de la moindre particule du tournesol qui me guiderait vers la nappe au-dessus, j'imagine les ailes de la mort déjà déployées sous mes pieds. Comme au Grand Prix automobile d'Indianapolis, je lis déjà l'inscription sur la large banderole à la ligne d'arrivée, le mot FINISH, à la différence qu'ici apparaît le seul et unique FINISH... celui de Luc Chénier!!

Douleur à la poitrine insoutenable, engourdissement de mes membres d'une intensité dépassant mes capacités, vidé de mes forces, je me laisse charrier telle une épave. Gardée trop longtemps ouverte, ma vue sensiblement irritée ne distingue plus de l'immensité de l'onde qu'un écran grisâtre, opaque et brouillé qui se refermera bientôt sur moi, m'entraînant dans l'autre vie. Et dire que certains jours, je m'amusais à deviner au bout de quel corridor le hideux squelette de garde à la faux allait me faire quitter le sol des vivants. Maintenant, j'en connais l'issue...

Jouant ma toute dernière carte, j'essaie désespérément de fendre l'épaisseur du nuage fluide qui me fait obstruction. Ouvrant mes paupières à moitié closes, je discerne faiblement la forme d'un parfait cercle gris faiblement phosphorescent... qui ressemble

à... mais oui!... mais oui! C'est bien ma bonne vieille boule solaire là-haut... qui m'attend pour me guider!

Soudain, je me redresse, recouvre mon sens de l'équilibre et celui de l'orientation, entreprenant à la seconde même une spectaculaire remontée convergeant tout droit vers le point lumineux qui plane à des milles et des milles de là. Encouragé, stimulé, je gratte le dernier sursaut d'efforts et nage vers cette lumière brumeuse bénie du Ciel. Elle se précise dans la même proportion que mes deux réservoirs d'air me râlent de ne pas les surtaxer, puisqu'ils sont sur le point d'éclater. Mon cœur bat la chamade, mes oreilles bourdonnent comme si je devenais sourd, mes tempes cognent à tel point qu'elles vont se déchirer. Inhabile à tenir une demi-seconde de plus, il me faut impérativement tout lâcher! L'envie incontrôlable d'ouvrir la bouche me commande d'agir à l'instant pour dégager l'air de mes éponges, même si la source lumineuse grossit à vue d'œil. En désespoir de cause, je baisse pavillon, clos les paupières, ouvre la bouche et relâche ma respiration dans un dernier râle, dévoré par les eaux du lac... Fin du voyage...? Pas tout à fait!

À l'instant même, ma figure se fait lécher par le vent du large qui insuffle vie à mes branchies agonisantes, pendant que la chaleur bienfaisante de monsieur Soleil pénètre mon corps tout entier d'un bien-être infini... Le courant rampant tel un reptile a bien failli avoir ma peau. «Ouf!!» et re-ouf! prononcé-je en levant la tête très haut vers le ciel. À grands coups saccadés, je bouffe l'air à triples gorgées pour m'oxygéner le système et rétablir ma circulation sanguine. Hum!...Que c'est bon! Mes yeux grands ouverts repèrent avec félicité le cercle de feu épuré de son voile. Pénétré d'une joie délirante à revoir mes camarades qui se la coulent douce là-bas à une quinzaine de verges plus loin.

Sur cette note tragique, haletant comme pompé de tout mon oxygène, j'atteins le rivage avec peine et misère; un tempo respiratoire régulier que je cherche à rattraper se fait attendre un peu trop à mon goût. Il ne met par contre que quelques tic-tac à retrouver sa cadence normale.

Couché sereinement sur le sable à respirer la vie, j'observe distraitement les amis s'ébattre joyeusement un peu plus loin. Parmi eux se trouvent des nageurs de calibre non négligeable qui n'auraient pas hésité à voler à mon secours. Qu'à cela ne tienne, puisqu'aucun d'eux ne parût s'apercevoir du combat que je viens de livrer pour fuir les griffes du trépas. Ou alors, ils me voyaient déguisé à la Houdini dans l'un de ses incroyables tours à triompher de ses chaînes sous l'eau, réapparaître après quelques minutes, sourire aux lèvres pour saluer fièrement la foule. Néanmoins, je reconnais avec humilité que l'instinct de conservation se maintient encore bien ancré en moi. Je me résous aussi à ne plus fouler de plongeoirs de pointure trop grande pour mes pieds. Pour le moment, j'en ai plus que soupé des tremplins et mes activités se concentreront exclusivement sur terrain sec, comme celle inscrite à l'horaire du lendemain : excursion pédestre en forêt.

Hélas, ce qui devait être une des plus merveilleuses aventures arrosées de nature, démarre de façon on ne peut plus nauséabonde quand, au moment de franchir le sous-bois, l'apparition fortuite d'une mère putois et de ses cinq rejetons nous prend par surprise en semant la pagaille. Désirant les capturer vivants pour les apprivoiser ou les éventrer et conserver leur fourrure, les poursuivants sous-estiment l'arme redoutable de l'adversaire. S'ouvre alors la chasse la plus cruelle, la plus fétide jamais entreprise par des apprentis se prenant pour des pros, qui se plaisent à lancer des roches aux moufettes, visant en particulier les rejetons.

La contre-attaque s'organise en moins de deux et nous frappe déjà... de plein nez! L'artillerie lourde de six queues levées crache avec une étonnante précision et sans ménagement, jet après jet. La substance dégageant une odeur si insupportablement pestilentielle et tenace, que les chasseurs ne s'obstineront certes à relancer la partie dans de telles conditions. Faux! Quelques-uns poussent même de l'avant leur charge meurtrière, malgré la panique générale qui s'ensuit, se font recevoir au sens propre à coups de salves nourries atteignant chaque fois leur cible au désespoir des traqueurs.

Les poursuivants se rendraient-ils d'aventure jusqu'à l'écœurement et hisser le drapeau blanc? Erreur! Leur entêtement les fait revenir en force lorsqu'ils voient l'ennemi à court de munitions baisser les queues et, en déroute, tentant de battre en retraite. Seule maman putois parvient à prendre la clé des champs, suivie par le meilleur coursier de sa progéniture. Les quatre autres petits se font froidement massacrer à coups de bâtons et de pierres.

Opposé à toute espèce de cruauté envers les animaux, je me tiens à l'écart de cette tuerie barbare qui pète en plein front de ses auteurs mal avisés. Elle les oblige à un cérémonial des plus sorciers et de longue haleine, lorsqu'ils reviennent au camp, généreusement imbibés de l'arme liquide des braves combattants à l'uniforme rayé.

Et quel est le trophée? Rien d'autre que l'inhumation de tous leurs vêtements en terre profonde qu'ils déterrent quatre déjeuners plus tard, les supposant dégagés de leur puanteur répugnante, mais... oh, surprise! L'odeur tenace leur tient tête. Pouah! De même en est-il pour les corps des chasseurs qui empestent, malgré les lavages répétés, les savonnages, les javellisations et les désinfections tant que cette repoussante senteur ne leur colle

pratiquement plus aux narines. Ce qui coïncide sinistrement avec la fermeture du camp. Comme si on allait très bientôt pousser le loquet de la porte nous coupant des vacances plein air dans ce petit joyau de nature brute, je perçois déjà le goût âcre des retombées en moi. Intraitable, le glas du départ fatidique vient lugubrement de sonner. Des sons à haut débit de grogne transportent le message que se prolonge l'ouverture du camp encore quelques jours. Boulet dans la gorge comme nous tous d'ailleurs, Père Royer, ému, tête et voix basses, nous le confirme : «Hélas, les garçons, notre budget est déjà défoncé.» En outre, le gros véhicule, stationné depuis quelques minutes, attend pour nous ramener à Montréal en cette fin d'août. Mais pas avant une dernière et prenante réunion autour du Père qui nous sert un poignant sermon de départ où les cœurs durs du début, ramollis depuis, génèrent des yeux pleureurs.

Revenu dans la métropole, l'autobus se soulage de sa cargaison des «que-va-t-on-faire-de-lui?» pour certains d'entre nous, en semant ici et là quelques «récupérables», espérant quand même que quelqu'un les attende au retour. L'âme toute chavirée, on me fait descendre aux intersections Abandon coin Débâcle, tel que je l'avais demandé, mais sans trop savoir pourquoi, sinon montrer aux autres que tout comme eux, mon chez-moi piaffe d'impatience de m'accueillir. Je savais pertinemment bien que, lors de mon séjour à Boscoville, les miens avaient irrévocablement fermé boutique sur Beaudry, mais, tête sous le sable, je m'obstinais à ne pas le voir. Entre une bonne couche de rêve et une autre plus mince d'espoir, arrosées de larmes, je tenais au moins à m'assurer si par hasard quelques Chénier n'y étaient pas revenus. Et, bien entendu, rendre un ultime hommage à ce refuge de la dernière chance qui fut témoin, peu après le repos éternel de maman, de l'éclatement et la déportation de la famille au complet, comme tout le mobilier «emprunté» d'ailleurs

par des «amis» qui le gardèrent en «frais d'entreposage.» Les spécialistes en démembrement familial, communément appelés travailleurs sociaux, devaient obligatoirement avoir tout prévu à mon retour. En ce moment, je ne repère nulle part aucun signe ni du savant aux lunettes noires, Dick Tracy de la cour juvénile, ni de tante Annette, ni de personne! Personne... Et encore personne!

Où sont donc passés les soi-disant protecteurs d'orphelins? Qu'advient-il de toutes ces bonnes gens qui ne pensaient qu'à mon bien? Pourquoi n'accourent-elles pas vers moi en ouvrant grand leurs bras, à l'instar de ceux qui se refermaient tantôt sur mes camarades à leur descente du bus? En quoi cela peut-il bien intéresser les passants qu'un orphelin à l'œil tristement égaré se tienne figé là, songeur, sur le trottoir Beaudry en face de son ancien foyer?

Plongé dans une absurdité frisant l'envie de rire... autant que d'en pleurer, mon regard se fige pendant de longues minutes sur notre dernier logement aussi vide que ma raison de vivre. L'abattement et la détresse prennent d'assaut ma sécurité affective et les rênes de mon équilibre mental. Perlent le long de mes joues cuivrées d'abondantes larmes impossibles à retenir. Dans un instinctif sursaut de vie, je tente de repérer un ami que je n'ai pas, une connaissance ignorant qui je suis ou une figure familière qui ne s'y trouve guère... Alors, à quoi bon? En dernier recours, j'implore la Providence que l'un des piétons secoue son insouciance, freine un instant ses pas et me lance une bouée... Hélas, d'aucuns je ne capte le moindre regard, si furtif soit-il. En fait, comment vous, monsieur, pourriez lire dans mon cerveau le rongeur qui me consume? Et à vos yeux, madame, ne suis-je qu'un gamin anonyme parmi tant d'autres que vous venez de croiser... comme ça... par hasard et dont vous n'avez rien à cirer? Petit va-nu-pieds, un de ces crottés traînant les rues, doit



présumer la jeune femme qui passe, me regardant, oui, mais qui ne me voit pas... Depuis des marées, ma vie s'entête implacablement à essayer de me faire sauter le caisson... Elle semble sur le point de crier victoire cette fois-ci, car je me sens sur le point de passer l'arme à gauche, mon âme n'en pouvant plus de toujours vouloir se tenir à flot sous la pression d'une désespérance qui ne cesse de gonfler.

Puis, sans but précis, tel un mort-vivant, l'écroulement attaché aux pieds, je remue ma mort et vais frapper à la première porte qui m'appelle. Longue attente de... dix secondes, puis une dame dans la trentaine, saisie sur le coup à ma vue, mais fort avenante, me prie gentiment d'entrer. Désespéré, dans le coaltar et ne sachant plus très bien quoi dire ni comment m'exprimer, je lui brasse, entrecoupée de «sniff sniff», une fricassée de phrases plus ou moins compréhensibles de mon invraisemblable voie sans issue. M'écoutant avec le cœur ouvert, la femme m'interroge d'une voix aussi douce que compatissante au sujet, entre autres, de noms de parents proches ou éloignés, d'amis, etc. en mesure de me dépanner ainsi que la rue où ils habitent. Je ne connais pratiquement personne et aucun n'a jamais eu vent de mon nom, sauf une confidente dont maman nous vantait à quelques reprises l'échelle élevée de ses qualités de cœur. Cette infirmière se démarquant sans équivoque du troupeau «d'élus de l'Être Suprême» demeure rue Mentana.

Mon hôte feuillette l'annuaire téléphonique et signale des numéros correspondants. Aucune réponse en premier. Au cinquième essai, la communication s'enclenche à l'autre extrémité du fil avec quelqu'un qui jure me connaître. Son insistance pour que je rapplique sur l'heure à quelques rues d'ici me met la puce à l'oreille quant à l'identité de cette personne. Aucun doute. L'effet du choc se montrant moins obstiné, je remercie de son aide providentielle la bienveillante dame et je repars soulagé à l'adresse qu'elle me transmet.

Dieu soit loué! Mes jointures ne se heurtent pas sur la mauvaise porte, car, avec empressement et chaleur, la bonté en personne me reçoit comme un de ses gosses. L'amie de maman, infirmière comme elle, ne masque pas son découragement en me voyant surgir dans ce piteux état. Confiant que je peux tout lui raconter sans craindre son incrédulité ou d'attirer dans le trafic, je coupe net le suspense et reprends mon récit à partir des Chénier ne formant plus famille jusqu'à peu avant mon récent séjour à Boscoville. Avec deux mioches sur les bras et aucun lit disponible, dame Vimont, guidée par son grand cœur, retire de chambre un des garçons pour le reloger dans celle de l'autre et m'héberger jusqu'au lendemain. Comble d'altruisme, elle me procurera le foin nécessaire pour rouler vers Sherbrooke ou Saint-Eustache... À mon grand étonnement, la secourable amie m'apprend que, par alliance, tante Annette (dont le défunt mari portait le nom Villemure) et elle étaient belles-sœurs.

## CHAPITRE 4 - KIDNAPPER

La clarté matinale se charge de me retremper dans le réel. Ouais, foutue réalité! À quinze ans, seul, quelques rares ronds en poche, sans savoir quel pas déplacer et vers quel nulle part se diriger, le quotidien prend le spectre d'un affreux cauchemar. Là au moins un soulageant réveil nous ramène au présent, mais, dans mon cas, mes réveils me renvoient justement sur le siège d'un implacable destin qui se fend en dix pour me prouver qu'être plus éveillé que ça s'avère aussi impossible qu'un chat grattant le ciment du trottoir pour enterrer ses crottes!

Au fait, en mettant en pratique le pensez-y-bien, pourquoi ne pas suivre la route de Saint-Eustache? Rejoindre mes frères et ma sœur, d'accord, puis ensuite...? Avec déjà trois Chénier à son bord, la famille qui les abrite sera-t-elle en mesure de m'y aménager un coin? Ne devrais-je pas dans ce cas m'acheminer chez mon père, lui qui déjà chapeaute Miguel? Ou mieux encore, pourquoi ne pas me hisser clandestinement sur un navire à du bout de la terre? Là où je n'entendrai plus personne divaguer à propos de déportation? Là où je n'échouerais plus sous la coupe de diplômés penseurs du bric-à-brac ou d'experts-conseils à la bricole en technique du largage d'orphelins? Là où n'existent plus de familles démembrées? Qu'importe le lieu! ... Mais encore moins là où moi, le premier concerné, ne me ferai plus bâillonner par ces bâtards de théoriciens savants, empêtrés dans leurs stratagèmes à la manque, qu'ils transforment inéluctablement en fiascos ou en tragédies. Savent-ils au préalable comment mettre un patin devant l'autre quand il s'agit de leur propre famille ? Si jamais ils en élèvent une...

bref, un carré où personne ne me prendra plus pour une balle qu'on lance d'une main à

l'autre. Là où je me sentirai chez moi, entouré de gens qui ne perdront pas leur temps à échafauder sur mon prétendu mieux-être, mais s'emploieront sans chichis à me consacrer un peu d'amour. En demandé-je trop? À tort ou à raison, je m'interroge parfois, si la naissance des sans-chez-soi survenait un siècle avant ou après, leur sort serait-il changé? Le jour de leur premier souffle est-il déterminé d'avance par le corps céleste, ou davantage par l'homme et son système de vie basé sur les inégalités sociales?

Se rompt soudainement le fil de mes cogitations quand frappe à ma porte madame Villemure pour m'avertir, tel que requis la veille, de m'enlever des bras de Morphée à sept heures trente. Laisant choir l'option du bout du globe, je décide de quitter le port actuel pour celui de Saint-Eustache. Comme toujours ma valise se boucle en un tournemain, car, à force de va-et-vient, je ne traîne plus qu'une brosse à dents usée, un sous-vêtement troué, mais propre, ainsi qu'un pyjama froissé. En me hâtant, j'ai assez de temps pour attraper à la volée le tram qui m'amène à la gare rue Drummond. En fouillant mes poches, je possède assez de ronds pour acheter mon ticket. Avant de partir, la meilleure amie de ma défunte mère pose tendrement un baiser sur mes joues basanées. Je lui témoigne ma gratitude du fond du cœur pour son aide morale inestimable et son soutien financier.

Après quelque trente minutes de route, rentré à Saint-Eustache, je descends tout près de l'église, là où se barricadèrent les Patriotes en 1837. Un coup d'œil attentif m'attire au sommet du clocher vers la cible, bien en évidence sur la façade, qu'a laissée l'empreinte dans le béton d'un boulet lancé par l'armée colonisatrice de Grande-Bretagne. Cela m'impressionne, me captive et me remplit d'admiration tout à la fois puisqu'on m'a déjà raconté cette exemplaire page de bravoure par ces héros, sacrifiant leur vie pour défendre la patrie contre les agresseurs meurtriers britanniques. Des patriotes furent pendus, d'autres

emprisonnés, alors qu'honneurs et décorations allèrent aux crapules assassines qui ordonnèrent de massacrer, piller et incendier des villages entiers du Bas-Canada, futur Québec.

Mais bon, ma venue ici vise d'autres buts qu'un compte-rendu sur le courage des uns et la lâcheté des autres, bien que cela fasse partie intégrante de l'histoire d'un peuple qui doit constamment lutter pour sa survie.

Mon chemin se poursuit d'un pas plus ou moins serein. Une cabine téléphonique. Personne dedans. J'entre et tourne mon index dans le petit disque troué. Quinze minutes après la communication d'avec mon frère Pierre apparaît une jeep de l'armée, virant le coin sur les flancs de pneus qui impriment leurs traces noires sur le macadam. Derrière le volant, mon frère sourit à pleines dents. À peine est-il descendu du véhicule, je cours vers lui et lui saute au cou, heureux de nous retrouver. Sur la route de la Grande Côte, chacun s'instruit de l'autre et bien entendu du clan Chénier. Pierre se dit assez satisfait du labeur laborieux d'aide-fermier, mais surtout d'être entre de bonnes mains, lui et Clara, avec leur nouvelle famille. «Du moment qu'un toit nous couvre, qu'on nous fournit trois excellents repas par jour...», souligne-t-il. Je lui retrace les grandes lignes des étapes noires depuis mon départ jusqu'à mon retour de notre dernier habitat vide, en passant par l'incompréhensible cul-de-sac où l'on se débarrassa de moi tel un chien galeux. Interloqué d'indignation, Pierre plisse soucieusement les lèvres, jurant me haler au plus tôt de ma fosse à purin.

À la ferme des Nelson, les mines étincelantes de Clara, Pierre et Léo semblent me dire qu'ils sont ravis de ma présence, autant que je le suis d'être entouré d'eux. Inutile d'ajouter

que cette rencontre ensoleille notre cœur tout en foutant aux rebus ces quelques nuages qui entachaient mes jours de noir. Puis, comme promis, Pierre insiste auprès de son employeur, Jean Nelson, afin qu'il recommande énergiquement à son beau-frère Maurice Leclerc de m'embaucher comme adjoint sur sa terre à un mille de là.

Le charitable Maurice et son épouse tout sourire m'accueillent chaleureusement dans leur famille, en dépit du manque évident d'espace dans cet humble habitat. Le lit pliant dans un coin de cuisine où je dormirai, d'ici à ce qu'on libère la petite remise d'à côté, remplira sa vocation de chambre. Devant ces menus détails, je n'oppose aucune résistance pourvu qu'on me laisse l'essentiel : à quelques arpents d'ici, les deux tiers du tronçon familial! Quoi de mieux pour éliminer une bonne part de solitude et de mon quotidien routinier que d'ajouter quelques grammes d'amour à la vie?

Comme si j'étais membre de la famille à part entière, monsieur Nelson et sa bienveillante moitié me couvrent d'attention, tout en veillant adéquatement à mes besoins matériels. J'hérite même d'un minuscule ami du nom de Jean-Pierre, trente mois, dernier-né, qui, chaque matin, alors que je dors encore, court à la cuisine se poster près du lit pliant qu'il ne quitte pas. Sa mère me raconte que le bambin se tient là, coi, sans bouger, passant de longues minutes à me regarder dormir et à me contempler avec quasi admiration. Me sentant inconsciemment épié, je finis par ouvrir les paupières pour voir ce visage mignon et canaille qui m'exhorte gentiment à sortir du lit.

Très original comme réveille-matin et combien plus charmant qu'un simple cadran. Rien à remonter le soir, pas de réglage d'aiguilles, aucune sonnerie stridente faisant sursauter au matin. Rien qu'un adorable bijou de vingt et un carats qui réveille en douceur,

un mécanisme surprenant de régularité garantie durant mon séjour ici. Et dans combien de tours d'horloge encore? Je ne tiens aucunement à les compter, mais une bonne étoile me chuchote que mon baluchon m'accompagnera vers de nouveaux cieux avant longtemps. Ce qui se trame dans mon dos, je l'ignore, mais je me doute fort que ces doux réveils ne peuvent se prolonger en continu comme ça... Trop beau pour durer!

Ayant appris à grappiller chaque talle de bien-être, je prends la résolution de jouir pleinement du temps présent. Non pas que je possède des dispositions pour les travaux de la ferme ou des champs, mais le fait de me rapprocher des miens donne à mes jours un tournant tellement moins cahoteux. Chaque jour du Seigneur, je saisis par la couette l'opportunité de les visiter. Quel délice de se réunir ainsi à plaisanter, à se taquiner et à se disputer les récits de nos coups pendables comme au merveilleux temps de notre Éden familial.

À ma requête, la première chance de piloter un véhicule à mon âge se produit durant le congé dominical, quand Pierre m'initie à la conduite avec la jeep de son patron. Pendant que Clara et Léo se faufilent tout excités à l'arrière, il me fait asseoir sur le siège du chauffeur, s'installe à ma droite et me prodigue soigneusement les conseils de base pour bien maîtriser le véhicule et devenir un conducteur hors pair et prudent. Vais-je avoir la main heureuse ou la pédale accidentée?

La clef de contact à peine tournée, j'appuie sur l'accélérateur, démarre en trombe et passe à un fil d'éjecter les passagers par-dessus bord. Me voilà parti, filant déjà à une allure périlleuse. Le bolide chevauche les hautes terres, comme un véhicule de combat se faufile au cœur des lignes ennemies, heurtant dans sa course folle quelques monticules rocaillieux

qui font lever de leur confort les occupants. Tantôt il tournoie... virevolte... zigzague. Tantôt il caracole, s'arrête, recule et repart sous l'œil amusé des excursionnistes. Et aussi sous celui des pauvres ruminantes effrayées qui détalent au galop, fuyant dans un concert de beuglements protestataires ce zéro de conduite. Oui, ça s'en va par-là sur tout un «flat, car». Oups! J'ai failli rentrer dans celle-là... « Mais veux-tu t'ôter d'mon ch'min p'tite imbécile de vache! ... Pas d'ma faute Pierre, cé c'te maudite mâcheuse de gomme là qui galopait tout croche comme pour m'indiquer un raccourci! ». Soit les commentaires des «back-seat drivers» me déconcentrent ou m'incitent à accomplir des prouesses, soit mon système nerveux ne convient strictement pas aux rouages de cet exercice synchronisé, mais mes débuts au volant ne laissent rien présager de quoi sera couronné l'événement.

En fin de compte, après maints essais infructueux, ma cote remonte la pente et je suis élu au premier tour comme le plus dangereux conducteur à rouler sur le plancher des vaches... étant le seul candidat en lice! Évidemment, je deviens quelqu'un de très important, car seuls les privilégiés de la société possèdent ou conduisent un véhicule motorisé en cette période austère. Bien sûr, cela n'engraisse pas mes finances ni ne corrige ma condition d'orphelin, mais cela me procure un petit velours, éclipsé en un clin d'œil par la désagréable intuition que, tôt ou tard, quelques parents ou stratèges viendront me mettre le grappin dessus.

Roule depuis déjà quatre semaines ma vie sans madriers croisés sur les rails pour mettre en péril mes projets. Mais bien huilés, les services de renseignements parentaux finissent par détecter mon repaire et se préparent à m'embarquer derechef. Ne l'avais-je pas pressenti? Rarement m'attire sur une fausse piste mon flair; ne devrais-je alors écouter plus attentivement ce petit coach intérieur? Et puis, à quoi bon maintenant?



Quarante-huit heures plus tard, escortée du détective-conseil Dick Tracy, tante Annette se pointe chez Maurice Nelson en exhibant un ordre officiel de la cour. Après s'être identifiée elle-même puis avoir présenté son escorte, elle s'avance vers l'agriculteur et lui remet le document qu'il lit à sa conjointe en haussant le volume. Ils devront leur céder sans délai, ni opposition, ni entrave d'aucune sorte, ma modeste personne. «Quelle shit de merde!» sursauté-je en entendant la lecture du singulier papier. Le brave homme en perd son légendaire sourire, ses joues roses passent au rouge, son calme usuel vient près de le lâcher, à peine s'il parvient à étouffer son indignation.... Et la mienne alors?...

Néanmoins, il n'en formule pas moins son ultime désaccord à marraine et son acolyte qu'il qualifie, en élevant le ton, de «kidnappeurs légaux». Ne mâchant pas ses mots, il leur sert un plat pertinemment relevé :

— Certains parents mettent sur terre des mômes pour ensuite s'en débarrasser. D'autres qui désirent en adopter finissent par faire marche arrière. La bonne société érige des barrières infranchissables à leurs démarches déjà dures au départ... Des orphelins d'une même famille, qui tentent désespérément de recoudre les pièces, se font éparpiller à gauche et à droite par de supposés spécialistes en la matière... Ça sert donc à quoi de faire fonctionner le nid familial en regard des besoins de la société, alors qu'il serait pas mal plus logique que celle-ci s'adapte aux nécessités essentielles des familles, tout en stimulant son épanouissement, non son démantèlement? Nous autres ici, cultivateurs, on appelle ça mettre la charrue devant les bœufs.

— Appelez ça comme vous voulez, rétorque froidement ma marraine. Nous ici avons l'entière responsabilité, le devoir même, que Luc soit repris en charge par des gens fiables

qui l'encadreront bien pour veiller à ses besoins tant physiques que moraux.

Baissant le volume, l'homme des champs rattrape son souffle et poursuit :

— Ah oui? Et où étaient donc terrées vos chères obligations de tutrice légale, il n'y a pas si longtemps lorsque le, car de Boscoville planta Luc sur un coin de rue, seul, complètement ignoré? Qui d'entre vos valets, exécuteurs d'ordres de la cour l'attendait pour lui porter secours? Vous Madame? ... Vous Monsieur? ... En quoi ma vaillante épouse et moi vous semblons si inaptes et irresponsables pour ne pas suffire au bien-être corporel et spirituel de votre filleul? En quoi trouvez-vous convenable de venir le réclamer justement après qu'il se soit adapté, dans la mesure du possible, à ses tâches ainsi qu'à nous, sa nouvelle famille?

— ... À laquelle il n'appartiendra bientôt plus, cher monsieur, coupe sèchement ma marraine. ... À part ça monsieur le cultivateur sachez bien que c'est Luc lui-même qui a demandé à descendre là où il n'aurait pas dû... Pourquoi n'a-t-il pas parlé au responsable? ... Expliqué sa situation?

— Expliquer quoi madame? Il ne savait pas quand se fermerait le camp. C'était votre responsabilité d'aller chercher l'information. Pas à Luc. Et d'après vous, à quel endroit devait-il se rendre pour être recueilli? Au bout de la ligne? Par qui pensez-vous? Et ça aurait changé quoi? ... Le bateau ne va tout de même pas si vite madame, mais chaque fois vous le manquez!

— C'est faux! Vous exagérez tout monsieur et allez vraiment trop loin...

Puis, un silence palpable envahit la pièce durant de longues secondes. Visiblement mal

à l'aise, petits dans leurs souliers, les visiteurs s'approchent de la porte comme s'ils voulaient s'éclipser au-dehors pour digérer ce speech à forte teneur en poivre.

De tante Annette la Loi attend qu'elle me ramène dans la métropole où, paraît-il, un meilleur poste m'est destiné. J'affectionne, néanmoins, cette sympathique petite famille ainsi que ma job de «gentleman-farmer», mais, malédiction!, des exécuteurs de lois tarabiscotées en ont décidé autrement.

Je pars m'enfiler des vêtements propres dans la pièce d'à côté pendant qu'attendent impatiemment mes chiens de garde. Le mot chien évoque tout à coup en moi l'atroce spectacle, seule note noire au bulletin de mon salubre séjour chez mes tuteurs de circonstance, comme s'il défilait sous ma vue en ce moment même.

Après huit jours d'adaptation chez les Nelson, le mari m'interpelle l'air grave pour l'accompagner aux champs cet après-midi-là. Corde en main, il fait signe à son intelligent quatre pattes qui, agitant la queue, n'attend que ça pour nous suivre. Nous partons d'un pas alerte, foulant l'immense étendue d'une campagne clairesmée de verdure, le cœur en joie d'errer au large par une resplendissante journée.

Battant la marche, l'animal sautillant exécute diverses pirouettes, tantôt près de l'un, tantôt suivant l'autre. Il se promène fou autour de nous, tout content de faire partie de l'expédition. Entre les animaux et moi, il n'y avait aucun problème. Pitou ou Minou grossissait toujours la famille quand maman vivait. Un attachement réel commençait à se développer pour celui-ci qui m'avait déjà adopté. Certains humains ne rendent pas toujours au cabot tout le mérite qui lui revient. Ne donne-t-il pas à chaque occasion le maximum d'affection, de fidélité et d'amour sans conditions, jusqu'à sacrifier sa propre vie pour en

sauver une autre? N'exige-t-il jamais son dû en retour, que l'on soit laid, sans le sou, malade, bâtard ou mendiant? Il n'a certes pas raflé sa médaille d'ami numéro un des hommes pour rien.

Vingt minutes plus tard, nous nous arrêtons près d'un arbre assez grand aux abords d'un champ étendu. Était-ce pour nous reposer ou se jouer du tournesol crevant de cette journée-là? Monsieur Nelson me prie de lui amener le chien, toujours en train d'exécuter ses folles gambades à quelques verges de nous. Innocemment, je me plie à son commandement, n'y comprenant rien, mais indéniablement rien du tout. À mi-chemin, comme un épais panneau de verre venant d'apparaître m'oblige brusquement à m'immobiliser. À l'exemple de quelqu'un qui n'ose pas trop prendre connaissance de ce qu'il redoute, ma tête tourne lentement vers un arbre moyen et je vois voler la corde de bon calibre que Maurice essaie d'envoyer par-dessus une branche solide.

Réalisant tout à coup que l'homme se prépare à pendre l'animal, je marche vers Prince, m'arrête et me penche pour le caresser quelques instants. Pendant que la bête me lèche le front, je la cajole encore un peu, mais avec plus de chaleur, l'étreignant très fort contre moi en ravalant mes larmes, puis je renvoie Prince à son propriétaire, n'étant guère résolu, même si à grands cris, le bourreau réclame mon aide pour sa macabre besogne, mes pieds ancrés au sol ne bougent d'un orteil.

À quelque dix verges de là, désarmées... révolté... chaviré, j'assiste à l'insoutenable, l'inhumaine et cruelle séquence des derniers moments du pendu, dont la corde serrant son cou l'oblige à se débattre dans le vide comme un ver à l'hameçon durant de courts instants d'éternité. Après quelques couinements entrecoupés d'aboiements étouffés, l'animal ne se

fait plus entendre et passe de vie à trépas. Paupières mi-closes sur des billes prêtes à quitter leur orbite, langue rose qui dépasse aux trois quarts et pend de côté, le corps inerte se balançant lugubrement à la branche complice... Spectacle horrible, interminable, me laissant sous le choc pendant cette minute de crucifixion. Flottait alors dans la vaste prairie un vent quiet à la forte senteur de reproches que je perçois encore, et dont mes narines enregistrèrent le spectre lugubre d'arrière-dégout de mort à son état pur.

Sur le point de lever l'ancre, j'aurais bien aimé que mon tuteur par intérim m'explique pourquoi il n'avait pas vendu ou donné Prince au lieu de lui passer la corde au cou. Ça, je ne le saurai jamais. Mon opposition absolue à toute pendaison humaine et animale, d'où mon refus de me souiller les mains comme aidant à exécuter le labrador, n'aura pas valu un cinq sous percé sur sa décision. Aucune importance maintenant. Actuellement, il me faut faire vite, car plusieurs minutes déjà me bottent le cul pour que mes mandataires puissent atteindre la métropole avant l'heure de pointe.

Après une bise au mignon petit «réveille-matin», mes salutations empressées et ma pleine reconnaissance à cette famille au cœur sur la main, je charge monsieur Maurice de bien vouloir transmettre à mes frères et à ma sœur toute mon affection, mes gardes du corps m'ayant refusé de les revoir une dernière fois. C'eut été pour eux la moindre des choses et, pour moi, un gros mini feu de réjouissance bien légitime. Pourrai-je, dans un avenir pas trop éloigné, revivre des horizons azur en leur présence? Finira-t-on par m'accorder une toute petite fois, shit de merde maudite!.. au moins le droit d'une dernière visite aux membres de ma propre famille?

M'engouffrant dans l'auto stationnée près de la maison, je repars à rebrousse-poil encore

une fois, avec en plus la redoute que sous peu les noms de Léo et Miguel, le cadet, apparaissent au tableau des départs. Mon œil cible déjà l’orphelinat comme leur prochaine et je m’en vois fort peiné. Moi, à ce moment-là, j’aurai déjà pris pied chez ma marraine Annette, rue Saint-André/Jarry, et mis la main à ma nouvelle fonction depuis au moins quelques jours dans une imprimerie du sud-ouest de Montréal.

## CHAPITRE 5 - CONTOURNER

Mon déplacement prend, malgré tout, bonne tournure au sein de cette famille comprenant, outre ma marraine, veuve depuis douze ans, trois cousins légèrement plus âgés que moi et une cousine de mon âge. Marc, l'aîné, le premier à conduire sa dulcinée au pied de l'autel, ne loge plus avec nous, comme Patrice d'ailleurs, enrôlé dans la marine marchande, où il navigue plus souvent sur mer que sur terre. En fait, seuls les benjamins crèchent chez leur mère. On peut dire que j'accorde assez bien mon piano avec eux, sans trop de fausses notes. De caractère gai et avenant, ma cousine Gervaise s'avère de très bonne compagnie. Pas moche du tout et fort joliment développée, on évalue plus souvent qu'autrement son âge à dix-huit ou même vingt ans alors qu'elle n'en a que seize.

Irénée se présente, lui, comme un jeune homme bien, même taille que la mienne, chevelure châtaigne légèrement frisottée. Pince-sans-rire, on ne sait jamais s'il plaisante ou non. Souvent, ses moments de loisir deviennent également les miens. Gars fort sociable, sympa, personnalité avenante, nous nous truffons les meilleurs films au cinéma, et d'autres attractions intéressantes font qu'à la longue fleurit entre nous une amitié de roc, tant au bercail que sous la coupole du firmament.

Mais quelles restrictions subissons-nous en ces années de conflits armés! En plus du carnet de rationnement sur la nourriture, on vous refuse carrément l'accès aux cinés et aux bars si vous n'avez ou ne paraissez pas seize ans... Exception faite pour qui possède la carte d'enregistrement du fédéral, pièce justificative certifiant son âge. Dans ces sites de divertissement, l'État exige que les mineurs présentent cette preuve lorsque la personne au guichet met leur âge en doute. Comme moi, des jeunes se méfient et croient plutôt qu'elle

sert sûrement d'appât au gouvernement d'Ottawa qui, donnant d'une main, prend de l'autre pour faire mordre à l'hameçon ceux qui, à dix-huit ans, deviennent admissibles à l'enrôlement obligatoire. Donc, cette fameuse carte d'identité, remise GRATUITEMENT à quiconque en fait la demande, devient automatiquement une arme à double tranchant. Voilà pourquoi, durant ces quelques mois, j'ai pris le risque d'aller me faire voir ailleurs aussitôt rendu à la porte de ces établissements, plutôt que de posséder cette damnée carte et me couper le cou.

Survient donc mon baptême d'une admission refusée au guichet du cinéma Château, où je me présente seul... et sans couvre-tête! En effet, lorsque flanqué d'un adulte, en l'occurrence mon cousin de dix-huit ans, on ne prend jamais la peine de me virer. L'administration sait trop bien que, dans le cas contraire, nous tenterions notre chance à un autre cinéma. En contrepartie, le propriétaire pris en faute d'admettre dans la salle les moins de seize ans se voit grever d'une sévère amende. Quant au chapeau, il peut garantir soit les pouces ou les années manquants afin que, de la préposée aux billets au portier jusqu'aux placiers, personne ne joue à l'inquisiteur sur mes prétendus dix-huit ans et ne m'interdise d'entrer.

Cela ne signifie guère que je doive toujours me promener coiffé de mon couvre-chef en feutre, qui plus est en ces splendides journées de septembre. Ça ira un peu plus tard : quand les feuilles sèches seront transportées par le vent glacial du mois des morts, le chapeau jouera alors son double rôle. Je devrai d'ailleurs acquérir une certaine autonomie en ce qui concerne mes amusements : Irénée fréquente assidûment une fille très bien, de bonne famille, dont l'âge égale le sien, qu'il connaît depuis trois semaines environ. Yeux rieurs, toute menue mais grande de gentillesse, il l'a baptisée du surnom de Pi-Wi.



Irénée et moi tombons d'accord pour faire route ensemble à des endroits nouveaux après la mangeaille du soir. Au terrain de tennis situé rue Boyer angle Jarry, par exemple. Le museau marié au mince grillage, quel agrément à regarder évoluer, sous les puissants projecteurs, des joueurs de fort calibre, tel Henri Rochon, naguère désigné sous la lunette des journalistes comme futur champion de la coupe Davis. À vrai dire, on s'intéresse davantage à la coupe des attrayantes joueuses qu'au tennis proprement dit. Pour se détendre à la fin du set, elles épanchent leur affection ou... leurs soucis, la tête collée à celle du chum en dansant un slow dans une petite salle aménagée près du court. Le juke-box placé en coin réclame tout de même des dix sous pour se mettre en branle. Une fois nourri, il donne le ton pour rythmer les pas des danseurs sur l'enveloppante mélodie *Moonlight Serenade*, orchestrée par Glenn Miller.

Le site du court n'offre pas tellement de quoi à tout casser, mais avec son environnement aux arbres pimpants et fougères ensorceleuses, il dégage quelque chose d'exquis, d'invitant, de romantique même. Le fait de se délasser dans ce décor nature et de décrocher au son de la musique après une dure journée de labeur nous redonne le feu sacré jusqu'au jour suivant. Recherchant un tel climat tranquille, paisible, nous dirigeons parfois nos pattes au mirifique parc Jarry, dans la moiteur des beaux soirs de la chaude saison. Quoique fort différent, le coin apporte verdure, fleurs, arbres, parfum et fraîcheur qu'on ne retrouve pas en général dans les grandes agglomérations. Là, pareillement, l'amour se balade quelquefois bras dessus bras dessous, quelquefois en quête d'un sentier discret où la flèche de Cupidon choisirait ses victimes pour les frapper en plein cœur!

Ce qui envahit si délicieusement toutes les parties de mon corps de seize ans, identifié comme «microbe de l'amour», m'incite plus que jamais à frôler d'assez près la gent

féminine. Paradoxalement fusent à mes tympans les mises en garde et maints interdits de tante Annette en rapport aux filles... à l'amour... au sexe, sujets toujours chauds, mais sans cesse tabous. On me fait accroire que les désirs amoureux qui pénètrent mon âme de jouvenceau frisent tendancieusement la perversité et qu'il faut les museler. Qu'à mon âge, tente-t-on de me berner, l'éveil des sens marche main dans la main avec l'immoralité, non conforme aux bonnes mœurs, qu'il faut donc le combattre et même le proscrire. À entendre leurs âneries, aussi bien me faire castrer comme un incontrôlable maniaque sexuel, me recycler en bloc de marbre, en zombie ou eunuque. Ainsi siphonné de toute émotivité, de virilité, de sensualité, imperméable à mes déviantes et dangereuses passions, je ferai moins honte, aussi moins peur à notre très sacrosainte société bourgeoise tout en me gagnant ses faveurs.

On me recommande cependant de pratiquer l'amour du prochain... en m'interdisant d'aimer, car pour ces pharisiens, amour signifie péché. On m'enseigne à devenir quelqu'un, mais on m'empêche d'entrer dans la peau d'un authentique être humain. On me sert diverses salades de paraboles aromatisées aux farces de bas étage et indigestes, mais aucun détail de nature à éclairer mon obscure traversée d'ado. Les questions que j'ose avancer du bout des lèvres par-ci, par-là sur le sexe, l'amour, les baisers, le plaisir des sens, etc. reçoivent comme réponse de gros yeux offusqués, désapprobateurs et un «trop jeunet» ou «pas prêt pour ça» bien mordue. Bref, viendra bien un jour où j'aurai à découvrir ces mystères par moi-même, à explorer avec mes propres outils ma sexualité, car je ne voudrais donner raison aux adultes en laissant ma honteuse ignorance s'alimenter de tels bobards. L'espace réservé à l'amour spirituellement propre est-il si petit ou insignifiant pour laisser la haine, l'hypocrisie et la vulgarité lui faucher systématiquement sa loge?

D'après ce que je vois et entends autour de moi, un bon catholique s'accusera d'avoir échangé avec sa blonde des baisers prolongés connus sous le nom de «french kiss». Mais confessera-t-il en vouloir à ses ennemis au point de... les transformer en compost? Est-ce donc à dire que l'amour plus que la détestation inciterait davantage à pécher? Qu'il est plus logique de mal aimer que de bien haïr? Que «respecter» une fille qu'on fréquente assidûment voudrait également signifier pour les éteignoirs d'amour de ne lui témoigner aucun signe tangible d'affection?

Ma nature étant taillée tout d'une pièce, ces sottises contradictions et ces tartuferies ne suffisent guère à influencer mon comportement. Mais à regret, je m'avoue vaincu devant ce vieil ennemi d'embarras qui me contraint à dresser une barrière entre moi et le beau sexe. Toutefois, un besoin impératif me pique à trouver une douce épaule qui ne donnerait de rendez-vous à nulle autre tête que la mienne. Jeune, oui, je le suis. Mais pareillement normal avec des sens, pulsions, désirs et réactions suffisants pour sortir de leur sommeil les plus somnambules ou faire fondre les plus englacées.

De mes bras une taille à entourer... De mes lèvres les siennes à presser... De l'affection à déverser... Un cœur à réchauffer... Des rêves, des chagrins, des espoirs à partager... Voilà mes besoins! Dégénéré ça? ... Wow! Wow!

STOP là! ... Interdiction formelle de tantine... Trop jeunot! Probable que pour des puritains refoulés, cette nécessité vitale ne rime qu'avec le tas de fumier *king size* de leurs cochonneries impures.

Craint-on que j'abuse de mes charmes en dépucelant toutes les beautés fatales qui m'entrent dans l'œil? On ne sait jamais! Après tout, j'ai seize ans, beau genre, de la classe,

bonne présentation, brun ténébreux d'une timidité plutôt attirante. Si je m'appuie sur la recette exclusive dont me reluque la distinguée Alice, ma capiteuse voisine à l'éblouissante chevelure auburn, je pourrais endosser la peau du loup pour ravager les cœurs de la bergerie... Mais je laisse ça à ceux qui se plaisent à faire pleurer et celles qui les voient piétiner leur jardin en fleurs sans mot ni geste. En ce moment, il me devient prioritairement urgent d'apprivoiser mon «tout seul» en le meublant de loisirs sans balayer la famille sous le tapis. C'est pourquoi mon temps se répartit entre bosser et les activités sportives ou récréatives. Tels la cannelle ou le gingembre qui ajoutent ce goût fin aux desserts, le hockey, le patinage et le cinéma sont devenus ma recette chouchou, mon oasis de détente, la marmelade sur les toasts brûlés de ma vie. Ces maîtresses que j'ai épousées. Et des potes qui ne me trahiront jamais.

Du lundi au vendredi, le devoir m'appelle à l'imprimerie Kaméo, mais elle perd sa vocation en raison des hostilités en Europe pour être recyclée en industrie de guerre : pièces d'avions et de tanks dans une proportion de cinquante pour cent. Chaque matin, coin Saint-Hubert et Jarry, le sac à lunch sous le bras, j'attends, météo rose ou grise, l'autobus qui me conduira au tram Sainte-Catherine. Celui-ci me fera descendre à Bleury d'où j'irai besogner rue Dowd.

La surveillance d'une imprimante à sortir des étiquettes destinées à identifier certains produits de consommation, fait partie d'un boulot loin de me casser les pieds, quitte à l'écouler debout. En plus de lui donner le biberon, je dois également veiller sur d'autres presses dont la grosseur varie selon la puissance et le style. Par exemple, celle qui découpe dans des feuilles métalliques des morceaux de tailles et modèles divers servant aux engins volants ainsi qu'aux chars d'assaut de l'armée canadienne. Tout ça pour quinze dollars par

semaine de quarante heures. De ce montant, sept sont déjà grugés pour mon hébergement. Bonne à tout faire, on m'expédie aux différents départements de l'usine où m'attendent les tâches les plus ingrates. C'est ce que semble apprécier le boss numéro un et seul propriétaire de l'entreprise, M. Kendall, lors de ses visites sur le palier, en m'apercevant tantôt ici, tantôt là, mais toujours prêt à abattre de l'excellente besogne.

Faut bien l'admettre, j'ai là l'un des meilleurs «grands boss» anglophones qu'il m'ait été donné d'apprécier, parce que, lui, témoigne respect et considération au ti-cul d'employé que je suis. Homme mesuré, aux tempes grisonnantes, endossant la tenue distinguée d'un vrai gentleman. Une personnalité dynamique s'allie à sa nature franche, galvanisée de détermination. Doué d'un sens aigu d'impartialité, sa jugeote remarquable lui permet de régler (jamais en français... Inféodation quand tu nous tiens!!) un hic, quelles que soient les circonstances ou les situations. L'incident suivant, qui parle de lui-même, m'en fournit une preuve, on ne peut plus incontestable.

Tandis que je travaille en heures régulières avec deux récents apprentis, chargés comme moi de voir aux presses imprimantes, ceux-ci délaissent soudainement leurs tâches pour fabriquer une balle de papier. Chacun s'empare ensuite d'un balai puis exécute divers lancers de réchauffement. À chaque extrémité d'un long corridor, tient lieu de buts la paire de poutres en bois espacées de six pieds, et une superficie moyenne du plancher s'improvise en patinoire. Ils s'avancent vers le centre, positionnés face à face, boule de papier en main, prêts pour l'action lorsque l'un d'eux me lance : «Eh, dis donc Luc, nous cherchons un arbitre! T'amènerais-tu pour procéder à cette mise en jeu historique?» M'exécutant sur-le-champ, je reviens vite à l'imprimante m'assurer que tout fonctionne bien, puis cours observer les protagonistes dans la fièvre de l'action. Joute endiablée dont les nombreux

rebondissements à couper le souffle ne prennent aucun répit, sauf celui auquel personne ne s'attend, moi encore moins. «La fougue et la finesse du jeu déployées par pareil duo lui mériteraient à coup sûr un essai avec le Canadien junior ou les Maple Leaf de Verdun», pourrait se dire un second témoin, que personne ne voit ni n'entend.

Puis, comme ti-mine surgissant de nulle part atterrit d'un seul bond sur la table de pingpong, voilà l'irruption de l'autre spectateur au beau milieu du jeu. Momifiés telles des statues, les hockeyeurs se font darder du regard et apostropher d'un ton flegmatiquement grave, affichant bien sa déception : «Any goal yet boys (pas encore de but, les gars)?»

Suffisamment éloigné de cette apparition-surprise pour qu'il me voie, et peu soucieux de savoir à quel moment s'échappera l'ire du grand chef Kendall – oui, lui-même en personne – je disparaissais aussi vite que les images au cinéma. Jamais auparavant ne m'étais-je tant senti réclamé par mon imprimante! Et avec quel dévouement, comme une mère pour son poupon, j'entoure ma presse des meilleurs soins : du papier à se mettre sous la dent et de l'encre dans le gosier, même si sa prochaine ration n'est due que dans une couple d'heures. Puis, tirant un œil discret vers la patinoire de circonstance, deux têtes débinées reprennent leur boulot respectif et Grand-boss suprême, lui, retraite quasi invisible et disparaît à son bureau tel qu'il était venu.

Ses actes de présence généralement invisibles dans l'imprimerie aux heures régulières de travail, pourquoi Mr Kendall était-il apparu comme un cheveu sur la soupe? Pour affaire? Un oubli quelconque? L'effet du hasard? Un faux-frère qui lui aurait soufflé mot de cette joute imprévue? S'il s'agit vraiment d'une dénonciation, mieux vaut ignorer son nom... Pas de pardon aux mouchards dans la boîte! En réalisant que je suis passé à un

demi-trait de sauter moi aussi dans l'action tellement la tentation me brûlait, j'en frémis de culpabilité... À cause des fortes possibilités d'une rencontre avec le chômage pratiquement assurée? Surtout pas!! Par-dessus tout, que le grand boss me retire ce qui représente énormément pour moi : son estime et sa considération. Des glaçons m'en longent encore le dos. Brrr!...

La journée suivante, je revois les supporteurs de l'illustre Rocket Richard, papier de congédiement aux mains le parcourant d'une indifférence manifeste. Me semble être en partie responsable de leur renvoi par ma participation à jouer les arbitres, mais particulièrement de ne pas les avoir dissuadés avant cette grande première. L'un d'eux, soulagé, reconnaît humblement qu'il ne raffolait pas de ce boulot et l'aurait balancé un jour ou l'autre. À moi qui souhaitais m'en faire des amis sportifs ou des amis tout court, leur départ me chagrine quand même un peu. C'étaient vraiment deux chics gars, chaleureux, enjoués, doués d'une belle humeur à s'accorder avec les plus compliqués.

Bientôt, je discerne à l'étage deux figures inconnues succédant aux congédiés. Paraîtrait que, dès leur début, ils se sont montrés très sérieux et fort compétents. L'un d'eux porte le nom de Guy Normand, qui se révèle à la hauteur de la réputation qui l'a précédé. Mais plus encore, l'amitié qui se tisse entre lui et moi crée une confiance réciproque hors norme, où nous partageons certains secrets sans retenue ni aucune crainte de fuites. Ce garçon de petite taille, fort en gueule oui, mais encore plus fort en cœur, aux abords de ses dix-huit ans, n'en allait pas moins laisser son empreinte à l'encre de Chine sur ma vie et ma souvenance.

\*\*\*

Déjà presque une décennie de tout cela. Cette image souriante d'un Guy m'arrachant du fond de ma vacuité se fait encore plus réprobatrice en cette minute présente. Assis au bas du lit étagé, je tiens toujours le revolver qui va sous peu me rendre poussière... Vraie déveine pour le noble but de ce récit sans prétention dont certains voulaient connaître le titre, d'autres le propos, quelques-uns le nombre de pages et la plupart s'étaient même réservés un exemplaire chez l'éditeur. En bout de course, aucune main ne tournera les pages de droite pour les rabattre à gauche puisque tous les chapitres partiront avec moi carboniser ma désespérance dans les flammes éternelles de Lucifer...



## CHAPITRE 6 - TROUBLER

Un saut de huit ans en arrière me retourne donc aux maigres signes de vie des miens, toujours aussi absents que la neige en saison chaude, finit par rendre mon moral aussi lourd qu'une poche de sable trempé. Exception faite ce soir-là où papa m'honore d'une visite éclair chez marraine et me demande de le suivre dans la ville Reine des Cantons de l'Est. Avant même que je ne puisse lui répondre, mon bel enthousiasme pâlit quelque peu dès que tante Annette apparaît dans le décor. Persuasive, elle lui énumère ses droits de tutrice légale. Échoit à elle seule l'entière responsabilité de ma personne et nul ne peut me retrancher de cette tutelle, pas même Auguste, mon propre père. Quoi qu'il en soit, cela ne dérange en rien ma résolution de vouloir m'enraciner quelque part, à condition de ne pas me coûter un second changement d'adresse... encore trop rapproché du dernier. Ma stabilité émotionnelle étant estampillée du sceau fragile et préférant ne pas lâcher la proie pour l'ombre, mon choix se porte donc vers l'acquis. Pour le moment. Et puis, qu'irais-je branler à Sherbrooke? Une bonne job m'attend-t-elle là-bas? De son bord, mon paternel n'insiste pas davantage et je lui sais très gré de ne pas se placer au travers de ma route, car il sait fort bien qu'en tout état de cause, j'aurais brisé cette barrière.

Ce père très catholique, distingué et cultivé, de commerce agréable, au sens de l'humour subtil et prononcé, parfois sarcastique, cherchera toujours à extirper des plats ceux qui se sont mis les pieds dedans. Facilement influençable, de nature bonasse, son penchant pour la dive bouteille l'entraîne quelquefois à frayer avec des personnes peu recommandables. De ce fait, sans le désirer, il négligeait Miguel avec lui à Sherbrooke, suffisamment pour qu'on lui en confisque la garde et qu'ensuite s'entame le débarquement du benjamin dans

l'enceinte de Saint-Anselme. D'Auguste, je crains son alcoolisme comme ma peur noire de la syphilis et ne tiens absolument pas à ce qu'on me prenne pour un yoyo qui va et revient... descend et remonte... avance et recule.

Aucun danger de ce côté avec tante Annette qui, en dépit de ses principes rigides, me rejoint par sa nature généralement gaie et généreuse. Chaque année remonte au haut de sa mémoire le jour anniversaire de ma naissance qu'elle n'a jamais mis sur la glace, ce que je le lui concède de bonne grâce et gratitude conservant toujours d'elle un de mes plus jaloux souvenirs. À mes sept ans, ma garde-robe de communiant lui doit une fière chandelle pour son appréciable mise de fonds, suffisant aussi à tenir entre mes doigts pendant la cérémonie et m'appartenir par après, le plus original, le plus superbe chapelet aux grains de verre en poussières d'or. Bien sûr que mes globes oculaires écarquillés sautillaient d'admiration en découvrant ses présents! De là à prétendre que ses touchantes attentions me servent exclusivement de bornes pour ressentir une affection vraie à son égard? ... Jamais! Au grand jamais! Mais bien parce que quelqu'un tournait sa pensée uniquement vers moi en ces occasions-là, spécifiquement celle qui coïncide avec le jour de Noël où, préoccupé par cent une festivités, on laissa assez souvent dans l'oubli cette date qui me vit naître.

J'entretiens un contact assez suivi avec mes frères pensionnaires Léo et Miguel. Lors d'une visite à l'orphelinat Saint-Anselme, ils m'apprennent que le congé de fin de mois aura lieu dans cinq jours. Désirant coûte que coûte tirer profit de leur compagnie avec moi hors de l'institution, je me porte garant auprès du directeur, lui garantissant que ma marraine les recevra cette fin de semaine. Bien hors de mon bon vouloir, un détail de la plus haute gravité fut laissé au hasard : vérifier au préalable si marraine accepterait de leur céder un coin pour la nuit. Moins une est déjà passée! Le samedi en soirée, je les attends

tout de même devant la sortie et les escorte très près du domicile de marraine, leur bâillonnant la vérité. Ma longue hésitation coule de ma frousse à affronter tantine, alors que mes deux frangins poirotent depuis plusieurs minutes déjà. «Allons Luc, décide, fais de quoi... Grouille... Dépêche!», me dis-je en tournant encore autour du pot. Puis, coupant la trouille à sa racine avant qu'elle ne fasse virer de bord ma détermination, je monte et me précipite à l'intérieur.

— Bonsoir ma tante, j'ai fait sortir Léo et Miguel de l'orphelinat ce soir pour le congé mensuel, ils n'ont aucun lit pour dormir. Peuvent-ils coucher ici? Promis que je les prends sous ma tutelle dès demain matin!

Le regard colérique de marraine me foudroie avec tant d'insistance que je crains aussitôt sa réplique :

— Quoi! ... De quelle autorité as-tu pu faire une chose pareille? Tu sais fort bien qu'il n'y a pas de place ici. T'as qu'à leur dire de faire demi-tour et s'en aller d'où ils viennent, c'est tout!

Je prends alors le taureau par les cornes.

— Mais pourquoi? Ils pourraient dormir au sous-sol, sur le sommier traînant là, rien que pour une nuit... Un seul samedi... Demain ils s'en iront.

— Il n'en est pas question! Et cesse de m'ennuyer avec tes histoires. C'était à toi d'y penser par deux fois et ne pas les amener ici.

— Mais ma tante... l'implorai-je en redoublant d'ardeur, ils sont pris pour dormir sous

les arbres!

— Il est plus que tard maintenant. J’ai dit non, et c’est non! Arrange-toi comme tu voudras pour les caser. Je ne veux pas qu’ils entrent ici. On se pile assez sur les pieds comme ça!

Rien à tirer. Pourtant, elle si généreuse... Pourquoi ? En voulant les aider envers et contre tout, j’avais inconsciemment allumé l’incendie en ne lui demandant pas la permission avant le congé. À moi maintenant de l’éteindre. Et je me dois d’agir au plus sacrant, sans quoi mes frères risquent fort de passer cette froide nuit automnale à la belle étoile. Oh, horreur! Je viens de me rappeler que les portes de l’orphelinat n’ouvrent pas avant le dimanche soir et nous sommes samedi en soirée. Près de la maison d’Annette, piqués là sur le trottoir comme deux poteaux, Léo et Miguel, grelottants, attendent toujours mon retour.

Après quelques minutes, je me présente à eux et leur explique ce qui cloche, leur jurant néanmoins de les sortir du panier de crabes dans lequel je les ai fourrés, me piégeant moi-même par ma bonne action. Quant au procédé à utiliser pour accomplir ce tour de cartes, un Léo sceptique et avec raison, s’inquiète comment je vais m’y prendre. Sur-le-champ, je concocte à la hâte une petite stratégie de dépannage. Tirant parti de la noirceur du soir, ils s’introduiront sous la galerie avant. Les devançant de quelques pas, je pénétrerai à l’intérieur, descendrai à la cave débarrer le loquet du soupirail par lequel ils entreront.

Faut-il souligner que l’opération s’effectue en mode «monastère» : ni bruit, ni mot, ni son, clef de voûte d’une réussite assurée. Guidés par notre bonne fée, nous exécutons une œuvre maîtresse, comme si nous avions répété auparavant. Rendu au panneau vitré, je pousse ce dernier. Mes frangins se moquent effrontément de l’étroite ouverture qui les fait

aboutir sur la froide étendue du sol. Leurs souliers enlevés, ils se couchent tout habillés sur le matelas humide puis s'enroulent de quelques rideaux jaunis trouvés sous l'escalier. Ma tante et ma cousine, submergées dans leur lecture, relaxent à quelques petits pieds au-dessus de nos têtes. Le moindre bruissement suspect les ferait prestement se précipiter au sous-sol. Les marches s'escaladent en me pressant doucement, puis je rejoins mes quartiers sur la pointe des pieds, fichtrement soulagé. D'un autre côté, je me fais de la bile pour demain. Il m'est donc tout simplement impossible de fermer l'œil tellement mon inquiétude prend d'énormes proportions.

L'insomnie finit par céder le pas à quelques heures d'un dodo tourmenté, que viennent adoucir les teintes naissantes d'une aube déjà sur le point de poindre. Je ronge toujours mon frein en songeant à l'évasion des fugitifs prévue pour ce matin, huit heures. Ce plan aux rouages bien lubrifiés n'a aucun motif valable pour s'enrayer et nous laisser tomber. Mon trop grand empressement de le voir s'actionner fait en sorte que les secondes me paraissent des minutes... Les minutes des heures.

Or, vers sept heures trente, l'humidité du sous-sol ou une quelconque substance allergène provoque chez Miguel des éternuements qui n'en finissent plus. Même la tête enfouie sous les rideaux-couvertures pour se retenir, ses efforts demeurent nuls. Le benjamin a déjà déclenché l'alarme! Toute la galerie doit se tenir sur un pied d'alerte. Annette dévale la première les marches menant à la cave et repère en un clin d'œil les rats de cale. En un battement de paupières, elle déchiffre tout. Morte au champ d'honneur, mon héroïque et intrépide manœuvre planifiée avec minutie, au quart de tour! Perte assez minime par rapport au vent qui gonfle déjà les joues, prêt à me renverser comme un fétu de paille.

Couché dans la chambre qu'Irénée partage avec moi, je bondis hors du lit et, hop!, me voilà dans la cuisine. Sur sa chaise trône cousine Gervaise, confuse et silencieuse. Tiré du meilleur de son roupillon, le cousin, encore embrumé dans la phase nébuleuse d'un demi-sommeil, s'amène en titubant, baillant des mots d'extra-terrestre, puis retourne au cocon qui l'enroule à nouveau dans sa bulle. Au centre de la pièce, Annette nous fait subir un fort pénible quart d'heure en déversant sur les fugitifs, piteux et embarrassés, un ouragan de cinglants reproches qui m'éclaboussent au tournant. En prenant la part de mes frères, je n'arrive qu'à poser ma propre tête sur le billot, puisque maintenant les sermones pleuvent exclusivement sur moi. «C'est toi Luc, le grand fautif dans tout ça! Tu vois ce qui arrive quand on désobéit... Je te l'avais pourtant répété... T'aurais dû m'écouter... Si jamais je te reprends à faire des trucs de cette nature, ça va te coûter très cher mon garçon.» Chaque mot claque dans mes tympans comme de retentissants coups de tonnerre.

Marraine envoie ainsi au poteau ma dernière tentative de garder chez elle mes frères pour la journée. Sans nulle autre forme de procès, elle fait table rase des deux indésirables, avec un procédé similaire à celui dont on dispose de chaussons mangés par les mites. Pourtant, comment une nuit passée à dormir dans la cave aurait-elle pu enlever le pain de la bouche à quelqu'un? User ou endommager quoi que ce soit? Causer un quelconque tort à mon prochain?

À regret, je vois repartir mes frères en étant incapable de leur chuchoter quelques mots réconfortants, lorsque tante Annette me rappelle d'une voix massacrant de ne pas sécher la messe en ce jour du Seigneur. Ceci ne fait que jeter du naphta sur la flamme de ma révolte. Comment ma jeune tête peut-elle accepter que de soi-disant chrétiens s'égosillent à nous donner des leçons sur nos manquements religieux en se coiffant d'un

halo de sainteté digne de Tartuffe dont le Seigneur les a dotés? En quel honneur des prières de mâchoires gagneraient-elles le droit d'agir à contre-courant comme on vient de le faire avec mes frères? Prennent-ils la messe et la communion comme estrade pour exhiber leurs vêtements mode, ou comme façade d'honnêtes gens donnant bonne bouche à leur conscience souillée de méchanceté? Je les vomis. La charité chrétienne alors? À la façon dont ces sépulcres blanchis la conçoivent, pensent-ils l'acheter par leur aumône dans l'assiette du m'as-tu-vu? En se justifiant ou glorifiant leurs âmes charitables et ainsi se rapprocher des Élus du ciel? Alors pourquoi y attachent-ils plus d'importance qu'à l'amour du prochain? Ça s'éloigne, et infiniment de plus d'un pas, des exemples prêchés par le Père Pacifique à Châteauguay et par le Père Royer à Boscoville.

En guise de représailles et pour éteindre ma rage, j'évite l'église en bifurquant au restaurant Horizon, coin Villeray et Saint-Hubert, au lieu de gaspiller mon temps à la messe. Moins ennuyante et ne coûtant pas plus cher que la quête dominicale, la patente à boule (slot machine) ne me jette pas de regards tout croches si je ne la bourre pas de cinq sous et me garde l'œil rudement moins endormi qu'un sermon. Toutefois, il me faut en connaître le sujet, du moins dans les grandes lignes, qu'Irénée me refille après l'office et qui fait foi de ma «présence» à l'église. Car dès que je me montrerai la fraise et, selon son habitude quand elle doute de moi, marraine voudra précisément m'interroger sur les détails de la prédication. Mes réponses au questionnaire? Toutes bonnes! Examen réussi à 100 %. Comme si, de fait, je fus assis près d'elle sur son banc. C'est justement là que je me suis embarré. Au vu des renseignements trop parfaitement assimilés, ma gélatine ne prend tout simplement pas quand Annette, ou plutôt son œil à la Saint-Thomas, ne saurait me mentir. Mais ça alors? Comment -elle deviné? Via Irénée? ... Jamais!! Fort Simple. Mon

prédicateur âgé et à lunettes n'en portait guère, de surcroît dépassait quelque peu la trentaine, mais mon sermon trop bien calqué sur celui de l'avant-dernier!! Depuis l'inoubliable tentative d'évasion, où Léo et Miguel ont tout de même tiré avantage d'un beau jour renflé de soleil avant leur retour en cage, je passe le moins possible de temps chez tante Annette. Le climat jadis clément se dégrade progressivement. On m'accuse, entre autres, d'être le gros-méchant-vilain-sans-cœur qui terrorise le cher-gentil-petit-minet-sans-défense de marraine. Allégations rabâchées chaque fois que minou rentre de la ruelle et me confond avec le petit voyou, amateur de chasse aux chats.

Jamais je ne me suis agrippé avec tant d'acharnement aux bancs des cinémas environnants, devenus ma planche de salut. Outre les Crémazie, Plaza, Château et Rivoli, le Villeray, plus près de mon repaire, mérite de lui lever mon chapeau, étant le seul à me recevoir... les portes grandes ouvertes... Et comment donc!

Jour où sont bannies les œuvres serviles, ce soir-là en février, j'attends à la queue leu leu le long d'un Villeray plein à se rompre, tandis que prend fin l'avant-dernière représentation du film technicolor musical Cover Girl. Quelque trente autres amateurs du septième art, bravant un froid à pierre fendre, se frottent les oreilles, soufflent dans leurs mains ou se frappent les pieds l'un contre l'autre pour éviter d'être transmutés en monuments de glace. Brrr! À y repenser, j'en c-l-a-q-u-e encore des dents! Brrr!

Dépassé le long cordon à ma gauche, l'issue arrière du cinéma retient bien l'objet de mon attention. Après la projection du film en primeur, environ une dizaine de personnes évacuent la salle. Tout de même insuffisant à faire avancer la double rangée de cinéphiles dont l'agacement montre déjà les crocs, malgré la gueule carrée, raidie par le blizzard. Une



telle affluence m'agace, car très vraisemblablement on me virera lorsque viendra mon tour au guichet, et ce, en dépit d'un couvre-tête qui m'allonge de trois pouces et me vieillit d'une couple d'années.

S'ouvrant une seconde fois, la porte arrière rejette cinq ou six spectateurs, puis avant qu'elle ne se referme complètement, la file se brise d'une large brèche par environ douze d'entre nous aux frontières des engelures. Nous nous précipitons vers cette ouverture providentielle pour filer, nous faisant tout petits à l'intérieur de la salle, cherchant à tâtons dans la pénombre où diriger nos pas.

Tout ce branle-bas attire inévitablement les placiers qui, pris de panique, accourent lampe de poche au poing. Des faisceaux lumineux, telles des sangsues tenaces, se collent au groupe. Afin de s'y dérober, c'est le sauve-qui-peut général à l'aveuglette dans la pénombre. Manque à notre vue du temps additionnel pour s'adapter à la noirceur, tandis que nos pas égarés au domaine des aveugles ne savent ad litteram plus où mettre le cap. Une large part de fautifs se fait donc aisément repérer et éconduire sans bousculade vers l'extérieur, où les attend une file qui a pris de l'expansion depuis leur abandon du rang initial.

Connaissant l'anatomie du Villeray, comme si j'en avais conçu les plans ou si j'avais participé à sa construction, mon instinct me fait instantanément escalader les marches feutrées conduisant au balcon. La petite veilleuse de faible voltage entre celles-ci me permet de les enjamber vite deux par deux. Sans parvenir à identifier distinctement quoi que ce soit dans cet immense trou noir, je détecte aux confins du balcon ce qui me paraît comme un petit espace moins obscur. Un sprint final dans les larges marches me

charrie tout au bout de l'allée et à la dernière rangée. «Enfin!», me dis-je rendu à l'endroit vacant. Mais attention là... Oh, surprise et... déception! En fait, le banc «libre» se trouve occupé par... un nain!

S'il me prend l'idée idiote de redescendre, on me pince et me «drive» dehors au rang du dernier arrivé de la longue lignée. Oh non, pas ça! Accroupi donc dans l'allée sur ma planchette de salut recouverte d'une étroite moquette pourprée, j'obstrue de mon pied la petite veilleuse du sol pas trop indiscreète. Le côté droit de mon corps accoté à la partie gauche du siège, et recroquevillé en petit bonhomme, ne bouge pas d'un poil. Tout ce que je souhaite en cet instant : ne pas me faire moucharder par le mini-occupant, ou d'autres spectateurs trop zélés, et ne voir aucune lampe de placier venir dans mon coin l'explorer de ses rayons lumineux.

Un peu plus bas, à mi-chemin de l'écran, les jets de lumière ne déroutissent pas de se promener de long en large, car les placiers recherchent toujours l'autre contrevenant signalé par un employé. Fort heureusement, aucun ne pense à inspecter le balcon et j'en soupire d'aise. À la chaleur et sans souci d'un éventuel repérage, je visionne bien en paix les péripéties d'une relation tumultueuse entre Rita Hayworth et son timide amoureux, Gene Kelly, où l'amour surmontant tous les obstacles finit toujours par s'avouer vainqueur. Néanmoins, ma patience doit être mise à l'épreuve pour au moins quarante-cinq minutes dans une position peu commode, avant le départ d'une cinéphile, afin de jouir confortablement d'un banc bien rembourré jusqu'à la fin du spectacle.

\*\*\*

Lundi matin, on me catapulte au département de photographie industrielle sous la

supervision d'un duo de concepteurs allemands nouvellement débarqués au pays. À part parler germanique, ils ne s'expriment qu'en anglais (langue des immigrants) et il m'est impossible d'interpréter le langage du pays de Richard Wagner. Comme de raison, le «syndrome de l'étranger» ou celui du «eux d'abord, nous après» et la manie de toujours céder du terrain en matière linguistique m'oblige à me «prostituer». La conjoncture s'y prêtant, me voilà donc «franglophone» pour pouvoir comprendre mes nouveaux boss, tout en espérant rendre meilleure la langue seconde. Ça rapporte des dividendes à ce qu'on prétend : avantages accrus, avancement accéléré, postes de direction, salaires alléchants, etc. Cependant, mes efforts d'accommodements équitables, équivalant à défoncer des portes ouvertes, rencontrent mille barrières d'hostilité, d'entêtement et de visions à œillères, institutionnalisées par la minorité dirigeante à la mentalité «embrayage» : pas de marche avant, exclusivement le neutre et le recul. Les Anglais s'acoquinent la complicité de leurs valets soumis «franglophones», têteux à vie suspendus aux mamelles de ceux qui volent la mise et prennent la main de privilèges exclusifs. Avec les atouts de la triche, ils maîtrisent scandaleusement le jeu. Et nous, quel coup de main leur donnons-nous en les regardant nous neutraliser. Silencieux. Indifférents. En «pissous» (*pea soup*). Nous leur donnons raison en les laissant faire. L'affranchissement et l'évolution du peuple canadien-français, quotidiennement humilié dans sa langue maternelle, continuellement bafoué dans ses droits fondamentaux, devrait débiter par son propre respect, non sa résignation.

Voulons-nous sincèrement vivre en français à Montréal, conquérir notre langue en train de se faire gruger, récupérer nos droits de peuple distinct dans le respect et la dignité? Allons-nous encore longtemps rechercher notre identité culturelle en singeant celle des autres?

Tellement endoctrinés à se suffire d'un p'tit pain et regarder le C.A. (Canada anglais) faire de nous les nègres blancs que nous sommes devenus. Sans lever le petit doigt... Sans crier notre courroux... Sans rougir d'indignation de notre fierté et dignité disparues. Ni même ne point s'écœurer d'être écœurés. Il faut dire que le système actuel défavorise nettement notre distinction culturelle et linguistique au détriment de l'anglais. Raison de plus. Préférons-nous être engloutis dans l'océan anglo et, comme des poissons en mal d'oxygène, nous débattre sous son hégémonie? Si la métropole flanche, elle aura été emportée par la vague fédérale d'une immigration démesurément voulue qui, consentante ou non, penche massivement vers la langue... «seconde» (!). Ce concept irréversible, faisant tache d'huile, étendra petit à petit ses tentacules aux quatre coins de la province. Alarmiste? Défaitiste? Non. Rationnel. Réaliste. Attendons-nous que notre abrutissement collectif nous jette dans un précipice sans fond pour décoller de notre chaise nos deux fesses bien vrillées, l'une à droite l'autre à gauche, par nos choix trop souvent boiteux? Laisser notre destinée comme nation reconnue entre les mains de politiciens véreux? Nous contenterons-nous des vestiges d'un «ti-peuple» d'indigènes, des «passés date» qu'on enfouira, rendu à la fin de son asphyxie dans les boules à mites de notre crasse avachissement collectif? Brailler sur notre lamentable sort au lieu de l'avoir configuré? Ou avancer l'horloge de nos mentalités pour arriver à l'heure de l'accostage du paquebot «Québec Pays» qui baigne quelque part en nous dans des eaux dormantes? «Attention! Attention! Dernier départ à des hauts sommets d'une nation forgée de ses propres mains, dont la gloire d'appartenance à un peuple obtiendra le respect du Canada entier... Nous prions les voyageurs de tenir la tête haute pour pouvoir y monter. Soyez prêts! Embarquement bientôt au quai numéro 9... Tout le monde à bord!».

D'autre part, cet instrument essentiel de communication que nous prodigue la belle langue de chez nous, combien de fois par jour la massacrons-nous, délibérément ou non? Pas de quoi se bomber le torse sur notre pseudo bilinguisme, si on parle et écrit aussi croche en français qu'en anglais! Ne jamais tenir pour acquis ce legs ancestral linguistique, ni au présent ni encore moins au futur, si nous n'accomplissons aujourd'hui même chacun notre juste part pour la protéger, la pauvre, déjà fichtrement mal en point. Donnerons-nous consciemment notre langue au chat... anglais que nous regarderons faire avec cette servilité complice qui ne peut mieux nous caractériser? ... S'en remettre aux gouvernements oscillants pour veiller à sa protection et son épanouissement? La joke!

Ça part sans conteste entièrement de soi, par chacun de nous, afin que le français prenne le rang qui lui appartient de plein droit, non le troisième, ni le second et encore moins le titre de langue morte, mais le premier à la cime de nos préoccupations. Et ça, partout dans nos villes et villages de la Province du Québec. Dans la rue, au bureau, dans les magasins, à la manufacture, à l'école, à l'université, etc. en prenant sa défense de manière semblable qu'avec un être aimé en danger. Nous y perdrons à coup sûr notre bon vieux complexe d'infériorité en l'échangeant pour l'estime de soi et le respect que nous porterons ceux qu'on laisse nous tasser à NOTRE guise.

Aux enfants que probablement j'engendrerais, tout d'abord je les initierai à bien s'exprimer dans la langue de Molière, puis à ne dégainer celle de Shakespeare qu'en cas d'urgence réelle, dépendant des circonstances. Comment ne pas torpiller notre parlé maternel en gardant le damné pli de se laisser servir en anglais, le tout souvent enrubanné d'une stupide courbette? Mais pourquoi? Pour être gentils et ne pas déplaire aux 15 pour cent d'Anglais? Saint nom de Jésus, d'où sortons-nous? Où allons-nous donc avec nos

raquettes? De telles anormalités ne se passent NULLE PART ailleurs qu'au Québec. Incroyable!! Notre colonialisme inné ou notre bonté bonasse nous feront-t-ils régresser au point de suivre le cortège funèbre de notre peuple plutôt qu'assister à son baptême comme nation?

En dépit de brimades, d'iniquités et de contraintes quotidiennes, je cherche malgré tout la facette lumineuse des choses avec ceux de mon âge qui me veulent comme ami, mais je m'abstiens bien de trop fraterniser avec eux pour ne pas me faire abuser. Exception faite pour Lucien et René Gélinas, ainsi que Guy Normand, de formidables compagnons de travail qui me vouent une amitié inébranlable. M'estimant comme leur frère – et vice versa – ils allument déjà sur mes difficultés affectives et familiales. Quand je leur déverrouille ma caisse d'appréhensions... de soucis... de craintes... de désillusions ou de lettres et visites de ma famille qui se font inutilement espérer, ils entrent dans mes peines avec un cœur réceptif à la compassion. À voir mon embarras et surtout cette mélancolie quand je rentre chez tante Annette, ils savent fort bien que je m'y sens comme un nudiste dans une église bondée.

Après mon stage de quelques semaines en photographie avec les patrons allemands, on me mute au département d'imprimerie, où jadis j'opérais une machine à étamper des étiquettes. Y œuvrent déjà trois Gélinas : ma paire de potes, René, dix-huit ans, Lucien, dix-sept, et leur père, homme costaud pas très grand, dans la cinquantaine avancée, une tête à la fois dure et polie comme un caillou. Néanmoins, elle sait très bien porter deux chapeaux en même temps : celui de contremaître et l'autre d'imprimeur. De sa voix de stentor, il laisse filer peu d'occasions de vociférer contre ses fils à la moindre coche mal taillée. À l'instar d'un... Canadien français, il sacre et boit un coup solide pour cuver la

perte de sa femme, paraît-il. Mis à part ces petits travers, la plupart de ses proches respectent le brave, mais impétueux bonhomme qui récupère son calme aussi vite qu'il le perd, même s'il prend un temps fou à courir après.

J'aime bien œuvrer sous son commandement et mes rapports avec lui donnent dans l'excellence si je les compare à ceux qu'il entretient avec René et Lucien. M'épargne-t-il en raison de ma séparation d'avec les miens dispersés aux quatre points cardinaux? Ce qui ne s'applique guère aux Gélinas puisque Anita, l'aînée de vingt-cinq ans, perpétue une certaine vie familiale avec eux en assumant consciencieusement son rôle de ménagère à plein temps.

Une visite chez ces gens attachants me convainc du courant de sympathie à mon égard par l'accueil empressé qu'on m'accorde comme à un personnage très prestigieux et j'en suis étonnamment touché. La compagnie de l'un ou l'autre, surtout en dehors des heures d'ouvrage, m'offre une évasion en or, un dépaysement complet. Fureter sur le mouvement perpétuel qu'est la rue Sainte-Catherine nous devient tellement captivant que nous en faisons une tradition au moins un soir par semaine, pourvu que l'humeur de dame température le permette.

Par une superbe soirée estivale, Lucien et moi modifions notre itinéraire habituel en gagnant la basse ville, le cœur content. Nous débouchons sur une petite rue transversale, étrangement déserte où nous nous engageons d'un pas léger. La rarissime sérénité et la quiétude enveloppante d'une bulle irréelle des lieux évoquent l'atmosphère coite des monastères ou d'abbayes. Et pourtant... Les occupants de ces derniers avec les personnes qui vont suivre partagent peu de choses en commun. De vieilles habitations tassées les unes

contre les autres dissimulent une porte d'entrée légèrement en retrait. Elles exposent comme par hasard une série de fenêtres en saillie garnies de persiennes vertes qui s'entrouvrent de quelques pouces à notre passage. Des moines en retraite fermée dans ce secteur de la ville? Derrière l'une d'entre elles nous fait soudainement sursauter une mélodieuse voix féminine qui chatouille nos sexualités naissantes en ondulant : «Tu viens, mon joli cœur, trésor chéri? ... Veux-tu passer des instants fabuleux? ... Sur mon corps passionné, tu connaîtras l'extase!»

Durant notre pèlerinage au «faubourg des affaires», on se fait ainsi racoler à chaque station où aucun train n'est attendu, sauf peut-être l'Express du Paradis, avant qu'une persienne ouvre complètement son battant non loin de mon nez, me surprend et m'immobilise. Net sec. Accoudée au rebord de la fenêtre, la fille au visage joliment sculpté en illumine le cadre par sa grâce. Elle éveille en moi une certaine attirance, mais ce qui me séduit le plus chez cette brune ce sont ses phalanges remarquables. «De si graciles mains doivent divinement caresser», chuchoté-je à Lucien. D'après sa figure on la classerait dans les trente-cinq ans environ, bien que son regard sombre me dit qu'elle en a dix de moins. «Pour vous mes jolis cœurs, personne d'autre que vous, au prix spécial de trois dollars chacun... Un rendez-vous avec la crème des délices à ne pas manquer, mes amours chéris!»

Ne possédant pas les dollars suffisants pour savourer dans les bras de ces solliciteuses Vénus les voluptueuses cascades de frissons qu'elles garantissent, nous ne forçons pas davantage la note et poursuivons notre route. Quelle idiotie! Car l'envie de succomber aux charmes de l'une d'elles m'obsède tout au long du parcours de cet aguichant marché aux puces d'amours en solde.



Avec un petit air de bravade, Lucien propose d'aller de l'avant avec ses trois dollars en poche. «Je présume, expliqué-je, qu'aucune de ces Marie-Madeleine ne puisse satisfaire ma poursuite de l'amour né du cœur.» Projeter l'amour sous cet angle et voir des hommes rétribuer des femmes pour s'en acheter me prend de vitesse... Ou encore, comment les descendantes d'Ève donnent-elles du sexe en échange d'une pointe d'affection ou d'une mince bouchée de tendresse? D'infimes doutes transforment mon raisonnement en points d'interrogation du fait qu'une majorité d'individus, ados ou adultes, en soient platement privés. Ne s'inscrit-il pas dans la lignée de nos besoins essentiels? ... Je ne sais pas... Je ne sais rien... Je ne sais plus... Oh, je reconnais également qu'à seize ans, fou romantique, je ne prétends tout connaître sur les questions amoureuses. Bien au contraire, mon ignorance crasse, ne cherchant que des réponses, ne trouve hélas qu'échos malveillants.

L'amour existe-t-il uniquement lorsque les grandes personnes le monnayent, le marchandent, l'exploitent ou le transforment bien souvent en maître chanteur? Le sentiment amoureux sans fard ne doit-il pas surpasser celui de s'éclater avec Paul ou Pauline d'une couchette à l'autre? S'agit-il plutôt d'une question de liberté? Ou alors de choix? ... Peut-être d'occasions? ... Même de principes? ... Pourquoi pas d'oseille? Pourtant, dans mon for intérieur, je me pose moi-même la question à savoir si franchement je ne me serais pas offert un 40 onces d'affection sur commande ayant eu sur moi les trois dollars requis. Peut-être... Qui peut dire? Du «fast-food amoureux», des bras féminins réels qui enlacent quand même, autant que des mains expertes sachant caresser, puis un corps en chair et en os capable de partager sa douce chaleur.

Vaux-t-il mieux couvrir de caresses la chair tendre d'une fille de joie que de presser la gâchette meurtrière d'une arme de guerre? Bien sûr, le bon père Pacifique n'applaudirait

certes, même bien dosé, cet amour illicite, mais vu sa grande compréhension, qui sait s'il n'accorderait l'absolution à qui fait l'amour... par amour?

En soulevant un tel questionnement sur l'amour, la religion, le sexe, la guerre et l'exploitation de l'être humain par d'autres humains, je me perds en conjectures. Comment situer ma propre personne dans cette foire absurde où l'ordre établi par et pour l'establishment sert en somme d'implacable rouleau compresseur sur les aspirations des moins favorisés, dont piètrement je fais partie?

Et les vraies valeurs elles? Tels des titres en bourse, le fric les relègue-t-elles au rang de marchandises? «L'amour ne s'achète pas» me répète-t-on souvent. Ne vient-on pas justement de m'en offrir au rabais? D'ailleurs, quelles raisons empêcheraient le même syndrome avec certaines amitiés qu'on parvient si couramment à trafiquer ou à marchander? L'amitié, la vraie, je crois, appartient à l'adolescence. De l'or en barres! Les amis comme Lucien ou René qui ne posent aucune condition en retour d'une telle amitié, ça ne court pas les rues. Leur richesse n'émane point de leurs goussets, mais du cœur et, ça, j'en reconnais la pleine mesure. Toujours, je serai porté vers ma discrète tale de potes, à qui je n'ai pas à apprendre le sens du mot «authentique». Vis-à-vis d'eux, loin de moi l'idée de me garder en réserve comme avec d'autres la marge de méfiance au cas où.

La perte de leur mère avait porté un coup dur aux frères Gélinas, particulièrement Lucien qui prend davantage de temps à digérer cela. Sans cesse grondante, sa révolte le rend taciturne, presque replié sur lui-même dans un mutisme. Par contre, loin de ses presses, on le sent moins crâneur, beaucoup plus débonnaire et extraverti. Prendre part en sa compagnie aux mêmes loisirs émaille mes divertissements, contrairement à son frère René,

légèrement frivole, mais plein de lumineuses qualités et doté d'un flegme qui n'a pas froid aux yeux. Lui et moi n'avons entrepris que très peu d'activités ensemble, soit à une tombola de charité où s'y trouvaient comme bénévoles des joueurs du club Canadien, dont Maurice Richard, qui écrasa nos phalanges dans sa main de fer.

Besogner avec ce gaillard de dix-neuf ans qui sait me transférer son optimisme terre-à-terre, sa gaieté discrète et une certaine philosophie de la vie pas bête du tout... j'adore! Mais malheur à qui s'avise de lui marcher sur les orteils : tôt ou tard, il risque à son tour de trouver chaussure à son pied et se faire aplatisir autre chose. Plus costaud que moi, il me réitère à l'occasion le secours de ses poings si parfois quelqu'un comme Louis Cyr ou Victor Delamarre me chercherait des poux. Ça a bien failli arriver la fois où il allait en faire manger sa grappe au contremaître anglophone qui d'insultes m'en tartinait épais à propos d'un lapsus de ma part. René partait déjà croiser le fer quand je mis un croc-en-jambe à ses bonnes intentions avec une dose de dissuasion «shootée» en douce, puis lui assurai ma profonde gratitude d'avoir voulu me venger.

Au fait, règne à la Kaméo une certaine animosité entre Guy Normand et René Gélinas, toujours à couteaux tirés, se regardant en chiens de faïence, dont j'ignore l'origine. Ce dernier brûle d'envie de casser la margoulette de l'autre et n'aime sa tête que pour lui enfoncer dans les épaules. À son tour, Guy me confie sa vive envie d'aplatir comme une crêpe le museau de René, car sa sale binette lui donne des démangeaisons. Chacun veut démontrer à l'autre de quel bois il se chauffe. Ça promet! Être déjà sur un pied de guerre ne justifie certes pas l'obligation d'en déterrer la hache. Contre toute attente, il me faut absolument m'improviser l'avocat de Satan avant l'exécution de leurs noires visées, au péril de ma vie en me mettant le doigt entre l'arbre et l'écorce.

Ne prenant pas le couteau par la lame, je tranche dans le vif du litige en enfonçant bien dans chaque ciboulot qu'en plus de bousiller notre si précieuse complicité, ce petit jeu risque la perte de dents et, a fortiori, celle de leur emploi... ainsi que de moi comme ami. Bagarres, batailles, rixes, etc. me créent des éruptions cutanées, excepté quand légitime défense et honneur obligent.

S'ensuit donc la poignée de main pour l'instant, sans nécessairement en venir aux mamours. Les belligérants ne fument pas pour autant le calumet de paix. Qu'on le veuille ou non, leur éventuel combat de coqs prendra forcément fin, suite au nouvel emplacement de l'imprimerie rue Saint-Paul Ouest. Pour s'y soustraire, Lucien, René et leur père délaissent la Kaméo, après avoir négocié des plus gros salaires chez un imprimeur très connu et bien implanté sur la rue Saint-Jacques.

Le départ des Gélinas ne s'effectuera pas sans porter atteinte à ma sensibilité. Le fait que des êtres chers se distancent ainsi m'enroule à nouveau d'un suaire morose d'abandon, d'éloignement, me plongeant dans ma solitude «adorée». Je m'accorde toutefois un bon stimulus à la pensée que Guy conserve son poste de graveur. Devinant que ça galère plutôt en eau trouble chez moi, il revient à la charge en me suggérant de plaquer là le domicile de marraine sans plus attendre. Combien de fois entendais-je ses sollicitations à devenir pensionnaire chez Albert, son beau-frère et deuxième voisin? «Ne tarde pas trop», renchérisait-il en blaguant. Touché par tant de sympathie et d'obligeance, je promets d'y songer à tête reposée, n'ayant pour le moment l'âme ni aux transferts ni à quoi que ce soit.

Entre mes hauts où tout s'arrange et mes bas où tout casse, les patins chaussent régulièrement mes pieds. Pour ne pas laisser rouiller mes jambes, je m'investis dans le

patineur inné et habile. Ça allège ce maudit mal indomptable de veiller trop souvent avec une parente assez proche de la déprime, ma plus fidèle compagne d'entre toutes... La solitude!

Depuis qu'Irénée courtise Pi-Wi, la perle de sa vie, sur une base aux racines déjà en pousse, je le vois à la maison autant de fois qu'une semaine sans lundi. Son absence déteint douloureusement sur mon état psychique déjà à fleur de peau.

Tout se gâte davantage quand Patrice, le marin de vingt ans, fait inopinément irruption au port familial pour y camper quelque temps avec Della, sa blonde épouse gaspésienne, d'une nonchalante froideur au visage terne, au charme absent et manquant de classe. De son cachet initial chaleureux, la jolie cabane perd du pelage au fil du temps. Glacial devient le milieu où les rapports se dessèchent alors que certains comportements frisent l'arrogance. Même le chat manquant depuis huit jours sert de prétexte pour qu'on me tombe sur la couenne à bras raccourcis et qu'on me fasse porter en quelque sorte le bonnet du bouc émissaire de tout un chacun à ma moindre petite bourde.

Blasé, l'ennui devient ma seconde nature après le vide du désert en moi. Pour rompre la monotonie en ce radieux après-midi de décembre, jour où le Créateur se reposa, je me laisse piéger par bonne volonté en les accompagnant tous les quatre chez tante Angèle qui demeure rue Saint-Denis, non loin d'ici, au troisième étage. M'intéressent notamment ses deux adorables demoiselles âgées de seize et dix-neuf ans que j'anticipe de revoir d'un contentement déjà imprimé sur ma figure.

Ravie d'accueillir de la si rare parenté, tante Angèle me fait très bonne réception. Marraine lui en ayant déjà appris sur mon compte, elle s'informe donc avant tout de ma

famille. Aucun danger d'irriter mes cordes vocales avec les bribes que j'en sais, puis elle m'écoute la tête dans le vent, m'enlève la parole en plein milieu d'une phrase pour m'entretenir de sa multitude de devoirs comme maman serre-vis dans l'éducation de ses pucelles. Son air pincé et austère n'enlève rien aux qualités spirituelles autant que personnelles de cette pieuse femme de quarante-trois ans, dont les aptitudes pour commander frisent celles d'un général d'armée lançant l'attaque!

Comme si chacun s'était passé le mot, vers dix-sept heures, surgissent en coup de chien trois de ses relations que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam. Peu après, tante Angèle claironne fièrement qu'elle garde tous ses visiteurs à souper. Très aimable de sa part, en dépit du fait que figure au menu principal un steak de filet grognon, que je juge quasi impossible à attaquer avec de simples ustensiles de cuisine. Peu importe, j'entends bien livrer bataille à cette chose qui, dans mon assiette, me dévisage de son gros œil de taureau, la rage aux tripes, prête à m'encorner.

Plus attentive à mes gestes qu'à mes paroles, voilà maintenant la femme-général qui me guette depuis un certain moment, me lançant à quelques reprises : «Mange ton bon gros steak, mon p'tit Luc, sinon il va refroidir... Allons, allons, va!» Chaque fois les convives se tournent vers moi et observent candidement mon embarrassante gêne un court moment, puis se remettent au contenu de leur propre assiette.

Commande alors l'urgence de faire mes premiers pas comme toréador tandis qu'à l'instant entrera en action le plus sanglant duel qu'a jamais connu la gastronomie mondiale. Faisant montre d'un courage extrême, couteau d'une main, fourchette de l'autre, je pique d'abord fermement, mais poliment l'animal dont la chair coriace fait légèrement fléchir

l'ustensile. D'un geste discret, je redresse vivement la fourchette, passant mes armes de gauche à droite, tâchant cette fois-ci de faire mouche avec mon couteau, même si la cible prend un malin plaisir à s'esquiver.

À coupailler ici, à taillader là, il s'en détache un morceau que je porte à ma bouche. Dès cet instant se manifeste le véritable défi du farouche combattant que je suis devenu : vaincre ce féroce adversaire. Passe encore de le mastiquer, le pire reste à faire descendre cette bouchée de bœuf rétif, maintenant rapetissée en chique de caoutchouc qui me tient tête depuis trois bonnes minutes, alternant des dents de gauche à celles de droite, sans que j'aie pu me l'expédier dans le tuyau digestif. Les cornes finiront-elles par vaincre l'épée? Quel damné truc sortir de ma manche pour ne pas perdre un combat déjà si bien engagé? Lequel de nous deux jettera l'éponge? Momentanément, c'est moi qui passe mon tour pour m'attaquer rien qu'aux patates et aux petits pois nettement moins récalcitrants, qui se laissent «enfourchetter» sans résistance.

Seul au bout de la table, pendant que les hôtes et convives débattent entre eux du rationnement, je mâche et remâche inéluctablement l'insécable morceau, mais c'est peine perdue. Dans un bourdonnement de bavardage, l'inattention de ceux-ci vagabondant de l'un à l'autre me fait place pour poursuivre les hostilités. Personne ne voit le mouchoir sortant de ma poche, que je porte ensuite à ma bouche comme quelqu'un qui s'essuie puis, le plus naturellement possible, ramène sur mes cuisses. Mine de rien, évitant d'éventuels coups d'œil trop indiscrets, je saisis promptement les chiques rebelles de ma bouche et les laisse aussitôt s'affaïsser au creux du mouchoir.

Au même instant, la curiosité des invités se braque vers celui qui vient de renverser du

café sur la nappe immaculée de l'hôtesse. Atterrée par la tâche, tante Angèle fige sur place... Hé oui, son beau couvre-table tout neuf! Voilà donc l'heure inespérée pour darder d'un coup de fourchette fatal l'animal en plein cœur. Ainsi empalée, la dépouille se laisse traîner jusqu'au bord de l'assiette d'où, poussée dans le vide, elle va reposer au fond du mouchoir... «Olé torero!»

Il s'agit maintenant de disposer du corps. Cette opération audacieuse voit son accomplissement dès que ma main gauche sous la table rabat d'un geste vif les pans du mouchoir, que j'empoigne et fourre illico dans le gousset de mon pantalon sans ne rien laisser paraître.

Personne, a fortiori tante Angèle, n'a remarqué par quel pouvoir magique j'ai si habilement rendu honneur au plus musclé des steaks en un temps éclair. Ouf! Quel combat mémorable! Quelle admirable illustration de bravoure selon le respect des règles!

Les langues se délient pour encore une couple d'heures au salon. Et qui vole la vedette avec son répétitif numéro aux nombreuses maladies qui l'accablent, ainsi que la somme de morceaux à lui enlever sous le bistouri du chirurgien? Tante Angèle voyons! Puis, sa toune préférée au sujet de ses ravissantes, mais vertueuses brunettes, Rina et Martine : «Rien ne leur arrivera, car Angèle est là pour les garder dans son giron et protéger leur vertu contre la méchanceté des hommes.» D'autant plus que leur père, oncle Philippe roulant dans le fourgon postal du Canadian National Railways comme tête dirigeante du courrier cinq jours sur sept, peut difficilement monter la garde. Après tout, les deux aimables créatures ne se conduisent pas plus mal que les autres demoiselles de leur âge malgré l'inquiétude opiniâtre de leur mère. Élevées sévèrement, mais non garrochées, elles n'en possèdent pas



moins charme et distinction qui leur ajoutent une touche de classe, mais à des longueurs de l'espèce empesée.

Puis vient le temps du départ. Des mercis, des bonsoirs réciproques et promesses de se revoir à intervalles moins espacés, etc... etc... Sur le chemin du retour, je traîne la patte exprès pour semer le peloton familial qui me devance de peu. Il faut absolument me départir de l'encombrante pièce à conviction gisant toujours près de ma cuisse. Les voilà maintenant assez éloignés pour me permettre de jeter le cadavre à la rue, espérant que quelque cabot aux crocs affûtés complètera l'exploit de «délicatiser» en totalité ce bœuf intransigeant.

Sitôt de retour, Patrice, le plus taquin des trois, s'adresse à moi pour se taper quelques onces d'amusement à mes frais :

— Peux-tu m'dire sans tricher comment t'as apprécié la mangeaille... particulièrement le bœuf corné? Nous, on a dû lui livrer un dur combat! ... Puis finir quand même par lui faire la peau.

— Moi, j'ai réellement adoré ça... Mais pitoyablement lamentable votre manque d'ingéniosité devant l'ennemi! Bande de lâcheurs que vous êtes!

Lorsque ma lutte acharnée contre le monstre relatée dans ses plus petits recoins, personne n'y croit. Évidemment. Sauf peut-être Gervaise qui me jauge mieux, mais qui entretient encore de bons gros doutes. De mon gousset est alors retiré le mouchoir et exhibée triomphalement sous leur nez la preuve irréfutable, encore maculée du jus de la victime. Pantois... Médusés... Bouches béantes, ils demeurent cois comme frappés de

paralyse.

## CHAPITRE 7 - MOUCHARDER

Au printemps de 1944, au plus fort des hostilités outre-Atlantique, avec tout ce que cela implique de perpétuelles transformations, je me farcis un double changement de lieux en l'espace de quelques jours. L'un, assez laborieux, le transfert de la Kaméo dans une bâtisse plus adéquate de la Place royale, dans le Vieux-Montréal. Les employés au complet mettent l'épaule à la roue pendant de longues heures d'un éreintant labeur, avant que toute cette imposante machinerie ne retombe sur ses pattes de fer pour relancer les activités quotidiennes.

Il me faut trimer des heures supplémentaires le soir comme la nuit. Mon mandat spécial cette nuit-là consiste à atteindre ce genre de petite «binerie» obscure, quelque trois cents pieds plus loin, pour revenir avec le casse-croûte de mes camarades et autres travailleurs de nuit. Non que je raffole de cette tâche, mais ce court répit permet à mes poumons de s'oxygéner, à mes jambes de se délier et à ma vue de découvrir d'autres bettes ainsi que l'aubaine de trancher un peu d'avec la routine de mes journées.

À une heure du matin, un gosse de seize ans ne déborde pas de hardiesse et encore moins d'assurance sur ces chaussées obscures et inquiétantes. Matelots, débardeurs, clochards, «robineux» me croisent, ainsi que toute la faune nocturne fréquentant l'exclusive taverne-collation des alentours. Quelques clients en ressortent titubant, la mine patibulaire, se souciant peu de moi à part me grommeler que je devrais être au lit à la place de faire du tourisme à pareille heure de la nuit.

La courte distance se franchit en accélérant le pas. Parmi toutes ces vieilles bâtisses de pierre dans la pénombre, le restaurant en question devient malaisé à repérer. Bon, le voilà

Seigneur Jésus! Rassuré en pénétrant à l'intérieur, je débite ma commande au commis. Sept ou huit clients, attablés ici et là, me reluquent par en dessous comme si j'arrivais directement de la planète Mars. Je balaye un œil méfiant d'une table à l'autre, zyeutant ici des œillades peu chaleureuses, là des expressions intimidantes, voire menaçantes. Un peu à l'écart, deux têtes d'épouvantail au regard soupçonneux posé sur moi ne le décollent plus, comme s'ils allaient me sauter dessus. Woupi! ... Quelle joyeuse et stimulante compagnie! ... Quels charmants sourires de bienvenue! ... Non, mais... A-t-on déjà vu pareilles mines épanouies? Et celle-là, grimaçante, d'un homme assis penché sur sa chaise comme s'il allait tomber, m'épie tel un espion. Passionnant! Renversant! ... Comme ayant entendu le sarcasme de mes réflexions, les débardeurs s'obstinent à me fixer avec encore plus d'insistance. Des frissons étranges, aucunement liés à l'humidité du repaire, descendent le long de ma colonne vertébrale dans un flux glacial d'antipathie.

Quelques minutes plus tard, le cuistot m'apporte la commande que j'acquitte séance tenante. La sortie s'atteint au pas de course, soulagé de retrouver le noir de la nuit, plus rassurant que la clarté suspecte de ce casse-croûte inamical. Il existe sûrement de meilleurs procédés pour faire une grimace à la monotonie, m'approvisionner de l'air frais de la nuit et voir des têtes peu communes. Quant à celles du restaurant, je fus servi à souhait de pures délectations.

De retour à l'imprimerie, je distribue le lunch de chacun. Restent les deux derniers maintenant, destinés à l'homme et la femme du troisième étage qui ne me voient ni ne m'entendent venir. Bien qu'il fasse plus sombre qu'à l'ordinaire, je repère assez bien l'environnement, le mur, la tronçonneuse à métal, les engins mécaniques et, plus précisément, le duo installé dans une position fort inusitée pour des opérateurs en service.

Ouvrant les yeux bien grands, je sursaute face à l'homme debout, braguette ouverte, pénis sorti, entourant de ses bras la femme appuyée sur une presse à recopier en plus gros des écrireaux. Jupe relevée à la taille, slip et petite culotte aux chevilles, elle étreint le fessier de son partenaire. Ils exécutent un mouvement de va-et-vient comme s'ils ne savaient trop comment déplacer l'énorme presse pour l'amener vers lui ou... elle à la fois! Du non censuré à en dégringoler en bas de sa chaise! Waw! Premier cours de sexe on ne peut plus explicite, appris sur le tas...

Séance sans préparation qui me sidère tant que je fais diversion pour mettre en échec mon embarras, en enflammant mon imaginaire d'une joute de hockey style sexy : montées époustouflantes, passes synchronisées et lancers précis. Match se déroulant tambour battant. Au plus fort de l'action, lorsque l'attaquant s'apprête à pénétrer le fond de la cage, j'illumine brusquement la pièce. Toute une exhibition! Le grand patron Kendall, comme arbitre, aurait certes décerné aux coupables une pénalité de mauvaise conduite à monsieur pour avoir dardé; pénalité mineure à madame qui a retenu son bâton. Puis les deux fautifs se seraient vus expulsés du match pour avoir laissé choir quelques pièces de leur équipement et s'être livrés à un corps-à-corps.

Sitôt qu'ils repèrent ma présence leur étreinte se desserre, les sexes se séparent et la braguette se referme. Ensuite, chacun revient à sa position initiale, renfilant culotte, slip et jupette. Non encore remis de ma stupéfaction, je les vois s'approcher de moi, s'emparer des sacs à lunch de ma main, me rembourser comme si de rien n'était, puis retraiter calmement à leur machine respective. Redescendant au second palier m'occuper de ma presse, j'en demeure encore tout dérangé, fort ébranlé, mais surtout visiblement troublé en me demandant comment satisfaire ma curiosité sur ces choses de la vie sans qu'elles soient

nécessairement liées à la notion de péché? Car c'est bien la première fois que j'assiste à une joute de «plantage en direct», où deux êtres humains s'accouplent sous mon regard abasourdi, pourtant mes sens flattés du passant «par accident», en tirent davantage une espèce de petite satisfaction plutôt que de la culpabilité .

Attablé à son établi de graveur, Guy lève les yeux sur ma tête de croque-mort, s'enquérant si tout va bien pour moi. Par un signe affirmatif télégraphié, je choisis de ne rien dire, non par méfiance envers mon copain, mais au cas où des oreilles indiscrètes pourraient tout capter. Et pour ce que ça donnerait... Assez de remue-ménages pour une seule nuit...

Au lieu de prendre le repos du guerrier, je poursuis plus avant jusqu'au matin, où j'enchaîne avec mon horaire habituel afin que fassent des petits le plus possible mes heures supplémentaires payées à temps et demi. Ma santé ne me le recommande certainement pas, mais mes finances pauvres en gras me dictent le contraire. Un calcul au vol donne ce bilan : trente-cinq heures d'ouvrage sans coupure. Voilà pourquoi, par ce chaud vendredi soir de juillet, m'accueillera très tôt mon drap, telle une vieille locomotive complètement vidée de sa vapeur.

Au lever, bien reposé, j'enfile ma robe de chambre, fais un brin de toilette et me dirige dans la salle à diner vers Della, conjointe de Patrice, en train de prendre son petit déjeuner. Encore au lit, son mari roupille comme un ours en hibernation, pendant qu'Annette et Gervaise magasinent sur la Place Saint-Hubert. Sans entrée en matière, les premiers mots de la nouvelle venue tombent abruptement sur la disparition du chat d'Annette, qui remonte déjà à quelques semaines. Dès ce moment, je note que sa marotte de me cuisiner sur le sujet

la reprend de plus fort. Étrangement, cette fois-ci, traverse dans son rictus méchant un courant de jalousie maladive. Opposée à la chaleureuse femme d'Irénée ou au charme de Jeannette, tendre moitié de Marcel, la conjointe de Patrice préfère, elle, jouer les inquisitrices, m'accablant sans arrêt de questions, comme pour y découvrir je ne sais trop quoi. Malgré le masque séraphique de ses dix-huit ans, une silhouette plus ou moins bien ciselée et son faux air d'ingénue à la manque, je perçois cette dernière comme insignifiante, antipathique et diaboliquement spéceuse. Mais je veux bien concéder qu'il est fort possible que mon radar usuel de fin limier se fourvoie et m'entraîne sur une fausse piste? Qu'à cela ne tienne! Donzelle Holmes me met sans cesse sur la table l'histoire du chat disparu, cherchant à savoir où il pourrait bien se terrer.

Après brève réflexion, en dépit d'une certaine réticence, je me laisse embarquer et lui accorde le bénéfice du doute, jouant franc-jeu, persuadé qu'à la suite de tous ces mois, la perte du félin ne devrait plus revêtir le spectre de la tragédie et la mise à mort du coupable. Alors, sans une once de doute, je lui signe un chèque en blanc en lâchant le morceau : «Un soir tard, en l'absence de lune, dix jours après l'expulsion barbare de mes frères, je me suis emparé du matou gris de marraine sur le balcon avant, l'ai enfilé sous mon paletot, puis, après avoir marché jusqu'à la carrière Villeray, je l'ai abandonné à son sort.»

Après m'avoir arraché les mots de la bouche, Dame Sherlock que je devais voir sous son vrai jour, se lève vite de table et triomphante, me balance de son air de défi :

— Merci mon gars, c'est tout ce que j'avais besoin d'entendre!

En ce clair et chaud mercredi de juillet, pourtant bien amorcé, j'étais à des lieues d'imaginer que la journée allait brutalement finir en se couvrant d'un verglas aussi

catastrophique. Comme d'habitude, après mon boulot, je rentre chez marraine où je pense qu'on m'attend pour le repas du soir. Cette fois-là, ni humain ni animal ni assiette ne m'espèrent, mais plutôt une monstrueuse surprise qui m'anéantit en laissant sous mon crâne sa néfaste empreinte indélébile. En escaladant les sept marches en spirales de la petite galerie avant, je suis terrassé net en notifiant sur le perron ma valise encerclée de quelques boîtes de carton contenant mes vêtements, mes effets personnels ainsi que mon équipement de hockey.

En état de choc, je me sens coupé en deux par l'horreur d'un drame frôlant le burlesque, que mon cerveau refuse de croire. Enseveli dans un gouffre à la froideur cadavérique calquant celui de la rue Beaudry, le ciel noir se met à tourner, tourner, tourner au-dessus de ma tête, et le fond de ma désespérance vient de se saisir de tout mon être comme dans un rêve. Oui, c'est ça je rêve! Ça ne peut être qu'autre chose! ... Mais pourquoi ma garde-robe sur la galerie? Qu'est-ce que font là mes autres effets? Mes patins, mon hockey? Pour sûr, cela est irréel... Insensé... Impossible! Surplus de travail ou de soleil me font nettement divaguer? Ou bien est-ce le pur fruit de mon imagination? Que quelqu'un me secoue, je vous prie, car il s'agit d'un de mes plus affreux cauchemars...

Si au moins il ne s'agissait que de cela... Mais assis sur la marche de l'immobilisme, de l'apathie, de la torpeur, l'œil humide rivé sur mes bagages, j'ai bien peur que de telles évidences ne tirent pas leur origine de mon imagination. Pour une fois que je dispose de quelques affaires bien à moi, les voilà dehors, elles aussi, semblant s'interroger sur leur utilité, comme parfois je me questionne sur le peu d'intérêt que représente ma personne...

Prise d'un calme mal contenu, marraine me tire momentanément de ma tombe en



apparaissant sur le pas de la porte et, sur un ton en feu et tranchant, m'avise de chercher un autre gîte où pensionner, celui-ci n'étant désormais plus le mien. L'odeur nauséabonde de ses mots me traîne encore dans les narines. Sans aucune autre forme d'explication que son courroux et sa détermination, elle m'a déjà jugé, condamné et a fixé sa sentence, puis elle s'éclipse comme Dracula devant une croix. Se fait aussitôt entendre le clic barrant la porte pour s'assurer que son filleul symbolisant ce personnage maléfique ne viendra pas s'y infiltrer une nuit de pleine lune. Macabre! Lugubre!! Morbide!!

Tourmentée, ma cervelle d'ado bouillonne de questions allant et venant à un rythme dément, s'entrechoquant tel l'impact de deux trains qui entrent en collision. Tout se bouscule... Tout se heurte... Tout bascule... Tout explose! Plus rien n'a la moindre particule de bon sens... (Comme s'il en existait un!)... Puis, tout en moi prend une magistrale dégringolade... La vie vient vachement de me lâcher avant même que je puisse marcher dans ses pas.

L'odieux de cette situation poignante s'avère aussi absurde et tragique que dans les cas précédents, mais jamais au grand jamais, je n'avais hébergé pareil désespoir et détresse si sanglants qu'en ces moments intolérables où la vie me cingle de fortes nausées. La frêle embarcation de mon destin vient traîtreusement de chavirer. Par la force des circonstances, je me suis déjà retrouvé à la rue, mais là, on vient de m'y jeter avec préméditation et...de plein gré! L'estomac au bord des lèvres, mais dans l'impossibilité de vomir, met en échec mon besoin d'ouvrir toute grande la chantepleure des larmes pour évacuer quelque peu ce mal-être de rejet, de mépris et de largage. À l'exemple de la rouille, l'émotion trop intense rétrécit le conduit. Quelques rares perles amèrement salées du ras-le-bol de vivre, humectent par intermittences le creux de mes joues, tandis qu'une énorme boule fielleuse

me remonte dans la gorge et entrave péniblement ma respiration.

Vu ma condition d'une sécurité sans cesse incertaine, il me paraît tout à fait légitime de vouloir me façonner un quelconque univers, un port d'attache, un réel chez-moi dans une famille où l'on m'accepterait, me comprendrait et m'aimerait tout simplement. Infailliblement, quand cela s'en approchant prenait vie, sans avis préalable, sans raison et sans ménagement, la jambette de la destinée ou un sortilège le fit s'écrouler comme un édifice implosant.

N'existe-t-il sur cette terre que des *one-track-mind*, des cœurs mal placés, des êtres dénaturés où prime le chacun-pour-soi du je-m'en-fichiste? Qu'ils se targuent d'avoir accouché d'organismes d'aide de ci ou de ça passe, mais leur humanisme n'en est-il qu'un de pacotille quand, sans aucun remords, ils maltraitent ou chassent à la rue des marmots sans défense? Combien d'hommes, de femmes, se prétendant investis de tous les pouvoirs, brandissent la bannière de l'autorité pour abuser impunément d'êtres fragiles et sans protection?

Où aller? ... Vers qui me tourner? ... Que faire? Se sentir perdu doit probablement ressembler à ça. Un naufragé qui dérive de désarroi, ne désirant de mieux que disparaître de cette boule maudite. Pourtant, s'il existe quelqu'un dans ce cirque aberrant n'ayant nul besoin d'une tireuse de cartes pour prédire qu'aucun être ne viendra lui tendre la main, c'est bien moi, Luc Chénier. Le mal-aimé dont on se dispute la garde en faisant flèche de tout bois, mais dont personne ne daigne s'encombrer à longue échéance. On finit toujours par m'envoyer à la «scrap», telle une célibataire enceinte, atteinte de la lèpre.

Soudain, saute à ma mémoire la bévue monumentale de l'impardonnable confidence

faite à la vénale Della. Du sombre scénario qu'elle montait de toutes pièces pour entrer dans les bonnes grâces d'Annette, j'étais à mille lieues de le soupçonner. Comment dans son regard fuyant n'ai-je pu saisir au vol le mot *méchanceté*, pourtant imprimé sur son faciès à sept faces, soit une pour chaque jour, et n'avoir pu prévoir ce tuant coup fourré? En sous-estimant la perfidie fallacieuse chez cette hypocrite descendante directe de Judas Iscariote, la trahison n'allait pas veiller bien tard! Avant même d'entendre le coq chanter pour la troisième fois, la garce devait probablement jouir au point de s'en faire retrousser les orteils en vendant la mèche à sa belle-mère pour une poignée de «pinottes», servies sur le plateau d'une demi-vérité tordue.

Profondément chagriné pour minou, j'en fais d'ailleurs mon mea culpa, le geste ne rassasiait rien d'autre que mon besoin de vengeance, jamais celui de cruauté (ne m'étais-je pas fermement élevé contre la pendaison de Prince à Saint-Eustache?). Mais me vaut-elle une facture aussi vinaigrée? Qui sait s'il n'est déjà recueilli par des gens charitables, contrairement à mon cas... Toutes les chances de trouver un foyer d'adoption obloquent nettement de son bord que du mien. Car je ne peux miauler, moi, ni ronronner, ni offrir un dos duveteux que des mains se plaisent à caresser; je peux encore moins rendre mon look coquin et me frôler affectueusement aux humains!

Le paralysant chaos de mes pensées dissipées, je me remets péniblement du direct choc au coeur qui me passa au hachoir, me détestant à m'en mordre les doigts d'avoir décliné la suggestion de Guy Normand. Sa proposition de quitter le bitume du nord montréalais pour celui de l'est et devenir chambreur chez son beau-frère tient-elle toujours? Comment savoir? Pourquoi ne pas essayer de communiquer avec lui? Se montrera-t-il encore le Guy sincère, loyal, authentique que je languis de revoir plus que tout sur terre? Comme

Cendrillon ne partant alors que l'horloge indique déjà moins une? Arriverais-je avant le coup de minuit? Quelle perte de temps à brasser idiotement des idées suicidaires dans mon esprit désordonné plutôt que me grouiller à ne pas leur donner prise...

Bien qu'atrophie par la frousse de faire patate, un éclair d'espoir dissipe mes dernières pensées de mettre la clef dans la porte de mon existence pour l'éternité. D'une traite, je marche jusqu'au cabanon téléphonique le plus proche pour appeler chez un voisin des Normand, peu en moyens de s'octroyer le luxe d'une ligne parlante. Après avoir épongé mes larmes, «tiré la semelle» (reniflé), m'être mouché, je saisis l'annuaire et cherche le nom de Bénard que je repère sans trop de peine. Mes doigts tremblants font tourner le disque à cadran qui compose FR(ontenac) 7251. Un numéro déterminant enfoncé dans ma caboche, car il fera rouler les dés décidant si ma vie, soutenue que par un crin, tiendra bon ou cèdera pour me couler à pic jusqu'au fin fond du néant.

Après quelques minutes d'un face-à-face avec ce qui ressemble à un long tunnel noir sans fin, me parvient enfin la communication de mon fidèle compagnon à l'autre bout du fil. La brève, mais rassurante, fructueuse conversation qui s'ensuit, produit en moi l'effet d'un baume. L'écoutant religieusement, il me recommande en bout de ligne de retraiter vers mes bagages, de m'asseoir et l'attendre bien sagement. Un peu moins inconfortable dans mon être, je retourne aux marches du perron guettant patiemment la venue de mon camarade. Demi-heure éternelle suivie d'un summum d'apaisement en constatant avoir placé mon jeton sur le bon chiffre de la loyauté, quand ce sauveteur de dix-huit ans sort d'un bond du taxi stationné en bordure du trottoir. À son tour, le chauffeur descend et ouvre la valise de la voiture. Nous nous emparons du stock sur la galerie, vite entassé dans le coffre spacieux avec l'aimable concours du pilote de rue.

S'affaisse mollement le siège arrière du véhicule sous notre poids. Le conducteur tourne la clef du départ pour nous mener vers mon nouveau mode de vie, dont j'ignore les us et coutumes. S'enroulent sous les pneus, des verges et des verges de ruban-macadam d'un secteur que je chérissais profondément. La mort dans l'âme que ça se termine sur cette empoignante fausse note ! À présent, le sud-est me regarde venir. Et m'attend. Cet environnement tout neuf pour moi, mystérieux, incertain, ne peut faire autrement qu'enfiler un autre grain à mon chapelet d'inquiétudes. Que donnerais-je pour être entouré des miens à cet instant même ! Car en pareils moments, la famille unie prend son sens réel et l'entière signification de sa valeur irremplaçable. Peuvent sûrement nous instruire ses membres lorsqu'ils en sont coupés, temporairement ou à tout jamais.

Comment me traitera le secteur Hochelaga ? Ma nouvelle famille m'acceptera-t-elle comme il se doit ? Au haut de quelle pente m'acheminera le destin ? La douce qui descend bien ou celle qui dévale à pic ? Combien de temps et de gentillesse faudra-t-il enduire mes récentes blessures encore à chair vive pour qu'en disparaissent les stigmates ? Sur la patinoire de l'inconnu, la rondelle roulera-t-elle un jour vers moi ? S'habitue-t-on pour de bon des directs au plexus qu'un esprit malin décoche sans crier gare ? Celui que je viens d'éponger m'a quasiment mis knockout. Néanmoins, j'envisage de me remettre bientôt en équilibre. Pourvu qu'on m'accorde les secondes pour me relever avant le compte à rebours, sans quoi, cette fois-ci, je croupirai aux pieds de l'arbitre après les dix secondes réglementaires. Ne surtout pas se vendre l'illusion qu'un poids plume sans entraînement, embarqué contre son gré dans le ring de rapaces affamés, ne s'en relève chancelant après avoir encaissé les «jabs» répétés, les assauts sales et dévastateurs avec tout le déchaînement et le cannibalisme de la bêtise humaine. S'appuyer aux câbles des derniers instants du round

final en attendant le ding dong de la cloche pour être sauvé? Rarement... Ou jamais!

## CHAPITRE 8 - TRAQUER

Arrivée rue Dézéry, entre Adam et Rouville, la voiture de taxi s'immobilise, dépose ses passagers, qui en extirpent les bagages, et repart sur les chapeaux de roues comme si son chauffeur allait éteindre un incendie quelque part. C'est pourtant bien en moi que font rage les flammes de l'inquiétude, de l'incertitude et de l'inconfort, car ne me vient aucune trace des rues à l'est de Frontenac. J'entre comme dans une autre ville, différente, étrangère, intimidante, où tout se déroule comme si je rêvais sans pouvoir renouer avec la réalité.

Guy enjambe les quatre marches, fait tourner le bouton de la clochette encastrée dans la porte et trépigne d'une impatience qui se veut gaie, par sa hâte de me voir au final prendre pied sur son terrain. Apparaissent quelques secondes plus tard sa sœur Florence et le mari de celle-ci, Albert. Guy se charge des présentations. Tous m'aident à déposer mes vêtements, patins et effets divers dans le coin d'une chambrette gaie et intime, située à droite de l'étroit couloir près du vestibule. Ce petit nid devient pour moi mon nouveau port d'attache.

Je n'en reviens pas de la rapidité avec laquelle mes hôtes se sont unanimement mis d'accord pour m'accepter et m'héberger, moi, un pur étranger, sans me harceler de questions. On me donne même un coup de pouce pour ranger mes vêtements dans le chiffonnier. Deux longs miroirs encadrés ouvrent les portes de la grosse garde-robe pour entreposer chaussures, couvre-chefs, équipement, etc. Nous accueillons ensuite tous les quatre la salle à manger de dimension modeste, éclatante de propreté, dont les murs brillants ne mentent pas sur la pose d'une récente peinture beige.

Florence pourvoit gentiment à mon estomac en me proposant de l'emplir d'au moins

deux rôties, de quelques biscuits ou d'autre chose de plus substantiel. Vide depuis mes sandwiches du midi, ma panse ne se sent guère d'attaque à ingérer quoi que ce soit malgré l'heure tardive. Quant au reste du corps, il ressent l'urgent besoin de sentir les draps glisser sur lui, sans vouloir néanmoins fausser compagnie à Guy, qui vient in extremis de le tirer du gouffre. Refusant aimablement toute nourriture, j'accepte toutefois de clore la soirée avec eux, afin de mieux les connaître et qu'ils en sachent davantage sur mon pedigree. Leur unique progéniture de trois ans, Gérald, vient de s'endormir dans la pièce du fond. Quelques propos sont épluchés, dont celui des frais de pension, fixés à 7 dollars/semaine, lavage et repassage inclus.

Le duo d'amoureux, ne dépassant guère vingt-quatre ans, correspond fidèlement à la description faite par Guy. Mince brunette de taille normale, Florence promène fièrement sa gaieté naturelle, mais masque relativement mal une certaine rigidité qui dépasse sur les bords. Elle sait dépanner, en cas de besoin, et répandre le rire lorsque s'y prêtent les éléments. Sa moitié, Albert Godin, plus enjoué qu'elle, souffre misérablement à contenir son air de pince-sans-rire et ne met guère de gants blancs à l'appel du plaisir. L'homme au tempérament doux, pas très grand, assez costaud, puise sa subsistance dans une aciérie où il trempe différents types de ressorts pour véhicules lourds.

Vers les vingt-trois heures, chacun prend la direction du lit pour se ressourcer et se lever du bon pied en vue d'accomplir un labeur de qualité le lendemain. Avant de monter chez lui, au second étage du logement d'à côté, Guy m'avise qu'il viendra me prendre après le déjeuner. Nous entreprendrons le parcours côte à côte en wagon à perche jusqu'à la Kaméo afin de m'ajuster au nouvel itinéraire en tram dont je ne connais que les numéros.



Une certaine solitude fait toujours partie du voyage en p'tit char, inconvénient que défient quotidiennement ceux et celles qui œuvrent dans les grandes cités. Ne pouvant me permettre que ce moyen de transport, j'entrevois mes premières armes de rodage avec le double de difficultés dans mes déplacements, mais ça roule relativement bien.

Déjà quatre semaines à m'acclimater à ma nouvelle vie, qui me plaît à mesure qu'une journée en détrône une autre. Guy utilisant comme à l'accoutumée sa bicyclette pour se rendre à la Kaméo, je voyage, privé de la précieuse et divertissante compagnie de mon ami. Parcours monotone. Sans comptabiliser certains jours de temps gaspillés en interminables attentes sous une pluie diluvienne, accablé par une chaleur saharienne ou mordu d'un froid sibérien, à patienter jusqu'à ce que la perche d'un tram s'annonce et réduise le supplice.

Les fins de semaine estivales, lorsque la température se fait pimpante, il n'y a rien de mieux indiqué qu'un réel filtrage d'air, traitement-choc d'une mise au point complète de ma machine intellectuelle et corporelle. Pourquoi pas la plage «Sainte-Rose», renommée pour son eau limpide, son sable fin, ses jolies femmes et son site spacieux? Bien attrayant tout ça, mais, même en bécane, je manquerais de temps pour m'y rendre. Ça prend absolument une voiture... En louer une? Trop cher, trop cérémonieux!

Tel un dément, je grimpe en trombe chez les Normand et me dirige droit vers Yvette, l'aînée de la famille en lui chatouillant quelques mots dans le tuyau de l'ouïe, assez fort pour que l'entende son chum Bernard. Pourquoi elle, qui ne possède même pas de voiture? Lui, si. Yvette la dégourdie, la taquine, sait comment brasser les dés pour décrocher de ce dernier tout ce qu'elle désire en laissant rouler ses yeux enjôleurs. Aussitôt en mouvement, impossible pour le chum de résister à sa jolie «noirette», comme il l'appelle souvent, en

acceptant de nous conduire, elle, ses trois frères et moi.

Debout à l'heure du coq, du plumard aux sièges d'auto, nous sillonnons quelque cinquante milles sur des routes aux décors pittoresques, où les premières lueurs de l'aube nous bercent encore de leur douce fraîcheur matinale. Plus le lieu se rapproche, plus la voie se congestionne et les véhicules, pare-chocs à pare-chocs, réduisent leur roulement fluide à l'allure d'un escargot... le plus paresseux! Soupirs de soulagement tandis que la plage rêvée s'étale devant nous, coin paradisiaque dont sont serinées sur la place publique les vertus magiques, mais qu'une bonne partie de ses promoteurs ne connaissent ni du long ni du large.

Bien que brûlés de fatigue vu la chaleur suffocante, nous voyons un Bernard tout réjoui mener à bien le mandat de caser l'automobile au travers d'une centaine d'autres. Pour se détendre au plus sacrant, on s'éreinte à débusquer un tout petit espace disponible, mais situé à l'autre extrémité du site louangé et qui deviendra notre territoire pour la journée. Plus qu'à s'y rendre maintenant. Mais à quelle somme? Premièrement, savoir tant bien que mal zigzaguer au milieu d'une masse d'estivants aux fesses déjà sur le sable; deuxièmement, défier l'assiette solaire en feu; troisièmement, passer l'épreuve finale, mais non la moindre : ne pas écrabouiller la dignité ou la pudeur des dormeurs sur leur lit sablonneux! Tout ça pour se récompenser d'une «trempette» salvatrice tant méritée.

Rude compétition! Mes dons d'acrobate entrent en scène lorsque j'entaille cette plage recouverte de corps, où je m'applique tant bien que mal à ne pas perdre l'équilibre. Y en a pour tous les goûts. Accroupis... avachis... couchés sur le dos... de côté ou sur le ventre... assoupis ou réveillés... Et d'un éventail coloré des plus variés : bruns pâles, médiums

saignants, à moitié grillés ou semi-toastés; quelques-uns non suffisamment cuits, puis un petit nombre trop rôtis. À l'écart, le dos aux plaisanciers, j'enfile mon maillot de bain rien que sur une «chnolle».

Face à l'imposante nappe liquide, me voilà mûr pour l'ultime rafraîchissement, qui survient avant même que le bout de mes orteils ne touche l'eau. Venu d'un coin perdu, un ballon atterrit avec puissance à quelques pouces de moi et m'éclabousse copieusement. Quelques ablutions plus tard, cinq ou six mioches, surgissant en tornade pour récupérer leur objet de jeu, donnent suite à la seconde moitié de mon rinçage en me douchant du cuir chevelu aux chevilles. Plus la peine de vérifier si le liquide dans lequel je mouille a atteint la température souhaitée. Je complète le tableau de ce singulier baptême en m'immergeant le corps en entier pour le gâter quelques instants d'une détente incomparable.

Outre les ballons entre les mains de mômes dont il faut se méfier, une des règles élémentaires du baigneur prudent est de ne jamais se moquer éperdument du Roi Chaleur sans se couvrir au préalable d'une grande serviette de bain ou d'une couverture. Téméraire, je m'endors de surcroît sous les rôtissant rayons solaires. Résultat? Trente minutes suffisent pour qu'au réveil une étrange lourdeur s'abatte sur moi. S'ensuit peu après une fièvre d'éléphant superposée d'un mal-être, de picotements irritables et chauffantes brûlures partant des orteils montant jusqu'au front.

Afin de contourner la cohue de la plage et les engorgements du trafic, le retour en ville s'effectue vers seize heures. Pris de violents vertiges, il me tarde de parvenir à ma paillasse au plus sacrant et plonger dedans. Bien que l'auto dévore des milles du galon bétonné, les bouchées me paraissent de plus en plus petites, tandis que mon endurance accuse, quant à

elle, de moins en moins d'autorité. Le four dans lequel je roule augmente de température en raison d'un soleil en feu. Ces vapeurs de roussi émanent-elles du moteur ou de mon corps qui brûle?

Rendu au bercail, rien d'autre ne presse plus que le besoin immédiat de me déchausser pour soulager mes pieds endoloris et légèrement brûlants. Ces deux tisons rougis ne font que camoufler l'incendie ravageur qui fait rage sur tout mon corps. En enlevant mes vêtements abrasifs avec autant de facilité que retirer des marrons du feu, je me rends compte de l'ampleur du gâchis, puis m'allonge lentement tel un vieillard de quatre-vingt-dix-neuf ans sur mon sommier-braise. Côté droit... gauche... sur le dos... à plat ventre, aucune position, ne serait-ce que diminuer la flamme d'un tout petit degré, n'arrive à me procurer un gros grain de bien-être.

Après d'interminables heures, filtre enfin le matin au son d'oiseaux gazouillants. Ayant passé la nuit sur une corde à linge, je me lève encore trop fatigué pour grouiller, fiévreux, vêtu en peau de crabe. Mes pieds enflés, pesants, englués comme dans une colle forte, peuvent avec misère avancer d'un pas... encore plus péniblement entrer dans mes godasses. Me répugne l'absence au travail, mais m'y rendre dans un si lamentable état paraît tout à fait insensé.

Hormis une «overdose» de rôissage indélébile, qui pourrait regretter cette divertissante plage en ce dimanche au ciel d'un bleu si pur? En plus de jouir d'une rare et joyeuse randonnée en voiture, j'ai gagné le boni de contempler de magnifiques paysages champêtres et d'en capter la beauté infinie, se déployant sous ma vue tout au long du voyage. Rien de tel pour ensoleiller mes moments sombres et mon moral de quelques

degrés de... fraîcheur!

Par conséquent, trois jours d'affilée à couvrir le lit écrème mon salaire d'une trentaine d'heures. Autre tranchante brûlure qui heurte le portefeuille... Bof! Quelle importance... Du moment que j'empoche suffisamment pour acquitter mes frais de chambre, la suite passe au second tour. En cas d'urgence, où je tirerais la langue, me sera fidèlement acquis le secours inconditionnel du fiable Guy qui descend me rendre visite régulièrement, sans sauter une seule journée durant ma convalescence. Ce garçon aux milliers de cœurs m'apporte la preuve irréfutable «d'associer la vérité par ses actes que par la force de ses paroles» en me braquant sous le nez un large éventail de craquants billets de dix dollars que mes mains ne touchent en ce moment, vu ma répulsion face aux dettes. Par contre, ce rassurant filet de sécurité présent et futur (0 pour cent d'intérêt) rallonge de quelques pouces la perche de mon moral, sous la corde raide d'éventuels soucis financiers et émeut mon cœur qui rend grâce à l'amitié pure, inconditionnelle.

Actuellement, il ne me reste aucune autre option que prendre mon mal en patience, me tenir bien sage et mettre à profit ce congé forcé pour écrire quelques mots à mon père, dont ma dernière rencontre avec lui remonte déjà à plusieurs semaines.

Il me faut admettre que même avec la stimulante compagnie de mes camarades, je n'apprécie outre mesure la saison chaude dans une grande ville. Vaut parfois mieux se rafraîchir en bonne compagnie bien détendu chez soi et apprivoiser la chaleur avec sang-froid que de se brûler à rouler des milles en retour d'une baignade d'orteils. Mes potes et moi nous en tenons donc à nos loisirs usuels, telles baignades à l'Île Sainte-Hélène, séances de cinéma, parties de quilles, promenades au parc Lafontaine et quelques balades à

bicyclette. Mes amis possèdent leur vélo tandis que je dois en louer une au tarif prétendument bas de vingt-cinq cents l'heure. Tarif émulant celui des chaloupes du parc Lafontaine, dont certaines manquent d'étanchéité.

Un samedi après-midi, Gilles, le benjamin des Normand, me réclame d'urgence pour mettre à l'épreuve nos talents de cycliste. Bien que je n'aie pédalé depuis un bon moment, l'idée m'enchanté et j'acquiesce. Rendus chez le loueur, il me choisit un vélo que j'enfourche et nous voilà en route. Après avoir roulé côte à côte quelques minutes paisiblement dans des voies secondaires, nous débouchons sur l'une des plus grandes artères de Montréal, la rue de Lorimier, agitée et achalandée. Le mouvement des voitures aux vitesses pour nous casser le cou ne pardonne la moindre maladresse et nous incite à tenir poliment mademoiselle Prudence par la main si l'on ne compte terminer en ambulance ou se retrouver à la morgue.

Mais que faire alors que ma bicyclette manque soudainement de freins, dans une pente de surcroît et à trente milles à l'heure? Au moment même où je fonce avec quelques fracassants coups de pédales à la vue d'un feu vert, les freins sous mes pieds n'offrent plus aucune résistance. Je me rends horriblement à l'évidence que le cliquetis métallique d'une chaîne traînant sur la chaussée ne vient d'ailleurs que de mon propre vélo... Plus de chaîne, plus de freins! Plus de freins... .Brrr-brrr!! Ça bat quatre as! Et la chance d'une admission gratuite pour le prochain concert de harpes à la Maison du Père...

Devançant déjà Gilles d'une bonne longueur, je me lance comme une torpille, surpris moi-même de rouler plus vite que certains véhicules, mais en réalité ce sont eux qui ralentissent en voyant danser avec entrain ce collier de métal sous l'engin. Non loin où la

côte décroît, voilà qu’approche trop vite à mon goût une jonction extrêmement dangereuse. Par divers stratagèmes et tous les scénarios inimaginables, je me crève à immobiliser ma bicyclette... Sans succès. La trousse des moyens du bord envisagés me paraissant plus suicidaires qu'autre chose, je risque alors le tout pour le tout, n’ayant pour ultime choix que de violer effrontément les bases mêmes de sécurité en vélo.

Dans moins de vingt secondes, j’atteindrai la rue Ontario, intersection agitée, dont le feu écarlate coupe présentement la circulation. Celle de l’artère de Lorimier propulse toujours son flot de véhicules à vive allure et, dans ce dangereux couloir, je me vois charrier par le vent comme une feuille en automne. Pour l’instant, un geste extrêmement capital à exécuter : bien tenir les mains sur le guidon, comme si je serrais le cou de la mort qui me tourne autour, me plier légèrement vers l’avant tel un coureur en compétition. Toutefois lui... il peut pédaler! Des mouvements d’avant-arrière avec mon corps, comme sur une chaise berçante, produisent des lancées viriles qui valent l’effort. Par-dessus tout, je dois absolument obtenir le maximum de vitesse sur mon erre d’aller, avant que le feu d’arrêt sur Ontario ne relaye celui du jaune qui me rive inexorablement d’un œil agaçant prêt à surgir. Si par gentillesse il pouvait m’attendre (attends-moé ti-vert, j’vais tomber si té pas là...) encore un peu, rien qu’un tout petit peu... Vas-y mon vieux Luc, lâche pas! Pas tout à fait quarante pieds... À peine le temps peut-être pour prendre de court l’alternance des feux et débouler une mini prière de circonstance?... Ah! La chienne de vache! Comme pour me faire chier, la couleur citron laisse le tour à celle de l’enfer. Sprintant toujours à tombeau ouvert, je n’ose me questionner à savoir si je passerai... ou trépasserai!

Le trafic noir de la rue Ontario se garroche déjà en raz-de-marée dans les deux sens à l’instant précis où ma bicyclette atteint la proximité de cet embranchement dangereusement

achalandé. Filant telle une auto-patrouille en chasse, je me faufile désespérément entre la double rangée de véhicules afin d'amortir l'impact de la collision. Mais ils finissent par prendre de l'avance. En s'éloignant de la sorte, ils me laissent pour ainsi dire complètement à découvert, car sans les camions ou les automobiles parallèles à moi pour me servir d'écran protecteur, l'accident s'annonce inévitable!

Sur la voie transversale, quelques conducteurs vigilants, devinant le péril du pendentif foufou sous ma bécane, ralentissent ou appliquent les freins pour me céder le passage. Ouf!! Je viens encore de l'échapper belle!! Merci belle Ange Gardienne, tu viens de voler mon cœur en sauvant ma carcasse! À toi, je lèverai mon prochain double brandy aux cerises!! Dans une circulation plus dense et à pleins gaz, quelques petites secondes de plus et les roues meurtrières des véhicules allaient réduire sans pitié mon corps en fricassée. J'ai chèrement défendu ma peau avec l'énergie du désespoir. Dire qu'il y a quelques jours encore, je l'aurais vendue pour pas cher... Même donnée! Gilles, lui, me talonne toujours et me suit à la trace, l'air nerveusement inquiet.

Me voilà à présent hors de danger. Perdant graduellement de la vitesse, j'oblique progressivement vers ma droite, puis pour mettre le holà définitif à cette folle chevauchée, je prends le vélo par les cornes en faisant traîner mon pied droit, utilisé comme frein. Jamais une chaussure n'a mangé une telle... claque, mais mission «survivance» crie victoire dès que je m'immobilise près du trottoir. Enfin, tirant par les cornes le foutu deux roues, je me rends en bottines sur la première petite rue croisant De Lorimier et m'arrête là.

Pendant les quelques minutes à examiner ma bicyclette et replacer la chaîne, Gilles rapplique tout affolé, mais fort soulagé que je m'en sois tiré avec plus de peur que de mal.



Nous décidons de nous rendre chez le loueur par des sentiers moins suicidaires. Sans faire d'histoires, il reprend son corbillard à deux roues contre un engin aux freins susceptibles de... stopper! Depuis que je loue des bécanes, c'est bien mon baptême d'un véritable gros pépin... Ou mon réel gros pépin de baptême! Et mon dernier. Je prévois de m'en acheter une neuve en bâchant des heures d'extra à la Kaméo. En raison du conflit outre-Atlantique qui perdure, les possibilités d'*overtime* se présentent plus fréquemment. Pourquoi ne pas tirer profit de la manne tandis qu'elle passe et y donner un boum maintenant? Ça accélérera l'achat du vélo avant la saison des neiges. Bien beau projet en chantier... Mais ne jamais sous-estimer l'éventuelle venue d'une malicieuse fée qui pourrait encore, d'un simple trait de baguette magique, lui couper la tête... Car il y a loin de la coupe aux lèvres.

Trop longtemps sans nouvelles des miens, un petit voyage pour glaner avec eux des informations sur la situation familiale me ferait le plus grand bien tout en leur réservant une surprise. Dès le jour suivant, je n'ai aucune hésitation à prendre place dans l'autocar pour Saint-Eustache, où la moitié de la famille y gîte encore : Pierre, Clara et Léo. Outre le bonheur mutuel de se retrouver et déballer tout ou presque ce qu'on avait empilé d'anecdotes à partagées, cette rencontre très libératrice au foyer des Nelson, ajoute à l'air ambiant un enchantement inhabituel qui égaye mon cœur. À leur contact tout mon intérieur se met à valser, comme si je découvrais que la vie ne goûte pas si âcre après tout.

J'apprends ainsi que notre père habite toujours Sherbrooke et qu'ils comptent eux aussi lire sous peu deux ou trois lignes de sa part. Il exercerait son métier encore à la même pharmacie et garderait Miguel avec lui chez la mère de sa patronne. De n'avoir reçu de papa aucun rebond si court soit-il à mon dernier message, ils se disent peiné pour moi et partagent ma profonde déception. L'espoir d'une lettre d'Auguste pour bientôt? ... Après

tout ce temps...?

Rares se font entendre les vents d'information se rapportant à Guillaume qui, semble-t-il, se fait muter d'une base militaire à l'autre, l'éloignant chaque fois du Québec. Il prévoyait et souhaitait lui-même qu'on le dépêche pour combattre outre-mer. L'aviation canadienne, rappelait-il, est remplie d'imprévus. L'aîné peut fort bien élire son campement en permanence à Montréal ou résider encore quelques semaines au baraquement de Summerside, Île-du-Prince-Édouard. Tout dépend du courant que prendront les événements, reliés au fil de l'avance alliée en Europe.

Si, contrairement à leurs victimes, ces charognards impunis qui allument les guerres et les glorifient faisaient automatiquement partie de la première ligne de feu, les «recordmen» de l'horreur utiliseraient sûrement la pédale douce... et peut-être même le frein! Bien sûr, combien est-il est aisé et sans risque de jongler avec le destin des autres lorsque leur propre vie n'entre pas en jeu. Ministres, conseillers de Présidents ou têtes dirigeantes devraient décider au milieu même du champ de bataille, lors d'une trêve ne durant que quelques furtives minutes, si l'on signe le cessez-le-feu ou si l'on laisse la tuerie se poursuivre. Protégés par de puissantes armées, aucun scrupule, aucune barrière ne les arrête pour semer des germes de mort, de cruauté, de maladies, de souffrances et destruction par des attaques d'agression ou de possession. Terrés dans leur bunker d'immunité inattaquable à titre «d'honorables», ils font preuve du beau courage de celui qui gueule «En avant lé braves! ... lé v'là qui arrivent, moé j'me sauve...» Ils atteignent cependant leur but en nous servant diverses salades putrides, brassées de motifs douteux et finement aspergées de vinaigrette à mensonges qu'on avale comme une tarte à la crème. Considérés par certains comme des héros qu'on porte stupidement aux nues, ce sont pourtant eux les véritables assassins. Mais

encore là, aucun n'admettra jamais sa responsabilité, car les crimes sont souvent commis avec la complicité de sirènes religieuses; Révérend Untel et ses tueurs armés; d'incertains Prophètes; grands Prêtres chasseurs de fortunes. Paradis aux fidèles terroristes, etc. S'en lavent donc les mains toutes ces bonnes gens qui n'ont fait qu'accomplir leur devoir ou obéir aux ordres...

La compagnie exaltante de mes frères et ma sœur me fait savourer chaque minute de cette merveilleuse et particulièrement distrayante journée. Quel dépaysement tonique à les suivre au poulailler cueillir des œufs, à l'étable soigner les chevaux, à la porcherie nourrir les pourceaux! On m'apprend même à faire couler le lait de trayons des vaches! Je me sors de toutes ces tâches avec les honneurs du fermier chevronné.

Après un copieux souper de campagne, l'inexorable et mortifiant moment du départ me fait signe et, là, je dois me piler sur le cœur, sinon mon retour en ville risque fort d'être reporté. Cet effet de vide au terme de tels contacts me laisse à tout coup un arrière-goût mélancolique auquel je ne pourrai jamais enlever les menottes.

Toutefois, cette séparation laisse entrer en moi une perception inusitée du vide usuel de brassage intérieur en tels cas : l'amère désillusion qui vient la pigmenter. D'avoir vu ainsi une large tranche des miens fichtrement bien adaptés à ces cultivateurs sans héritier, je n'ose mettre sur table que depuis mon retour en ville, l'intérêt de mes jours s'appuiera en grande partie à reprendre notre titre de «famille», effrontément appelée «noyau de la société». Le fait d'avoir suggéré telle utopie à mon père dans ma première lettre renferme là mon plus âpre remord et, depuis, l'illusion ne déroutait pas de me brûler l'âme de réprobation, comme ces ventouses enflammées qu'on collait au dos de maman pendant

son calvaire.

Soixante-douze heures suivant ce voyage fort agréable, je ne m'attendais pas du tout, et avec une telle rapidité, à capter un signal de Guillaume, devenu du jour au lendemain un vulgaire fugitif, selon les dires de l'Aviation canadienne. Portrait d'antihéros, le pilote Chénier veut par cette désertion démontrer à sa méthode que la bravoure ne se mesure point au nombre d'hommes qu'on peut liquider, qu'ils soient les bons ou les vilains. «Pas plus, explique-t-il dans sa lettre, j'accuse de lâche celui qui refuse de récolter la tempête de vents d'horreurs semés par les éteignoirs d'une paix durable, auxquels on décerne avec éclat le titre glorieux de CON (Croix de l'Ordre Nouveau), en leur épinglant la décoration qui l'accompagne.» Connaissant mon grand frère mieux que quiconque, le cas de Guillaume Chénier ne cadre ni avec la catégorie de super héros, ni avec celle de sale déserteur. Bien que dans l'opinion publique, celui-ci fasse continuellement figure de Judas ou de dégonflé, il ne représente pas nécessairement le cliché projeté du fuyard ou de celui que l'on s'invente.

Règne en cette fraîche soirée de septembre 1944 une paix absolue dans la sympathique demeure des Godin où, couchés tôt dans la pièce arrière, les époux dorment du sommeil du juste. Après quelques pages de lecture sur les pouvoirs bienfaisants de l'autosuggestion, je souffle l'ampoule de ma chambrette. Pas tout à fait engouffré sous mes draps, vers les vingt-deux heures, un bruit sec à l'avant me fait légèrement sursauter. Attentif, je tends l'oreille et attends. Pourquoi n'utilise-t-on pas la clochette?

On frappe une seconde fois en n'y allant guère de main morte, et avec l'insistance d'en devenir inquiétant, car ma chambre située tout près, me fait bondir hors du lit, puis enfile

nerveusement mon pantalon.

Sans prendre la peine d'éclairer, quatre enjambées suffisent pour me rendre au porche. Malgré ma peur au ventre, j'ouvre d'une main hésitante. Me fait face un duo de pièces d'hommes intimidants, mesurant plus de six pieds chacun. La charpente du premier emplit à elle seule l'encadrement de la porte. Revenu de ma stupéfaction, mon aplomb reprend ses sens en voyant Albert Godin, réveillé par le bruit, apparaître au couloir. Le plus carré d'épaules s'identifie comme policier spécial des Forces de l'Air du Canada. Sa carrure, sans s'y tromper ferait rougir l'Arc de Triomphe. Il me débite d'un ton monotone :

— C'est bien toi, Luc Chénier, frère de Guillaume, pilote dans l'aviation canadienne?

— Oui, oui, je suis bel et bien Luc, le frère cadet de Guillaume Chénier.

— Il est actuellement détenu ici à Montréal, dans une prison pour désertion et désire te voir sans faute le plus tôt possible!

Ce disant, il me remet un morceau de papier sur lequel sont griffonnés l'endroit du cachot ainsi que l'heure des visites. Sans aucun autre commentaire, les colosses pivotent ensuite sur eux-mêmes et disparaissent dans la nuit froide et opaque. Encore sous le choc, je me tourne vers le pince-sans-rire qui vient d'activer le commutateur, nous sortant de l'ombre du corridor.

— Eh bien, Albert, comme visite surprise c'en est toute une de taille! Que penses-tu de ça?

— Je t'avoue sincèrement Luc avoir senti quelques gouttes de sueur lorsque j'ai aperçu

ces deux imposants pans de mur.

Les émotions fortes remises à leur registre normal, chacun retourne se canter un œil, non sans que fourmillent dans mon intellect une foule d'interrogations liées à Guillaume. Que fait-il derrière les barreaux? Comment en est-il venu là? Pourquoi lui? Le traite-t-on bien au moins? Sa détention va-t-elle durer longtemps?

Ne dormant que d'une pupille cette nuit-là, je reste sur mon appétit quant aux heures de repos. Suite à cette journée, où la job me semble s'être rallongée, d'un trait j'enfile une bouchée et fais route vers l'adresse en question. Elle correspond à un vieil immeuble de bureaux à trois paliers, transformé par les événements en centre de détention militaire à sécurité maximum. De l'extérieur, fusionné aux rustiques habitations et aux bâtiments contigus de briques antiques, rien ne laisserait soupçonner sa vocation de geôle autrement qu'en y pénétrant. Derrière le portique, un sergent militaire (SP) armé m'arrête, exigeant une pièce d'identité, puis me fouille avant de me laisser la voie libre.

L'intérieur de la bâtisse reproduit la réplique exacte d'une caserne de recrutement, parsemée ici et là de petits studios dont quelques-uns sont inoccupés, tandis que les autres connaissent une activité fébrile. M'enfonçant vers le fond à travers les couloirs manquant d'éclairage, je radiographie d'innombrables cellules abritant pour la plupart des fugitifs. Dans l'une d'elles, je repère un Guillaume tout rayonnant qui constate ma présence et, malgré le contexte, nous rencontrons la félicité en personne. Le garde armé débarre la cellule, laissant sortir mon frère, et nous escorte jusque dans une petite pièce moitié bois moitié verre à l'usage des visiteurs. Il nous y laisse seuls, mais n'en relâche pas moins sur nous son œil constant de l'extérieur du parloir. Ayant presque toujours vu l'aîné tiré à

quatre épingles, je peine à me rentrer dans l'idée sa radicale métamorphose vestimentaire.

— Pour l'amour du saint ciel qu'est-ce que tu fabriques dans ce damné coqueron et pourquoi t'a-t-on déguisé d'un accoutrement à la chienne à Jacques?

— Eh bien, dès qu'on m'a écroué ici, les autorités de l'établissement m'ont tout enlevé : vêtements, portefeuille, montre, monnaie, biens personnels... Quant à l'imitation de pyjama que je porte actuellement, il sert à identifier les détenus de cette «pension familiale».

Sans gosser davantage, Guillaume me brosse un tour d'horizon de son fameux périple qui l'a conduit jusque-là :

— Tu sais Luc qu'aspirant toujours explorer la voûte des cieux de plus près, car les affaires célestes prennent en permanence le dessus sur moi, je reçois un télégramme durant mon «furlough» (congé) chez madame Villemure. Le quartier général m'ordonne, le matin venu, de prendre la route du Yukon, dans les Territoires du Nord-Ouest, en vue d'un vol de reconnaissance. Depuis des mois que je me bats avec des tâches ingrates pour participer plus activement aux hostilités, il commençait à être temps...

— Veux-tu ben m'dire pourquoi t'es tellement pressé de mettre ainsi ta vie en jeu? Est-ce par patriotisme? Le goût de l'aventure? Ton penchant pour les risques ou quoi?

— Oh non, ce sont bien les dernières raisons! Je ne saurais vraiment te dire la véritable. En fait, il y en a des tas dont celle que je t'expliquais tout à l'heure.

Je sentais que ses dires sonnaient un peu faux et que ses raisons devaient étrangement

être parentes aux miennes à des périodes où moi de même je voulais me détruire. L'aîné poursuit :

— Les préparatifs du départ vont bon train. En fait, m'apprêtant à partir, on me livre un autre télégramme m'avisant d'ignorer le précédent. Faisant fi du second, comme si je ne l'avais pas reçu, mes bagages se bouclent et, défiant les ordres, je pars malgré tout... Gare Windsor, plus près d'ici? Choix logique? ... Sûrement pas! ... C'est justement par-là que transite le gros des Forces armées. Je file donc à la gare Jean-Talon où l'on y compte moins de MP, mais suffisamment pour tomber dans leurs pattes là aussi. Me voit déjà à son bord le premier train pour Winnipeg, point de correspondance, où je dois descendre pour ensuite attraper celui d'Edmonton. Quelques jets de vapeur plus loin, deux policiers militaires sondent les figures et, dans le doute, exigent les papiers d'identité. Des compagnons d'armes s'empressent de me dissimuler à l'intérieur du mince espace entre deux bancs retournés dos à dos pour ne pas me faire pincer. Ce n'était plus un secret de Polichinelle qu'un mandat d'arrêt, récemment lancé contre moi par l'Aviation canadienne tenue en haleine, avait mis ma tête à prix dans le Canada tout entier.

— Mais comment se sont-ils pris pour démasquer ton intention de désertir?

— C'est simple comme l'œuf de Colomb. Le deuxième télégramme m'ordonnant d'en confirmer la réception par ma signature ou un appel, je n'y donne suite et joue l'ignorance, ayant dans ma tête de mule de partir quand même envers et contre tous. Rendu à la gare d'Edmonton, je distingue, oh, surprise de surprise!, rivetés sur le quai, deux agents de la police militaire aérienne, qui me guettent gentiment et me cueillent aussi facilement que minet attrapant une souris, puis me ramènent à Montréal pour m'écrouer en tant que... renégat!



Quelle famille! Après les soûlons, les délinquants, les voleurs, les futurs bandits, voilà que maintenant apparaît au palmarès glorieux des Chénier un piètre transfuge! ... Bienvenue dans la Confrérie des Propres à rien, vieux frère!

— Au fait Guillaume, en as-tu pour longtemps de cette garde à vue? Qu’advient-il de toi après ton incarcération?

— Je n’en sais absolument rien et nul ne peut le dire, sauf les hautes instances militaires qui me jugeront en temps et lieu.

Pas de quoi se rouler par terre, mais le moral de Guillaume atteint néanmoins un niveau d’humeur plutôt surprenant du fait qu’il s’avoue parmi les moins mal pris. Inversement aux prisons civiles où l’on applique le règlement sévère à la virgule, ici on ne dose guère les minutes au compte-gouttes, ce qui nous permet de bavarder davantage. Servi à souhait par des «anges gardiens» qui ne le quittent pas d’une... aile, mon frère me confie ne tenir aucunement rigueur à ses geôliers qu’il considère plutôt comme des frères d’armes. Personne, et encore moins la consigne, ne les obligeait à m’avertir de sa détention lorsqu’il leur demanda la veille au soir. Pas question surtout qu’ils envoient quelqu’un d’autre accomplir ce devoir primordial pour un compagnon prisonnier dont les ennuis réels ne montrent pas encore leurs vrais visages. Pour eux, c’est sacré... comme en mission officielle.

— Comme tu l’as constaté Luc, ils ne font jamais les choses à moitié et voulaient s’assurer de te voir, toi en personne et nul autre que toi.

— Mais pour l’amour, comment as-tu pu dégotter mon adresse si rapidement?

— Aucun embêtement avec ça non plus! À ma requête, un des «anges» l’a obtenue en appelant Pierre à Saint-Eustache. Tu lui avais laissé lors de ta dernière visite... Et toi, comment se fait-il que tu ne pensionnes plus chez tante Annette?

Je lui ai débobiné le film des événements qui provoquèrent mon rejet barbare de chez elle dans le gros trafic. Il écoute scrupuleusement mon histoire, se serrant les dents pour cacher sa répugnance à un tel «sans-cœurisme». La conversation se détourne alors sur un thème moins lugubre, toujours vivant en moi : être témoin d’une seconde naissance des Chénier. Guillaume, pour sa part, le souhaite ardemment, mais dans sa position actuelle, il se voit indubitablement poings et pieds liés. Il m’assure cependant qu’il va y donner écho, dépendant d’événements à venir. Pour le moment, l’écroué me prie d’aviser de sa détention Aline, son amie de cœur, qu’il ira voir aussitôt libéré.

Au terme du parloir, nous formulons l’au revoir rituel qui vient clore un fervent et nourrissant contact. Toujours cet assidu pincement familial ressenti avec tant d’acuité, comme l’exige la règle en pareilles circonstances. À tout hasard, je suis ardemment persuadé qu’à tout peser, les chances de revoir l’aviateur vivant deviennent d’évidence plus fortes en le gardant sous les verrous que dans la carlingue d’un Spitfire.

En raisonnant ainsi, je me heurte ni plus ni moins à une flagrante contradiction qui m’effraie, car lorsque la cour martiale entrera en jeu, sûr et certain que l’aîné s’attend dangereusement au pire. Le châtiment capital infligé à tout membre des Forces canadiennes reconnu coupable de désertion au suprême degré conduit incontestablement au peloton d’exécution. Cette éventualité enlève beaucoup de saveur aux retrouvailles d’avec mon frère. De tendance méfiante, je redoute ces procès militaires, sans toutefois croire qu’on le

passera aux armes. Ne sacrifie-t-il pas les plus valables années de sa jeunesse, mettant de surcroît sa vie en danger, pour défendre le pays?

## CHAPITRE 9 - PROVOQUER

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la période d'incertitude que traversent Canadiens français et autres Canadiens ouvre, à Montréal en 1944, le rideau sur un décor à la fois gris et enjoué. Les gens laissent transparaître gaieté et nostalgie en même temps. Un peu comme s'ils s'amusaient exclusivement «du dehors», comme pour fuir l'image intérieure d'un fils, frère ou fiancé qui ne rentre plus du front. Peut-être espèrent-ils chasser de leur cœur tourmenté ce conflit qui, dans ses griffes, vient ravir chaque semaine à leur famille des milliers de conscrits.

Le quotidien de nombreuses familles devient l'estrade de séances pathétiques, bouleversantes, voire dramatiques. Se versent des torrents de larmes, se font entendre des sanglots étouffés, se devine la souffrance, silencieuse, mais caustique comme du vitriol, du militaire qui part au combat. Qu'il s'agisse d'amours naissantes, d'idylles inachevées ou d'unions solidement moulées, c'est le cœur brisé et les poings serrés qu'ils vivent atrocement les déchirements de la séparation.

Combien de soldats, heureux de rentrer chez eux pour un congé de quelques jours, retrouvent leur très aimée au lit avec un autre homme ou envolée du nid? Semblables tragédies viendront noircir le registre déjà saturé de catastrophes qu'engendrent les hostilités. Sans oublier les millions d'êtres humains transmués en chair à canon, se faisant déchiqueter et réduits en bouillie aux champs de batailles sur l'autre continent. Dans son carnage perpétuel, la lutte armée met tout à feu et à sang avec ses violences redoutables, ses effroyables machines à massacrer. Se livrent des combats d'une sauvagerie inouïe sans bornes. Comme si, de guerre lasse à s'entre-tuer, les forces antagonistes se lançaient

désespérément dans une sanguinaire et dernière offensive «coup de grâce» afin d'en découdre une fois pour toutes avec l'ennemi.

Par ailleurs, de multiples mobilisés des trois forces militaires en permission ou à l'entraînement font leur apparition-surprise, principalement en soirée, dans mille et un sites de divertissements : bars, restaurants, hôtels, pistes de danse, etc. Le jeu de quilles gagne la faveur des plus actifs, tandis que d'autres préfèrent simplement se tirer une bûche, seuls dans leur coin, à siroter bien tranquilles un soda ou une bière. Coupés d'un chez-soi, ne finissant plus de se faire déporter, sans personne avec qui bavarder, ils s'évadent dans leurs rêveries lointaines en écoutant «It's been a long long time» ou «You belong to my heart», derniers succès au palmarès américain. Conscients que constamment au-dessus de leur tête est suspendue l'épée de Damoclès, ils n'osent imaginer ni le moment ni le coin de l'Europe où une «bébelle» de mort viendra atrocement émietter leur vie, leurs espoirs, leurs amours...

Fonctionnent à plein régime les juke-boxes, puisque certains combattants adeptes de la retrouvent en ces lieux bénis la chaleur accueillante d'une épaule féminine. Dès les premiers échos d'un slow langoureux, le gars en uniforme en profite pour réduire la marge d'espace permise entre lui et sa partenaire pour l'étreindre de très près, comme si c'était sa du cygne. Quelques établissements interdisent toutefois le «collage» dans leur enceinte où des «bouncers» (videurs) sont engagés pour appliquer la règle. L'épaule d'oublieux sentira une gentille tape pour les rappeler à l'ordre. Rien n'empêche que parfois les «sourds... d'épaule» se font escorter de manière discrète jusqu'à la sortie et diplomatiquement montrer la porte. Moins d'ennuis cependant avec les aviateurs qui, eux, sont mieux entraînés aux... «décollages»!

Cette époque-là, où font rage les combats en Europe, braque simultanément les projecteurs sur le «boogie-woogie» et les «zoot-suits». Enrichie de ces deux ingrédients explosifs, jamais Montréal n'aura connu aussi impétueuse et intense frénésie, pas seulement sur la scène musicale, car la métropole est devenue le théâtre de mille activités grouillantes de vie. On aurait dit que tout le monde visait à profiter de tout au cas où la guerre traverserait le continent pour se rendre jusqu'ici.

Reconnus comme ceintures noires en boogie-woogie, les «zoots» aiment surtout s'afficher en public et, ainsi sous les feux de la rampe, éblouir la galerie tant par leurs jambes performantes que par leurs excentricités. Les femmes adorent être vues à leurs bras et se disputent leur faveur comme partenaires de , bien souvent au grand dam du petit ami mis en veilleuse, tel qu'il m'arriva un certain samedi lors d'une soirée dansante. Plus âgés que moi, ils me servirent un bel avant-goût de leurs méthodes fantasques. Naturellement, cela ne manque pas de provoquer des étincelles de jalousie, de frictions, d'engueulades, voire des bagarres où, dans bien des cas, le diable s'en mêlant, la police doit... démêler tout ça.

Le zoot-suit doit son nom à sa tenue vestimentaire d'une excentricité inimitable et bien à lui dans ce domaine. L'ensemble, au look criard, expose un veston bien particulier qui se prolonge exagérément jusqu'à mi-cuisses. En contrepartie, il donne la réplique aux épaules par sa largeur excessive, s'affinant vers le bas un peu comme la forme d'un «V». Quant au pantalon, montant cinq pouces au-dessus de la taille, il défavorise nettement le siège et le haut des genoux par sa coupe trop ample. Il s'amincit graduellement rendu aux chevilles, qu'il compresse d'un généreux revers ou «turn up». En guise de coiffure, un chapeau feutré, d'apparence baroque au rebord démesurément large, se prête bien à sa tête d'intimidateur

qui aime provoquer. Attachée à sa bretelle «pompiers», la chaîne porte-clés ultra longue serpente de la cuisse au genou, puis remonte pour se perdre dans le gousset du pantalon. La chemise aux couleurs flamboyantes est relevée d'une cravate très évasée aux motifs extravagants. Pour finir, le «zoot» porte des souliers noirs et pointus, reluisants comme un camion à incendies. Voilà une facette du zoot qui, en groupe, dicte sa loi un peu partout, mais particulièrement sur les pistes de , son lieu de prédilection.

Se façonnant une quelconque réputation, les adeptes de cette mode deviennent en quelque sorte les ennemis publics d'une certaine couche de la population, notamment celle des matelots. Eux aussi maîtrisent l'art de danser qui n'a rien à jalouser à celui de cogner, et jouissent évidemment d'une cote de popularité solidement établie auprès de la gent féminine.

Ne représente de secret pour personne la rivalité palpable et féroce entre les deux clans. Quand une cargaison de marins dont le navire mouille au quai Dézéry lance les amarres pour se ruer ensuite vers la réputée salle Saint-André, la dégénère inmanquablement en altercation houleuse... l'amusement, lui, en bagarre générale!

En ce fameux samedi soir, au bras d'une amie, je pénètre dans la dite salle pour jambes fringantes où s'entassent spectateurs et participants. La soirée s'amorce sur un frénétique boogie-woogie conviant les urs qui s'avancent alors par couples au milieu de la piste, non loin de l'orchestre. Quelques matelots quittent leur chaise, choisissent parmi les spectatrices assises une partenaire et vont s'allier aux autres sur le plancher bien astiqué. C'est en nous levant pour aller danser qu'un zoot-suit me joue le coup de cochon d'attraper ma compagne par la main, comme si elle lui appartenait, l'entraînant vivement vers la zone

dansante. Je ne sais trop, la jalousie ou quoi donne naissance en moi à une rage si pénétrante me piquant au vif que je songe à régler ça selon ma propre recette... Mais me ravise et me rassois aussitôt à la pensée qu'une riposte, si légitime soit-elle, me chasserait avant même de percer le cercle des pieds agiles. Les voyant tous deux se payer la traite aux deux cents à l'heure et embarquer ça sur ma facture, je retiens l'explosion interne sur les bords en cherchant plutôt à concocter un plan pour récupérer ma partenaire. Je n'en aurai point l'occasion puisque le hasard se chargera lui-même de disposer les pièces du puzzle. Il suffira, quelques exhibitions de danse plus tard, d'un accrochage «accidentel» zoot/marin pour que les fils se touchent et mettent le feu aux poudres d'une salle déjà sous la T.N.T. Par un boogie-woogie endiablé, éclate sur-le-champ une furieuse bagarre digne des célèbres séquences de saloons du vieil Ouest de l'Oncle Sam.

Tel un nid d'abeilles qu'on vient de perforer, le centre de la salle ne bourdonne plus que chaos, tohu-bohu et panique indescriptibles, alimentés par des belligérants infatigables qui se tapent dessus à poings rougis avec un cœur ouvert n'y allant guère avec le dos de la cuillère. Cris de frayeur... de détresse... d'appels à l'aide... Femmes affolées cherchent désespérément à fuir ce cercle d'enfer afin d'esquiver les coups et les corps qui volent, tantôt planant, tantôt piquant du nez.

Dans l'espoir d'adoucir les mœurs, les musiciens arrosent cette manifestation spontanée d'affection aux accords d'une pièce à succès «Come closer to me.» (Viens tout près de moi!). De leur côté, débordés et inaptes à endiguer l'effusion de violence, les videurs alertent les gardiens de la paix, civils et militaires qui prennent d'assaut la salle, s'efforçant de mettre un terme aux épanchements des antagonistes. Jugulée à un bout, l'hémorragie reprend à l'autre extrémité, mais finit par se coaguler en dénouant le nœud des règlements



de compte.

Pour ma part, ayant eu la déveine de me faire enlever ma partenaire par un zoot-suit, je récupère au moins quelques rires en voyant un matelot en train d'apprendre au ravisseur les conséquences de la violation de partenaire. Avec un solide *uppercut*, il lui fait tituber une valse avec les chaises. Toute une dégelée! Lors de cet entracte vaudevillesque, je galope vers le dehors et aperçois là-bas donzelle zoot-suit dont la tête se dévisse presque en tentant de me repérer. Pour le peu qu'elle m'intéresse maintenant, elle ne fait plus partie de mes plans.

La guerre stimule chez cette jeunesse de conscrits en devenir une rage de vivre leur dévorant les tripes comme si, à plus courte que longue échéance, une balle, une grenade, un obus ou une bombe allait sceller définitivement leur séjour sur terre. On perçoit déjà le pouls des futurs candidats pour l'abattoir battre d'une cadence différente en ces temps troublés, quoi de plus sensé donc que celui des civils modifie parallèlement son tempo. Même les tenanciers de «barbottes» (tripots de jeux), «blind pigs» (excellente gnole clandestine ou «bagosse» d'alambic), loteries chinoises (sous le manteau) et bordels (sous l'aile de la police) voient leur entreprise se muer de la veille au lendemain en poule aux œufs d'or. Comme des centaines de cabarets montréalais qui traversent leur période dorée. Bat son plein la vie nocturne qui dame nettement le pion à celle du jour. La métropole n'usurpe sans contredit son titre de ville majestueusement ouverte à tous les excès permis.

Se produit bizarrement en moi quelque chose d'indéfini, d'indécrottable à identifier : un curieux amalgame d'insécurité, d'inquiétude et de crainte. N'allais-je pas à ma majorité, c'est-à-dire dans quelques mois, recevoir ma lettre d'enrôlement obligatoire?

M'interrogeant avec sérieux sur le peu d'issues dont disposent ceux de mon âge, je n'envisage tout de même pas qu'on me suspende de force une arme à l'épaule, mais un choix plus éclairé m'embarquerait, soit défendre ma patrie, le Québec. Non me battre pour un Canada de petite succursale au service de l'Angleterre colonisatrice, qui détient toujours le record peu enviable d'avoir empoché le plus d'années de guerre à son actif, d'attaques d'agression et de possession. Si tous les soldats du globe désertaient ces cliques de hauts gradés militaires, fossoyeurs d'une légion de personnes sur tous les continents, ne seraient plus supprimés des êtres humains, mais du dictionnaire le mot GUERRE... faute de combattants!

Dressés à obtenir de la presse parlée et écrite le progrès des Alliés outre-Atlantique au gramme, nous en apprenons quelquefois davantage par les vents du moulin à potins, surtout ces jours-ci le faisant tourner d'une vitesse à casser les pales, sur la capitulation imminente du Japon. Entendre à la longue que le câble des hostilités outre-mer serait éminemment sur le point de se rompre produit dans multiples milieux le même effet qu'un aimant sur du bois. Depuis le début du conflit armé des tas de civils se sont imperméabilisés à semblables cancanes, mais peut-être tomberaient-ils pile cette fois-ci?

Pour l'instant, je classe sur la dernière tablette les heures additionnelles en vue de m'offrir la bicyclette rêvée. Mes soirées se consacrent tout entières à Guillaume dont la détention remonte à plus d'une semaine. Son amie Aline vient le voir régulièrement, lui apportant fruits et petites douceurs. J'ignorais à peu près tout sur ce délicieux petit bout de femme, le devançant légèrement en âge. Lors de nos rencontres à la prison, elle se révèle d'un charme sans prétention au plein de gentillesse découlant de sa vibrante personnalité.

Cette visite s'étire de quelques minutes supplémentaires, rendues possible grâce à l'indulgence de l'ange armé, mais s'annonce déchirante, car touchant déjà à sa fin. Effectivement, l'aviateur nous prévient de son départ imminent vers Deebert puisque, dès son arrivée, il eut à braver des juges militaires. Après que ses pairs l'aient entendu, refusant de croire à un geste purement innocent, le renégat Chénier s'en sort quand même pas trop éclopé et veinard malgré tout. «Remerciez-en votre conduite antérieure sans tache et vos deux médailles de guerre qui vous servent de bon parachute si vous n'écopez d'une peine plus grave de désertion... Que la tentation de recommencer ce petit jeu ne vous prenne, sinon comprenez bien notre devoir de ne pas nous montrer aussi cléments si vous commettez la suprême erreur de revenir devant cette Cour», précisa le juge. À la semaine déjà passée en tôle, on lui colle trente jours additionnels qu'il purgera à Deebert. Le tribunal l'oblige en plus à défrayer les coûts de son voyage ainsi que ceux des «anges» qui l'ont pincé à Edmonton. Répartie en montants égaux, on prélèvera cette somme sur son salaire. Il reprendra ensuite le collier comme avant. Telles sont les toutes dernières mentions de mon frère Guillaume.

Des fois, je préférerais ne pas recevoir de nouvelle du tout... par crainte d'une seule venant du ministère de la Défense annonçant sa disparition. Rien à fouetter un chat, me répété-je en relisant la lettre du grand frère, je prendrai les bouchées doubles en labeur et finirai bien par m'enlever du bonnet cette entreprise de nous retrouver tous les sept à la même table... Du moins pour l'instant. Ce doit être cela griffer un contrat sans en étudier les clauses : s'embarquer et ne pas trop savoir quel rivage attend l'embarcation.

À la longue, prenant le dessus sur moi, la lassitude me contraint à ralentir, même au risque de perdre en salaire quelques petites heures, en retour cependant d'un abrègement

de quelques longs moments d'écœurement chronique que je transforme en petits congés salutaires certains après-midis. Je laisse donc la poussière couvrir l'idée du vélo neuf. Mon exutoire trouvera alors refuge dans les cinémas peu coûteux de la «Main» (rue Saint-Laurent) tels le Midway ou le Roxy. En bonus du programme régulier, comprenant deux grands films, un épisode de Superman plus les actualités, le premier en remet par divers spectacles sur les planches, où se produisent magiciens, instrumentistes, ventriloques, musiciens, virtuoses de la voix...

Dès que le cafard remontera à la surface, mon agenda me rappellera ce divertissement nouveau genre peu orthodoxe qui mûrissait dans ma tête depuis un certain temps : la promesse de revisiter les alentours du théâtre Gayety pour y tremper mes yeux affamés et goûter ce chocolat suprême récemment mis sur le marché. Aussi exquise que controversée, la célèbre danseuse Lily Saint-Cyr, dont le nom est répété par toutes les bouches, et le corps convoité de plaisirs de la chair par tous les yeux. Un embêtant conflit de conscience menace toutefois de contrecarrer mes desseins immoraux.

Hélas, en raison de la santé précaire de mes finances, je devrai choisir entre Lily et un joli chandail de laine aperçu au magasin du coin en allant au Midway. Ah! Si le bon père Pacifique m'honorait de sa personne en ce moment, il me guiderait sûrement vers un choix logique. Or, il paraîtrait que nous connaissons déjà la bonne solution confirmée par d'autres, mais que nous faisons souvent à notre tête. Selon moi, un ado averti n'aurait peut-être pas agi comme je viens de le faire en optant pour le chandail. Oh, je me rendrai bien compte sur le tard que mon ignorance m'a conduit à commettre une injustice par mon omission de galanterie envers la désirable artiste à qui je fais amende honorable. Elle ne méritait certes pas que lui pique la vedette un vulgaire gilet, mais avec infiniment de

repentir mon vote est déjà déposé.

Je me présente donc à la boutique pompeusement baptisée Honest Harry, décrivant le chandail de la vitrine qui a attiré mon regard. Quelque peu étonné, le vendeur m'examine, mais va jeter quand même un œil à ses gilets. On l'entend bardasser avec obstination tous les tiroirs, puis il revient les mains vides, mais la bouche pleine de boniments au sujet du vêtement déjà vendu. Pour ne pas que la vente lui glisse entre les doigts, ses propos portent sur une drôle de gibelotte qu'il tente énergiquement de me faire gober. Au baratin grasseyant de l'homme ventripotent, j'en déduis que pour le prix D'UN seul gilet qu'il me déplie d'un tournemain, je pourrai en acquérir un SECOND gratuitement. De plus, la teinte ainsi que les manches et le tissage sont fort contrastants d'avec l'autre, et à l'opposé de mes propres goûts. Le commis ne me laisse même pas dix secondes pour lui rendre une réponse que déjà j'hérite d'un paquet et l'entends répéter le montant de l'achat. Ce à quoi j'obtempère en lui tendant distraitement la somme, un peu dérouté dans tout ce charivari. Je quitte ensuite la boutique portant sous le bras, non pas UN chandail de LAINE beige à manches LONGUES, mais bien DEUX gilets blancs en COTON à manches COURTES! Oh, Saint nom de Marie!! Qu'est-ce que je viens de faire là?... Allô, allô Père Pacifique? Êtes-vous là?

Le vendredi suivant, jour de paye, je tiens à me prouver que je peux réaliser une meilleure aubaine avec Lily Saint-Cyr qu'avec Honest Harry. Me voici donc assis aux premières rangées du Gayety. Comme préliminaires, se succèdent divers artistes triés sur le volet dont le professionnalisme éclipse en profondeur celui du commerçant du coin. Puis, l'attraction tant attendue apparaît à moitié nue dans son bain mousseux sous un éclairage tamisé très suggestif, dévoilant avec audace la beauté de ses courbes parfaites sous tous les

angles. Au sortir de la baignoire, Lily exécute langoureusement une sensuelle, divine, comme seule cette déesse le peut. Féminine jusqu'au bout des seins, provocante à faire succomber un saint, elle ondule passionnément chaque pouce de son corps désirable avec la grâce d'un félin. Ses gestes voluptueux de déhanchements provocateurs, non grossiers ou grotesques (en opposition à l'extravagante Peaches et ses illustres seins), enflamment les imaginations les plus encroûtées, attisent les désirs les plus débauchés, donnent vie aux fantasmes les plus secrets. Sa touche artistiquement originale de se mouvoir avec un sex-appeal élégant me pénètre de ravissement en me transportant au pays de l'érotisme pur qui fait joliment échec à l'obscénité, l'indécence ou la vulgarité. Et quelle féerie pour mes yeux de seize ans! Convaincu de ne pas avoir jeté mon fric aux égouts, Lily m'en a mis plein la vue et même donné plus que pour mon oseille. Certes, si on m'avait offert du deux pour un, tels les gilets de Harry, le second ticket aurait permis à Lily de me revoir comme spectateur... aux loges cette fois-ci! J'avoue honteusement que même mon ami Gilles n'en aurait pas hérité non plus... Pas gentil ça! Pas fin non plus! Ça, je le sais fort bien...

Peiner pour quatorze petits dollars par semaine, en déboursier sept pour ma niche, quelques autres pour des vêtements, plus une piastre en billets de tramway, ce qui reste allant aux loisirs. Y en a pas à lancer par les fenêtres, alors je m'appriivoise à choisir sagement ce qui offre les meilleurs avantages. «Pas tout à fait sage pour mon âge», expliquerait le compréhensif Père Pacifique, tout en m'absolvant de tous mes désirs lascifs et défendus...

Croyant l'ère des gangs de rues révolue, pas un seul instant ne me vint à l'idée qu'un sérieux affrontement pourrait se produire avec ces coriaces caïds de quatorze à vingt-sept ans, attroupés à demeure coin Dézéry et Rouville. Tous les jours, je côtoie inévitablement

ceux-là mêmes qui composent la plus redoutable bande d'Hochelaga, commandée par une force de la nature qu'on surnomme monsieur Paul. Âgé de vingt-huit ans, ni grand ni gros, le chef de la bande possède les caractéristiques jumelles du typique gangster yankee, nombre de fois personnifié au cinéma par Georges Raft : cheveux noir-charbon aplatis peignés vers l'arrière, regard perçant et imperturbable pouvant réfrigérer n'importe qui sur place. Possédant du cran à revendre, aucun de ses gestes n'est inutile ou superflu, mais calculé, méthodique, rassuré. Des épaules d'athlète rehaussées d'une tenue vestimentaire quasi impeccable, son maintien fier à la démarche pleine d'aisance inspire respect et politesse.

Connaissant sa réputation de fier-à-bras que rien ni être humain n'intimide, les corps policiers et militaires le craignent comme la bombe atomique. À maintes reprises, au cours d'une rixe, deux policiers doivent appeler du renfort pour l'engouffrer dans leur auto. Ses signes particuliers : il s'interdit le port de toute arme dangereuse, prenant parti pour les sans défense et les mal pris. Zorro moderne sans épée, aux poings tout aussi tranchants, fait naître à la fois peur et confiance, autant que sympathie et aversion... Mais gare à qui ose s'y frotter.

Lorsqu'un pauvre hère de la rue Dézéry voit l'Armée canadienne et ses MP lui rendre la vie dure en s'apprêtant à l'emmener pour désertion, monsieur Paul surgit toujours dans le décor tel un chat attiré par du poisson. Désirant mettre à jour sa petite contribution volontaire, le chef du gang pénètre chez le fugitif qu'il connaît bien. Fort sociable, Paul adore se créer de nouvelles relations et tient absolument à tendre sa main amicale aux délégués de l'ordre en uniforme kaki et leur offrir ses hommages les plus cordiaux.

— Vous faites fausse route, intervient-il poliment, je connais cet homme précisément exempté du service obligatoire à cause de sa tuberculose.

— Eh bien, c'est ce que nous allons voir!, fulmine l'un des policiers de l'armée, se ruant déjà sur l'objectif de leur visite.

— Pourquoi vérifier puisque j'veus donne ma parole... L'armée n'accepte pas des malades comme lui, objecte-t-il sur un ton très imposant.

— Nous exécutons les ordres et ceci ne te concerne pas, grommelle le gros gaillard en uniforme, malmenant de plus belle le présumé déserteur qui s'accroche à tout ce qu'il peut en hurlant qu'ils se trompent de gars.

Paul lui coupe l'herbe sous le pied en courant bloquer l'issue les bras en croix.

— À vot' place, j'modérerais mes transports... J'veus dis que c'gars-là est malade tabarnak, êtes-vous sourds... infirmes de la vue... de la tête ou quoi? R'gardez-le donc crisse... vous ne voyez pas! Rien qu'à r'garder, on...

Plus rien ne sort de sa gorge lorsque le puissant bras militaire l'écarte violemment hors de sa vue, n'empêchant pour autant Paul de suivre du regard les grosses pattes tabasser avec vigueur le dissident. Rabattues sur-le-champ au contact de deux poignes d'acier qui l'agrafent solidement par la veste de son uniforme, le MP se voit soulevé du plancher et refoulé vers l'extérieur. Le fier-à-bras apprend au MP comment exécuter un vol plané se soldant par un atterrissage viril sur le trottoir, les quatre fers en l'air. S'engage ensuite un bras de fer féroce et inégal, à deux contre un, où l'armée met des points en caisse durant les premières secondes, mais, reconnu comme expert bagarreur, le sous-estimé commence



dangereusement à leur faire encaisser des... poings nouveau genre signé Paul! De courte durée. À la vue des agents municipaux, alertés par le restaurateur d'en face, il lâche prise à son grand dam. Après quoi les badauds attroupés se dispersent et chacun retrouve sa hutte, à part M. Paul, car son entorse à la loi lui mérite un billet gratuit d'une journée au violon. Quant au pseudo fuyard, il est ramené chez lui par les MP le jour même. Verdict? Malentendu d'identité sur la personne déjà sous les armes!

Bien au-delà du territoire de la rue Dézéry, on chuchote que par son comportement bizarre, M. Paul désire à son mode singulier venger la trahison des Libéraux d'Ottawa à l'endroit du Québec. Après un NON massif des Canadiens français à la conscription obligatoire, le gouvernement de McKenzie King, poussé dans le cul par les provinces anglophones, a malgré tout voté une loi spéciale qui braque en quelque sorte une carabine sur la tempe de notre jeunesse... avant de la leur mettre dans les mains. «Comme ils l'ont fait avec mon frère mort à la guerre... C'est LEUR combat à eux, non le nôtre!», répète fréquemment le chef du gang.

Par habitude, suite à ma journée du devoir accompli, le trajet en tram terminé, je débarque toujours sur le trottoir du même bord que ma chambrette, tout en évitant le moindre geste, regard pouvant «provoquer» la gang à Paul qui se tient sur son coin de restaurant côté est. Constamment à l'affût, peu souvent à court de phrases intimidantes parfois tirées par les cheveux, ils détectent infailliblement le poil qui retrousse chez des ados qui ont le toupet de les frôler trop près notamment après la tombée du jour.

Une première ce soir-là... et tout une! En raison de mes heures supplémentaires tardives à bosser, je modifie légèrement mon itinéraire en attrapant le tramway Notre-Dame qui me

dépose obligatoirement du côté est de la rue Dézéry, dont je foule distraitement le ciment, me contraignant de ce fait à croiser la rue Rouville. Sur le tard, je réalise que la table de bienvenue du comité d'accueil de monsieur Paul est déjà mise et que sur «leur» trottoir j'avais posé mes semelles et, par conséquent, enfreint un code. Les durs de durs me suivent scrupuleusement d'un œil ferme, anticipant de délices la minute, la seconde où je déambulerai devant eux pour me coller un «viol de territoire».

À quelques pas, le réverbère du coin illumine une dizaine de mines toutes réjouies, auxquelles sont accrochés des sourires défiants savourant déjà mon arrivée. Rendu vis-à-vis du groupe, une sournoise et forte poussée du plus petit m'envoie paître dans le tas des six ou sept fanfarons qui s'installent en travers de ma route, me bousculent de l'un à l'autre en ricanant, bloquant mon retour au domicile. «En gang vous êtes tous très braves et me mettriez en boîte sans effort, mais un seul à la fois, je moucherais n'importe lequel d'entre vous!», enchaîné-je à la seconde. Mal m'en prit et avec quelle folle bravade m'être ainsi tête baissée éloigner de ma niche, puis mis le doigt dans l'engrenage d'ennuis multiples dont on me remet illico l'addition par une volée de vilains coups au corps que j'essaie d'éviter de mon mieux.

Durant ces quelques courtes et longues secondes grâce à je ne sais trop quoi, je repère presque sur-le-champ M. Paul, légèrement à l'écart du groupe, qui converse avec ses quatre autres protégés. Absorbé dans son entretien apparemment grave, il donne l'impression de ne pas renifler ce qui se trame à quelques verges de lui. Sans égard à toutes les salades entendues sur ses méfaits et démêlés avec la loi, et sans en connaître les vraies raisons, ce gentleman-batailleur avait développé en moi une sympathie très mystérieuse. Le sentir là, près de ces voyous, tend plus à me rasséréner qu'à m'effrayer. Bien que je risque gros d'y

laisser quelques morceaux si mon diagnostic est erroné.

À l'instant où l'on m'encercle pour la touche finale de vraiment m'arranger le portrait, je tourne désespérément un regard criant à l'aide qui puisse rencontrer celui du grand chef. Toujours selon son bon vieux pli de prendre une situation en main à son heure, il se retourne enfin, m'aperçoit et marche droit vers moi. Va-t-il entrer dans là, opter pour une grande chaîne ou comme il se doit «swingner» avec la compagnie? Ma matière grise nourrit encore de sérieux doutes quant à l'issue du prochain quadrille lorsqu'il s'approche, l'air mi-figue mi-raisin.

S'évapore le gros de mon inquiétude lorsque monsieur Paul, me fixant d'un œil protecteur, opine du bonnet indiquant au petit crâneur et aux autres de s'écarter pour m'ouvrir le chemin. Bien à plaindre qui ferait la sourde oreille, puisque sur-le-champ se scie en deux le cercle de bienvenue cordiale. Aucune hésitation de ma part à foncer droit en avant sans réclamer mon change, ni tourner une œillade curieuse pour saisir ce que dit la gang. Fier d'éviter l'erreur, je me félicite surtout d'avoir su déposer ma bonne carte au bon moment. À la seconde même où il me servait un échantillon de son louable degré d'équité, j'eus la vague impression que ce mystifiant personnage avait déjà consulté ma fiche et obtenu quelques renseignements sur moi... Mais plus rassurant encore, depuis ce temps, pas un seul membre du comité d'accueil ne s'aventure maintenant à me chercher de la corne sur les dents.

## CHAPITRE 10 - TÉMOIGNER

Tandis que monsieur Paul grandit dans mon estime, des sceptiques doutent ou envient l'«incapacité» dont il souffrirait. Le cerveau du gang aurait confié à l'un de ses proches l'origine du mal qui l'exempte du service militaire obligatoire. Il s'agit bien sûr d'une affection microbienne. Peu répandu, le micro-organisme enregistre une forte recrudescence durant le conflit armé et choisit de préférence ses sujets dans le bassin des gars de dix-sept ans et plus qui se refusent à ne pas servir de viande hachée sur les champs de batailles. L'efficacité et la popularité du bacille se voient dans un gros pourcentage renforcées en raison des effets secondaires largement minimales. Surtout si on le compare aux astuces qu'utilisent ceux qui votèrent contre l'appel aux armes par la force, telles la désertion, la balle de revolver dans le gros orteil, l'amputation de l'index droit. Et même l'ingestion de petites découpures de celluloid (films) pour appareil-photo, qui engendrent des taches suspectes sur les radiographies pulmonaires, comme quelqu'un mortellement atteint du système respiratoire. Les symptômes de la redoutable infection se présentent ainsi : légère fièvre, transpiration abondante, pâleur cadavérique, étourdissements fréquents et, bien entendu, les inéluctables nausées du mal de guerre.

Ne s'attrapant que par la parole, la bactérie se transmet de bouche à oreille lors d'un contact, dont la vague vous charrie à Sherbrooke pour consulter madame Pervenche. Après vous avoir prodigué ses judicieux conseils d'usage, la sage-femme vous recommande au qualifié docteur Pherron, lequel vous remet une prescription, l'examen médical terminé. À sa suggestion, vous portez celle-ci au consciencieux apothicaire Auguste Chénier qui la remplit de ses mains expertes, insistant avec fermeté sur le mode d'emploi à suivre

scrupuleusement durant le traitement au lever, quatre matins consécutifs, trois fois par jour, car, précise-t-il : «votre vie en dépend!».

Face aux toubibs de l'armée chargés d'examiner ceux qui sont aptes à l'enrôlement, quantité de futurs combattants offrent une si piètre image de leur dossier médical, que les hautes sphères militaires de Longueuil, dépassées par le «syndrome du randonneur», décident d'en détenir quelques-uns pour observation pendant quatre ou cinq jours. Malgré l'échec total à mettre le doigt sur la source réelle de cette mystérieuse affection, ils apprennent tout de même qu'elle puise son origine de la ville de Sherbrooke où les candidats «sous observation» y firent un petit voyage d'agrément.

En haut lieu, on finit par renifler une odeur qui paraît des plus douteuses, des plus suspectes. Sans perdre de temps, l'armée confie au sergent Choquette, plus catholique que le pape, la mission de mener l'enquête pour recueillir tous les indices pertinents en vue d'enrayer l'étrange épidémie qui se propage à vue d'œil. Et aux répercussions pouvant s'avérer fatalement désastreuses pour le pays. «Ils n'en mouraient pas tous, mais tous en étaient atteints», aurait dit J. de La Fontaine.

Comme la bordée de pèlerins affluant de partout vers l'Oratoire Saint-Joseph ou Sainte-Anne-de-Beaupré afin d'obtenir la guérison miraculeuse, c'est la ruée vers Sherbrooke de jeunes hommes qui deviendront miraculeusement malade! «Mais qui donc leur passe le tuyau à se rendre dans les Cantons de l'est? Pour quels mobiles et pourquoi si soudainement?», se questionne les grandes pointures de l'armée sur le qui-vive, s'inquiétant quant au le nombre de recrues se désagrégeant à un tempo alarmant.

Empruntant l'identité d'un simple civil, cela devient aussi aisé au sergent d'additionner

un plus un que de jouer les agents doubles. Il remonte ainsi la filière jusqu'à la pharmacie Lajoie, où Auguste Chénier lui refile les mêmes judicieux avis plus l'occulte remède. Fier de ce haut fait d'armes, le sergent court déposer, courbettes incluses, sa prise au commandant comme le bon labrador qui arrive en hâte, journal entre les dents et le dépose aux pantoufles de son maître Gordon. Non rassasié de vouer une haine manifeste et malade aux déserteurs ainsi qu'à leurs sympathisants qu'il qualifie de traîtres, ce lèche-bottes reconnu pour ses délations dépasse de peu la trentaine. Ses proches affirment qu'il renierait son propre frère pour orner sa manche d'uniforme d'un galon supplémentaire, de sorte que personne ne l'a en odeur de sainteté. Il empest la trahison à plein nez.

Après avoir fait analyser un comprimé rapporté par le sergent, on découvre qu'il ne s'agit nullement d'inoffensifs sulfamides, mais d'une substance mortellement nocive s'ils sont absorbés sur une trop courte période. Les premières instances de l'armée à Sherbrooke salivent déjà de délices. Elles estiment posséder dans leur trousse tous les outils nécessaires pour établir très clairement, par le truchement des tribunaux, la culpabilité des Pervenche, Pherron et Chénier, accusés de... HAUTE TRAHISON!

Le procès avec jury s'instruit au palais des pas perdus de Sherbrooke, abondamment médiatisé par une meute de journalistes venus des quatre coins du Québec, et même de l'étranger. Assis à une table tout en longueur, les trois inculpés et leur avocat, maître Robert Demieux, un oiseau rarissime dans la faune des bâtonniers, prêt à miser sa tête en acceptant de braver les feux impitoyables de la Couronne, font face au juge. À droite, les trois hommes de loi du gouvernement central, dont le dominant Elliott, nez dans ses documents, ignore totalement l'assistance considérable qui occupe tous les sièges de la salle principale. On définit ce brillant avocat issu de l'Université McGill, comme ayant des idées bien

arrêtées, plus rusé qu'une fine mouche, autant imbu d'arrogance que de prétention et d'une super intelligence toxique pour le Québec. On pressent déjà l'homme fort et hautin du Parti Libéral comme prochain Premier ministre canadien. Cet anti-Québécois pur tweed, sans additif ajouté, sans agent de conservation, mis à part celui de la provocation, à la folie des grandeurs, toujours selon le journal *Le Patriote*, ambitionne de mettre le Québec au pas une fois pour toutes. Or, par le plus étrange des hasards, prend place à la dernière rangée un certain monsieur aux cheveux noirs comme du crin, tenue respectable, élégamment vêtu, se distançant de l'auditoire qui a pris d'assaut les chaises vers l'avant, fasciné par cette affaire obscure, indéchiffrable. Ce type porte un intérêt peu commun à une cause sans précédent dans les archives judiciaires canadiennes françaises. Se décapsulent les débats sur la déposition de la sage-femme Pervenche : «Patiente du docteur Pherron qui, connaissant mes compétences, me recommandait à ceux qui allaient le voir» commente-t-elle au juge, lorsqu'elle est cuisinée par la poursuite.

— C'est exact, témoigne le médecin, tisonné à son tour. À l'exemple de plusieurs confrères suggérant le nom d'une pharmacie susceptible de dispenser sur-le-champ le médicament prescrit, j'envoyais mes patients à la pharmacie Lajoie.

— Et de plus, vous acceptiez, à l'instar de dame Pervenche, de copieux pots-de-vin monétaires, comme celui laissé par le sergent Choquette, insiste la Couronne.

— Je ne prends strictement rien de plus que mes honoraires, et rien d'autre que ça, lance-t-il avec aplomb.

Confrontée une seconde fois par l'avocat des plaignants, dame Pervenche, dans ses fines réparties, fera buter le propos des pourboires. Dans un langage simple allant de pair avec

sa personnalité marquante, elle déclare telle une conférencière chevronnée et habitée par la même assurance :

— Votre Honneur, aux églises donne qui veut, quand il veut et comme il veut... (Elle tourne un clin d'œil au sergent Choquette). S'il fallait monsieur le juge que ceux ou celles qui reçoivent ce mode de petites compensations se retrouvent en cour, faudrait remplacer cette salle par le Forum de Montréal, Votre Honneur!

Elle soulève l'hilarité de la foule, mais joue avec le petit nerf du magistrat, qui frappe la table d'une volée de coups avec son fidèle maillet, exigeant de l'assistance davantage de retenue pour la Cour. Au tour ensuite d'Auguste Chénier, qui jure sur la Bible n'avoir pratiqué rien de contraire à la loi et l'éthique en exécutant l'ordonnance proprement. «Je priais tout bonnement mon client de poursuivre le traitement aux comprimés de sulfamides trois jours DURANT (il appuie sur ce mot) et non trois jours AVANT.» L'avocat de la poursuite l'interrompt :

— Vous connaissiez l'usage illicite que la clientèle faisait du médicament?

— Je leur remettais pour qu'ils s'en servent à neutraliser la bactérie, non pour le conserver comme pièce de collection, persifle le pharmacien sous les rires amusés de l'assistance.

— Admettez-vous avoir été mis au courant des réactions secondaires trois jours APRÈS l'absorption du médicament, c'est-à-dire le jour même où le futur mobilisé devait subir son examen médical?

— Je n'admets rien d'autre qu'être pharmacien... Et ne vérifie pas si le malade s'en tient



uniquement au mode d'emploi, monsieur le juge... Ou s'il ressent les effets secondaires (en épelant M-I-N-I-M-E) du médicament sur la rue, en dormant, sous la douche, à l'église ou face à un médecin de l'armée...

On s'étouffe de rire dans la salle, trop bruyante cette fois. Visiblement agacé, le juge joue encore du marteau et en appelle à l'ordre. Le témoin, lui, reprend avec davantage de gallon, ne se contentant simplement pas de répondre à l'avocat de la Couronne, mais lui coupant subtilement le sifflet en le criblant de questions embarrassantes sous le signe de l'humour. L'assistance se dilate la rate comme si elle assistait à une pièce drolatique. Au procureur Elliott maintenant de lui usurper la parole à son tour :

— Vous devriez savoir, monsieur Chénier, que votre participation éhontée dans cette activité sordide privait de soldats prometteurs...

— ...D'exposer leur vie pour des intérêts étrangers, pendant que le Québec et le Canada, sans défense valable, seraient mis à feu et à sang en se faisant à la lettre, raser sur leur propre territoire lors d'une attaque ennemie? Oui, monsieur l'avocat... et que dans les eaux du Saint-Laurent nous épiaient trois sous-marins allemands...

— Je prierai le témoin de s'en tenir formellement aux faits, trancha le juge.

— Mes excuses votre honneur. J'ai moi-même un fils de dix-sept ans parti se battre en terres ennemies... Au lieu de s'acharner sur ma prétendue complicité d'extraire de la mort mes compatriotes canadiens français, le tribunal devrait au contraire me consacrer héros et orner ma poitrine de clinquantes médailles par sens de solidarité...

— Objection, objection votre honneur!, s'époumone avec emportement l'avocat du

gouvernement, le témoin outrepassa ses droits, s'écarter à dessein du sujet en cours et déforma effrontément mes questions.

— Faux monsieur le juge. J'expliquais bien honnêtement avoir dit non à la conscription injuste et suicidaire d'un pays qui se promène en première, mais classe les Canadiens français du Québec comme marchandise de fourgons à bagages...

Par son refus à se soumettre au troisième avis du juge lui ordonnant de répondre et seulement répondre aux questions, non les contourner, l'accusé Chénier finit par mettre à vif le gros nerf du président de la cour qui le déclara «témoin hostile» et lui ordonna d'aller se rasseoir immédiatement, lui enlevant, à toute fin pratique, le privilège de retourner à la barre, rendre un témoignage de son cru «punché», mais dans les règles. Venaient de chuter quelques onces d'éléments en faveur des accusés pouvant faire pencher la balance de leur bord. Exactement ce qu'escomptait la partie adverse, satisfaite de ne pas avoir à confronter le témoin une nouvelle fois, au risque de perdre la main et voir la défense la reprendre avec force. En dépit de cela, cette facette cachée de papa, dont j'ignorais le sens de la répartie, me surprit agréablement, suscitant mon admiration et ma fierté au plus haut point.

Les applaudissements à l'égard du pharmacien fusent de part et d'autre dans l'enceinte en délire. C'est à ce moment précis que le magistrat courroucé, son inséparable maillet au poing, le fait claquer à répétition en tonnant «S'il vous plaît!... s'il vous plaît!... je vous en prie, messieurs dames, un peu plus de respect pour le tribunal sinon je fais éjaculer... Oh! Pardon!», reprend-il aussitôt en se raclant la gorge et baissant le ton, puis il appuie sur chaque syllabe du mot É-V-A-C-U-E-R (la salle). L'assistance, morte de rire, se ressaisit pendant qu'Auguste Chénier se rassoit sur son siège et que les audiences se poursuivent

dans le maintien de l'ordre.

Au cours du procès les trois avocats, en particulier maître Elliott, envoyé du gouvernement canadien et appuyé par une nuée de témoins à charge dont le sergent Choquette, tentent de démontrer la culpabilité des trois inculpés par des subterfuges tant fouillés qu'inimaginables, aux frontières de la bouffonnerie, mais très efficaces. Entre autres, ils accusent les présumés coupables de nuire avec préméditation aux intérêts du Canada en soustrayant consciemment du service militaire une légion de Canadiens français à la santé de fer. Ils exposent, en outre, la preuve évidente d'une complicité entre les trois suspects, via l'entremise de médicaments, d'après le témoignage sous serment du sergent Choquette. L'avocat de la défense cherche, lui, à établir coûte que coûte le contraire de certains arguments-massue au mordant indéniable, qu'il taille en pièces l'un après l'autre, faisant notamment valoir que l'analyse a été exécutée par un médecin de la Couronne, donc partielle. Maître Demieux évoque savamment la déposition de son témoin-clef qui dut renouveler le traitement aux sulfamides trois jours additionnels pour administrer «l'uppercut» fatal en envoyant au plancher sa pneumonie opiniâtre, et ainsi honorer de sa personne un peloton de l'armée quelques... morts plus tard!

Dans sa plaidoirie, le futé avocat général Elliott trace avec verve et savoir-faire l'exposé des faits et délits auxquels sont confrontés les accusés. Adroitement, il braque les gros projecteurs sur les pièces à conviction : l'ordonnance médicale du docteur Pherron, la petite boîte contenant les sulfamides obtenus du pharmacien Chénier, et le reçu provenant de dame Pervenche. D'astuce, il tente d'atteindre la corde sensible du jury, mettant l'accent sur l'antipatriotisme et la vile machination des trois complices voulant entraver lâchement la sauvegarde du Canada.

L'avocat de la défense, quant à lui, entreprend de jouer l'atout de la «prévention», précisant qu'une personne pourvue de sens sentant le micro-organisme grippal dégénérer en pneumonie se doit de recourir au plus tôt à des soins médicaux appropriés et prendre de rapidité son état fiévreux avant qu'il ne le dépêche en ligne directe au cimetière. Quant aux supposées preuves de culpabilité, il expose sous la grosse loupe un détail d'importance capitale, son cheval de bataille qu'il se réservait comme dessert au goût de... bombe! Se tournant vers le juge, il lui remet la boîte de sulfamides afin qu'il en vérifie la quantité. «Bel et bien DOUZE!» fait raisonner le magistrat. Poursuivant son brillant plaidoyer étoffé d'audace et de persuasion, le défendeur précise qu'il devrait y avoir ONZE pilules, compte tenu de l'échantillonnage prélevé du contenant et prétendument disséqué par les instances médicales militaires pour en connaître les composantes. «D'où provient donc ce douzième comprimé spécimen, pseudo-toxique si fantomatique et aussi douteux que l'analyse elle-même?» interroge-t-il, du feu dans la voix, les jurés suspendus à ses mots.

Ayant vu défiler l'artillerie de témoins des deux camps, même si celle de la poursuite faisait nettement autant de bruit que la Grosse Bertha (canon ultra puissant), et entendu les plaidoiries, le président de la cour quitte son siège. Se retirent également les membres du jury qui iront se consulter pour se mettre d'accord et rendre un verdict équitable.

Durant ces languissantes délibérations plane sur la salle un nuage électrique chargé de tension où l'on sent un courant de sympathie pour les accusés. Chacun retient son souffle avec un esprit amalgamé d'appréhension et d'optimisme à la fois, en attendant le retour du juge et des jurés. Dans cette tranquillité platement inquiétante, on entendrait une souris trotter. À aucun autre moment, depuis l'ouverture des procédures, l'ambiance de l'enceinte ne s'est-elle enveloppée d'une pesante, d'une étouffante aura, d'un si religieux

silence que personne ne semblait vouloir ....taire.

Quarante minutes plus tard, au plus grand soulagement de l'auditoire, apparaissent les douze jurés, suivis du juge de la cour, qui prie poliment dame Pervenche, le docteur Pherron et monsieur Chénier de se lever. S'adressant ensuite au juré en chef pour qu'il lui remette le feuillet sur lequel apparaîtrait le verdict et après avoir jeté un œil attentif, le magistrat se tourne vers les trois accusés : «La gravité du crime pour lequel on vous accuse ne doit guère laisser de jour au moindre petit élément de doute dans votre esprit ainsi que dans votre conscience. C'est dans cette perspective droite d'une saine et honnête justice que les jurés ont rendu leur décision. En conclusion, faute de preuves déterminantes, et s'appuyant sur la bonne foi ainsi que la sincérité des accusés, le jury vous a reconnus... NON COUPABLES! Vous êtes donc libres de quitter cette cour.»

D'un seul bloc, l'assistance, enflammée d'une joie incontrôlable, bondit littéralement de son siège en poussant des hourras, des youpi, des bravos, battant des mains à tout rompre, pour acclamer le triomphe d'une vérité vraie, non biaisée. Les trois acquittés, eux, s'élancent avec enthousiasme vers le très doué défenseur Demieux qu'ils félicitent, serrent la main, lui exprimant gratitude et reconnaissance la plus profonde.

Au cœur de tout ce branle-bas, personne ne fait cas du «monsieur distingué», la chevelure aplatie, ressemblant à Georges Raft, sauf Auguste Chénier, à qui j'avais dépeint ce mystérieux et fascinant personnage. Le sosie de l'acteur resta le spectateur le plus impassible de l'enceinte, attendant la lecture du verdict. L'idole de cinéma que mon père admirait lui rappelait beaucoup un de ses anciens copains, l'oncle Punch. C'est ainsi qu'il attira l'attention d'Auguste, qui le vit, peu avant qu'il ne sorte, se lever d'un bond et essayer

gauchement du revers de son bras un espiègle rictus d'aise.

Je prends connaissance de tout ce récit fantastique par une lettre et la découpe de journal que m'a expédiées mon paternel, après de longs mois d'attente. Il déclare ne pas trop mal se débrouiller et souligne sa relative bonne santé, malgré l'ajout supplémentaire en tracas et surmenage engendré par cet épuisant procès, dont il traversa assez bien les retombées.

Suite à la lettre que je viens de dévorer en pur délice sur tout ce qui entoure le ténébreux virus, ma foi en la loi des hommes ici-bas enregistre une meilleure cote. Car il existe un système judiciaire miséricordieux privilégiant les serviteurs d'un appareil imaginé exprès pour eux, et un deuxième, féroce celui-là, exclusivement destiné aux sans-culottes, marginaux et autres laissés-pour-compte, ceux pour qui les lois sont votées.

Pages et article que je range dans un tiroir me laissent un petit goût de déception qui me préoccupe. Aucune allusion d'Auguste sur une possibilité de se réapproprier la vie familiale sous le même toit. Cette vilaine tache au tableau fait basculer temporairement de ma filière à rappels les quelques lignes du paragraphe touchant le «distingué monsieur», sosie de Georges Raft...

Que n'était-ce qu'une minime brûlure superficielle mesurée à l'incendie dévastateur propageant ses ravages en moi au moment présent du 10 août 1953! Pourtant, quelques semaines à peine me séparent du temps où, même à pas d'âne, la vie me tenait la main pour avancer avec elle. Plus maintenant. Terminé. Fini. F-I FI... N-I NI... FINI... Le derrière bien collé au matelas du lit étagé, le canon froid du .38 sur la tempe, implacablement résolu à appuyer sur la gâchette pour mettre fin à ce qui consume mon âme rongée par un fauve

sanguinaire. Pour en finir à détester mon propre moi. Pour avoir introduit en tremblant ce fumier d'index sur la maudite roulette et composé le FR-7251. Pour m'être laissé extirper du convoi de la mort lorsque Guy m'a secouru. En fourrant ailleurs ce damné doigt, je n'aurais pas à l'utiliser pour guillotiner à ce moment-ci ce que j'avais si chèrement sauvegardé après tant de déboires. Au fait, qui suis-je pour décider ainsi de ma propre vie? M'y voilà justement...RIEN! Absolument rien...Rien de rien!!

Quant à ces infortunés paragraphes allongés sur papier avec chaque fibre de mon être, je crois très honnêtement qu'il serait infiniment plus digne et équitable qu'ils connaissent un avenir plus brillant que le barbare châtiment d'abandon qui les attend... À toutes les pages de ce récit, complices loyales sans cesse présentes, tant à mes moments de douces folies, où vous me regardiez rire de bon cœur quand j'imbriquais le mot juste dans le bon espace du casse-tête, qu'à mes heures de longue main, lorsque je mettais votre patience exemplaire à l'épreuve au cours de mes multiples, mais courtes tempêtes... Vous versiez des pleurs avec moi aux périodes les plus orageuses de mes essais à jongler avec trop de pièces en même temps. Plus spécifiquement durant ces quelques séquences folles où, à cran, je me défoulais sur vous avec des ondées de «crisses» ou de «câlisses.» J'en suis honteusement navré, âcrement débordé de remords, et dépose à vos chevilles mes plus franches excuses... Adieu à chacune et à vous toutes mes fidèles complices! ...

## CHAPITRE 11 - PÉCHER

Après cinq années d'effroyables carnages, de désolation et de ruines, l'holocauste outre-Atlantique, auquel les peuples désespéraient de survivre, s'engloutit finalement sur l'une des plus monstrueuses pages écrites par l'Homme, particulièrement à Auschwitz, Buchenwald et Dachau. Le 6 août 1945, quelque 150 000 victimes fondent littéralement sous la première bombe A dirigée à dessein sur les civils d'Hiroshima par le bombardier états-unien l'Enola Gay. Le jour suivant cette hécatombe, l'empereur du Japon frappe à la porte de la Paix pour signer un traité avec les Alliés. Pie XII se porte volontaire comme médiateur. Pour des motifs les plus obscurs, les États-Unis font la sourde oreille...

Moins de trois jours après l'attaque du 6 août, la mission «Top secret» aéroportée américaine avait déjà choisi sa deuxième victime en rasant jusqu'à la dernière brindille la ville de Nagasaki avec sa démoniaque bombe atomique. Cette fois, le nombre de sacrifiés est porté à 80 000, alors que les survivants qui ne deviennent pas aveugles gémissent ou hurlent leur souffrance dans la géhenne de chairs calcinées, se détachant des corps de petiots, de femmes et d'hommes. Ils ne portent plus d'enveloppe protectrice corporelle, mais des lambeaux qui tombent comme la peinture d'un meuble qu'on décape. Ils envient les cadavres encore fumants étalés sur des milliers de milles à la ronde...

Plusieurs observateurs dans les milieux scientifiques et civils voient à travers ces exterminations le pont reliant l'agression sournoise de l'armada aérienne nippone du 7 décembre 1941 sur Pearl Harbour, réduisant de fond en comble la flotte de l'Oncle Sam en un amas de ferraille. Par contre, certains soutiennent que les États-Unis cherchaient plutôt à expérimenter les effets de leur nouveau joujou sur des humains. Un nouveau vaccin



potentiellement dangereux se testant d'abord sur des cobayes et non sur des populations entières fait en sorte que planent les doutes quant aux intentions d'avoir choisi comme objectif des cibles civiles et non militaires.

Plus puissant qu'un gros soupir d'apaisement, voilà ce que j'éprouve enfin, quand la voix de l'entendement fait taire celle des canons. Le 14 août 1945, les armées du Soleil Levant capitulent sans conditions en signant la Paix à bord d'un cuirassé U.S. sous l'œil vigilant du commandant en chef des Forces alliées, le général Douglas Mac Arthur, entouré de son état-major au complet.

Une rarissime excitation, qui me prend à la gorge, devient par la suite impossible à dominer. Comme tant d'autres, je ne porte plus à terre. L'annonce officielle de l'Armistice parcourt le globe entier comme un cyclone de délire exubérant. Il crée sur son passage des moments indisciplinés d'euphorie collective et individuelle. L'inquiétude des mines crispées cède le pas aux joues sur lesquelles glissent paisiblement des gouttes de béatitude, tandis que, comme la nature, l'espoir reprend ses droits, mettant K.O. la désespérance. Mère Terre sort son fou par d'explosives célébrations de bonheur, dans un «strip-tease» (effeuillage) de ses états d'âme en sautant, chantant et dansant. Elle assiste en ce moment à la rencontre heureuse d'une fin de cauchemar avec ce que je qualifie de remise au monde de l'humanité, car d'un pas de géant elle aura traversée l'Histoire en écrasant le dragon de la guerre, mangeur d'hommes et fléau anéantissant les peuples. Toutes les églises de Montréal, du Québec, du Canada et de l'univers entier font carillonner pendant ces heures mémorables leurs cloches à la volée. Klaxons, sirènes, trompettes, clairons, flûtes de toutes variétés gonflent l'air de sons joyeux empreints d'allégresse, de vie et, par-dessus tout, d'un avenir souriant sans le spectre toujours menaçant d'un conflit armé rôdant au-dessus

des têtes.

À la Kaméo, durant ce temps, j'abdique provisoirement de mon poste pour imiter quelques compagnons de ma section qui apportent leur note aux concerts de festivités déjà en branle. M'empressant de prendre le train déjà en marche sur le toit de la manufacture, je traverse l'imprimerie, attrape en passant une bobine de papier dorée sur face servant aux imprimantes à «labels» (étiquettes) et gravis les quatre niveaux jusqu'au sommet de l'immeuble par l'escalier de sauvetage.

Six ou sept employés, dont mon camarade Guy, se tiennent près du mini parapet surplombant la rue Saint-Paul. S'entasse près d'eux une bonne provision de papier-rebut aux coloris variés qu'ils déchirent en dix mille morceaux pour les lancer en l'air avec force. Flottent nonchalamment ces bienheureux confettis, bercés par le souffle insouciant d'un vent narquois qui se fait l'allié de leur descente fantaisiste. Les formes irrégulières aux nuances arc-en-ciel d'étincelants et espiègles flocons batifolent à narguer le disque lumineux d'après-midi. Oui, il neige, en ce mardi d'été du huit août de la même année, des amas souples de papier remplis de gaieté et de joie à la pochetée tout le long de la rue en liesse. Les fous heureux qui sautillent sur son long galon multicolore lui apportent un cachet de gala style newlook.

Rendu au garde-fou je me joins enthousiaste aux lanceurs d'arcs-en-ciel en tenant au-dessus du vide mon rouleau de papier doré d'où se dévide le flot continu de spirales. La gravité se charge de les faire tourbillonner avec grâce dans l'atmosphère à une vitesse inouïe. Elles agrafent en chemin des parcelles de l'astre solaire, avant de s'éteindre inanimées au sol en formant ici et là sur le trottoir, la plus insolite combinaison colorée de

choux géants et banderoles aux multiples teintes.

Par pure coïncidence et sur ces entrefaites, surgit du dedans pour le montrer dehors plein de... zèle merdeux à la merde, un menton presque retroussé au nez qui d'habitude pouvait se faire voir vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'imprimerie sans même sortir pour aller manger. Cette partie du visage complète justement trait par trait celle du patron numéro 2, mister Pestner, bras droit de Kendall. Frappé du syndrome «de la marmotte», il ne déserte son trou que pour repérer l'ombre d'un de nous qu'il pourrait surprendre le pantalon à terre. Son beau chic à la physionomie suave ternit aussitôt devant son dédain méprisant vis-à-vis des jeunes. À la vue du papier doré flambant neuf gisant à ses pieds, les yeux sortis des orbites et levant la tête vers les hauteurs, il saisit sur le coup ce qui se... déroule! Pour lui, la fin des effusions de sang n'est apparemment pas tout à fait envisagée du même point de vue que nous, puisque simultanément se déchaîne sa grogne. Son désir obnubilant de surprendre le coupable en flagrant délit, lui donne des ailes pour enjamber d'un trait l'escalier menant à la toiture, mais... trop tard pour lui! Mes étincelantes spirales sont déjà rendues au bout de leur rouleau!

En me virant la tête, je vois foncer la hargne sauvage de monsieur Pestner droit sur Guy, qui l'apostrophe en hurlant : «I want to know right away who the hell's the idiot that spoiled the Kameo's paper like this!» (Je veux connaître immédiatement le nom de l'idiot qui gaspille diaboliquement le bien de la compagnie!). Sans succès à tirer les vers du nez à mon ami, Pestner interroge les autres qui, l'air niais, la sainteté dans le regard, confèrent en catimini. Haussant les épaules, ils feignent d'ignorer ce dont il s'agit et, lui tournant le dos, reprennent un semblant de conversation des plus capitales. Monté au plafond, la haine étampée dans l'expression, le second boss fusille une dernière fois les gars de son venin et

entonne, en anglais toujours : «Allez! Bande de menteurs, de paresseux, de gaspilleurs, reprenez tous le travail et que je n'en revois plus un seul ici!»

Têtes un peu basses, les manifestants épongent mal l'intrusion du briseur de veillées, qui vient de refroidir leur côté fou d'une douche glacée. Il sait fort bien que notre sympathie envers lui vient de dégringoler au tout dernier rang. Cela ne l'empêche pourtant pas de nous harceler pour qu'au moindre faux pas, il puisse en pincer un la main dans le sac. Et lui, le geste avide et heureux, de s'encourir rédiger son papier de congédiement.

Revenu à ma place, je me mets à supposer que si un seul de ceux qui se tenaient là-haut avec moi s'était mis à table, je me faisais bousiller du coup mon emploi. Preuve incontestable qu'ils ne sont pas roulés dans la panure corrompue du mouchardage. Cette discrétion fort estimable, perçue comme un profond témoignage de solidarité, ne me laisse guère de glace. Moi, dont la confiance en l'Homme prenait ponctuellement le recul d'un pas... Là elle vient d'en avancer de deux.

Il s'agit maintenant d'oublier Pestner, le «casseux de veillées» et m'orienter vers une autre manifestation de gaieté. Elle s'enclenche suite au repas du soir, en plein milieu de la rue Dézéry, encore pavée de guirlandes multicolores, rubans, ballons, etc. Ses résidents savent rivaliser avec n'importe qui lorsque l'événement se présente sous le sceau de la fête. Quelques pick-up (tourne-disques) garnissent déjà les trottoirs par des mélomanes qui tiennent à conserver l'intérêt au chaud sous une variété de musique pour satisfaire tous les goûts.

En cette date historique les liens d'amitié se galvanisent et l'animosité entre certains locataires prend un répit de quelques heures. Ceux qui hier se boudaient bavardent

amicalement entre eux. Ceux qui hier se donnaient de la merde partagent d'honnêtes poignées de mains. Ceux qui hier étaient «d'éloignés» voisins fraternisent avec leurs copains d'à-côté. Jupes ou pantalons, sans-abris ou cols blancs, traîne-misère ou argentés ne forment qu'un tout, qu'une immense famille dansant la liberté. Même Grand Chef Paul et son gang semblent d'attaque pour ranger les poings et swinguer des jambes.

Ce soir, les cinq à soixante-quinze ans logent tous à l'enseigne de la franche camaraderie et au même langage où chacun déploie toute l'ardeur et la fougue dont il peut disposer. Brillent également par leur assiduité festive les Normand, frères et sœurs. Là parmi la foule, je distingue Paul tenant sa blonde par la taille, une plantureuse brunette d'environ vingt-cinq ans, qu'il pelote tout contre lui aux premières intonations du populaire *slow Sentimental Journey*.

Je m'invite sur la piste asphaltée des urs, détecte Yvette que j'enlace et rythme mes pas aux accords de la mélodie, sans cependant parvenir à me déconnecter du «monsieur distingué aux cheveux lisses». Cette copie conforme de l'acteur G. Raft, suivant d'un intérêt palpable le retentissant procès à Sherbrooke, qu'Auguste m'a décrite en détails dans son dernier courrier. Pas besoins de m'user les méninges bien longtemps pour en venir à la conviction qu'il correspond des cheveux aux chevilles au seul et à l'unique M. Paul en personne. Ainsi donc la Providence dans son infinie miséricorde avait guidé ce fier-à-bras, aux prises avec le criminel bacille de guerre, vers la dévouée dame Pervenche, qui sut lui prodiguer in extremis les secours d'urgence et le sauver des dents du monstre. Piqué du vaccin de «chacun son tour», il lui repassait le ballon par l'envoi de recrues à être immunisées contre les virulents germes guerriers. À ses dires, il chante à qui veut l'entendre que «le doc Pherron et l'apothicaire Chénier n'ont fait qu'accomplir leur devoir de

professionnels de la santé dans la force du terme : sauver des vies... sans en éliminer d'autres!»

Sans jamais me causer, monsieur Paul (dont on ignorait le nom réel) semblait d'évidence me connaître. Ma ressemblance frappante avec Auguste le poussa à savoir de Guy, qui lui causait quelquefois, ma véritable identité, d'où je venais, qui j'étais et quel hasard m'avait placé dans le sillon des Normand. C'est ce que m'apprend Yvette dont la douceur des bras me ramène à la puis à la fête, qui atteint son paroxysme à trois heures du matin, car nous commençons à présenter une jambe légèrement moins fringante. Quelques tourne-disques se font toujours entendre dans la nuit encore chaude et humide, histoire de tenir joyeusement tête aux infatigables fête-la-joie. Dès que nous serons tous rentrés, le corps à plat certes, mais le cœur en musique, alors là et strictement là, cesseront de vibrer les toutes dernières notes.

Sortant du sein de la nuit courte, mais combien emballante, s'éveille le petit matin aux doux chants des oiseaux. Étant un des premiers travailleurs à m'immerger d'air frais en ce jour naissant, la brise frénétique de la veille tourbillonne toujours au-dessus de ma tête. De même, mon ouïe capte délicieusement les accents mélodieux valsant encore dans l'espace, qu'en sourdine l'écho lointain me renvoie aussitôt sur un air de langueur. Très bientôt, une circulation passablement turbulente arrachera à ses rêves la rue Dézéry. Tout comme ceux et celles qui y crèchent, elle se retrempera dans son petit train-train d'alors, les mémoires gravées d'une page d'Histoire écrite par ses propres résidents.

Le rationnement des vivres nous oblige à se coudre la ceinture, pendant que certaines restrictions sur les matières premières touchent peu ou prou les sans-le-sou déjà

conditionnés aux diètes à l'année longue. L'économie fonctionne comme lors d'accidents sur le pont Jacques-Cartier. La Kaméo voit quasiment tous ses engagements avec la défense nationale annulés. Pas tellement de mises à pied, mais on sonne en quelque sorte le glas de l'*overtime*. J'ensevelis officiellement le vélo lorsque, cramponné à sa rancune, Pestner me refuse les 2 dollar\$ par semaine en hausse salariale. Il paraphe ainsi mon départ définitif de la Kaméo, où il ne me restait d'affinités que Guy et une paire d'adorables filles dont la compagnie attachante me causera toute une surprise.

Bah! Ça donne quoi de pleurer sur un job comme celle-là ? Au contraire! Taper plutôt des mains en se remémorant les cinq ans d'hémorragie des massacres enrayée. Et puis, le retour probable de Guillaume à Montréal vaut bien davantage qu'une bicyclette. Par-dessus tout, en tant qu'orphelin errant sans domicile fixe, sans «parents stables», je crains qu'un vélo neuf m'abonne davantage aux céphalées qu'autre chose, comme par exemple de ne pas trouver d'abri sûr pour le garer, l'argent pour le permis ou les risques de tenter Satan lui-même en me le faisant faucher. À la question maintes fois posée : combien de temps encore à me nourrir d'attentes et à me mourir d'attendre, privé d'un chez moi réel, rêvant de cet univers incertain qui repose sur le paternel, Clara et mes frères? Peut-être trop nono, niais, cave, imbécile pour prendre en compte qu'aucun d'eux ne veut ou ne peut ajouter son maillon à la future chaîne Chénier?

En allant chercher mes derniers dollars à la Kaméo, je reçois de la même portée mon baptême de baisers knockout, non recommandés ceux-là aux Frères de la Charité du Saint Sacré-Cœur de Jésus ou à la Ligue des Dames Patronnesses en Abstinenances Sexuelles. Non que cela soit prévu dans ma convention personnelle, mais bien parce que les copains veulent se farcir une bonne plaisanterie sur mon compte. Quitter sans faire un dernier saut

chez mes attirantes consœurs de travail, Phyllis et Béatrice, pour serrer d'une chaleureuse empoigne les phalanges de la douceur féminine, n'était pas inscrit à mon ordre du jour. «J'aimerais bien goûter au fruit de leur provocante bouche», avais-je confié plus tôt à quelques camarades. Pourtant, en raison de la timidité qui me fait bafouiller face à ces mystérieuses créatures aux lèvres peintes, je n'oserais pas trop me hasarder à leur avouer. Puis, avant même que j'exécute le pas hésitant vers elles, un membre du groupe me tire le tapis sous les pieds en allant bavasser mon désir aux deux filles, uniquement pour relever l'amusement d'un petit extra et surtout me voir écoper d'une retentissante gifle en plein sur la gueule.

Béatrice, bien que moins jolie, légèrement plus âgée, l'emporte en féminité et maturité sur Phyllis, l'exquise blonde anglaise aux charmes envoûtants. La pondération et l'initiative de la première enduiront-elles de vinaigre ou de miel l'appât tendu par les fins finauds? Dans un mini sourire insondable, elle lâche d'un ton théâtral à l'envoyé spécial : «Tu diras à Luc que j'veux l'voir sans faute avant son départ... et ça presse!» Dans un embarras manifeste, jugeant à présent la blague moins comique, piteusement il tourne bride tête basse comme un chien battu me livrer son message augurant plutôt mal pour moi.

Bien que je ne sois jamais devenu scout, se présentent parfois des circonstances pour pratiquer la devise de ses membres : «TOUJOURS PRÊT». Mais là, oh doux Seigneur Jésus! Tremblant dans mes culottes qu'une telle aubaine s'offre à elles de me faire ravalier mes désirs lascifs, de m'enseigner même une leçon bien méritée de savoir-vivre... Et sûrement pas avec le bout de la baguette... Tant pis! À moi maintenant de subir le châtiment pour ne pas me l'avoir zippée. Retroussant mes manches, je fonce vers les belles à quelques verges de là, emporté par je ne sais plus trop quel courant idiot. Rendu vis-à-vis



d'elles, je m'arrête sec, le corps raide comme saucé dans l'empois, décomposé par la crainte de gaffer et celle d'une claque sur le museau. Mais lorsque deux mains douces, chaudes, se posent délicatement en arrière de mon cou, un frisson de velours emballé mes sens tout en m'emplissant d'une timidité embarrassante. Béatrice me hale gentiment vers elle, son regard fixé sur ma bouche, approchant ses lèvres pulpeuses et humides, qui s'acoquinent aux miennes avec la tendresse d'une adolescente, la sensualité d'une virtuose.

Ce n'est pas, il va s'en dire, la première fois qu'une fille me fait don de sa bouche, mais là, waw! j'en suis tout décousu par en dedans; ma chair «flippe» de haut en bas, comme enivré au champagne, mon cœur la grande valse. À moitié remis de mon émoi, je brise à regret ma douce étreinte et marche vers Phyllis. Elle saisit ma main tendue, tire finement mon corps contre le sien, sentant quelque chose de sensuel, chaud et goûteux sur ma bouche entrouverte et y promène goulûment sa langue que je caresse de la mienne... Fondant de désirs charnels, mon pantalon se met à gonfler, j'entre alors dans tous mes états. Fiou!... Mioum mioum mioum! Bonbon divin... Ma libido en prend toute une shot! Yam yam! Quel apprentissage capiteux de bienséance. Et la leçon du savoir-vivre dans tout ça? Eh bien, qu'on m'en amène des cargos comme ça! Oui, oui!

À seize ans, sans prétendre me hisser sur le podium de Casanova, il semble que, sous le couvert d'un tempérament réservé, se camoufle un mystérieux coin de romantisme qui ne passe guère inaperçu sous le radar d'une fille connaissant le tabac. Avec une bouche garnie de trente perles éclatantes, un rire charmeur, accommodant sans faire de courbettes, comment ne pourrais-je liquéfier la plus glaciale des mam'zelles? De temps en temps à la Kaméo, je surprénais quelque jeune femme délurée, dont Rhonda, se lécher les babines, le regard noyé dans un jus de convoitise en me fixant la bouche d'envies charnelles quasi

palpables qui, même en voulant les nier, mettraient les plus neutres appétits «hors contrôle»...

Ni Phyllis ni Béatrice ne se seraient prêtées au fantastique petit jeu si ma réputation avait rimé avec vulgarité. Quant aux autres plaisantins témoins de la scène, ils me servent d'occasion rêvée, à laquelle je n'allais pas tourner le dos très longtemps, pour m'acquitter d'une petite dette-revanche bien justifiée. Tout fringant tel un paon qui fait la roue, je reviens vers eux, leur claque un clin d'œil gamin, suivi d'une joyeuse grimace, puis l'air railleur, je tire ma révérence en sifflant, tête levée vers le plafond.

Le pire à redouter dans cette aventure d'embrassades, c'est que je risque pour une deuxième fois que le prochain confesseur, comme le fit l'auto-promu Juge du Très-Haut, Saint d'entre tous les Saints, ne m'accorde sa maudite absolution. En effet, à mes treize ans, et pour moins que des «french-kiss», celui qui s'imaginait Dieu-le-Père s'abstint arbitrairement de m'absoudre, étant tellement convaincu que j'emplirai à nouveau de mes mains les seins mignons de ma petite blonde. Voilà comment ma conscience a connu son premier enfer, où je me voyais déjà engagé vers la descente aux fourneaux brûlants... même rendu dans la gueule du monstre avec les damnés pour l'éternité. Supplice tournant en idée fixe qui me bouleversa, me tortura des jours durant où je ne voyais qu'une seule ouïe à confidences, celle de ma douce adjointe de douze ans. Elle-même, perturbée par un trouble que je pouvais palper, me raconta en pleurant comment ce même serviteur du Tout-Puissant répéta le geste similaire au mien en lui refusant le pardon. Nos croyances religieuses en prirent tout un coup et, très durement faussées, risquèrent de toucher le fond pour y moisir à jamais. violemment ébranlées, nos fragiles intelligences en vinrent à la conclusion de ne plus nous agenouiller devant le guichet de ce prêtre demeuré, vieux jeu,

au jugement bouché à l'émeri, tant et aussi longtemps que persisterait sa fixation de nous voir à nouveau «souillés par notre vice impardonnable.»

Depuis ce refus d'un tel non-sens, chaque fois que je voyais une soutane, je fertilisais mon aversion envers l'Église, ses religieux et les sacrements. On me conseilla beaucoup trop sur le tard par malheur, un confesseur qui pardonne, non un juge qui condamne. Suivi des œuvres de chair, le discernement se classait au second rang des choses sales. Tout ou presque prenait sens de péché dont les retombées s'incrustaient déjà en moi assez fortement que je changeais de trottoir pour ne pas croiser ces bibittes à talons hauts. Qui peut savoir à quel point je les aime, les chéris encore et les adorerai jusqu'au clin d'œil final de la dernière étoile? L'énorme clou qu'on m'avait enfoncé se retira depuis, mais laissa à vif une blessure profonde, à des années-lumière de se refermer.

Ici, les lèvres lubriques de Béatrice et Phyllis, encore fraîchement bien senties sur les miennes, éveillent en moi les premiers soubresauts de l'amour faisant du même saut débouler de quelques marches les doutes quant à mes réactions amoureuses normales. Paradoxalement, l'ombre irritante, comme une lamelle de mica, s'interposera et viendra refroidir l'enivrement de ma bouche à l'occasion suivante, quand celle d'une fille ne prendra pas le temps nécessaire pour bien nous savourer... Le Mont Plaisir l'emportant d'une hauteur d'avance sur les scrupules, pourquoi laisserais-je filer la caravane quand je peux y monter?

Le pognon mis de côté pour acheter la bicyclette permet de subvenir à mes besoins présents, tout en poursuivant ma recherche d'emploi, car je dois parer à tout prix les dettes qui deviennent vertiges le jour, insomnies la nuit. Débute alors une chasse intense aux jobs

avec la multiplication de démarches et visites chez différents employeurs de shop, de bureaux, d'établissements nouveaux, de magasins et centres d'embauche. Contre les pensées qui allument la déprime, on peut aisément trouver meilleur passe-temps, mais cela me semble quand même un mode respectable opposé au mal de famille.

## CHAPITRE 12 - TERRORISER

Embauché chez Grower, fabricant de tissus, j’empoche treize dollars par semaine, soit un dollar de plus qu’à la Kaméo. Le métier de tisseur suscite suffisamment d'intérêt pour que je n'éprouve aucun remord d’avoir plaqué l’emploi précédent, provisoire et monotone qui aura duré un temps record de cinq jours minimum. Par contre, cette énorme boîte, comptant quelque cent employés dont quarante de sexe féminin, me remplit de gêne et me fout un de ces tracs monstres au milieu de cette jungle de travailleurs. Sans compter la multitude de tricoteuses mécaniques qui produisent davantage de casse-tympan que de matériel.

On m’assigne comme patron monsieur Demers qui fait montre d’une patience d’ange en m’enseignant affablement à marcher dans ses traces. Homme pas très grand, assez mince, dans la quarantaine, le tisseur expérimenté possède la force d’âme du père Pacifique, sachant hâter lentement ses pas au boulot. Avec lui, se digèrent tellement bien ses techniques qu’en peu de temps je me tricote un diplôme et prend en charge une section de dix machines à tricot. Remplacer les bobines vides de coton ou de soie entre aussi dans mes tâches ainsi que veiller constamment à ce qu’aucune d’elles ne flâne trop longtemps, ce qui se traduirait par un déficit de production.

Le jeune employé de dix-sept ans, boutonneux et gras, répondant au prénom de Fernand, prend soin de la section contigüe et passe attentivement la mienne en revue de temps à autre pour vérifier si l’élève fait bien ses devoirs. Il ne laisse percevoir aucun signe prouvant qu’il me reconnaisse, mais moi, ma mémoire ne me fait point défaut, et pour quelque chose qu’une panse vide peut difficilement jeter par-dessus bord. Oubliant

rarement une binette je remonte la filière jusqu'à l'orphelinat Saint-Anselme. Là, l'obturateur de ma boîte à souvenirs s'ouvre précisément sur un serveur de table terne, insignifiant, grande gueule sans envergure, et très bien engraisé qui me faisait cyniquement jeûner avec un enchantement déboutonné et une joie féroce...

Ce chapitre peu reluisant survint peu avant d'être gradé au titre de serveur aux tables, où je détrônais Fernand Van Impe de son poste. Non surprenante sa destitution, non moins étonnante ma promotion. Effectivement, par une souvenance plutôt floue, cette décision d'allouer ou retirer une telle responsabilité relevait du frère Germain je crois... Et je m'en sacre! À moi maintenant le tour au bâton! À peine ma mise en service au marbre des tables, je n'avais pas tardé à lui rendre la monnaie de sa pièce, le limitant à affaler son gras fessier à mon ancienne place laissée vacante. Là, il se fit infliger un jeûne de durée similaire, appliqué avec cette noblesse d'âme calquée sur la sienne, servi très froid et arrosé d'une fracassante force de frappe dont même son assiette se souviendrait. Le gars me déplaisait, non au point de l'éviter, mais amplement pour ne pas l'accompagner à un spectacle.

Sans vouloir lui forcer les méninges à ce qu'il se rende malade, je soulage sa grande souffrance aux «trous de mémoire» en la lui rafraîchissant très poliment sur un ton bercé d'innocence. Ce cher Fernand, perplexe, se gratte la calotte, l'air interrogateur puis, comme quelqu'un qui décroche brusquement de son amnésie, acquiesce en hochant la tête, quelque peu mal à l'aise, et s'esquive vers ses tisseuses laissées seules. Les comptes réglés depuis, nous signons l'armistice en nous apportant une aide réciproque à veiller au grain quand l'un ou l'autre est obligé de délaisser ses tricoteuses quelques moments.

\*\*\*

Une fin d'après-midi en novembre de la même année, c'est-à-dire soixante jours après un apprentissage sans bavure, alors que je patrouille placidement entre mes rangées de tricoteuses comme à l'accoutumée, soudain, sans avertissement, tel l'éclair qui déchire la nuit, l'orage éclate et me foudroie d'une lance qui lacère de profondes entailles chaque fibre de mon être, comme la douleur intolérable du couteau enfoncé et tourné dans l'omoplate.

Un mal terrifiant, ressenti pour la première fois depuis ma naissance, comme si ma raison se couvrait subitement d'un voile épais d'affolement, de frayeur et d'épouvante à rendre n'importe qui crack pot. Froides comme du marbre, des sueurs me perlent tout le corps; une vague, mais effroyable pression m'étreint et ma respiration, tantôt haletante, tantôt coupée, me fait dangereusement manquer d'air. Telle une mélasse, l'insoutenable obsession sclérose mon psychique et tous mes membres.

Ça cogne si fort dans ma poitrine que je vois déjà les vingt tisseurs du troisième palier se tourner tous dans ma direction et s'épivarder en chœur pour que je freine mes coups de cymbales étourdissants. Au plus fort de la crise, me semble apercevoir le plafond de la filature, tel un gigantesque élévateur, s'en venir tout droit sur moi. D'une hypnose qui me momifie, seule ma vue fixe peut le suivre dans sa lenteur d'éternité, paré à m'écrabouiller sans pitié, lorsqu'à leur tour les murs s'approchent à la même cadence pour me presser dans leurs mâchoires aux dents d'acier. Vision hideuse apocalyptique d'un fauve sans substance, jamais rencontré jusqu'alors : l'horreur à l'état pur, affamée, me sautant dessus à pieds joints avec toute sa repoussante monstruosité!

La pensée obsédante de prendre la poudre d'escampette ne me lâche pas d'un talon. Me faut partir... M'en aller... Fuir à toutes jambes... Ne plus jamais voir ces murs, ce plafond,

ce plancher. Comment planter là mes tricoteuses ou les confier à Van Impe sans craindre qu'il n'exige des comptes? Bien que peu réconfortantes, ces pensées n'en servent pas moins de détournement à cette prise d'otage de ma lucidité. Nul individu ne doit me voir ainsi... Personne! Non, absolument personne! Pas plus d'ailleurs qu'il n'existe de raisons pour que les cancans sur ma folie n'atteignent l'ouïe d'aucune tête du département.

J'ai beau essayer de barrer le chemin à cette «apparition» dantesque de sorte qu'elle n'enfoncé pas la porte de mes facultés cérébrales. J'ai beau arpenter l'allée de long en large, accélérer... ralentir... trotter, elle me tient presque entre ses pattes. J'ai beau éviter de toutes mes capacités, de toute ma vigueur, de toutes mes forces que les autres voient dans mon jeu et découvrent le pauvre fou entré en moi. C'est comme si je ne m'appartenais plus, comme si un autre que moi avait pris ma place. Qu'un je ne sais quoi s'est emparé des rennes de ma logique et la soumet à ses lois désordonnées. Va en gagnant du terrain, l'intensité d'une angoisse folle qui se tape des ravages à mes dépens. Ma gorge se resserre, l'air n'atteint plus mes poumons, le sang dans mes veines a perdu son contrôle aux mains d'une eau glacée, que mon front convertit en une moiteur alarmante. Incapable de contenir ma panique, rendue à son exacerbation en croyant entendre mon dernier battement de cœur, je m'élance vers la porte d'escalier menant au rez-de-chaussée comme un coursier dès que s'ouvre la barrière du départ. Là, la sortie paraît elle aussi prendre les devants et s'éloigner à vue d'œil...

Néanmoins, rien ne sert de lui crier d'attendre, je la rejoins enfin et déboule les marches trois par trois, manquant de perdre pied puis, à bout de souffle, arrêt sur la petite plateforme de fer entre les deux paliers, le cœur éventrant ma poitrine. Totalement affolé... déboussolé et hébété, le raisonnement enroulé sur les bigoudis de la confusion, l'œil me tournant



presque. Toute notion du temps prend même la fuite durant de courtes secondes... ou de longues années d'éternité...

Après une trêve dont j'ignore la durée, s'opère en moi un tête-à-queue des plus sidérants autant qu'incompréhensible. Le corps épouvanté qui me charriait pendant ces moments fous s'apaise sur-le-champ, l'effet de déchirement surnois s'évapore, tout comme les suées de terreur. L'air traverse à son aise les voies respiratoires, le cœur rattrape un meilleur rythme, puis progressivement la pensée et le corps recouvrent leurs fonctions normales. Un bien-être de soulagement très salutaire parade en moi, comme si rien ne s'était produit, que tout cela n'existait pas, se fondait dans l'irréel, que j'avais bêtement rêvé ou imaginé ces instants cauchemardesques...

Mais alors d'où provenait mon fouillis intérieur durant ces affreuses portions d'éternité à rendre fou? Je perds la carte ou quoi? Que se tramait-il dans le tréfonds de mon subconscient, et qu'y mijote-t-il encore pour m'être déchaîné ainsi? Pourquoi une telle panique me poussait-elle à agir ainsi? Et cette chienne de peur hors contrôle qui vient peut-être de parapher un contrat à long terme derrière mon dos et avec laquelle je serai sans cesse aux prises à partir de maintenant? D'où tient-elle ses racines? De mon obsession démesurée d'être admis dans la vaste cour des hautes cloisons grillagées de Saint-Jean-la-Folie? S'agissait-il tout sottement d'une berlue passagère ou d'un flagrant délire?

À la pensée qu'on met au pilori la démence comme la plus honteuse de toutes les maladies honteuses, cela m'horrifie davantage que d'attraper la syphilis ou la tuberculose... Blâmer alors l'hérédité? Un lien peut-être avec la rare fois où j'ai longé l'enclos extérieur de St-Jean-de-Dieu? Ou bien avec les «fous» eux-mêmes, mains au

grillage agrippant leur désespoir, mais dont les yeux en détresse perçaient ce treillage de leur mal d'exister? L'étrangeté de leur attitude? Leurs comportements en désordre? Tout cela et même davantage m'ayant frappé d'une frayeur, d'une fixation contre lesquelles je devais et dois encore lutter pour ne pas devenir comme eux? Ou lorsque peu avant la disparition de maman encore à l'hôpital, papa me prenait parfois à part, s'asseyait en face de moi, assez près pour qu'involontairement son haleine, telle une distillerie, me soufflait aussi quelque chose qui semblait le ronger de l'intérieur, comme le cancer d'Émilie, sa sainte et vénérée femme, notre mère. De ses yeux bleus, pleins d'eau, droits dans les miens, gémissait à répétition cette phrase éternellement gravée dans mon cerveau : «Vot' père c'tun maudit fou... vot' père c'tun maudit fou... » À douze ou treize ans, le sens de ses paroles autant que son comportement me faisaient passer au mode déprime, suffisamment pour m'obnubiler sur l'idée que tôt ou tard les rejetons issus d'un parent maboul pour vrai devaient génétiquement hériter à leur tour d'araignées au plafond.

Révéler ma phobie en ce moment serait tout autant impensable et risqué que pour une fille se déclarer enceinte. Dans un cas comme dans l'autre, viendra bien un jour où il faudra effectivement laisser tomber l'horrible secret dans l'aileron dont la bouche ne le colportera pas à tout venant. Vers quelle tête? Et avec quelle ouverture d'esprit pourrait-elle finalement décrypter ma confusion? À sept mois de grossesse, une voisine célibataire se dira autant angoissée en pensant échouer à la Crèche de la Miséricorde, où les bonnes sœurs lui faucheront son nouveau-né, que moi je crains d'atterrir à Saint-Jean-la-Folie, où l'on me subtilisera ma personnalité sans plus de respect ni d'égard. Ça, jamais au grand jamais!! Et qu'on n'y compte pas trop si l'on tient vraiment à ne pas se retrouver avec un suicide sur les bras. En la pénicilline, la science a fait frapper aux maladies vénériennes son

Waterloo. Qu'ont révélé leurs savants microscopes contre la déraison? Rien!... Si, m'a déplié une revue, les électrochocs rendent l'aliéné encore plus débile tout en anesthésiant ses souvenirs malsains autant que les plus précieux, et risquent fort de le couper de tout contact avec la réalité. Puis, la lobotomie où l'on joue dans le caveau aux pensées, nécessitant certes l'internement, donc n'y sort pas comme ça qui veut ou quand il veut. En plus, ne se traitent pas sous le bistouri du neurochirurgien les dérangements de l'âme. Que faire alors? La seule source d'aide disponible trop onéreuse pour mes moyens serait de consulter un psy. Et encore... Naguère j'accordais à mes préjugés une place d'honneur aux gens qui y recourent, comme si c'était eux les vrais fous. Au fait, comment établir les bornes entre ceux-ci et les faux? Quant à mes «bibittes» (qui n'a pas les siennes?...), pourquoi leur réclamer de se mettre toutes nues sous un nez inconnu et, du même vent, de ma main pousser la porte qui se verrouillera derrière mon admission dans les entrailles du dragon des ténèbres aux cerveaux dérivants? Serait-ce en quelque sorte signer une confession du réel crack pot que je crois devenir pour qu'on m'encage indéfiniment dans cet asile barricadé, coupé du monde des vivants de façon à perdre définitivement la raison...Et à mes seize ans??

Autant conscient et apte qu'auparavant à différencier le bien du mal, je sais pertinemment que je n'ai guère perdu la boule, mais n'arrive néanmoins à me persuader de ma lucidité. En dehors de la facilité avec laquelle mon subconscient prend plaisir à me convaincre d'endosser le blouson du raisonnement fêlé, à aucun taux je ne voudrais que ça n'atteigne l'ouïe de nulle âme qui vive, ni à la Grower ni ailleurs. Je vois et j'entends déjà ça d'ici... «Hé! Les gars, les filles! Voyez le fou à Chénier qui passe», me mettraient-ils en boîte, relançant entre eux des farces déplacées de même poil et fortes en teneur de

platITUDE sur l'état de ma santé mentale.

Un bruit sec dans l'escalier, coupant court mes réflexions, me commande de remonter au plus tôt, sans quoi Van Impe va montrer les dents ou m'interroger sur ce que je couvais. Encore tremblant à mon retour aux tisseuses, tout semble flotter avec allégresse dans ma section. Rien que l'idée d'éprouver une nouvelle attaque empoisonne davantage ma vie, mine mon moral et sape mon humeur que la crise elle-même. Quoique la menace réelle de la voir récidiver s'avère peu probable à cette heure où la journée commencera bientôt à dérouler sa couverture de nuit.

En sortant du ventre de la bête mécanique, l'air frisquet libérateur d'un beau soir automnal sans pluie incite mes jambes à se dérouiller les trente minutes me séparant de mon bercail. Les idées à l'envers tout au long du retour... Un souper qui se prend sur le pouce... Quelques échanges de mots concis avec les Godin qui soupçonnent que ça ne tourne pas tout à fait rond chez moi, mais ne foncent guère plus avant. Rien ne change au fait que les pensées sur l'insanité s'entrechoquent dans mon intellect à une vitesse me dépassant. Je regagne mes domaines le moral trainant par terre, pas fâché quand même d'avoir une couchette qui m'attend, pour que personne ne questionne mon attitude non équivoque d'un trouble extrêmement profond, sans craindre de déballer ce qui m'englue et me tue. Le mal terrifiant pourrait-il dès demain remettre son habit de service? Inlassablement, il s'entête à me rendre résolument marteau tous les jours : mêmes symptômes, même déchirement, même panique, même course précipitée dans l'escalier et même manifestation du réel qui se sépare de mon raisonnement... Mon esprit ne veut visiblement plus de moi!

À force d'entendre mon inconscient revenir à la charge pour me marteler que je déraile véritablement, il triomphera de mon esprit encore lucide si ça continue, et j'irai lamentablement me dépersonnaliser derrière les murs de l'immense complexe des grands malades mentaux. En revanche, et c'est là, le plus bizarre, la crise ne me prend d'assaut nulle autre part ailleurs qu'à la manufacture... Du moins pour l'instant.

Quelle corde de secours à mon arc de pouvoir compter sur le fiable Van Impe, à qui je fournis l'inlassable excuse de vouloir reposer mon ouïe chaque fois que j'anticipe mes «crises»! Sans jamais chiquer la guenille ni me poser de questions, ni même prononcer un mot plus haut que l'autre, Fernand assume à tous coups la relève, ce que j'apprécie avec cœur en lui rendant la pareille. Mais ça ne peut durer comme ça à l'infini sans qu'il finisse par s'apercevoir de mes courses folles. Tourner davantage la roulette en misant sur mon emploi, ou même celui de mon dévoué remplaçant, et risquer qu'elle s'arrête sur le numéro perdant?

Avant la catastrophe, il me faut trouver une solution durable. Souhaiterais-je donc qu'un membre de ma famille habite Montréal, pour m'ouvrir à lui avec une confiance aveugle et me fier sur sa discrétion. Depuis ma dernière confidence sur le chat d'Annette, la phrase «attention à ce que tu dis et à qui tu le dis» tatouée sur ma mémoire donne comme résultat que je ne me livre qu'à mots couverts à Albert et Florence Godin. Également compris d'eux à moitié, comment peuvent-ils me conseiller ou me soulager sinon qu'à demi? Malgré leurs bonnes intentions, je les devine incapables de m'apporter quelque secours concret. Sadiquement emprisonné dans ma gorge, le bouchon qui retient la vérité sur ma vraie déchirure s'acharne à y stationner en dépit des coups de bottes au cul que je m'inflige.

Dans quelle mesure ce mal, qui m'empêche de vivre, me vaudrait un soulagement durable si je pouvais m'épancher à quelqu'un? Comme le fit un certain samedi après-midi Marie-Jo Godin, sœur d'Albert avec l'épouse de celui-ci? De l'évier de cuisine où je me débarbouillais le haut du corps pendant que, dans l'autre coin, Florence donnait une nouvelle nuance à la coiffure de sa belle-sœur, j'entendis celle-ci lui pleurer à mi-voix que son chum Antoine cassait abruptement sa relation d'avec elle. Ce Jeudi de la même semaine, son transport urgent à l'hôpital me fit sursauter de stupeur. De son rire clair, je ne perçus plus l'écho, ni de son visage ne revis le sourire en ce samedi, ainsi que les suivants. L'explication de son frère Albert, qu'«une pelure de tomate restée figée au sac digestif nécessitait un lavage d'estomac», rassasia ma curiosité un instant. Je réalisai assez tardivement que la désespérée s'était effectivement «manquée»... J'en fus secoué. Terriblement ébranlé. Assez pour me recueillir un moment et bien m'imprégner du sort injuste, inhumain, voire ignoble qu'on réserve aux âmes dont la vie déchirée d'un mal de vivre est aspirée dans les remous d'une désespérance à effet boule de neige.

Séparer le suicide du dépotoir aux préjugés, ces années là, c'était s'aventurer à retirer la goupille d'une grenade... L'explosion en pleine gueule!

Ignorant tout de l'aspect psychique, mes «parents adoptifs» prêtent à mon mal une origine physique. Il n'en demeure pas moins que les mêmes révélations, partagées surtout avec Guy et ses frères, me procurent, elles, des bienfaits vivifiants. Des suggestions, conseils et avis désintéressés aptes à regonfler mes pneus fusent de partout. Au final, quelques deux ou trois trouvent gîte dans ma mémoire. D'ici à ce que la saison hivernale couvre de son prélat glacé les patinoires extérieures, je me droguerais de patinage et de quilles, mes bonnes vieilles bouées de sauvetage.

La cure de revitalisation intérieure m'incite surtout à fréquenter mon refuge de prédilection, l'amphithéâtre de Verdun. Escorté d'amis comme Gilles et Guy toujours consentants à me suivre partout, je me défonce dans mon sport fétiche, question de me dérouiller à fond jambes et neurones. En échange, je dois faire appel à cousine Patience puisqu'au moins soixante-quinze minutes en p'tit char me séparent de l'aréna.

Peu avant Noël, mes phobies reprennent le sentier de la guerre dès que je pose le pied dans un tram et que j'entends les portes se refermer. Sitôt dans sa bouche, on dirait que du coup un muret d'acier se substitue aux mâchoires pour les bloquer et m'emprisonner après chaque départ. Ma préférence ira donc toujours vers un espace vacant près des sorties arrière ou avant, au cas où l'obsession qui me marche sur les talons de fuir cette prison roulante forcerait ma volonté d'en descendre précipitamment, haletant d'épouvante. Si, par des acrobaties intellectuelles exténuantes, je ne m'évertuais à contenir les affres de ma phobie, une petite fortune en billets de transport s'envolerait en fumée. Comble de malchance, mon supplice se double horriblement d'une couche de claustrophobie, autre bibitte qui m'accule au mur, me fourrant dans des situations abracadabrantes, ardues et invivables. Cet affolement irraisonné des espaces clos, comme l'effroi démesurément ressenti à la troisième puissance en me sachant seulet dans un endroit désert ou à l'intérieur d'une habitation, m'injecte la substance létale. À ce moment-là, mon mental sain devient l'otage d'une inflexible montée d'hystérie cauchemardesque comme si je sautais de plain-pied dans l'antichambre de l'insanité. La vie m'impose sa punition du supplice à genoux sur des tisons ardents. Comparé à mes semblables, je me sens davantage diminué par ces handicaps majeurs qui, vis-à-vis mon propre moi, gangrènent ma pensée d'un complexe d'infériorité chronique.

L'après-midi du Premier de l'an, les frères Normand me pressent de faire route avec eux chez un parent d'oncle et tante, résidant au nord de la ville, afin d'offrir au couple leurs vœux de circonstance. Cela signifie pour moi quarante-cinq minutes bien sonnées de trotte infernale, claustré dans une «prison sur roues». Comment ma logique va-t-elle négocier la courbe raide d'une peur incontrôlable de craquer sous la folle panique, sans effeuiller mon «dérangement» aux amis durant au moins quarante-cinq éternités?

J'évoque avec nostalgie ces petits bonheurs pas tellement lointains, ce temps si joyeux où tous les quatre transformions les longs itinéraires de p'tits chars en un feu roulant de commentaires humoristiques et d'histoires amusantes que chacun relançait à tour de rôle. Du simple fait de voyager ainsi en chœur nous procurait chaque fois plus de contentement que l'attraction elle-même à laquelle nous venions d'assister ou allions prendre part. Pourquoi m'enlever tout ce à quoi je me cramponnais? Après l'enlèvement de ma famille, la démolition de mes rêves et la quasi inhumation de mon équilibre psychologique, pourquoi le sort prend-il maintenant son fun à faire pourrir dans la merde mes minimes et clairsemés bonheurs qui ne causent pourtant de tort à personne? Comme si mon radeau tenant tête à la vague se redressait pendant un certain temps pour ensuite s'emboutir sur les rochers.

Néanmoins, au nom du bon vieux temps et pour ne pas décevoir les amis qui me tirent l'oreille, je plie sous leur appel de faire équipe avec eux, à la stricte condition qu'ils jurent de respecter : ne pas intervenir si d'urgence il me faut absolument quitter le tramway et qu'y demeurer davantage outrepasserait mon bon vouloir. Disposés à ne jamais rien me refuser, ils m'accordent leur complicité. Leur soutien inestimable, inconditionnel me conforte, autant qu'ils se réjouissent de ma présence parmi eux.



Les trois frères viennent me chercher à l'heure convenue tard après dîner. «Et bienvenue à bord du circuit de l'horreur», me dis-je en m'asseyant sur un long banc peu éloigné des portes arrière, à l'écart des rares passagers placés à l'avant, pour ne pas être vu d'eux au cas où je décamperais en hystérique. Rien de particulier à signaler au départ, si ce n'est qu'une légère anxiété, un trac caractéristique toutes les fois que montent ou descendent des usagers. Dès l'instant où s'ouvrent les portes, je m'efforce de prendre sur moi pour ne pas bondir hors de ce maudit p'tit char de malheur. L'expression d'une inquiétude croissante se laissant voir dans mon regard, mes gestes, mon attitude ne passe guère sous le nez des Normand qui me tiennent à l'œil. Ils y vont de leur meilleur cru en récits distrayants, blagues et farces où chacun donne sa pleine mesure pour aiguiller sur la voie d'évitement mes idées fixes dans le but avoué de me garder le plus longtemps possible avec eux. Ils aimeraient tant que je revête ma tenue rigolote des jours lorsque de joie chantait mon cœur comme l'enfant au cirque. Et moi donc! Le puis-je vraiment, enchaîné à cette poudrière roulante, le fessier sur l'épicentre d'une peur morbide, angoissé d'appréhension dans la suite du sans queue ni tête de ce qui va me pendre au bout du nez?

Personne sur terre ne peut se figurer à quel point les efforts de Guy, Émile et Gilles sont si fortement appréciés que les mots me manquent pour les décrire, plus spécifiquement lors de ces vingt minutes initiales où l'affolement se maintient au petit trot. Me doutant fort bien du calme qui précède la tempête, celle-ci arrive vers moi au grand galop et, d'arrache-pied, j'essaie de l'amadouer. Inapte à lui mettre la bride sur le cou, je peine à tenir mes fesses assises tant elles me démangent d'angoisse à en suffoquer de peur. De mini tremblements me prennent d'assaut, un cœur fou rue dans ma poitrine comme s'il allait la désert; mes jambes vacillantes tentent de s'enfuir, mais ne peuvent plus bouger. À combattre cette

pression qui me coince de partout, ma résistance en a plein les bras, tandis que le puissant ressort sous mon fessier va se décontracter à la seconde... «Mais bon Dieu qu'attend-il donc pour...» Puis BANG!! Ça y est! En se déclenchant il me soulève d'un bloc et me projette en rafale jusqu'aux portes. C'est une première chez mes bons amis déconcertés à qui leur très fidèle compagnon vient de servir un extrait brut de sa folie. Quelque peu soulagé, mais honteusement mal à l'aise, la mine toute dépitée je me tourne alors vers eux :

— Désolé les gars, mais pour moi, c'est ici le terminus!

— Pas maintenant, Luc? T'as plus qu'la moitié du chemin de parcouru, objecte Guy d'une voix posée. T'es encore le bienvenu de nous tenir compagnie et poursuivre l'autre petite moitié, sans quoi tu devras entreprendre seul avec toi-même le millage du retour... Si tu descends au prochain, trois fois plus longue t'apparaîtra la distance et en effet le deviendra également!

Jugeant cette observation pleine de logique, je me tiens coi le temps d'une pause, écartelé entre deux courants. Je réalise que si j'ai été capable de résister lors de tout ce temps, je peux encore tenir jusqu'à Beaubien, notre point d'arrivée. Aux airs de satisfaction des camarades, comme s'ils le savaient déjà, je retrouve nerveusement mon siège avec un certain embarras se rapprochant de la culpabilité. Aussitôt rassis, sans trop savoir ni pourquoi ni comment, la panique faisant rage tout à l'heure se calme, l'angoisse se draine presque entièrement, puis l'appréhension vague qui m'accablait voilà quelques minutes encore se lève pour laisser maintenant place à un mieux-être et un aplomb inexplicables mais fort bienvenus. Comme si un fluide de vie coulait nouvellement en moi, la fin du parcours passe d'effroyable à délectable, pendant que les copains l'embellissent par leurs

humoristiques coq-à-l'âne des bons vieux moments d'antan.

On me présente à la tante Marie-Louise et l'oncle Oscar dont l'accueil vidé de formalités aussi naturel que chaleureux met immédiatement à l'aise au point de se sentir chez soi. Nous leur offrons nos vœux usuels de santé, prospérité et paix en ce lundi du Nouvel An 1945. M'étonne le sens poussé de l'hospitalité dont font preuve ces descendants d'autochtones modestes, originaux et drôles. Chacun y apporte sa portion d'anecdotes sur la dernière bordée de neige, la lenteur des p'tits chars, le coût de la vie et, bien sûr, les exploits électrisants du numéro 9, surnommé Rocket Richard, champion des champions, animal de hockey dont l'étoile est prédestinée à ne jamais blêmir et en qui s'identifiait tout Canadien français au cerveau non anesthésié par un système colonialiste lui niant son identité, ses valeurs, son génie inventif autant que ses réalisations.

Nos hôtes d'une soixantaine d'années, grassouillets l'un comme l'autre, insistent à ce que nous restions davantage en leur compagnie pour prendre un petit remontant avant le voyage du retour. Oscar apparaît au salon, portant des verres qu'il distribue à chacun, l'œil coquin comme s'il anticipait ce qui allait se produire avec son cocktail explosif de fabrication artisanale.

On me baptise ainsi avec une eau de vie aromatisée appelée caribou. N'ayant jamais trempé les lèvres dans cette insidieuse, mais formidable boisson, ma bouche l'engloutit d'un jet. L'oncle complice s'amuse comme larron en foire à le remplir avant les autres et me pique chaque fois un clin d'œil taquin, avant d'aller refaire le plein au bar-cuisine. Me réjouit le goût velouté des bonnes cerises juteuses, mais surtout l'effet grisant qui empourpre mes joues et mes ailerons. On pourrait me comparer à un adolescent assailli par

sa première montée de timidité incontrôlable, où il ne peut ni s'exprimer ni faire de gestes. Bizarrement, en cet instant même, je défierais des armées à moi seul, confronterais mes ennemis qui, affolés de peur, exécuteraient un demi-tour dès mon apparition. Je mettrais fin aux luttes armées et prendrais les milliards de ces arsenaux exterminateurs pour armer de nourriture les populations affamées. Finis mes rares filets pleins de trous tendus aux demoiselles qui désormais seront attirées par mon charme ténébreux, et tomberaient d'elles-mêmes dans les pommes, suspendues à mon cou. Ma plume enfanterait le *bestseller* de l'année traduit en des dizaines de langues, et partout on s'arracherait mon autographe lors de sa parution initiale, tandis que certains éditeurs rouleraient leur regard d'envie vers celui qui risqua gros en publiant l'illustre inconnu que j'étais. On reconnaîtrait en fin de compte à son juste mérite Luc Chénier, le raté des ratés... Une ruine passant de pauvre débile à second Einstein... d'un nul marginalisé à personnalité respectée, issu des ruelles foulant le tapis cérémonial... La planète entière à ses pieds! Bref, je réglerais le sort du globe...

D'ordinaire, après quelques gorgées d'alcool, la tête commence à me tourbillonner. Pas cette fois-ci! C'est comme si je montais en dirigeable et laissais nonchalamment et merveilleusement flotter mon corps au gré du... vin! Lorsque sonne le moment du départ, il eut mieux valu pour moi que je puisse réellement planer, tant mes membres pesants comme la trousse du perceur de voûtes refusent d'obtempérer. Accomplissant l'effort inouï de renouer avec la terre, je finis malgré tout à me lever et supporter mes 140 livres, mais mettre un pied devant l'autre me devient un défi insurmontable. Avec l'effet d'avoir d'énormes boulets attachés aux chevilles, je m'affaisse puis me recale mollement dans mon confortable fauteuil... Rires à gorges déployées des hôtes et de ceux qui m'attendent pour repartir.

Le même scénario se répète lors d'une seconde tentative. Nouvel échec instantanément suivi d'éclats de rires, en particulier d'oncle Oscar qui se bidonne, fier de son coup. Sonne alors une cloche sur ces paroles couramment entendues dans ma tendre jeunesse : «La boisson rend l'homme semblable à la bête et souvent le fait mourir». Toutefois, jamais personne ne m'a précisé de quelle bête il était question, mais selon l'énorme pesanteur de mes membres, je suppose qu'il s'agissait de l'éléphant. Quant à ce qui le transforme en cendres, je soupçonne l'étouffement aigu pour l'ivrogne qui «boit» sa terre, son char ou sa propriété.

Comme l'ordonnait le Christ à Lazare «Lève-toi et marche!», je m'exécute en regardant mon siège pour voir si je n'y aurais pas oublié des morceaux, au grand soulagement et contentement des amis à bout d'attente. Mais le barman Oscar, non rassasié, nous suit pas à pas carafe en main jusqu'au porche, insistant toujours pour un troisième et dernier verre auquel nous devons dire non. Couple coloré, infiniment aimable, d'une gentillesse extrême, remarquablement amoureux de la vie!

Le voyage de retour revêt le coloris lumineux pour moi qui retrouve avec délice mes gais lurons et la bonne vieille ambiance folichonne d'autrefois. Encore sous l'envoûtement du caribou, ce soudain revirement me mystifie à m'en faire tomber les bras. Pourquoi cette vision d'un angle si différent que celui de l'horreur sur quatre roues? Comme si on m'avait drapé d'une nouvelle personnalité plus épanouie, moins soucieuse, je redeviens le Luc Chénier des beaux jours, me questionnant toutefois : dans quelle proportion le divin breuvage aromatisé aux cerises fait miroiter mon firmament d'un bleu si azuré?

La tentation d'une promenade sur le petit paradis artificiel de ma carpette volante pèse

si fort dans la balance que je passe près de m'acheter mon propre «jus», quitte à assumer les frais d'une gueule de bois le lendemain. Après tout, on m'a tellement parachuté, ballotté et charroyé qu'à mon tour je pourrais décider de mes propres envolées en vin, gin ou brandy. Qui pourrait m'en empêcher? Ça, personne! Par contre, mon moral étant remis en selle, je constate que hormis les bienfaits du caribou, mes crises se retiennent au moins de moitié à montrer leur effroyable tête.

Ma rage incontrôlable de hockey et de patinage m'amène à me jeter à corps perdu dans la pratique de ces sports avec l'espoir plus que moins mitigé d'effacer les meurtrissures encore vives de mon âme. Cela repousse toute tentation de m'immerger sottement dans le tord-boyaux, bien qu'une forte envie d'aller de ce bord me guette sans cesse depuis ma rencontre avec le Seigneur Caribou. Comment freiner ces fixations d'une trouille insensée de me retrouver totalement seul? D'une morbide peur noire que ma raison se sépare de moi à tout jamais? D'une identité... et d'une famille qui me courent constamment après? Ne seraient-elles pas à l'origine de mes courses démentielles, ainsi que l'obsession désordonnée d'une rechute prête à bondir?

S'évadent quelques fois mes pensées vers mon père Auguste. Après douze années de veuvage, il aurait pu se remarier sans anicroche. Deux ou trois compatibles et sérieuses prétendantes ont déjà posé leur candidature, l'une d'elles occupant toujours la tête de liste. Ça crève la vue que sa patronne, la quadragénaire veuve Lajoie, et lui, ça clique fort et ils ne cherchent guère à le dissimuler. Cependant, Auguste oppose catégoriquement son droit de veto à nous imposer une belle-mère. Il trahirait en outre la souvenance de celle qu'il vénérât comme sainte Anne, sa préférée, l'élue de son cœur, l'ex-infirmière Émilie, notre regrettée et très aimée mère. Petits démons que nous étions, elle se surpassait à retirer du

chapeau la tactique pour nous débourber lorsqu'on se fourrait les pieds dans la merde jusqu'aux genoux.

Nombre de rejetons gardent des marques profondes pour le restant de leur vie lorsqu'ils ont été rejetés ou négligés par l'un des parents ou les deux. Choyé de n'être pas mêlé à ces malheureuses équipes qui partent perdantes, j'en rends grâce à maman et papa, car le mot Amour, ils savaient le faire résonner dans toute sa quintessence. Même si une bonne part de haine et de révolte hantent toujours mon cœur, auront-elles beau essayer, jamais elles ne flanqueront dehors ce qui repose de bon en moi. Ça, je le dois à cette rareté d'amour pur, réel, simple, désintéressé, que m'a admirablement dispensé sans calcul ni marchandage Émilie ma mère, étant aussi plus souvent avec nous autres à la maison que papa. Cet innommable joyau maternel nous sortant de la nuit transforme un quelconque ti-cul en personnage haut coté et privilégié; sachant qu'on l'aime, il devient alors indéniablement un quelqu'un. Jusqu'au jour où des pétés de l'esprit tenteront de fouler aux pieds le bon fond qui y parque encore, soit pour l'annihiler, soit pour lui souffler un vent d'aversion viscérale.

Cette mésaventure, qui coïncide avec la plus monstrueuse période de ma vie d'écolier, je la dois au très refoulé et au plus détraqué d'entre tous, le révérend frère Guilbert-la-cravache. Rares étaient les fois où un semblant de rire honorait sa sainte figure et quand ça lui arrivait, il se retenait si fort en grimaces pour ne pas laisser paraître ce rictus qu'on le croyait sur le point de tomber en convulsions. Avec quelle jouissance à la de Sade raffolait-il de torturer et d'humilier des garçonnets de quatrième année, ses souffre-douleur!

À mes dix ans, il m'envoya à la large plaque d'ardoise devant tous les élèves expliquer

un problème de fractions loupé dans mon cahier, auquel je ne comprenais rien du tout. Or, dans des conditions semblables, comment développer la bonne résolution? À part recopier ma version erronée de ce qu'il me fallait redresser? Craie aux doigts angoissés, je crayonnais l'ardoise noire en butant aussitôt sur une erreur pour ensuite m'embourber dans d'autres encore pires. Gaffe saluée sur-le-champ par une litanie de réprimandes à tue-tête que le «pro-fesseur» enterrait à brûle-pourpoint par de cinglants coups de baguette sur la chair vive de mes cuisses rougissantes. C'était par-dessus tout mon intelligence, ma valeur, mon estime et ma confiance qu'il flagellait scandaleusement. Que diable ne me l'apprenait-il pas de préférence à son satané fouet? Envisager ça sérieusement? Allons donc! Croire au miracle sans rire comme des hyènes? Quel bien-être jouissif pour lui d'entendre claquer sur mes chairs sensibles son instrument de volupté! Car plus je me trompais, plus il frappait, frappait et frappait encore, et plus se multipliaient mes impairs. Force-t-on un muet à parler? Ne retirant de mon ignorance rien d'autre que la satisfaction de son penchant sadique à l'amener en transe, le religieux me renvoya à mon pupitre après d'interminables et agonisantes minutes. Humilié, honteux, rapetissé de quelques pouces à mes propres yeux et ceux également des camarades de classe, dont les amis Jean et Rock au travers, j'en restai on ne peut plus bouleversé.

Se rajoutèrent sur son gâteau jouissif de merde au glaçage chiant les crottes aussi merdeuses de la direction qui exhibait dans la vaste salle de récréation mes résultats mensuels et ceux des autres élèves de la première à la douzième année, sur de grands tableaux fixés aux murs représentant chaque classe dans leurs matières respectives. Les positionnements allaient de pair évidemment avec le pourcentage et à la vue de tout un chacun. Reposait à droite des noms le degré de réussite, du plus génial au moins doué,



identifié par de petits cartons aux couleurs vives se traduisant ainsi : **rose** = EXCELLENT; **bleu** = BON; **vert** = MOYEN; **rouge** = FAIBLE et, enfin, **noir** = MINABLE. Levant le menton vers mes notes, pourtant assez bonnes dans l'ensemble, j'ai rougi de honte et rabaissement quand mon regard cloua l'inscription en NOIR, plus noir que noir, du vingt pour cent en mathématiques, à côté du nom Luc Chénier... J'aurais voulu me voir sous le plancher!

Comble d'infortune, moi qui croyais m'en être délivré, l'instituteur à la robe noire «monta» en cinquième l'année suivante pour hériter de mêmes élèves et poursuivre son sordide défoulement. Les rougeurs corporelles de la baguette s'estompent à la longue, mais les lésions violacées qu'a subi mon âme sont ressenties jusqu'à son plus profond. De quoi apporter l'eau au moulin d'une haine légitimement fondée, aussi dévorante que vengeresse envers ce frère pernicieusement désaxé. Qu'aurais-je donc déboursé pour le voir passer à la caisse et qu'à son tour lui soit réglé son compte, ne serait-ce qu'un tout petit centième de ce qu'il me fit baver! Paraît qu'à un tournant ou l'autre de leur nuisance sur terre, le Justicier Suprême se charge de faire acquitter la facture à ces révérends tortionnaires de tout acabit. Que Satan leur vienne en aide! Éventualités quelque peu consolatrices auxquelles je me référais pour ne pas m'intoxiquer de rage lors d'une trop forte poussée de haine qui couvait en moi.

Perçus comme des Croix de Saint-Louis, qui donc se permettrait d'incriminer ces dignitaires en soutane? Mon témoignage ne ferait certes pas le poids, car n'est-ce pas moi le fautif, coupable de ma volonté hostile d'apprendre? Moi, l'élève sage d'une dizaine d'années, obéissant et studieux, avec de très bons bulletins (surtout en algèbre deux ans plus tard avec frère Francis, un «sain d'esprit», aurait-il fait exprès pour que n'entrent dans mon coco les mathématiques,

l'algèbre de surcroît? Allons donc! À part la rédaction, rien ne me passionnait davantage que les fractions, mais elles m'étaient devenues telle une obsédante torture que j'en perdais gravement le goût, celui de l'école et même celui de poursuivre mon cours sur terre... À mon âge... M'enlever la vie? Voyons donc! Et à dix ans? Au fait, qu'en sait-on au juste? Quelle jeune bouche peut-elle discuter ouvertement ou intimement de la mort sans que l'on croie qu'il blague? Pourquoi alors ai-je de ma propre main, sur la photo du parlement canadien, au cours de géographie, dessiné un petit bonhomme qui, du sommet de la tour, se précipite dans le vide?... Tout probable que c'est au crédit de mes parents si des courants nocifs de fiel vengeur ne répandent partout en moi leur venin annihilant. Jamais mon père n'aura levé la main sur moi ou exercé de telles brutalités, même lorsque je méritais qu'on me passe un savon; encore moins maman qui nous grondait avec raison, mais de manière douce sans nous frapper ou crier à tue-tête.

Du degré d'affection d'Auguste à notre égard, peu ou pas de griefs majeurs à déposer à ce chapitre, compte tenu du mode dont il le manifeste. Plus discret, plus effacé... Différent. Sans prix. Ce digne fils de Français, passant outre les qu'en-dira-t-on, ne lésinait pas pour nous prendre par le cou en gratifiant nos joues de gars d'une embrassade bien sentie. Très mal vue en public, cette peu courante démonstration spontanée d'amour en scandalise plus d'un. Moi, j'étais enchanté et fier de son cran à ne pas avoir honte de ses émotions. Chaque arrivée, chaque départ, chaque visite, il l'endimanchait de son étreinte rituelle. Les poils piquants de sa moustache venaient parfois chatouiller mes joues, telle une bien douce caresse que j'adore me remémorer avec pur régal.

Si un jour une partenaire de vie me donne des héritiers, je saurai ranger au fond d'un caveau, comme papa me l'a si admirablement appris, ma gêne, mon scrupule ou ma fausse

pudeur afin que chaque accolade, chaque bise, chaque étreinte prodiguée à mes rejetons sous-entendra à ma façon mes «je vous aime» à leur endroit sans égard aux circonstances ou à l'état des choses.

## CHAPITRE 13 - ACCABLER

Le mutisme des miens, le manque d'affection, les vagues à l'âme et l'accablante sensation d'habiter seul la terre s'abattent sur moi, marquant d'une laideur hideuse mon adolescence tortueuse qui ne fait que frôler la balle au marbre sans jamais la frapper. Au comble, l'amour de mes sports favoris ne peut remplir ce vide, car les prochains mois vont envoyer Sir Hiver en vacances. Cela suffit pour qu'en milieu d'après-midi, mes affolements claironnent à nouveau l'attaque. Mes tisseuses désertées, entre alors en moi le corps d'un fou dominé par la peur frôlant l'hystérie, qu'aucune armée n'arrêterait de sa course effrénée vers l'escalier. Sept marches plus bas, m'y reçoit la mini plateforme pour de profonds respire; quatre coups de balai dans un mental brumeux; cinq minutes à reprendre mes sens avant de remonter vers mes machines, et clore ainsi un quart d'heure d'enfer à angoisser. Je me vois déjà galoper à l'air libre... à esquiver ma propre folie!

Physique par-dessus bord, moral flottant de côté sur les eaux de la dérive, comment m'y prendre pour qu'ils ne s'aperçoivent de rien rendu sous ma niche? Une partie de vérité sera donc confiée aux Godin et Normand qui me conseillent une pratique religieuse plus constante. Ayant encore frais en mémoire des expériences traumatisantes passées, j'hésite à faire un pas de ce côté. Malgré tout, mais sans emportement du cœur, je décide de mon propre chef d'accomplir le devoir pascal comme tout bon catholique, et de me confesser dans ma paroisse en ce samedi saint.

Assis depuis un certain moment déjà, j'abandonne mon banc au profit d'un confessionnal où la file semble moins longue. Les nerfs à vif, mais la bride sur ma patience, me répétant que tout devrait bien s'enclencher rendu à l'intérieur. L'attente prend la tournure d'une

vieille horloge à sa retraite, avançant d'une minute, reculant du double. Mon tour approchant à la même lenteur que s'amenuise la filée, une légère anxiété se met à me tirailler dans la limite où il me faut craindre le pire. Augure-t-elle la venue de l'Apocalypse pour très bientôt? Ou est-ce par pur hasard qu'un petit nuage charbonné ne s'adonne tout naturellement qu'à passer?

Entré dans l'habitable exigü, je m'agenouille, mais au lieu de me concentrer à l'inventaire de mes fautes, mon regard monte anxieusement de haut en bas, tourne de gauche à droite sur cette fichue boîte noire qui transforme mon champ de vision en une cage scellée de tous bords sans la moindre petite fente, où le manque d'air se fait déjà sentir. Dix... Quinze secondes tout au plus, puis tout à coup, bang! L'angoisse culmine en cauchemar quand le conteneur à péchés déjà étroit commence à rapetisser, ses mâchoires en bois franc à m'écraser de toute part. Cette nouvelle rencontre au faîte de la folie me glace de terreur, me transforme en pierre au moment où j'entends le bruit du panneau-coulisse opposé que vient de fermer le confesseur.

Ineptie totale à me lever et décamper : j'ai perdu mes jambes en m'agenouillant sur le prie-Dieu qui garde mes genoux solidement prisonniers. Glisse alors à la hauteur de ma figure l'autre carreau encadrant la silhouette d'une tête, dont l'aileron attend ma confession. Paralysé, horrifié, me reste entrouverte la bouche quelques instants, mais aucun mot ne libère ma gorge sèche qu'une main invisible étreint douloureusement. Ma respiration devient saccadée, je passe de la Floride à l'Alaska, suant, grelottant, d'une inertie totale à exécuter le moindre mouvement : réactions enrayées, gestes dérégés, seul mon corps anesthésié se fait lentement, mais effroyablement aspirer à travers le sol. Comme si quelque chose tirait mes genoux du mini agenouilloir vers la terre.

Le confesseur, lui, attend toujours patiemment lorsque je me surprends à exécuter un long et laborieux signe de croix. Ma matière cérébrale givrée dégèle petit à petit. L'étau desserre peu à peu ses dents, puis ma torpeur s'évapore progressivement libérant mes membres figés. Pas tout à fait redevenu Luc Chénier, encore sous le contre-choc de l'assaut, j'ai dû bafouiller quelque chose du genre :

— Désolé mon Père, j'étais au plus mal... Maintenant, je crois que ça va mieux, merci.

— En es-tu certain mon fils? Sens-toi bien à l'aise... Je peux attendre encore un moment, à moins que tu ne préfères revenir plus tard?

— Non, correct mon Père, je pense que tout s'est replacé.

Venu à bout de mon désarroi avec l'aide de ce prêtre rassérénant, je parviens à me confesser sans que cette foutue phobie ne fasse des siennes. Par la suite, je deviens un peu moins hostile à l'égard de l'Église, en particulier de ses serviteurs en soutane.

Ce soir-là, chez les Godin, Albert, Gilles, Émile et moi nous préparons fébrilement à écouter le cinquième match de la finale pour la coupe Stanley, le Canadien se mesurant aux Maple Leaf, quand un visiteur inattendu frappe à la porte. Florence va lui ouvrir et le conduit à la cuisine où nous discutons avec passion de hockey. Quelle surprise du tonnerre de voir la binette de mon frère Pierre, rappliquant en direct de Saint-Eustache. Les présentations faites, il se joint à nous un court moment, puis pour bavarder plus à notre aise, nous nous excusons de notre faux bond et partons siroter un café quelque part au centre-ville. Ouvert 24 heures sur 24, le Northeastern, qui offre de petits plats nourrissants à prix populaire, nous sied convenablement. Assiettée de «bines» aux tomates, deux toasts

et café pour aussi peu que quinze sous.

Certaines questions retirées des tablettes sont dépoussiérées pour servir d'entremets afin d'étirer notre troisième casse-croûte, exprès pour y passer là les minimes heures de la nuit nous séparant des rayons du soleil se dépliant à l'horizon. Le gros du dialogue porte inmanquablement sur la possibilité de se rasseoir tous les sept à la table familiale. J'en doute. Car peu de pistes semblent conduire mon rêve à sa cristallisation. Les principaux acteurs de cet éventuel accomplissement, en l'occurrence Auguste et Clara, se sentent-ils capables de prendre les commandes? Papa peut-il débusquer le loyer décent capable de nous abriter tous et avancer les fonds nécessaires à l'achat du mobilier? Selon Pierre, sœurlette ne veut pas lâcher l'acquis pour l'incertain tant que le père ne nous signalera son feu vert. Et lui, de son côté, n'entreprendra rien sans que nous n'en exprimions unanimement notre sincère bon vouloir. Contrarié, j'y vais d'un bref commentaire :

— Je sais Pierre, et ils n'ont pas tout à fait tort de se renvoyer ainsi la balle, mais à quoi rime ce cercle vicieux? Un jour, faudra bien mettre la hache dans cette absence de communication qui menotte les Chénier. Le plus clair du temps, nous ignorons tout l'un et de l'autre, même l'endroit exact où il ou elle niche. Nos conclusions reposent-elles inévitablement sur le même constat : aucun de ses membres n'ose se brûler avec la patate chaude du rapatriement familial?

— Non, écoute bien Luc, l'existence que nous menons à Saint-Eustache n'est évidemment pas comme celle entourée de nos propres parents. Mais en retour nous possédons assez d'avantages, disons sécurisants, sans pour ça oublier ceux qui en sont privés. Ton nom revient sans cesse sur la liste... Clara et moi, on s'interroge parfois,

comment au nom du ciel tu t'y prends pour tenir ainsi le coup dans une ville comme Montréal, avec tous ces étrangers et surtout tes moyens financiers très limités. Personnellement, j'en serais incapable et j'y laisserais tous mes morceaux en peu de temps.

— Allons Pierre, ne dis pas ça! La force des événements t'y contraignant, il faudrait bien que tu t'adaptes toi aussi... C'est la loi de la jungle urbaine, celle des hommes à laquelle personne ne peut fuir : tu te bats ou bien tu crèves!

Bien honnêtement, mes dernières paroles un peu en l'air ne rendent pas tout à fait sa monnaie à la vérité. Sans pouvoir mettre le doigt sur les causes réelles de mon cafard et mes phobies, je dissimule à mon frère l'étrange certitude que le lourd et puissant rouleau à vapeur du «jour après jour» m'aplatit impitoyablement comme une pâte à tarte. Le brillant Pierre a l'air d'allumer sur ce type d'insécurité, ou du moins fait-il tout bonnement semblant?

Assis à étirer l'exquis petit déjeuner et un bon café chaud, nous observons le disque solaire qui déploie graduellement ses rayons, annonçant un dimanche d'avril plus que splendide. À la montre de Pierre : huit heures quinze. Le préposé nous manifeste son trop grand intérêt à ce que nous levions le siège du restaurant : chaque fois que je le regarde, il promène un œil impatient en notre direction, puis le retourne vers le mur derrière. Il nous avertit, et avec raison, de commander quelque chose ou d'aller déplacer l'air du dehors... NO LOITERING (PAS DE FLÂNAGE) lit-on sur l'écriteau qu'un clou suspend au mur!

Quelques blablabla plus tard, nous décollons de la binerie, passablement fatigués, mais le cœur rempli de perspectives parfumées d'espoir, que je respire déjà. Sans tracer de plan précis, vient de se gravir la première marche d'un projet qui nous est cher et au seuil duquel



nous devrions un jour aboutir.

Saint-Eustache étant désigné provisoirement noyau familial, Pierre se chargera de tenir bien attaché le lien entre les Chénier afin que mûrisse en chacun l'idée d'enfoncer à nouveau le bouton à «On» pour revenir à notre vie commune d'autrefois. Nous savons qu'un enjeu de cette taille signifiera pour la famille sa seconde traversée du désert, mais ça vaut le coup de tenter l'aventure. En attendant, Pierre et moi continuons à faire du lèche-vitrines en longeant les boutiques et magasins fermés en ce dimanche.

Après avoir assisté à la messe, joué quelques parties de quilles, cassé la croûte et visionné un double programme au cinéma, nos pas nous mènent au terminus Provincial, pendant que nos cœurs en fête nagent dans la joie à savourer ces instants exquis, si furtifs soient-ils. Dans cinq minutes, mon frère montera dans le bus pour Saint-Eustache et s'assoira du côté droit afin de bien me voir sur le quai. Puis dans un vroom vroom bruyant, le mastodonte décollera vivement, son arrière-train laissant échapper une longue trainée de fumée noirâtre à l'odeur puante. Alors Pierre attristé et moi le cœur plus gros que le corps, mais tous deux mains en l'air, nous nous saluerons de facture fort émouvante, paraphant ainsi l'assurance d'une nouvelle rencontre d'ici quelques semaines.

En soirée, j'écris une lettre à mon père et lui résume ma journée en or avec Pierre. J'y faufile une discrète allusion au «projet», plus ou moins déguisée en demande d'aide à me recommander un fortifiant capable de requinquer mon cadran rudement déglingué. Sa réponse ne contient malheureusement pas l'ingrédient numéro un à son implication au recollage familial. À l'ajout du nom de ce tonique, Auguste me refille l'adresse d'un vieux toubib montréalais, que je m'efforce de consulter la journée suivante.

Des poches sous les deux orbites lui donnent un âge plus avancé que ses soixante ans. Par sa méthode étonnamment inusitée de m'ausculter, j'en suis mot pour mot statufié de stupéfaction! Dans un grand cabinet pêle-mêle où s'empile ici et là des ramassis de paperasse, le doc me regarde comme si je n'avais pas d'affaire là, mais m'écoute pour le lui rappeler mon arrivée. Sans souffler mot, toujours vissé à son fauteuil, il me désigne le siège vacant près de sa table de travail. Les minutes prises pour s'ouvrir le bec lui incombent un effort bœuf lorsqu'il me grogne, l'air égaré :

— Relève la manche... Allonge ton bras sur le bureau...

— Oui... heu... mais où?

À travers tout ce fouillis je cherche en vain un petit espace dégagé pour poser le bras. Sans plus attendre, il m'agrippe le poignet avant qu'il ne disparaisse sous le fouillis, appuie son pouce au point névralgique, puis compte tout haut les pulsations. Plus ça monte, plus sa voix diminue... Puis baisse... Ses paupières descendent... Et ses yeux se ferment, sa tête penche vers l'avant. Il ne se rend même pas à vingt que déjà je l'entends ronfler bruyamment sous mon nez. Avec tant «de tics» (éthique?) professionnels, ma vue n'en croit tout simplement pas... ma vision! Bien que la médecine m'apparaisse comme du pur jargon, je m'interroge sur le genre de traitement à appliquer au médecin pris en flagrant cirage, et me prépare au pire. Le doc se réveillera-t-il sans mon aide? Dois-je intervenir? Maintenant? Plus tard? Le secouer? Lui crier dans le tuyau du tympan? Mais quand? Comment?

Des ronflements nourris, assourdissant la pièce, provoquent suffisamment de bruit pour que le dormeur revienne de lui-même du brouillard de sa chasse-galerie. Rien à faire pour

l'instant, il poursuit sa sieste tonitruante en augmentant sensiblement le volume sans même m'admettre au concert pour piquer avec lui un petit somme! De quoi fuir son cabinet talons aux fesses... Impossible puisque le ronfleur retient toujours mon bras dont j'ai encore besoin et que je tiens à ramener avec moi, donc pas question qu'il le garde davantage emprisonné. Mais comment me libérer sans qu'on m'accuse de l'avoir assommé? En brassant prudemment l'épaule du médecin, il redresse quelque peu la tête, échappe un léger râlement, puis retraite dans les vapes. Répétant mon geste, je le pousse, mais en y ajoutant de la vigueur cette fois-ci. Le sexagénaire sursaute comme si une grenade venait d'éclater sous son arrière-train. La pause du doc aux cent rugissements terminée, je le vois river son regard sur mon bras enchaîné au brassard, puis il reprend progressivement contact avec la terre. Coucou docteur! Au final, le demi-somnambule vient à bout de se lever, encore fripé et toujours les babines zippées. Maintenant, pleinement réveillé, il reprend l'examen du plafond au plancher, puis rend nonchalamment son verdict : «Début de mononucléose causée par l'overdose labeur-sports!».

Mon boulot, les sports violents (hockey, tennis), le patinage sur glace, à roulettes, la natation, le cyclisme... Le doc m'avise d'un ton solennel d'en faire mon deuil et de partir en vacances... Wow! Comme exhortation, quel bon coup de fouet pour remonter un mécanisme déjà tout débiscaillé! Les honoraires acquittés, je détourne mes pas du cabinet, plus démoli que quand je m'y suis pointé.

De retour chez les Godin, j'allège l'énorme fardeau qui m'accable en me déchargeant de quelques confidences avec eux. Ensuite, je gravis l'escalier des Normand pour me retrouver à la cuisine avec Yvette et son chum Bernard, à qui je déballe mon trop-plein comme aux autres présents dans la pièce. Ils me prêtent attentivement l'oreille du bon côté,

me tapent gentiment au dos en signes d'encouragements et se disent parés à me garantir leur soutien en toutes circonstances. Soupçonnant mon grand désir de piloter un jour sa bagnole, Bernard me promet de mettre le volant entre mes mains dans vingt-quatre heures, afin d'adoucir ma déprime d'un petit velours et tenter de remettre mon humeur en place.

Le doux velours se couvre de rugosité lorsque j'apprends la forte possibilité que les Godin déplacent leurs pénates de Montréal pour les implanter de façon permanente à Saint-Félix-de-Valois où ils comptent se lancer dans l'élevage de poulets. Aucun quantième officiel n'est fixé, mais ils songent logiquement au 1<sup>er</sup> juin comme jour déterminant. Cela signifie pour moi un autre départ vers l'inconnu. Mon penchant «peur du lendemain» rebondit durement et ma frustration s'en trouve atrocement éprouvée, car à chaque famille où je prends racine, s'ensuit peu après l'arrachement tout cru, et ses retombées qui ne m'épargnent guère elles non plus. Ma sonde de chance va même implorer les Normand pour savoir si leur toit peut m'accueillir, mais déjà à l'étroit avec une couvée de sept personnes, ils se voient désolés par l'impossibilité de m'héberger, sinon qu'un court moment.

Rendu à la croisée des chemins, je ne sais pratiquement plus dans quelle voie m'engager et j'angoisse à en perdre le sommeil. Tel le bambin qui perce ses dents, une bonne partie de la nuit se passe à ne guère retenir mes pleurs. En fait chez moi, c'est quelque chose d'autre que des dents qui pointe par en dedans et qui me scie la tête. Avant de m'introduire dans le clair matin rejoindre mes tisseuses, je prends la précaution de porter des verres fumés pour que se cachent mes yeux rougis afin que personne ne soupçonne les traces encore bien fraîches de mes douze heures récentes.

Tel que promis, le chum d'Yvette, ce blond à l'allure fière, parlant peu, mais du bon bois, met entre mes mains le volant de sa bagnole. Il monte à ma droite, surveille les manœuvres, et me prodigue d'utiles directives sur la technique de bien maîtriser l'automobile. Quelle sensation que des mots ne peuvent décrire! Quel prestige de me voir ainsi aux commandes d'une Pontiac 1942, roulant avec prudence le long de la rue Adam. Des piétons s'arrêtent sur le trottoir pour me zieuter, tout ébahis en se grattant la toiture comme si leur vision faisait défaut ou leur incrédulité l'emportait sur ce phénomène qui vient de les épater. «Oui, vous avez bien vu, c'est lui Luc le jeunet, regardez-le bien vous montrer comment il manœuvre avec la touche d'un vrai conducteur, va où il veut, tourne comme il veut, et freine quand il veut. C'est ça, régalez-vous à contempler un as du volant, encore la couche aux fesses, rouler avec fierté tel un pro chevronné!». Du jamais vu!

Cette expérience extrêmement stimulante signe une trêve temporaire aux appréhensions de voir la Bête Folle de retour et hausse de quelques barres Fahrenheit la confiance à mon propre égard, car cela ne se fait pas de laisser aux soins d'un jeune à peine entré dans sa dix-septième année les manettes d'une auto. Ma reconnaissance entière t'est acquise, mon cher Bernard, pour avoir cru en mes talents de chauffeur... Et à toi, jolie Yvette, va une pensée spéciale très sincère d'avoir mis ton grain de charme dans la décision du chum.

Jeudi, jour d'anniversaire de madame Normand, ses proches reportent l'événement au samedi pour la fêter dignement. Cette soirée attendue de pied ferme enrichira son programme d'un souper ultra spécial. Réunis au grand complet, les Normand reçoivent des invités de marque, tels la tante Marie-Louise et l'oncle Oscar, chez qui j'avais flotté sur mon bienheureux nuage de caribou.

Comme plat principal, un spaghetti fort inusité, provenant de la fabrique alimentaire où Émile, le plus rigolo des Normand, trime cinq jours sur sept. Les bâtonnets, mesurant près d'un mètre de longueur, sont servis tels quels aux personnes attablées qui les enroulent à n'en plus finir à leur fourchette. Question de les relancer ou d'exercer mes dons de comique, je m'arrange pour procéder différemment. Enfonçant ma fourchette tout de go dans l'amas de spaghetti j'en pêche quelques brins, les rend à la hauteur de mon front en tirant pour les dégager, mais les bouts restent quand même sous le tas, prisonniers de leur pudeur. Je remonte toujours la fourchette, maintenant au-dessus de ma tête, indécis à continuer pour ne pas brûler les convenances. Suspendus à l'ustensile, les spaghettis s'obstinent toujours à libérer leurs extrémités, encore loin donc de mon profit. À la grande surprise des convives qui me voient faire fi de la politesse et des bonnes manières, mon postérieur se soulève vivement de la chaise. Maintenant sur mes deux pieds, tenant l'ustensile à bout de main, je flanque un bon coup de fourchette en tirant vers le haut pour qu'enfin les ficelles triomphent de la timidité et dévoilent leurs petits bouts. Toute la tablée semble apprécier ce délirant spectacle hors-série. Paraîtrait même que tante Marie-Louise en a pissé dans sa culotte.

Eh oui, on me croit drôle... Peut-être le suis-je pour vrai? Ça doit... Pourtant s'ils savaient! Le pitre, qui leur soutire des éclats de rire, les simule désespérément par diversion pour leurrer son besoin d'amour et empêcher les larmes de lui couler aux joues. S'ils savaient que l'adolescent plutôt introverti ayant l'air de lâcher son fou comme un... fou, par ses simulations, ses plaisanteries, ses moqueries, cherche en réalité à alléger le boulet de sa solitude... Oui, s'ils savaient!... S'ils savaient que si on l'avait laissé seul dans sa chambrette ce soir-là, la panique l'aurait encore charrié, sans savoir où et comment il se

serait ramassé?

Sans que la sauce piment n'y soit absolument pour rien, personne ne se plaint d'une insuffisance de piquant tout au long de la soirée. Chez les Normand, la tradition exige qu'on renoue avec les bonnes veillées d'ancien temps dans les cuisines. Chansons à répondre, imitations, devinettes, histoires crues, dances, etc. Aux intonations premières de la romanesque valse Empereur, ma main se laisse touer par celle de Florence au sein des danseurs, et m'enseigne avec succès comment la faire tourner élégamment. L'initiation me subjugué à tel point que maîtriser la valse me séduit à en vouloir suivre des cours à tout prix, et comme le hockey, la valse doit certes se faire aller dans mon sang.

Les réjouissances s'éteignent irrémédiablement sur le plus en mode des jeux de société, celui qui débute ainsi : «À qui appartient ce gage? Que fera-t-il, que fera-t-elle?» L'horloge dépasse déjà minuit trente et on étire encore le jeu avec une folle ardeur qui atteindra son paroxysme après que le gage d'Yvette soit pigé. Sa pénitence? Arpenter la rue Dézéry, douze pas au nord, douze pas au sud, en criant quatre fois à tue-tête : «Si vous voulez vous sauver, ramez gang de crisses!»

Par un gros non catégorique au départ et plusieurs réticences par la suite, bonne joueuse, la blonde de Bruno finit par se laisser gagner, mais avec une moue qui en dit long. Très, très lentement elle descend l'escalier, la tête tantôt devant, tantôt vers son dos, la binette suppliante, les mains jointes pour voir si nous n'allons pas rajuster le tir et la rappeler.

Nous accourons aux fenêtres du deuxième surplombant la rue et vérifions si la sentence est exécutée telle quelle. Aucun doute. Yvette la brave s'avance hardiment dans la semi-obscurité et revient en hurlant à s'égosiller la singulière phrase plutôt insolente. Cherchant

à savoir quelle espèce de crack pot vient de virer sur le «top», les voisins intrigués surgissent aux lucarnes et manifestent bruyamment leur mécontentement. Très surpris de reconnaître celle qu'ils imaginaient douée, sérieuse et mature, ils la soupçonnent maintenant de déficience mentale et, à 21 ans, on la jauge déjà comme un cas chronique...

Yvette les arrose donc d'une mise au clair sans équivoque, d'un style à ce qu'ils implantent dans leur crâne que sa raison saine ne lui a jamais faussé compagnie. Elle leur tonitruie sur un ton aigre-doux : «Au cas où il s'en trouverait parmi vous aut' qui sont durs d'la feuille, j'répète que c'ta rien qu'un jeu... À part de d'ça, si vous voulez vous sauver, allez don vous coucher gang de crisses!». Fièrement excitée de son exploit digne d'une médaille, elle remonte ensuite l'escalier pour s'unir à nous, toujours jouqués aux fenêtres, encore sous le choc du rire, ayant maille à recouvrer notre souffle.

Bien que les «attaques de folie» (ou phobies) m'enfoncent un peu moins souvent leurs cornes, la super forme ne porte guère le nom de Luc Chénier, et ce depuis qu'on m'a muté vers d'autres machines moins discrètes, de vraies patentes à vacarme. Mon unique planche de salut ne tient sans contredit qu'aux salles du septième art auxquelles je me cramponne comme à une drogue au désavantage d'une job me causant des écoeurantites aiguës, haut-le-cœur et migraines fortissimo. J'en ai plein mon pantalon d'imiter constamment un piquet face à ces étourdissants rouleaux-brosses géants au bruit infernal, qu'il me faut nourrir de matériel. Ils grattent, de huit heures a.m. à cinq p.m., des verges et des verges de tissu en coton commun pour les rendre duveteux comme la ouate... et donner à ma tolérance un fini rugueux passé à la laine d'acier.

Après une assommante journée encabanée avec des machins à rendre sourd et dingue,



je me retire de l'immense boîte aux grondements continuels et abrutissants avec l'espoir de purger mes organes internes et mes facultés intellectuelles. Aussitôt à l'extérieur, je siphonne l'air frais d'avril à grosses goulées de profondes respirations, puis décide de rentrer à pied. Le sympathique mécanicien-chef de la Grower me rattrape. Comme il dit : «la rue Ontario se raccourcit quand on la piétine à deux». Ça me concerne davantage, car, lui, ne crèche qu'à quelques coins plus loin.

La métropole n'a pas tout à fait endossé sa cape grise que, chemin faisant, une chose qu'on ne voit pratiquement jamais traîner là, et ailleurs non plus, pénètre ma vue : à mes pieds gît un billet de dix dollars flambant neuf! Catapultée par une force invisible, ma main le serre déjà. «C'est près d'une semaine de salaire gagné en trois secondes, rien qu'à me pencher.» dis-je à mon compagnon de route. «Mets-le dans ta poche, me mâchouille-t-il entre ses dents... L'argent perdu dans la rue appartient à la personne qui met le grappin dessus.» Mon classeur-évocation se déverrouille alors sur une certaine période que je préfère reléguer aux oubliettes, mais que j'expose tout de même au grand gaillard mécanicien :

— Vers 1935, année de vache maigre pour les miens qui tirent le diable par la queue et se voient condamnés à suivre une diète aux beurrées de graisse animale, saupoudrées de cassonade... l'exploit, ou plutôt le tour de force de maman, à racler les fonds de tiroirs et d'armoires pour amasser dix dollars, tient du prodige! Elle les remet à l'aîné de la famille pour acheter un jambon de Pâques et d'autres provisions dont nous avons l'urgent besoin. À la minute de régler la note, Guillaume ne trouve plus l'indispensable billet. Il cherche, tourne ses goussets à l'envers, fouille partout sur lui, scrute à la loupe les planches de l'épicerie, puis triple les fois à refaire le même trajet sans plus de succès. Retour chez nous

le cœur plein de culpabilité, de repentir, mais les mains toujours vides. Avant même son enfournement, notre diner pascal était déjà... cuit! Or, s'il fallait maintenant que ces dix dollars appartiennent à l'une de ces familles aux ventres creux dont ce quartier ouvrier regorge...

— Je comprends très bien, Luc. Mais comment savoir qui l'a perdu? Tu n'vas tout d'même pas mettre une p'tite annonce dans l'journal!

Il n'en faut guère davantage de cette trouvaille pour que dès le lendemain, au lieu de prendre le sentier de la Grower, une puissante envie de revoir mon père me fait carrément dévier vers la gare centrale où me cueillera le train vers les Cantons de l'est.

## CHAPITRE 14 - DÉRAPER

Me souhaite la bienvenue Sherbrooke, où Auguste exerce toujours sa profession d'apothicaire à la pharmacie Lajoie, coin King et Windsor. Il pensionne dans le même immeuble, trois étages plus haut, chez mémé Coulonge, mère de celle qui lui paie son salaire. Longeant quelques commerces, j'enjambe le pont sous lequel sort annuellement de son lit la rivière Saint-François; sept ou huit minutes plus loin, j'entre à bon port. Retrouver papa serein, assez bien portant, me remplit d'une joie peu commune. Conformément à sa signature coutumière d'affection, il me prend par le cou dans une de ses chaleureuses accolades. Mes joues prennent un pur plaisir à imprimer toute la ferveur de son embrassade. Sa généreuse proposition de partager sa chambre avec lui durant les quatre prochains jours fait plus que m'honorer, elle me touche profondément et m'enthousiasme à en sauter de joie comme si se préparait le repêchage familial dont lui et moi y jetterions les filets.

Au second palier, un accueil des plus chaleureux m'est réservé par Mémé Coulonge qui, à soixante-dix ans bien sonnés, possède encore sa pleine vitalité contagieuse, une vivacité semillante peu commune et la sagesse d'une grande philosophe. Amicale, attachante, plutôt petite, elle me rassure en me confiant que tous les deux nous saurons nous arranger sans nous tirer la pipe.

Je n'ai pas fauché l'idée de jouer cartes sur table devant mon père, dans une nouvelle approche et le plus tôt possible, concernant ce plan de rebâtir la famille, mais par précaution, je décide de déposer le sujet dans la case des «plus tard». Ma petite voix intérieure me met en garde que papa est encore moins mûr que nous à tenter l'expérience, avant d'avoir réglé certains problèmes qui le démangent. Son sens de l'humour s'élève au-

dessus de tout ça pour me raconter ses récentes frasques sous l'effet du gin. D'abord, le jour où il s'entêta à téléphoner à Mgr Carbonneau avec l'intention de le féliciter d'avoir si bravement appuyé publiquement les grévistes d'Asbestos. Alors qu'il était près d'obtenir la communication, dame Lajoie, dans l'impossibilité de lui enlever l'appareil des mains, comme le museau du taureau frôlant la cape, vit rouge et arracha avec fracas le fil connecté à la prise murale... Comment aussi ne pas évoquer cette matinée quand, depuis sa fenêtre, mon paternel lança son cadran sur la caboche de celui qui s'adonnait à faire sa ronde journalière?... Nul autre que le chef de police lui-même! Sans sa bonne réputation et surtout l'élégante intervention de sa patronne, il aurait pu sentir l'odeur des barreaux.

Chaque sortie me familiarise avec la Reine des Cantons de l'est, magnifique ville-cascades en raison de ses nombreuses côtes, mais d'attributs indéniables en dépit de ses rendez-vous annuels avec les inondations printanières. Au cours de cette période, elle ne vole pas le surnom de Venise du Québec dont les sherbrookoïses l'ont affublé. D'autre part, ses immenses parcs n'ont rien à convoiter aux arbres majestueux dominant les pelouses orgueilleusement touffues, ainsi qu'à toute cette nature verdoyante bordant les rues, ce qui devrait lui valoir le titre de Reine des espaces verts.

Après ces courtes, mais agréables vacances où l'auteur de mes jours prit congé de la dive bouteille, je repars affronter mes patrons. Dès mon arrivée à la Grower, je ne vais guère par la porte arrière pour exiger une petite augmentation de salaire bien méritée. Tête baissée, je fonce. Sans détour. Le premier mot vient pour franchir ma bouche qu'on a déjà paré le coup en me virant habilement comme on tourne une omelette! Mes absences répétées leur en fournissent le mobile et avec raison... Mais... n'ont-ils donc encore rien compris? Mon congédiement cherchait bien innocemment à faire preuve d'altruisme en

allégeant la charge trop lourde d'une richesse qui les écrasait!! «Surtout chant' moé pas ta toune, j'la connais du bout des doigts : tu t'esquintes, on te paye. Pas content? Tu lèves le camp!» Quoi qu'il en soit, au prix qu'on me rémunère, je ne perds pas grand-chose à part m'arracher de ce purgatoire polluant dont j'avais déjà planté un pied au-dehors.

Le coup de Jarnac m'attendait et survient lorsque les Godin m'avisent officiellement qu'ils déménagent à la fin du mois, c'est-à-dire exactement dans deux semaines. Cette nouvelle m'ébranle aussi durement que si j'étais déjà à la rue... Moi qui viens de lâcher mon gagne-pain. À nouveau hors de mon embarcation et désemparé, je nage en eau trouble, infestée des plus noires appréhensions. Ne s'offre à moi qu'une seule possibilité : empaqueter mes petits et établir un gîte chez papa à Sherbrooke. Ensuite, la mission de me dégommer une job respectable à temps partiel entrecoupée de jours pour renouer ma relation avec la forme.

Le glaive au cœur, je réalise cruellement que les Godin, les Normand et Montréal ne sont plus pour moi qu'un trésor de réminiscences lointaines et nostalgiques lorsque le train me réexpédie à Sherbrooke telle une balle de bolo rendue au bout de l'élastique.

Chez Auguste, l'environnement du troisième étage, de gâté à malsain se dégrade totalement et vire quasiment en décomposition lorsque mon père se joint aux deux frères de la patronne pour une tournée des cabarets. Tandis qu'elle court à les rattraper, moi, je cours après mon souffle à les chercher dans les tavernes. En prime, témoin par hasard de crises aiguës d'épilepsie du cadet, je m'en trouve violemment secoué physiquement et psychologiquement, moi qui patine déjà sur une mince glace de vulnérabilité. Néanmoins, dans la tranquillité du soir, assis côte à côte sur le bord de son lit, papa et moi bavardons

comme deux grands amis. Entre quelques bonnes gaudrioles à la Auguste, il cause doucement de ses diverses contraintes comme pharmacien, moi de mes soucis d'hébergement et d'embauche. Pour une des premières fois, on se sent très près l'un de l'autre.

Quelques jours plus tard, je fais une percée au Metropolitan Store, imposant magasin à rayons de la rue Wellington. Ma fonction de commis à toutes les sauces ne vivra qu'une maigre semaine, jusqu'au retour de vacances d'un employé permanent. La routinière pêche aux emplois reprend donc activement pour moi. Constatant que le nombre de pêcheurs empiète largement sur celui du poisson, je m'avise de ramer avec un peu moins d'acharnement afin de ménager ma chaloupe.

D'une pesanteur déjà pénible à endurer, l'air vicié de l'habitat met du sable dans l'engrenage de possibles rapprochements entre père et moi, comme si un grillage aux mailles serrées filtrait nos confidences. En compensation, la patronne de la pharmacie qui campe en-dessous monte fidèlement nous rendre visite chaque dimanche, accompagnée de ses deux jolies adolescentes. Modèle de dévouement, la largesse du cœur lui pendant au bout des doigts, la veuve quinquagénaire pourrait aussi enseigner avec succès des leçons de cran et de débrouillardise. La race de femme qui n'a pas la langue dans sa bourse, ni les deux pieds dans le même patin. Elle se fend en quatre pour porter trois chapeaux à la fois, mais ne peut mettre en même temps celui de la cuisine, celui du comptoir, puis celui du bistrot pour coacher ses deux frères instables, parfois même son pharmacien pour qu'il retourne à l'officine.

Vont à son égard ma compréhension et compassion, mais non mon approbation

lorsqu'elle me tient personnellement responsable des escapades d'Auguste, le rendant, lui, coupable de mes déprimés et de mon chômage. Par souci de perdre son pharmacien, ou par son trop grand désir de nous rapprocher lui et moi, la patronne vient à un nez d'allumer la mèche. Mine de rien, l'apparition toujours opportune de Mémé Coulonge, une seconde avant l'étincelle, tempère l'ambiance et pèle sur la pomme toute tache de discorde pouvant encore trainasser sur notre amour-propre.

Je rends grâce à l'Inventeur du repos hebdomadaire de l'Homme, et bénis cette journée où la bouteille fait relâche dans la maisonnée. Après la messe, la patronne et ses jouvencelles, Réjeanne et Laurette, que j'estime comme mes propres sœurs, viennent s'amalgamer à nous pour apporter un cachet de fête au concert de chants dont elles équilibrent de leurs mielleuses cordes vocales mes maigres talents de «crooner». De sa main experte, mon mélomane de père dirige notre chorale circonstancielle à partir du piano qu'il flatte avec art, de façon à lui faire siroter un pétillant cocktail musical aux arrangements stimulants pour le mental, apaisant pour le corps. Quel exaltante pirouette transcendant les états d'âme! Quelle soupape pour évacuer la démoralisation! Ce ne sont plus les mêmes personnages tiraillés qu'en semaine. Nous communiquons, rions, chantons et jouissons d'une commune bonne entente qui ne court pas les rues. Bref, chacun s'en approvisionne à grosses gorgées pour que s'allongent les minutes de ces courtes heures d'état de grâce.

Malgré ces délicieux moments, trop effacés à mon goût, le climat morbide au fil des jours m'accote le couteau sur la gorge. Quatre semaines de ce régime dévastateur me pressent à boucler mes valises, catégoriquement décidé à repartir pour Montréal. Ratoureuse, la patronne exécute sa petite scène pour que mon père m'en empêche. Elle

invente une pénurie d'emplois dans la métropole et insiste sur le fait qu'aucun domicile ne m'attend, déjà prêt à m'accueillir, ce qui s'avère vrai. Papa tente de la persuader que même s'il se met en travers de ma route, je partirai malgré tout.

En effet, valises au poing, ne reculant devant ni homme, ni femme, ni rien, je grimpe à bord du train de quinze heures où me reçoit un large siège inoccupé, préférant ne voir âme qui vive. Pour diminuer l'inquiétude qui me ronge, je me remémore le jeu très en vogue des gages où le boulier du destin vient de piger mon nom au hasard. Cette fois-ci, ça se passe chez un auditoire insouciant qui entend : «À qui appartient cet orphelin? Que fera-t-il? Où ira-t-il?» Je n'en sais que trop rien et ne suis pas intéressé à prospecter l'inconnu, convaincu que la destinée, sous laquelle se place chaque individu, se chargera de m'administrer son châtiment une fois rendu dans la métropole. Et comme le gueulait tellement bien Yvette Normand : «Si vous voulez vous sauver, ramez...» Toutefois, en ce qui me concerne, je devrai forcément ramer sur la glace...

Avec les quelques dollars qui ne me trouent pas les poches, ça devient une question de vie ou de mort où mon choix m'oblige à m'en sortir coûte que coûte. Dès l'arrêt du train en gare, je m'empresse de prendre sur l'heure le p'tit char avec l'intention bien arrêtée de filer droit chez les Normand ou Godin, tout ce qui me reste comme famille et où je me sens véritablement chez moi. Quant à eux, ils m'acceptent tel un des leurs, voyant en moi l'orphelin de seize ans, privé d'un nid bien à lui et, par tous les procédés, m'éviter surtout que la rue devienne mon lot.

Tous ravis de revoir le fils prodige, ils m'avisent que le transfert des Godin pour Saint-Félix est reporté à l'année suivante. Je m'en réjouis de soulagement, mais déçante aussitôt



en apprenant qu'après mon départ pour Sherbrooke, ils ont loué ma chambre à un couple sans progéniture. Toutefois, après de brèves sollicitations, les Godin me reprennent comme pensionnaire. Albert étend à même le sol de la cuisine un étroit matelas servant de lit, en attendant l'opportunité de dégommer quelque chose de plus convenable. Ne manque plus maintenant qu'un employeur, quel qu'il soit, dont mes services l'intéresseront, pour me remettre à l'œuvre afin d'honorer mes coûts de pension.

Quatre jours, pas davantage suffisent à mon ami Gilles pour vendre à la Tétro Shoes mon embauche dans cette énorme boîte à godasses. M'attend une tâche on ne peut plus harassante lorsqu'on m'assigne à plisser des peaux de cuir, sans auparavant m'enrober d'une peau de discours d'avenir brillant au salaire enviable, à condition de fournir des efforts au taux de sueur supérieur à la moyenne pour au moins un mois. Ensuite, je serai promu aux tailleuses mécaniques, là où le boulot s'avère fichtrement moins éreintant et l'enveloppe de paye plus épaisse à ce qu'on m'affirme. Pour l'instant, jour après jour, heure après heure, minute après minute, répétant le même numéro éprouvant et plat, je n'en continue pas moins d'amasser des points. Toujours dans la perspective de normaliser au plus sacrant ma condition de sous-rémunéré, je trime d'arrache-pied à m'en casser les bras sur des piles de cuir à plisser pour les rendre plus souples.

À l'exemple des politiciens, l'employeur ne respecte guère ses engagements dans les délais prévus. Nouvellement entré, le neveu du patron s'exerce déjà sur une patente mécanique à tailler le cuir (clicker). C'est le détonateur qui provoque ma furie au bord de l'explosion. Divorcé d'avec mes cuirs, confiné dans la salle de détente à parcourir le journal du matin, je fais la grève sur le tas en guise de protestation.

Ne me voyant plus me crever sur les cuirs lors de sa ronde routinière, le patron s'amène sur une ripompette dans la pièce. Son ton bourru me somme d'arrêter mon flânage sur-le-champ et de retourner à mon poste. «Je ne broncherai pas d'une semelle, sans auparavant être assuré d'activer le levier d'un *clicker*,» envoie-je sèchement.

Coi comme une statue, monsieur Laliberté fait demi-tour et refoule les portes battantes de la salle de repos. Quinze minutes plus tard, il revient promener son air hautain au prétentieux sourire (que j'ai baptisé «l'enragé souriant»), prêt à payer qui l'applaudirait. Habillé telle une carte de mode dernier cri, l'homme porte un rebutant parfum meurtri par l'usure dont l'odeur à faire ployer les genoux le trahit partout où il passe. Sa face de carême à bouche en trou de cul de poule affiche un rictus triomphant lorsqu'il me tend l'avis de congédiement qui sert du même élan de lettre de recommandation. Obligé de le remettre au prochain employeur, le réflexe instinctif de ce dernier consistera infailliblement à poser un œil pointu sur RAISON DU RENVOI (en anglais) inscrite sur l'influent papier. Et ne se fait pas embaucher qui veut sans cette putain de «notice». Surtout que celle que je tiens présentement me fourre davantage des bâtons dans les roues, car elle porte la mention INSUBORDINATION. Vaudrait peut-être mieux inscrire comme référence, là où il est imprimé, LAST EMPLOYER... Prison de Bordeaux!!

Fulminant à mordre – grrr...grrr – je descends au bureau donner mon son de cloche des faits non tordus au boss des ti-boss, car l'éventail varié de boss dans les shop m'a forgé à ne plus me gratter la tête pour les différencier. Après le premier grand boss, viennent à sa suite le grand boss classe A Canada, le boss médium grade B Canada, le médium moyen boss catégorie C Canada, le moyen p'tit boss grade D Canada, le p'tit p'tit boss classe E Canada, et le dernier, mais non le moindre, toupti-toupti-toupti ou le ti-ti-ti-boss catégorie

F Québec. J'exige une nouvelle lettre de congédiement, mais essuie aussitôt un refus péremptoire du boss grade D. Levant alors le poing en brandissant ma cessation d'emploi, je la déchire ensuite en centaines de morceaux, puis la fous en l'air avec force face aux bureaucrates, le souffle coupé, la gueule comme des babouines de poissons et un Laliberté aux mâchoires tombantes, la face toute déculottée.

Montant voir les Normand ce soir-là, je suis attendu par Gilles avec une brique dans chaque main. Piqué dans son orgueil par je ne sais trop quelle mouche, devant tous les siens, il crache son poison comme le venin de la langue du serpent, me décapant de caustiques remontrances pour m'être désisté de l'emploi obtenu grâce à lui, et retire radicalement de table mes motifs qui, selon lui, ne tiennent même pas avec des béquilles. L'instant d'une ondée, le sermon fini, son courroux le ramène à de meilleures dispositions tandis qu'il me réitère son concours à repérer quelqu'un de son département disposant d'un endroit respectable où je pourrais crêcher. Comme de fait, un couple dans la quarantaine entamée dont le mari besogne dans la même section que Gilles, envisageait déjà l'option de prendre un pensionnaire. Au tarif raisonnable de huit dollars la semaine, y compris mon linge lavé, je saute de pleins pieds sur l'aubaine. Me voilà encore à jouer de la valise pour la xième fois, mais qu'est-ce que ça peut bien me foutre? Quelque chose de concrètement plus valable qu'un bouclage de malle pour la rue ne vient-il pas de prendre corps? Mes pénates emménageront donc sur la rue Rachel/Saint-Hubert, dans une ancienne boutique convertie en logement par l'actuel propriétaire.

Les Routier s'accommodent bien d'une telle chaumière, correspondant à mes goûts si on peut dire, mais dans une quelconque mesure, moi qui en ai connu de bien pire. Le salon reniera sa vocation au bénéfice de mon habitat; le sofa cèdera également son titre aux mains

du lit, puis une large douillette pliée en deux, suspendue sur une corde, établira les frontières entre nos deux dortoirs à l'heure du dodo.

Certaines nuits quand je m'éveille, et sans faire exprès, quasiment toujours au même moment, leur couchette indiscreète me bavarde les sons de leurs ébats amoureux. Imprégné d'une gênante culpabilité, j'ignore vraiment la bonne recette à appliquer lorsque la douce étreinte d'un ciseau de corps ou celle du Full Nelson fera entendre à nouveau ses érotiques couics couics couics. En sous-vêtement d'Adam, désertier immédiatement mon mini salon qui débouche en pleine rue Rachel? Les prier avec diplomatie et délicatesse de cesser tout bruit suspect? Leur suggérer très doucement d'ajouter quelques gouttes d'huile aux ressorts du sommier? Ou encore leur enseigner une brève leçon du lutteur Don Léo Jonathan sur sa réputée prise du sommeil? Bref, exiger d'eux qu'ils s'aiment dans des bruits et gémissements laminés de sainteté? Nul doute que je préfère de beaucoup leurs échos érotiques que les surprendre à s'arracher la toque comme des coqs de combat. Le vent me souffle avec certitude que l'obligeant père Pacifique adopterait sans réserve une telle logique. Il bénirait même leur arène grinçante d'une eau de Pâques importée directement des Swell's Angels Swingbellies, chapitre du Barber Shop Quartet!

Ce duo sans progéniture accorde très bien ses violons et se complète d'exécution étonnamment harmonieuse, malgré la corpulence d'une lutteuse professionnelle aux traits typiquement masculins de madame Routier. Probablement sa façon à elle de dissimuler un cœur d'or étamé d'une affabilité taillée sur mesure. Lui, au contraire, s'en démarque nettement par ses traits délicats, sa frêle stature, ses manières et le ton de sa voix légèrement efféminés.

Impeccablement élégant, il affiche d'une fierté discrète son homosexualité, l'assumant dans sa rayonnante gaieté de chaque jour. Gilles m'avait d'ailleurs prévenu de l'orientation sexuelle du monsieur, car ma conception envers ces marginaux m'avait ouvert le soupirail aux préjugés et à la suspicion. À seize ans, n'était-ce pas faire entrer la brebis dans le repaire du loup? En fait, ne m'y ai-je pas lancé dans son antre de mon plein gré? Par mesure de prévention, Gilles lui servit la sérieuse mise en garde qu'il ne prit point à la légère, de ne pas tenter de passe avec moi, sinon il lui retirerait son amitié, tandis que de mon côté, je lèverais les pattes de là. Mais loin s'en faut. Respectueux et chics sous tous les aspects envers moi, qui ne possède pas toujours sous la main le montant pour acquitter mes coûts comme pensionnaire, ils savent me rassurer : «On ne craint rien avec toi, Luc, ici, ton crédit gardera toujours sa bonne réputation».» Et eux... toujours mon estime!

Affectionnant davantage ce chez-moi convenable, j'y prends racine en un rien de temps, vu leur grande simplicité et leurs égards envers moi, autant que l'assiduité de Gilles à venir me voir, qui activa le processus de mon adaptation. D'autre part, entre nous deux, l'entente était déjà scellée d'alterner une visite aux deux semaines...«en tenue de rire» : non obligatoire, mais hautement recommandée. Au cours de ses rencontres amicales, monsieur Routier reçoit trois ou quatre amis ou connaissances que j'apprends à sonder suffisamment pour lancer par-dessus bord mes idées préconçues sur leur différence. Mon malaise ne vient pas nécessairement de là, mais de mon incapacité à boucher un trou de vingt-cinq dollars empruntés à Gilles pour l'achat d'un imperméable en tissu innovateur, la gabardine. Encore n'exige-t-il rien, strictement rien, et ne glisse davantage la moindre particule d'allusion. Actuellement sans emploi, mes fichues dettes me font roter des ronds de chapeaux, doublant de fréquence chaque fois que je reviens sans un boulot accroché au bout de ma

ligne à pêche.

Soulagé des soucis d'hébergement, du moins pour l'instant, ça me donne l'impression que mes peurs, insécurité, phobies et anxiété devraient normalement retourner se terrer dans l'épais mystère de mon subconscient. Jusqu'à l'heure où le boa, sortant à nouveau du confort de son sommeil, me fera encore trembler. Il m'injectera d'abord son venin mortel, m'enroulera d'angoisse et de terreur pour ensuite me broyer de panique, avant de s'envoyer tout rôti dans le bec chaque seconde de mon foutu quotidien.

À force d'entrevues, mes efforts d'embauche finissent par germer en dépit du récent accrochage avec Tétro. Mes futurs patrons font semblant de croire mes explications quant à la perte de ma «notice». Une naissante entreprise située rue Guy m'accorde sa pleine confiance en ajoutant mon nom au livre des dépenses salariales de sept autres employés. On me donne la garde de six machins à tricot semblables à ceux de la Grower. L'horaire de travail diffère peu du précédent. À dix-huit dollars par semaine, le salaire me paraît fort satisfaisant pour ce boulot aisé. Toutefois, la distance relativement longue pour m'y rendre, soit plus d'une heure de transport sur rails sans pouvoir presque bouger, agace mon petit nerf.

Depuis ma verte carrière de travailleur, j'estime avoir débusqué la meilleure job qui existe en mettant dans la balance la considération que chacun me témoigne, y compris le grand boss, monsieur Aldeman. L'ambiance décontractée, amicale, au son de la radio, façonne avec mon entourage un triangle rasant la perfection.

Coïncidence étrange, un appétit plus aiguisé donne du mordant à ma santé, ajoutant même des plumes d'assurance en moi. Habillé d'une nouvelle mode pour cueillir le jus de

cette vie, mon intérieur ne s'est jamais senti si bien endimanché, si bien assis. Mais de là à me chasser du crâne les Chénier dont je n'entends plus aucun écho... Malgré cette absence, mon perpétuel combat avec le mot ACCEPTER se contre mieux en cessant de m'agripper à ce qui ne peut être modifié.

À la Knitting Fabric, je découvre certains avantages dont un en chair et en os, la charmante Tatiana, seize ans. Adorable collègue qui, de ses yeux d'anges capables d'ensorceler la sainteté elle-même, ne cesse de m'observer sous tous les angles. Bien qu'à quelques reprises j'aie pu mordre dans le fruit de ses lèvres aussi douces qu'une feuille de rose, grisant mes sens de luxure, pas question pour moi de battre actuellement les sentiers fascinants, mais périlleux de l'amour. Par ailleurs, appartenant à des religions opposées, nous réalisons dans quelle impasse cela nous mènerait. En conséquence, nos rapports torrides du début se refroidissent momentanément, bien que je veille à cultiver de mes plus fidèles attentions cette rose fragile comme ses pétales pour qu'en fleurisse de notre attachement le plus joli jardin jamais défriché.

Afin de tenir ma promesse initiale de ne pas me compromettre, combien m'est-il mortifiant de résister à la tentation de croquer cette pomme alléchante par ce midi ensoleillé de juin à l'heure du lunch. Couchés sur d'énormes rouleaux de soie, seuls à l'arrière de la fabrique, d'entrée de jeu nos sandwiches ne se font pas gober à la minute, mais passons plutôt à l'apéritif en nous grignotant amoureusement... Dangereusement. Bientôt, nos langues poussent l'exquise sensation à explorer délicieusement la cavité buccale de l'autre. Ses mains d'un fin velours caressent tendrement mes parties érogènes pendant que les miennes s'emplissent d'une paire de soyeux petits fruits à chair tendre que bécote ma bouche et se laissent dévorer par mes lèvres. Mi ouverte, la fenêtre laisse pénétrer une

brise légère, tendre, enjôleuse, comme pour faire succomber nos sens excités, gorgés de désirs. S'égrainent de délicieuses minutes à s'amuser audacieusement avec nos corps qui passent à un frisson de s'enflammer et... de brûler mon engagement! Au cours de cette trop brève demi-heure de diner, nous avons sauté le plat de résistance, mais quel buffet Tatiana et moi sommes-nous servi!

Les heures, les jours, les semaines filent d'un va-et-vient exquis pour moi, tant à la filature qu'au logis des Routier. Sur le point de prendre l'air pour croquer dans cette douce septième journée de septembre, une visite surprise m'attend. De l'auto arrivant tout droit de Sherbrooke, conduite par Pierre et louée pour la fête des Travailleurs, débarquent mes quatre frères. Un gros tronçon de la famille Chénier qui transfigure mon cœur en fou chantant d'allégresse comme le gosse dans une boutique de jouets. Retenus par certaines obligations, papa et Clara ne purent se joindre aux autres. Ce qui n'empêche pas les liens familiaux, inconsciemment relâchés depuis quelque temps, de se resserrer. Aux débordements de douces folies succède une conversation à bâtons rompus sur les coups damnables accomplis par chacun avant notre éparpillement. Tous y mettent leur petite touche en éveillant certaines anecdotes à l'époque où nous vivions encore ensemble. Par exemple, quand nous fabriquions des mini balles de neige, déposées ensuite dans la fente aux lettres des habitations, où nous fuyions aussitôt les pattes aux fesses, fiers de notre farce. Et le fameux jeu de l'oreiller, de prime abord un divertissement très anodin, très rigolo, excitant même! Quoi de plus innocent qu'un ring où six petits gladiateurs, armés chacun d'un oreiller, se tapent dessus à qui mieux mieux sur les lits convertis en champs de bataille? Nous tentions chacun de notre côté, à travers d'incessants éclats de rire et dans l'anarchie la plus totale, d'expédier un adversaire au matelas. De toute évidence pour



ajouter du punch à une arène manifestement fofolle, deux de mes frères décidèrent d'en fausser les règles sans l'avis des autres. Ils n'aboutirent qu'à envenimer notre joyeux passe-temps et à le dénaturer en jeu de torture.

Hélas, aucun ne paraissait tenir compte du danger, excepté moi qui reçut une violente poussée au dos qui me désarçonna, laissant au sommier mes empreintes de dents. Simultanément, un épais coussin s'abattit sur ma tête et me cloua à la paille avec tellement de pression qu'un profond tracé y étampa mon portrait, me coupant du même coup la respiration. Pleinement égaré comme sous une brume noire, je cherchais dans une semi-panique à démêler ce qui m'arrivait et pourquoi on me privait ainsi d'air tandis que l'asphyxie pour de bon arrivait en grande...

Après quelques secondes ainsi, tout devint aussi noir que le «trou» en prison. Ce qui m'habita durant ces instants d'arrière-fond d'un abysse ressemblait à ce que doit ressentir quelqu'un dont on maintient la tête immergée sous l'eau jusqu'à son dernier signe de vie. Ou encore à celui que l'on enterre vivant : un parfait dosage d'effroi, d'impuissance, d'horreur... De mort!! En fait, ni terre ni eau par-dessus ma tête, mais pire encore, cette maudite, réelle, terrifiante, irrésistible et impitoyable pression exercée par mes frères sur l'épais oreiller. Étendu à plat ventre, j'entendais leurs rires voilés et leurs railleries triomphantes alors que les portes du trépas commençaient mortellement à s'ouvrir sous moi.

Jamais je ne saurai si c'est la rage, la panique ou un mystérieux instinct de conservation enfoui en moi qui déclencha ma brusque réaction. Ramenant les genoux vers ma tête prisonnière, je les utilisai comme point d'appui, postérieur levé, et d'un puissant

mouvement du corps vers l'avant, tel un cheval désarçonnant son cavalier, je déséquilibrai mes assaillants qui relâchèrent ipso facto l'étouffoir et parvins ainsi à libérer ma tête. Aux trois quarts étouffé, abasourdi, tremblotant, je bouffai l'air à pleins poumons en reprenant mon lien avec les vivants.

Plus jamais je ne pris part à ce traître jeu qui, en ce moment, fait leurs délices rien qu'à y référer. Saisir l'opportunité pour tourner la lorgnette de bout sur l'objectif de la séquence ne conduirait qu'à torpiller leur réjouissance du moment. La mienne tout autant. Trop profondément incrustées, les entailles de cet épisode ne m'ont pas moins marqué au tisonnier rougi que même les années ne réussirent à en javelliser entièrement les bleus. Et pourtant, de ressentiment vis-à-vis d'eux, je m'en suis toujours tenu à distance, jurant même que si jamais il tentait de s'introduire en moi, cette inclinaison pernicieuse se ferait fermer la porte au nez assez raide. Merci! Après tout, n'incarnions-nous pas tous la pure naïveté, ignorant toute forme de danger dans nos amusements les plus enfantins?

Témoins de cette touchante réunion, les Routier avouent n'avoir jamais rencontré un tel esprit de corps chez une famille. Chacun semble apprécier l'autre comme cela se produit après une longue séparation. Combien de temps celle-ci va-t-elle encore s'éterniser? Je n'ose avancer aucune prévision pour l'instant. Au moins, je connais l'emplacement où chacun dresse sa tente à présent, mais ne sais comment ils ont pu me retracer. Qui leur a donné mon adresse et par quelle connexion? En congé de permission à Montréal, Guillaume communiqua avec les Normand qui les renseignèrent sur mon actuel chez-moi. Je m'adresse justement à celui qui endosse encore l'uniforme des Forces de l'Air pour qu'il finisse par me donner la mesure exacte entourant sa situation :

— Dis-moi Guillaume, t'en as pour encore combien de temps à porter l'habit de pilote?

— Je ne saurai dire, Luc. On m'emploie actuellement comme réserviste à Charlottetown, où je suis cantonné définitivement en attente de ma démobilisation d'un moment à l'autre.

— T'as sûrement entendu parler de notre intention commune à reformer la famille Chénier?

— Oui évidemment! En attendant, faudrait pas trop se bercer d'illusions quant à l'entreprise périlleuse de reprendre en chœur la vie familiale. Complètement d'accord que tout comme moi vous en mourez d'envie, mais j'en suis désolé, car papa, lui, n'en est pas encore rendu là.

Bien que la dernière phrase grince à mes tympans comme des ongles sur l'ardoise, c'est exactement celle que je voulais ouïr. À partir de ce moment, je saurai comment organiser ma boutique sans que mon rêve ne culbute sur la faillite. Tout comme le feront mes frères et sœurte. Clara et Pierre continueront donc comme avant leur besogne à Saint-Eustache. Les vacances scolaires terminées, Léo, pour sa part, étoffera ses études classiques une deuxième année consécutive au Séminaire Saint-Charles à Sherbrooke.

À peine une heure ensemble que déjà carillonne pour les miens l'heure du départ. Cette fois, je me sens moins dérangé par la séparation, conscient que cette rencontre pourrait illuminer l'espoir de retrouvailles définitives. Entre temps, je le nourrirai d'efforts illimités afin de faire germer dans le conscient d'Auguste cette même aspiration légitime. N'existant plus que pour ça, je devrai quand même patienter quelques mois encore et braver contre vents et marées une longue piste que j'entrevois des plus sinueuses, mais ô combien

stimulante!

Les Routier, quant à eux, reçoivent du propriétaire l'avis de libérer le logement pour la fin de septembre : il convertira le local en une boutique de bijoux. Forcément devenu un pensionnaire errant, je hisserai de nouveau les voiles et reprendrai le traditionnel casse-tête pour dégouter un nid accessible, convenable, et STABLE si possible... Par la grâce de tous les saints d'en-Haut ou, à défaut, par celle de Notre-Dame-des-chansons-à-répondre pour qu'enfin ma toune frappe à sa bonne oreille.

De son propre chef et sans en laisser échapper un mot, monsieur Routier me pioche un très bon repaire où me caser rue Ontario angle Papineau. Spécialiste du dépannage, très serviable, il n'est pas homme à trébucher sur un cure-dent. En plus de pourvoir à son propre transfert de domicile, il prend une large part au mien, bravant la pluie à boire debout qui se rit de nous en ce vendredi soir d'octobre 1946.

Enfin, un abri expressément meublé pour moi tout seul, rien que pour moi avec quatre murs et, à la différence des dernières chambrettes... une vraie porte! ... qui ouvre... se clôt et barre. La commode surmontée d'un large miroir crayonne le portrait d'un grand lit douillet dans lequel je prendrai quotidiennement le repos du guerrier. Au garde-à-vous, non loin du plumard, la corbeille à papier toute neuve comble mes besoins... Quel luxe! Seul petit inconvénient : à douze dollars par semaine, la lessive n'est pas incluse. Qu'à cela ne tienne, je mettrai la patte quelque part près d'ici où l'on pourra s'en charger proprement et à coût abordable.

Je mets peu de temps à placarder les murs de fanions, drapeaux, images de *pin-up*, d'acteurs, d'actrices et de joueurs de hockey. Ayant à peu près mis sur la tablette le

«feeling» d'un chez-soi bien à moi, qui vient encore me hanter, j'imagine celui-ci comme le mien malgré les cinq autres résidents. La plus spacieuse des six chambres, adjacente à la mienne, se partage entre un vaillant ouvrier, monsieur Major, et son fils Jacques, dix-huit ans. Grand gaillard posé, clément et rassis, je pêche en lui la perle des copains. Fait assez étrange, sa mère fut portée en terre au même quantième que maman, le même mois, emportée par le même cancer ravageur. Sa famille compte également cinq gars et une fille, éparpillés ici et là, et dont les âges copient assez étrangement et très fidèlement ceux des six autres Chénier.

Dans la soixantaine avancée, la dirigeante de la pension Cardinal et sa sœur se rejoignent par leur bonhomie et leurs grandes qualités de cœur, mais tant s'en faut sur l'aspect physique. Bâtie à la réplique d'un cuirassé, la première fait paraître sa sœur fluette telle une fillette de douze ans. Mais rien de manière à entraver leur étroite collaboration pour assurer la bonne marche de la maisonnée. Marie-Berthe, leur cousine célibataire quinquagénaire, surnommée La Fée Rageuse par faute de son tempérament emporté, mais très serviable, les assiste aux travaux ménagers ou à la popote des six pensionnaires qui déjeunent ou soupent à la salle à diner. Tous apportent des sandwiches à leur job au repas du midi, à l'exception de la bien éduquée Rose-Anne, dont la profession de secrétaire à deux pas des Cardinal lui accorde amplement de minutes pour y revenir s'alimenter.

À la longue, je décèle qu'orphelins, ils le sont chacun selon leur solitude. Comme moi, ils se bercent de la douce illusion d'être en famille à l'heure du souper avec quelqu'un qu'ils chérissent, autour d'une bonne table bien garnie, en l'occurrence dressée ici par l'équipe Cardinal. Par sa diplomatie, sa gentillesse, la gérante maîtrise l'art de déployer son aile au moment opportun, tout en prenant soin de ne pas toucher à nos vies personnelles.

Malgré tout son bon vouloir, elle ne détient pas pour autant la formule magique pour inculquer une certaine logique à Rose-Anne, vieille fille bizarre qui ne cesse de rechigner contre les méchants, les salauds, les maudits hommes! Pourtant, la mam'zelle de trente-cinq ans, encore joliment roulée, espère toujours la venue d'un beau prince charmant monté sur son cheval blanc arrivant sous sa fenêtre pour l'emporter dans ses bras vers la Vallée du Bonheur. Est-ce pour cela qu'elle se montre relativement flexible, voire aimable et avenante avec les cinq pensionnaires mâles qui ne la tournent jamais en dérision? En gens bien appris, ils sortent galamment de leurs tiroirs tact et indulgence envers celle qui, sans malice aucune, recherche, comme nous tous d'ailleurs, un peu de chaleur... un peu d'affection... un peu d'amour... beaucoup de rêves...

Rescapés de quelque naufrage, nous comprenons ce que veut dire se mettre au même diapason, puisque nous partageons -- dans une espèce de silence que personne n'osent balafrer -- nos déboires, notre isolement, nos chagrins ou conflits intérieurs tout en veillant au respect de propos intimes. Nous constituons peut-être une famille d'occasions, mais savons écouter avec le conduit du cœur, condition essentielle à la base d'une meilleure compréhension envers tout un chacun.

Si le dicton recommande de laver son linge sale en famille, je deviens l'exception qui confirme la règle. Deux étages au-dessous du mien, le Chinois blanchisseur et moi signons verbalement un accord sur le montant à déboursier pour que, chaque semaine, il rende à mes vêtements sales leur éclat de propreté. On se connaît comme ça pour s'être entrevus à certaines heures dans la semaine en se souriant timidement, sans plus. Croyant son attitude amicale suffisante pour me présenter chez l'Asiatique sans mon «pitit biliet blun de léclamation» que je ne trouve plus, je lui demande poliment mon linge propre. Me

chantonne le Chinois à l'accent nasillard, au bord de la crise de larmes ou de nerfs : «Pas biliet, toi peux pas lecouvler linze plople.» Et comment! Par chance qu'il sait qui je suis, autrement je me préparais un tour de force avec autant de facilité que se mordre le front avec les dents d'en haut.

De façon générale, le petit maigrelet aux yeux en amande, traits étirés et coiffé d'un menu couvre-tête d'où émerge une natte de jais lui longeant le dos, m'accueille au comptoir avec un rire à s'en décrocher les mâchoires quand il prend mon «pitit biliet». Singulièrement cette fois-ci à mes gesticulations, il ne sourit pas comme d'ordinaire et réquisitionne le petit billet avec la force de celui qui lutte pour sa vie. Mais lorsque je lui montre mes mains vides, l'homme à la natte ravale sa salive en grimaçant comme si je le menaçais d'une arme et semble être sur le point de paniquer. Un dialogue de sourds s'amorce alors où j'en perds à moitié mon vocabulaire et mon sang-froid.

Vingt minutes d'efforts plus tard à faire des pieds et des mains pour trouver la clef de ce puzzle chinois, le digne descendant de Confucius me remet finalement mes vêtements frais passés au lavoir, maugréant sans arrêt. J'acquitte les frais sur-le-champ avant que sa décision ne recule au point initial. Bourdonne inlassablement dans ma tête la seule phrase en français connue du blanchisseur, déjà entendue pour la millième fois : «Pas biliet, pas semise, pas biliet, pas semise». L'occasion s'avère trop alléchante pour résister à la tentation d'imiter les Orientaux lorsqu'ils s'inclinent vis-à-vis de quelqu'un en signe de respect. Les mains pieusement jointes, j'exécute une révérencieuse courbette face à l'Asiatique et lui débite d'une voix chantante ces quelques mots : «Moi li souis tlès content avoil lécupélé linze plople. Au plaisil de vous levoil!» Mes phrases lui entrent par une oreille, en sortent aussitôt par l'autre, mais mon geste, lui, ne s'en sauve pas comme ça,

puisque le blanchisseur rigolant s'empare d'une «glosse posse de linze» et feint de me l'envoyer par la tête...



## CHAPITRE 15 – RÊVER

La Knitting Fabric nous avise, moi et un autre tisserand, que nous devons chambouler notre horaire pour respecter un gros et pressant contrat. Cela équivaut à des journées s'ouvrant à dix-huit heures et prenant fin à minuit. Six heures d'ouvrage, huit heures de salaire comme compensation aux soirées privées de loisirs. Parfait alliage d'une conjugaison partant gagnante qui devient mienne et fait mes délices à paresser, magasiner, me promener, même m'évader dans un cinéma ou bien relaxer tout doucement au parc Lafontaine en ce demi automne. Les sports de la belle saison se sont passablement tous départis de leur tenue légère; ceux des bottes et tuques n'apparaissent pas encore dans le paysage, mais à nos portes pour bientôt.

Je goûte, non, je savoure plutôt ce véritable revirement en douceur, puisque mon gagne-croûte se mérite dans la quiétude des soirées, sans constamment sentir le regard noir d'un patron dont le dard infecté de zèle se cloue sur moi. On me permet comme auparavant l'usage d'une radio. Œuvrer au son de la musique, quelle douceur pour l'ouïe! Quelle détente pour l'intellect! Pas une seule de mes jobs précédentes n'avait offert ces conditions en or et vêtu mon labeur de si beaux attributs.

En dépit de tout ça et précisément due à la permutation d'heures à la Fabric, une fausse note vient assombrir cet enchantement harmonieux. M'habite un certain cafard depuis que je ne coudoie plus l'adorable Tatiana. Son rire, sa fraîcheur et ses baisers enivrants me manquent plus que je ne l'aurais imaginé. Sa sœur aînée Flo, opératrice de tisseuses, m'apprend que de son bord, elle s'informe régulièrement à mon sujet, surtout dit-elle d'une moue chagrine : «Depuis que son chum prétendument steady la laisse fréquemment sécher

au profit d'autres jupons ou de salles de billard.»

En seulement six semaines de ce régime feutré, je fais peau neuve en la couvrant de moins de transpiration et davantage de délassement. C'est comme si mon corps prenait une bonne shot de vitamines et mon âme aspirait des bouffées d'air pur à la flopée. Cela suffira-t-il pour tenir tête aux coups durs de la froide saison qui risquent de me foncer dedans?

Le manque d'opportunités de me rendre sur Dézéry saluer fraternellement mes inoubliables amis ne signifie guère que je les ai barrés de ma liste. Tels la terre et les fleurs, l'amour et l'amitié pure commandent d'en conserver toujours vivante la braise par le souffle de l'entretien, qu'importe le millage au compteur ou nos préoccupations en cours. Évidemment, ma famille sort des tablettes avec assiduité bon an mal an, et j'admets qu'en assurer le lien tient parfois du surnaturel!

Lors de nos congés, Jacques et moi passons la majeure partie du temps sur la patinoire de l'école Plessis. Tout en peaufinant notre coup de patins, nous élaborons divers jeux originaux, précision des lancers frappés, de revers, tirs du poignet et variantes stratégies d'habileté, sans prendre en compte des kilowatts de sueur consommés afin d'éclipser les meilleurs des meilleurs. Les ligues de garages ou autres nous acceptent dans leur alignement quand nos horaires le permettent.

En récupérant mes anciennes heures au boulot, j'ajoute à mes loisirs la photographie amateur. Tel un chien de poche, le petit kodak, appareil photo de style accordéon, que je viens de m'offrir en cadeau me suit dans tous mes déplacements. Comme apprenti photographe, je capte sur pellicule tout ce qui représente pour moi la moindre parcelle d'intérêt, plus exactement dans l'univers passionnant du sport. Croquer sur le vif des

séquences de hockey tant fumantes que spectaculaires, à la fois chez les joueurs professionnels du Forum que chez les joueurs amateurs du parc Lafontaine, m'est devenu une folle passion. À défaut d'une carrière dans la ligue nationale de hockey, je rêve au jour où le journal Le Patriote m'ouvrira ses portes, comme chroniqueur et photographe de sport.

Mon horaire régulier me permet évidemment d'exploiter tout ce qui se présente pour ne rien louper du hockey, m'y sentant attiré comme par un puissant aimant. Ça ne prend guère des tonneaux de persuasion venant de Jacques pour qu'après la messe du dimanche, je mette avec lui le cap sur Berthierville par autobus sous ce superbe ciel azuré de janvier. Une joute de hockey, à laquelle nous prendrons part, y sera disputée avec les religieux de son Alma Mater qui, comme nous, anticipent à cœur-joie ce défi amical.

Parcours quand même intéressant, compte tenu d'une nature dépouillée de son attrayante toilette automnale; en exclusivité, elle étale tout au long du trajet sa nouvelle et splendide collection d'hiver. Le fougueux mastodonte roule sur l'aveuglante allée de neige comme s'il fendait d'une brume nacrée le paysage immaculé pour faire défiler impétueusement, de chaque côté de nous, champs et campagnes endormis sous leur épaisse fourrure blanche. Aux branches d'arbres givrées par la morsure du froid s'agglutinent des pépites de glace, qu'un soleil au zénith de sa force rend scintillantes comme d'authentiques diamants.

À notre arrivée vers midi date pour Jacques son premier retour au collège en renouant connaissance avec d'anciens professeurs ravis de nous voir. Il me présente comme son meilleur copain et habile ailier, maîtrisant l'art de foncer au filet adverse et de tricoter un but à la rapidité du Rocket. Je lui retourne le compliment non sans une réplique à la blague

vers son dernier enseignant : «Eh bien, mes amis, nous allons voir ça tout à l'heure sur la patinoire!»

Se joue au lever du rideau cet après-midi-là une comédie prise à cœur que les principaux acteurs n'oublieront de sitôt. En compétition pour l'honneur, non pour la piastre, nous apportons au spectacle sur glace tous les ingrédients à saveur d'un championnat pour la coupe Stanley. EUX : 4, NOUS : 0 après quarante minutes d'action. Le dernier acte, qui n'a pas encore dit son dernier mot, racontera des montées à l'emporte-pièce de jeux époustouflants et revirements inespérés, couronnant maîtres à la tombée du rideau la paire d'équipes au compte de 4-4. En fusionnant autant l'effort que le talent, Jacques et moi y allons d'un but, deux passes chacun. Sous forme de banquet, suivra au souper la récompense que nous présentent aimablement les frères : succulente cuisine à laquelle nos ventres décernent unanimement la première étoile, tandis que nos cœurs attribuent à leur accueillante hospitalité la deuxième.

Morts de fatigue, mais fiers de notre journée, enfoncés au siège du gros véhicule, les bras de Morphée nous enveloppant, le millage nous apparaît comme si le compteur était resté à 0. Dans le tramway Papineau nous ramenant à la résidence Cardinal, quatre hockeyeurs d'une douzaine d'années sont assis sur un banc près du nôtre. Les regards, tantôt sur nous, tantôt sur notre équipement de hockey, piquent leur curiosité à nous cribler de questions sur nos exploits respectifs dont ils furent témoins aujourd'hui. Les petits gars décrivent, menus détails à l'appui, l'incroyable virtuosité avec laquelle nous avons déjoué le fameux gardien de but... sur une patinoire du parc Lafontaine! Ils nous confondent assurément avec d'autres joueurs. Nous la trouvons bien bonne celle-là, et prenons un bain d'amusement à entrer dans le jeu de ce haut fait sportif avec nos quatre récents admirateurs,

qu'on félicite d'avoir su flairer, de s'émerveiller et d'apprécier le vrai art des hockeyeurs devant eux!

Mes «bouffées de folie» semblent enterrées pour de bon, car au travail, dans mes loisirs ou amitiés, je subis très peu d'accrocs et prends bien garde de ne pas m'en plaindre non plus. Seule cousine amour manque au rendez-vous, et bien entendu ma famille. Avec un cœur gros comme ça, des vagues à l'âme se déchainent quelquefois en moi, précisément lors de certains événements comme la période des Fêtes. Fidèle au rendez-vous, une bonne vieille relation nommée solitude m'effarouche et me pèse dans la même mesure que le temps se bouscule vers cette course folle au millénaire échange de cadeaux. Probablement au fait du 25 décembre, où l'on soulignait mon anniversaire de naissance par des vœux chaleureux et une petite fiesta uniquement pour Luc Chénier. À l'obsédante réminiscence des miens s'ajoute le présage du Noël qui approche, tout verglaçant de nostalgie.

Le 24 décembre au soir, tout fin seul dans ma tanière avec ma mélancolie, je repasse dans ma tête les autres pensionnaires, tels Jacques et son père, qui partiront tout à l'heure réveillonner chez quelque parent ou ami, lorsque soudain retentit la sonnerie de la porte, rendormant mon cafard somnolent. Identifiant le pas lourd et traînant de madame Cardinal, je tente de reconnaître la voix basse que j'entends, sans succès. «C'est pour vous monsieur Luc!»...«Oui Madame, j'arrive tout de suite, merci!».

Me questionnant sur l'identité du visiteur, je sors précipitamment de la chambre. Le point d'interrogation ne me creuse pas bien longtemps le ciboulot puisque derrière cinq ou six paquets se dégagent les sourires familiers de Gilles et Émile. Ils réclament mes bras pour les aider à porter quelques présents jusque chez eux, mais je ne suis ni débarbouillé

ni changé. Ordinairement, un cérémonial d'au moins trente minutes m'est requis pour me refaire une beauté des orteils aux cheveux. Là, on ne m'en alloue pas plus de quinze pour accomplir ce que j'imagine un record digne de mention dans les annales olympiques. Avec regret, quelques recoins sont négligés. Bon, puis après? Qu'ont-ils donc tant à s'énervier les noisettes et me pousser dans le dos comme ça? Pourquoi tant de singeries pour trimballer de vulgaires boîtes? Repartant sur deux roues, nous portons chacun notre part de colis. Tout à fait de bon aloi puisque ça permet aux autres membres de la maison de se préparer à la venue du plus grand jour de l'année. Chacun s'emploie à mettre la dernière main pour fêter en famille avant d'assister à la messe de minuit.

En pénétrant chez les Normand, encadré des deux frères, je n'ai à peu près pas le temps d'ouvrir la bouche pour prononcer un cordial bonsoir, ni d'enlever chapeau et paletot, que je fige là, estomaqué, ému d'émerveillement aux regards rieurs des Normand réunis autour de la table, chantant tous en chœur : «Joyeux anniversaire!». Le prétexte des paquets à porter faisait partie d'une mise en scène bien orchestrée... Au triomphe des plus éclatants. Avec quelle finesse m'a-t-on attiré pour que ma naïveté aille bêtement se coller au beau milieu de ce si charmant papier à mouches!

Jamais je n'aurais soupçonné un tel accueil, une si affectueuse pensée envers moi, l'orphelin, l'étranger, le vagabond. Mon ravissement se révèle d'autant plus grand qu'on me présente avant le réveillon un colis de forme étrange, assez pesant d'aspect oblong dont le papier bleu est coiffé d'une boucle pimpante. Enroulé au mystérieux présent, le ruban lilas saute sous ma main fébrile, déchirant avidement le fragile emballage, qui dévoilera le pot plein à craquer... de marinades sûres comme l'indique l'étiquette? ... Plutôt un lot d'étincelantes pièces de monnaie blanche! Ouf! Dur pour ma pompe sanguine qui s'active

à tourbillonner, sauter, exploser, rêver... embuer mes yeux. Y en a pour au moins dix dollars! Presque l'équivalent d'un congé de cinq jours avec solde. Sous ma cravate légèrement plissée recèle une âme qui fond de reconnaissance, chamboulée par autant de considération, de signes d'affection d'une chaleureuse famille devenue la mienne et à laquelle je serai toujours redevable. Mon regard se pose sur eux avec quelques mercis vibrant d'appréciation, sortent cassés de ma gorge nouée, tant les phrases à débloquent refusent mordicus de franchir mes lèvres. Les Normand n'en attendent guère davantage, sachant que venant de moi, leurs oreilles perçurent quand même ce que mon cœur sincère se tuait à leur témoigner, et qui trouait mon visage d'émotions.

Et ce n'est pas tout, y en reste encore à voir! Ma vue se bourre, sur la table fastueusement garnie, d'un appétissant gâteau à trois niveaux abondamment crémé et coloré, couronné de dix-sept chandelles. D'une joie qui me serre le cœur, elles seront soufflées après que chacun se soit réchauffé d'un ou deux verres de vin, avoir dégusté la tourtière, la dinde, le ragoût de pattes, etc., ce qui constitue la bouffe savoureusement apprêtée par les cordons bleus de la maison.

À jamais imprimé dans mon inconscient, ce Noël incomparable issu de nos traditions familiales se prolongera toute la nuit à rire, chanter, turluter, raconter des histoires et rigoler. Témoin muet de ces explosions de gaieté, le majestueux sapin couronné de sa légendaire étoile lumineuse, fier de porter sa parure de boules, guirlandes, glaçons, lumières et autres ornements à ses branches, brille de mille feux en attendant solennellement qu'on vienne le dépouiller de multiples étrennes gisant à son tronc.

Ce qui s'annonçait pour moi, il n'y a pas si loin encore, une veille de Noël sans éclat,

s'est subitement illuminée pour même prendre le coloris de deux fêtes en une. Chaque tic-tac de cette merveilleuse nuit, je le tête avec gloutonnerie, car mes antennes voient venir que c'est probablement mon premier et dernier Noël passé parmi ces gens au cœur sur la main. Les Normand traverseront bien sûr d'autres réveillons, tout comme moi d'ailleurs de mon côté, mais j'envisage avec chagrin que l'avenir se sera chargé de m'expédier aux antipodes de cette famille. Par contre, lors des périodes de festivités et gueuletons, refleurira en moi la souvenance de ce Noël coloré qui fera chanter mon âme d'une joie mélancolique.

Il est fort à parier que dans quelques mois, semaines, voire dans peu de jours, je roulerai ma bosse vers d'autres cieux. D'ici là, rien ne m'interdit de me payer d'autres petites excursions d'agréments quand mes jambes ne voudront plus tenir dans le même carré, ou que ma température du mal de voyage atteindra un degré insoutenable.

Depuis si longtemps que je projette de visiter les Godin à Saint-Félix-de-Valois, c'est l'heure rêvée lorsque Émile Normand m'exhorte à nous y rendre une fin de semaine en février. Pareille incitation ne se décline pas et je la saisis à pleines mains, car ne dit-on pas avec raison que les voyages forment la jeunesse? Au moment prévu, après de courts préparatifs, s'ouvrent devant nous les portes de la gare Jean-Talon, où le petit tabouret à deux marches nous hisse à bord du train nous menant vers l'évasion. Calés dans notre siège, nous nous laissons bercer par le roulis des wagons. Quelques minutes seulement après le départ, se dessinent déjà nos ennuis avec les autorités de l'entreprise ferroviaire. Il s'en est fallu d'un cil pour qu'on se fasse carrément planter dans un banc... de neige. Pieds en l'air! Et nous l'aurions mérité à plein.



Intrigué par cette corde qui longe à perte de vue le bas du compartiment à bagages, la démangeaison d'Émile d'aller, sinon au bout des choses, au moins de se rendre au bout de la chose nous vaut un contretemps. Sans penser plus loin que son nez, il actionne ce qui tient lieu d'alarme d'urgence et provoque sur-le-champ l'arrêt du convoi. Inutile de décrire le brouhaha, l'affolement des voyageurs troublés dans leurs petites occupations, lorsque le train s'immobilise en pleine Sibérie québécoise. L'agitation des contrôleurs, dont l'énervement rase l'hystérie, telles deux bêtes atteintes de la rage, les poussent à explorer chaque wagon pour découvrir l'auteur de ce geste irresponsable. Vu notre jeune âge, nous attirons immédiatement les soupçons des deux percepteurs déjà rendus à notre compartiment, crocs sortis, bave à la bouche.

De ses cinq pieds deux pouces, Émile se sent davantage rétrécir lorsque nous les voyons foncer dans notre direction comme des sangliers prêts à charger. Cherchant à le rassurer tout en tempérant ma propre frousse, je le tasse du coude et lui chuchote : «T'en fais pas vieux!... Ton anglais étant plus vert que l'mien, dans c'cas-là tu dis rien, t'ouvre pas l'bec même pour bailler et t'agis comme si t'étais muet. En un mot, tu t'la boucles! Si la langue te chatouille trop, tu t'mets l'poing dans bouche jusqu'au coude, sans quoi on est frits comme des poulets, compris?»

Sans demander de permission à personne, cornes en avant, le duo d'anglophones du C.P.R., charriés par le diable, surgit devant notre compartiment et nous pilonne d'un questionnaire en règle rudement corsé. Le pur et dur «troisième degré» policier, comme lors d'interrogatoires musclés d'un présumé suspect pour qu'il signe, sous la menace, sa culpabilité. Ne manque que le classique projecteur aveuglant braqué sur nos faciès. Je n'y vois que de la poudre à leur charabia tant les margoulettes battent de vitesse mon ouïe. En

aurais-je saisi quelques bribes, qu'il m'eut été impensable et futile de répliquer, car une question était mangée sur le coup par la suivante... De surcroît, toutes en anglais conformément à la politique discriminatoire d'une langue seconde, injustement, illogiquement et solidement implantée, grugeant à pleine gueule la francophonie des Montréalais pas encore affranchis d'une mentalité coloniale.

L'inquisition terminée, nous tournant l'un vers l'autre, l'air un peu niais, surtout surpris et comme deux innocents au-dessus de tout reproche, nous reprenons le «monologue» avec un seul poinçonneur, le second allant sans contredit signaler aux conducteurs de redémarrer. Nous simulons l'ignorance la plus crasse devant l'inquisiteur sceptique, mitraillettes aux yeux, attendant toujours des explications. Dans un anglais vert rongé de... vers, je réponds d'une voix des plus candides, que mon compagnon et moi avons déjà présenté nos billets au départ. Ce disant, je me lève, mi inquiet, mi naïf, me penche vers la fenêtre glacée, comme pour vérifier s'il s'agit bien de Saint-Félix-de-Valois, dont je ne connais que le nom. J'enfonce même l'audace jusqu'à m'allonger les bras pour harponner paletots et valises, lorsqu'une brusque secousse remet les voitures en roulement, et la paix dans les cœurs.

Sa montée rageuse qu'il tente de refouler ayant perdu quelques degrés, le contrôleur me touche à l'épaule, fait signe de m'asseoir, puis se retient pour ne pas lancer une cascade de jurons, mais fait plutôt entendre un retentissant nevermind, posant ainsi un scellé sur l'incident. Puis, d'une moue à la Docteur Jekyll le défigurant avant d'étrangler ses victimes, il reprend son boulot. Lorsque passe près de notre banquette l'un ou l'autre des employés, la gueule en lance-flammes, ne subsiste aucune équivoque sur leurs intentions de nous tordre le cou au moindre des moindres petits faux pas.

Quatre-vingt-dix minutes de tangage plus tard, le train s'arrête à Saint-Félix. À la descente, nous piétons cette superbe moquette de neige d'une blancheur immaculée qui renvoie des éclats de rubis recouvrant tout le village. Des toits d'habitations coquettement coiffés d'une tige de pépites d'étoiles scintillantes m'interdisent de lever le pied sur pareille aubaine pour faire clignoter l'œil de ma caméra qui emmagasine ce splendide décor, faisant danser ma vue autant que mon cœur.

Reçus à bras grands ouverts, notre arrivée paraît charmer sensiblement les Godin qui nous souhaitent la bienvenue. Le dialogue porte sur la santé de chacun, ce qu'il fabrique, comment il tire son épingle du jeu, etc. Là encore, nous en avons des verges à débiter, car le couple admet que la grande ville lui manque, comptant bien refaire à l'envers le tracé vers Montréal. «L'élevage des poulets ne porte guère fruit, déplore Albert. Par rapport à la puissante concurrence locale, il m'apparaîtrait maintenant irréfléchi, même stupide, de lancer en affaires un petit commerce tout près du géant montréalais Eaton qui a pignon sur rue depuis belle lurette. Ne serait-ce que pour singer une cuisson semblable à leurs réputées gaufres de crème glacée au fumet bien spécifique à la saveur inimitable.» Ils confessent être très déçus de la tournure des choses et maudissent déjà leur décision, prise sous le coup de l'emballement.

«Mais pour l'instant, suggère-Florence, oublions tout ça, allons de préférence dehors nous divertir dans un combat de balles de neige.» Chacun se confectionne des projectiles jusqu'à en avoir suffisamment pour mettre au froid l'ennemi. S'ensuit alors une bataille non frileuse où les projectiles sifflant au-dessus de nos têtes atteignent parfois leur cible, alors que certains rencontrent un mur, un arbre ou une porte qui les aplatissent, alors que d'autres iront se perdre quelque part dans la nature. Mais là, suite à deux bonnes frappes

ennemies me touchant à l'abdomen et au bras, trois de mes grenades font de graves dégâts chez l'adversaire mal entraîné. Hélas, nous devons cesser notre guerre... froide, faute de munitions. D'un commun accord, nous décidons d'utiliser cette neige mouillante pour la transformer en beau grand bonhomme. Afin de le protéger contre les intempéries, nous le coiffons d'une casquette et lui attachons un foulard autour du cou. Nous ajoutons le balai qui réchauffe ses mains, la carotte en guise de nez, puis deux morceaux de charbon dans les orbites afin de combler sa curiosité et voir à quoi ressemblent ses étranges parents. À son franc, son communicatif sourire, on croirait qu'il participe à nos jeux et semble vouloir nous dire de le croquer en photos pour qu'il contemple sa binette à nos côtés et vice-versa. Albert me demande justement de les immortaliser chacun sur pellicule, le bras encerclant le cou glacé de l'homme-neige. Je m'y prête de bon cœur avant d'enlacer à mon tour ce bonhomme au corps froid, mais aux traits remarquablement... chaleureux! Ma boîte à clic clic imprime de beaux et vivantes remémorations qui me feront revivre ces délicieux moments en les visionnant sur papier ou sur la pellicule de ma mémoire.

À la bouffe campagnarde qui ne fait pas de vieux os, succède le ramassage et lavage de vaisselle, nettoyage de table, puis débarbouillage en règle du bambin Gérald, que Florence apprête pour le dodo. Au salon, trois inconditionnels et farouches partisans du Canadien de Montréal se regroupent autour de la radio sur pattes, les ailerons rivés au haut-parleur. Dans vingt minutes, comme au temps des survoltés samedis soirs à Montréal, Maurice Richard allumera la foule dès que son patin effleurera la glace du Forum. Nous suivrons de près LA SOIRÉE DU HOCKEY, tellement bien décrite dans ses détails comme si nous y étions par l'exubérant et coloré Michel Normandin. Équipe visiteuse : les Rangers de New York, bête noire du CH. À l'extérieur, mère Tempête s'apprête à déchaîner son pire emportement de

la saison pour qu'au lendemain des monts de neige paralysent déjà la circulation des piétons, des automobilistes et des voyageurs en général.

Des trains annulent ou reportent leur départ, tandis que celui du lundi matin en provenance de Joliette vers la métropole éponge déjà un retard de cinquante minutes à Saint-Félix. Peu avant son arrivée en gare, je soutire cette promesse au non moins marrant des Norman avec une flèche satirique : «Si tu touches pas aux cordes qui longent le haut des fenêtres, aux boutons de leviers ou tout c'que t'as envie d'savoir pourquoi cé là, j'tachètrai un rouleau d'corde que tu pourras tirer à ton goût, o.k.?» Il me tape un œil de travers et me décoche : «Ok ça va, j'avais compris...Tu t'penses bin comique hein? T'avais pas besoin de m'niaiser avec ta maudite farce plate!»

Le convoi vient-il à peine de franchir quelques arpents de rails qu'une neige poudreuse se met à siffler avec le triple d'intensité que la veille. Les éléments furieux prennent d'assaut la tête de train qui doit ralentir à tout bout de champ, parfois même s'immobiliser. Par contre, les vents violents et glaciaux déchirant l'air lui prêtent un coup de main à repousser les bancs de neige qui obstruent les rails, ralentissant du même coup sa course.

À onze heures, les voyageurs agacés sont soulagés dès l'entrée en gare du cheval de fer qui crache des jets de vapeur à pleines narines, puis ralentit et applique les freins, dépassant de 180 minutes son horaire habituel. Du wagon médian, le porteur nous prête son bras pour éviter de chuter sur les marches glissantes. Nous sommes malgré tout satisfaits de pouvoir circuler le jour même et que quelques petites heures de salaire en moins valent tout de même mieux qu'une pleine journée perdue.

Je me rends à la Knitting après le repas du midi et expose, dentelle ajoutée, les causes

d'un tel délai au clément patron. En bon prince, monsieur Aldeman n'en fait pas une salade puisqu'il sourit et m'avise, oh, surprise!, qu'on me paiera ma journée au complet. Son geste me touche énormément, mais je soupçonne que cette gentille faveur masque anguille sous roche. En effet, à cause d'une pénurie d'acheteurs, dans trois ou quatre mois la petite fabrique nous fera sangloter son chant du cygne. Voilà donc pourquoi les deux patrons se montraient doublement mielleux avec chacun de nous depuis quelque temps.

Nous sentons déjà les vibrations du dégrisement, sachant néanmoins retrousser résolument nos manches pour que la shop de soie nous laisse encore du temps à partager avec elle ses... soyeux et derniers ronronnements. Puis, nous continuerons à porter haut le flambeau, tant et aussi longtemps que durera son dernier rôle de... mort.

Comme je l'avais pressenti, la Knitting Fabric jugule officiellement ses opérations à la mi-mai, mettant à pied ses employés manuels et son commis de bureau. Avant de se quitter, nos mains se serrent à s'en briser les phalanges, puis on s'étreint on ne peut plus fort. Une fois de plus, mais ici le cœur morose en y gluant mes lèvres sur celles de Tatiana avec davantage de chaleur que de passion, mais non moins de peine que d'émotion à m'en séparer. Quoique l'éclat bleu-vert assombri par une brume de mélancolie, ses yeux rêveurs d'ado spontanée se plantent dans les miens sans qu'elle ne puisse prononcer un traître mot. Le cœur passé à la râpe, nous rompons les rangs pour la dernière fois, gardant peu d'illusions que le hasard fasse un beau jour croiser nos pas. Nous formions pour ainsi dire une petite famille, car tout en tressant du matériel, des attaches de fraternité, de douceur, d'amitiés solidaires à la force de l'acier se tissèrent entre nous. C'est en pareille circonstance que je me sens doublement privé d'un chez-moi réel en pensant alors aux miens, à un foyer. Au nôtre. Toujours ce rêve insensé que je rumine, tentant de l'attraper tel un chat qui court

après son ombre.

Mes vacances comme chômeur ne durent que trois jours. Le très obligeant Jacques, qui occupe le poste de contremaître, m’embauche à la Saint-Lawrence Candy. Sans son noble geste, j’aurais tout plaqué dès le jour un, non le vingtième, après être devenu, dès mon entrée, allergique au p’tit boss coléreux et mal enguirlandé qui me tenait à l’œil comme un aigle sur sa victime. De lui parler crûment dans le casque à mon tour me valut l’insigne honneur de prendre la porte... et encore une dernière paye! Peu après, Jacques me révéla ce qui provoquait la grattelle du p’tit boss, dont les cigarettes disparurent quelques heures suivant mon embauche à la chocolaterie. L’ami Jacques savait, lui, qu’il m’accusait à tort, les autres employés pareillement, ou le devinaient. Mais le patron, non. N’avait-il guère remarqué que jamais je ne fumais? Sa boucane toxique de goudron et autres poisons devaient sûrement lui obstruer la vue ou lui polluer le cerveau...

Par une coïncidence inespérée, cette fois-ci, je peux me gâter d’une semaine de vacances hors du commun avec nul autre que l’aîné de la famille, fraîchement démobilisé de l’aviation canadienne. Mon incrédulité mord la poussière lorsque l’ex-pilote, la poche à bagage sur l’épaule, arrive directement de Halifax et demande s’il peut partager mon gîte temporairement. Feu vert immédiat de la patronne au cœur d’or qui l’accueille gentiment sans poser de questions. Ce vaillant Guillaume paraît très content de son retour à Montréal en territoire familial, où il devra divorcer d’avec son uniforme d’aviateur pour marier celui de travailleur.

Quelque peu irrité d’un autre sens, qu’on l’ait ignoré lors de la vaste offensive du débarquement allié au Jour J, il soutient en badinant que c’est la faute à Auguste! «Dans

ma prière du soir pour être du lot de ces milliers de braves, je suppliais tous les saints d'en-Haut de m'exaucer. Pendant ce temps-là, papa, de son bord, implorait les Cieux pour qu'on me retienne au sol, indépendamment du coin où je cantonne, en autant que la voie des airs ne vienne surtout pas me réclamer avant la fin du conflit... J'en déduis donc qu'il a invoqué avec plus de ferveur que moi sa vénérée Sainte-Anne qui l'a clairement entendu et, comme tu vois, très bien comblé!»

Quel festival pour moi de pouvoir croquer ce congé avec un membre de ma famille, et que nous nous livrions tous deux à la tournée des grands ducs. Visites au Vieux-Port, au Cinéma Français, furetage à la bibliothèque municipale et balades au parc Lafontaine, qui devient notre lieu choyé pour renouer l'attache avec tante Nature. Aujourd'hui, en gondole sur le lac artificiel pour cinquante cents par tournée; le jour suivant, un canot loué au même prix que cette dernière, mais à l'heure. Pas question de louper la populaire attraction des familles sans le sou : l'illustre fontaine lumineuse dans toute la splendeur de ses coloris. Grand bal pour la vue, détente exquise pour le moral à simplement contempler ses jets d'eaux multicolores qu'un jeu de lumières décompose et recompose. Tel monsieur paon qui s'affaire à déployer son éventail bleuté à reflets métalliques quand on le regarde, dame fontaine elle, de tous ses angles, tous ses arc-en-ciel, toute sa lumière met sous hypnose les jeunes et plongent les aîné(e) dans leurs évocations.

Nul besoin d'ajouter que mon kodak travaille des minutes en sus au cours de cette semaine extraordinairement hors champ de la routine. Ceci me permet d'emmagasiner dans ma «boîte magique», autant que dans ma voûte intérieure, une autre coche en or sur ces moments délicieux, mais qui ne se multiplient jamais assez à mon goût.



Après quelques jours de revitalisation physique et mentale, et ne pouvant subsister ainsi sur l'air du temps, je songe maintenant à reconquérir la sphère des salariés pour remettre à flot mon «capital» à sec, tout comme Guillaume d'ailleurs, qui compte également reprendre son rôle actif sur le marché des travailleurs.

En rentrant à la maison ce jour-là, nous reconnaissons sur la commode le short tout déchiré que l'ainé avait balancé au panier à rebuts la veille. Voilà donc que le lendemain, le caleçon fantôme apparaît à nouveau : fraîchement passé à la laveuse, très propre, bien plié... mais toujours déchiré! Nous nous regardons tous les deux et pouffons de rire. Guillaume s'empare alors du sous-vêtement et le fout de nouveau à la corbeille, prenant toutefois la précaution de l'enfouir sous une épaisse pile de papiers pour que là, il échoue une fois pour toutes aux poubelles. De retour dans la pièce le lendemain, nous retrouvons fraîchement issue de la laveuse la petite culotte soigneusement pliée, toute propre, mais toujours déchirée et siégeant fièrement sur le meuble!... Bruyants éclats de rire qui emplissent à nouveau la chambrette.

— Essayons une dernière fois, suggère mon frère comme pour me défier... Jetons-le au panier.

— Je te préviens Guillaume, il rebondira encore ici demain!

Les bobettes en main, je file donc vers la cuisinette où s'affaire usuellement dame Cardinal. À mon grand étonnement, je la croise au moment où elle sort de la salle de bain, les bras chargés de quatre pots de confiture. Quelle phrase magique a-t-elle bien pu prononcer pour y faire surgir ces denrées jamais vues auparavant dans un tel endroit? Intrigante l'affaire du caleçon? Mais alors là, combien plus énigmatique et étrange celle-ci, qui m'enrubanne d'une mystérieuse

noirceur? ... Après que la dirigeante eut déposé et rangé ses pots dans l'armoire de cuisine, je lui tends poliment le short :

— Gentil à vous pour les bons soins apportés au vêtement madame, mais il ne nous sert plus à rien, sinon utilisé comme guenille.

— Désolée! Je croyais la culotte tombée par mégarde dans la corbeille. J'ai pris soin de la ramasser et l'inclure avec le linge à laver. La première fois, je pensais qu'elle vous appartenait, monsieur Luc, la fois suivante, que votre frère en possédait une semblable, je l'ai donc remis au lavage à deux reprises.

Avant de rejoindre mon campement, une curiosité insatiable détourne mes pas vers la salle de toilette pour y cerner le mystère des confitures. En face du cabinet d'aisance, au mur à l'extrémité du bain, quatre petites fentes, formant un carré que seul peut voir l'œil averti, dissimulent un placard secret dont j'ignorais l'existence jusqu'à ce jour. Madame Cardinal y remise dans cette cache ses pots et conserves.

À Guillaume, je relate la cocasserie des toilettes confiturées et le rassure sur sa petite culotte qui prendra sa retraite comme torchon. On se verse un bon bain de rires pour ensuite discuter avec sérieux d'éventuels employeurs repérés par l'entremise de journaux. Prêt à tout, rien à mon épreuve, je me présente le lendemain chez un entrepreneur-plombier, recherchant des travailleurs de force. Aucun chardon au face-à-face préliminaire réussi haut la main, puisqu'on m'embauche séance tenante en m'expédiant aux chantiers du futur édifice CIL, rue Dorchester Ouest.

Ce n'est guère dans mes cordes de «booster» le moteur, mais j'apprends à mes dépens

comment je dois assumer l'entière responsabilité de mes actes. Le superviseur des travaux, homme d'allure résolue et fort comme un ours, m'envoie faire équipe au sous-sol humide, boueux et sale avec un petit groupe d'ouvriers. Tous gantés et bottés, chaudement habillés, ils clapotent dans cette immense barboteuse la vase jusqu'aux chevilles, mais rien ne les arrête. L'antre humide fait voir des bouches cracher la vapeur, des fronts qui suent à grosses gouttes sur leurs nippes dégoulinant de cochonneries boueuses.

Mais voilà, sommairement chaussé d'espadrilles usées, mains nues, sans aucun vêtement imperméable, faut me démener tel un mustang pris au lasso, pataugeant dans toute cette grosse shit de merde gluante. De longs et lourds tuyaux que je soulève seront trimbalés, puis déposés pour être ensuite raccordés à la massive quincaillerie de base déjà en place. Quand je plie sous une charge trop éreintante, un bon samaritain arrive in extremis pour me porter secours.

Après quelques heures de ce régime inhumain pour mes dix-sept ans, les nausées viennent à bout de m'écoeurer jusqu'au bord de l'indigestion à force de m'esquinter, comme si toutes les parties de mon corps criaient d'arrêter ça là et de repartir le plus loin où mes ressources pourront me mener. Mais encore et encore, je continue jusqu'à à ce que la boue, l'humidité et la pollution me sortent par la gueule, le nez et les oreilles, au risque de me restituer le cœur. Une mi-juin par trop frisquette n'empêche en rien la sueur imbibée d'efforts à outrance à se frayer un passage au travers mon mince chandail aux manches courtes, déjà chamarré d'eau sale et de vase.

Au diner, j'avale à la sauvette deux sandwichs et un café, utilisant le temps mort pour récupérer avant de m'atteler aussitôt à la corvée. Tout au long des manœuvres, je sens peser

sur moi la vue perçante et froide de celui qui dirige les opérations de main de maître. En aucun temps, il ne me parle, excepté en cette troisième journée à me crever, où il s'approche de moi et, d'un ton dur dilué de compréhension, m'ordonne : «Ça suffit mon gars! Tu laisses ce sale boulot et tu vas prêter main-forte au plombier qui t'attend sur la plateforme numéro 2... C'est plus sec et moins harassant.»

Embauché six jours avant moi, un gaillard costaud, ne prisant guère la décision, rouspète au chef à la poigne de fer, que ce poste lui revenait de plein droit. Montant le ton d'un registre, le contremaître aux tempes grises le transperce de son regard réprobateur, me pointant de l'index : «Lui, au moins, j'l'ai pas surpris une seule fois les doigts dans l'nez ou à r'garder trimer les autr'... Tu d'vrais l'imiter au lieu de t'lamentier!»

Avant de grimper là-haut, j'adresse du bonnet au complaisant chef d'équipe mon salut plein d'une gratitude reconnaissante. Délivré de ce merdier, je prends l'ascenseur qui me hisse sur l'une des vastes plates-formes en ciment, soutenues par de gigantesques poutres d'acier servant de charpente au building.

Posté aux quatre vents, un plombier d'âge mûr m'accueille souriant à son établi et me trace un exposé succinct de mes nouvelles fonctions. Elles se résument en fait à peu de choses, tel fileter, puis couper du tuyau en cuivre de petit calibre avec un instrument simple à manier. D'une voix calme, très amicale, il m'enseigne le mode d'emploi, puis réintègre son atelier à courants d'air me laissant m'arranger seul à exécuter à la lettre cette tâche aisée qui me captive. D'une pierre deux coups, puisque j'accorde à mes pauvres reins tordus les heures suffisantes pour leur remise en état.

Comme celui qui ne se méfie pas des eaux dormantes, mon enchantement ne durera

guère plus qu'une première neige. La deuxième avant-midi, une chute d'humeur sous la norme fond sur moi lorsqu'un manœuvre, prétendant souffrir de vertiges dans les hauteurs, me supplie presque de troquer mon poste contre le sien. Ce marché m'enverra donc un palier plus haut exécuter du boulot de nature jumelle avec un plombier d'environ vingt-cinq ans.

En acceptant ce marché anodin à première vue, je sors perdant puisqu'il faut me soumettre à la dictature d'un Petit-César-la-grogne, qui se permet de tout gérer à sa méthode éprouvée et d'imposer sa loi, arguant que sans sa compétence experte, la compagnie se ferait instamment charrier par la banqueroute, mais qu'avec lui, le chantier demeurera toujours entre bonnes mains. Non satisfait de m'adopter comme son «punching bag» de défoulement, ce faux-semblant d'empereur jette sur moi son dévolu au gré de sa fantaisie. Mon possible ne le satisfaisant jamais, le flanc-mou tyran au petit pied m'en fait voir d'une seule couleur... Que du noir! À force d'endurer ses enguirlandes de critiques sur tout et sur rien, ma chaloupe en a plein son bord. Frustré, pas bien dans sa peau, on dirait un ours mal léché. Plus on sort notre côté cœur sur deux pattes avec ces énerguènes, plus ils montrent leur côté écume aux babines. Pour enrayer tels débordements de rage, on m'a jadis recommandé de leur servir ce remède : ne les laisser prendre aucun pli, faire fi de l'intimidation, ne pas leur céder de terrain et leur tenir tête. Surtout faut-il se défaire d'une attitude de chien battu et paraître convainquant.

Persuadé que je suis subitement devenu maladroit ou incompetent, je m'efforce d'accomplir au doigt et à la baguette les directives du petit bourreau commandeur. En tant que quatrième remplaçant en trois jours, je me rends maintenant compte du vrai mobile au troc empoisonné que l'autre apprenti m'avait subtilement maquillé. Et aussi pourquoi pas

un seul n'est venu à bout d'accorder sa musique avec celui qu'une fine diplomatie ne parvient même pas à détourner le vent de son comportement «out of order».

Aucun doute à présent, confortablement campé sur ses positions, l'émule de Mussolini ne désire nullement en démordre. Mais quand j'en ai ras les pentures, mes gonds sortent automatiquement. La grosse clef anglaise dans ma main part «par accident» pour une courte balade et va choir avec fracas aux pieds du mal sevré César II. Je jubile sous cape en le voyant descendre à pic de ses grands chevaux... Pas le moindre mot ne libère sa bouche, pourtant bien grande ouverte, comme quelqu'un qui gobe des mouches. Hébété, il demeure gelé là quelques secondes, subjugué par l'outil devenu pour lui un scorpion. Le petit Napoléon prend ni plus ni moins la forme d'un mannequin de cire fraîchement débarqué du musée des horreurs...

Réintégrant le plancher des vaches, je passe aussitôt à l'office donner ma démission, faisant le vœu de ne plus me balader sur le squelette de ce building en devenir. Sauf dans sept jours pour y cueillir le prix de consolation de vingt-deux heures à me martyriser : un chèque de douze dollars et vingt-cinq cents. Pas si mal si je me réfère au relevé des récentes semaines. La colonne des déficits indique mes trois derniers emplois; celle des gains, un seul, mais ô combien inestimable : le retour de Guillaume dans la grande cité.

## CHAPITRE 16 - VIVOTER

Acculé au mur de l'inactivité après être revenu bredouille de tirer à la ligne un emploi, Guillaume ne peut souffrir sa vocation de chômeur une seconde supplémentaire. Lui et moi convenons de nous adresser en personne au ministère de la Jeunesse, rue Notre-Dame. Cet organisme, censé aider les adolescents dans la recherche d'un boulot, nous exprime avec courtoisie sa déception de ne pouvoir nous offrir aucun boulot dans le grand Montréal. Nous apprenons cependant qu'en juillet reprendront les activités de la betterave à sucre aux environs de Sainte-Madeleine, et que notre embauche est évaluée à cent pour cent, en autant que le coureur se présente à l'arrivée au moment voulu.

La principale opération consiste à démarier ces légumes au moment où ils prennent naissance en décapitant au complet les racines nuisibles. Dix dollars par jour que ça rapporte, nous précise-t-on. Quoi qu'il en soit, ce quelque chose digne d'intérêt agace notre curiosité, quitte à nous permettre d'accomplir un labeur très différent, tout en respirant la campagne tous les deux.

Les postulants, décemment logés et nourris sans restriction, le sont aux frais du gouvernement. L'employeur s'engage, en outre, à leur restituer les dollars du voyage aller-retour en bus s'ils ne s'écroulent pas au champ d'honneur de ce légume avant l'échéance du marché, c'est-à-dire durant six semaines consécutives. Tout ceci nous paraît drôlement trop beau pour s'avérer exact. Qui nous dit que ce plat d'odeur attirante n'est que bouillie pour les chats? Un autre trompe-l'œil gouvernemental afin d'appâter les moins dégourdis dans le coupe-gorge du travail à bon marché?

Perplexe, je ne sais plus quelle carte tirer et interroge l'aîné, qui termine la lecture de

son troisième bouquin en autant de jours. Il se les engouffre avec le même agrément que s'il bouffait du chocolat. Rat de bibliothèques, fouineur de bouquinerie dans ses moments libres, ne le cherchez plus c'est là qu'on l'y trouve.

— Penses-tu Guillaume, que nous devrions prendre la route des champs ou hisser les voiles vers Sherbrooke?

— Je ne crois pas encore levé le Jour J de notre rapatriement là-bas, Luc. Qui plus est, il me reste tout au plus le montant suffisant pour me rendre au pays de la betterave à sucre.

En fait, la mine piteuse de nos porte-monnaie aux flancs collés nous contraint à prendre le car pour Sainte-Madeleine au domaine des Blanchard. Coup de fortune...de générosité d'abord, puisque nous conservons notre chambrette en ville, mais à demi-tarif, grâce à dame Cardinal.

En arrivant, le cultivateur à l'abondante chevelure grise nous reçoit avec courtoisie avant de nous guider au bâtiment des citadins, sorte de baraque militaire où s'étendent, de chaque côté, six grabats dont trois resteront vacants. Puis, l'homme de soixante-cinq ans, encore très agile, nous désigne le petit meuble à tiroirs dans lequel nous rangerons nos choses personnelles. Nous le suivons ensuite jusque chez lui à quelques pas de notre campement.

Cinq autres volontaires, qui formeront équipe avec nous, s'appêtent à souper près de la table des Blanchard, regroupant la sexagénaire ainsi que leurs fils dans la vingtaine avancée, Francis et Gabriel. Après les présentations d'usage, nous nous attablons avec eux. Quelques minutes suffisent pour réduire à néant un bouilli de bœuf au goût exceptionnellement... bœuf!

Les Blanchard puisent leurs principaux revenus d'une vaste superficie de terre, où ils



cultivent spécifiquement la betterave à sucre en alimentant les raffineries de Saint-Hilaire. L'obligeance de ces gens simples ne déçoit aucun d'entre nous, assurés que collectivement, sans filer le bonheur absolu, nous devrions constituer un très bon ménage dans la maison comme dans les sillons.

En dépit de l'apparence chétive de ses cinq pieds cinq pouces, l'homme de la campagne dissimule une poigne enduite de fer et un don d'observateur qui feraient l'envie d'un chef de gang. Après manger, il met à nu son humour décapant en nous servant une brève, mais amusante satire sur ce qu'il attend de nous et entend à être bien compris de tous. «Ceux qui ont des questions, allez-y!» conclut-il. «Et si on trouve ça trop dur?» réplique un des gars. «Trop dur?... Hé ben dans c'cas-là, tu r'tournes d'où c'que tu d'viens et tu t'achètes une robe! ... C'pas l'endroit pour dé femmelett icitt.».

Me passait à des lieux par-dessus la tête que puisse exister une autre fonction aussi ardue qu'apprenti plombier. Je tourne ma cape de bord sur-le-champ en voyant à quel point une si maudite petite tige donne à mon nouveau mode de subsistance autant de fil à retordre...ou plutôt de reins à détordre! Armé d'un grattoir d'environ six pouces de large, au manche court, chacun doit l'utiliser à sa pleine largeur pour scalper les racines de manière à ce qu'elles ne s'entremêlent et ne s'étranglent entre elles. Cela exige, comme le chirurgien, l'œil pointu, la main sûre... Tête penchée vers le sol afin de ne laisser qu'UNE seule plante debout pour lui accorder tout l'espace nécessaire à sa pousse normale.

Dès les coups initiaux meurtriers du grattoir, la mince et fragile élue des élues sans défense, justement celle à épargner à tout prix, se fait éperdument trancher la tête avec les autres. « Que son âme repose en paix et que le Manitou des bébés betteraves ait pitié de

sa frêle créature! » récit  -je en son honneur, tête levée vers un Ciel miséricordieux qui, LUI, m'accorde son pardon. Malgré les recommandations répétées du patient cultivateur, la liste des victimes guillotin  es continue de s'allonger les jours suivants. Pour le moment, aucun de nous ne rêve à décrocher un certificat de virtuose du scalpe, Ceinture noire... Et comment donc! ... Après tout ce carnage??

Trois fins de journées plus tard, entièrement épuisés de labeur, les reins en compote, comme si on nous avait étiré le corps sur la roue de torture, nous rampons jusqu'à la salle à diner, quasiment le ventre à terre, pour nous affaisser mollement sur notre chaise devant un p  t   chinois qui descend goulûment dans le tube digestif. Trop courte paraîtra la nuit pour nous remettre sur le piton et défier un lendemain qui, à pas de géant, viendra nous replacer les yeux lourds et gris dans les mêmes trous.

Au même tempo que défilent les jours, notre équipe acquiert adresse et rapidité. Inversement s'estompe la douleur de certains dos passés au tordeur, que celle des jambes encore grinçantes endurent tant bien que mal avec moins de souffrances.

Question de troquer la gratte pour d'autres activités moins meurtrières, chacun met à profit le samedi et fait ce que bon lui chante. Certains préfèrent allonger leur nuit; d'autres se regroupent dans la salle à manger des Blanchard durant les périodes loisebles pour une bonne partie de cartes; quelques-uns lisent ou écrivent; le reste s'adonne au farniente. Joyeusement excité d'envoyer quelques mots à ses parents, le Polonais se présente à nous avec sa lettre et demande en anglais un timbre-poste. Articulation très brouillonne, ton trop bas, personne ne peut le décoder.

Qu'importe le nombre ou la notoriété d'un groupe en particulier, il se trouve toujours au

travers un Ti-Jo Connaîtout! qui, dépendant des circonstances, s'attribue divers titres et compétences dans le but explicite d'épater la galerie. S'improvisant maestro traducteur, le freluquet blanc-bec de l'équipe s'avance pompeusement en macho au milieu de la pièce, sûr de lui, le sourire défiant, tout le kit pour qu'on lui donne l'absolution sans confession. Il se colle au Polonais qui reprend plus fort, avec une meilleure prononciation les mots «post stamp» deux ou trois fois. «Maintenant, ça y est!» ricane Einstein-l'interprète, l'éclair venant de pénétrer son intelligence. Pétri de suffisance, il se dirige vers dame Blanchard, l'interpellant avec respect pour préparer une tasse de Postum. Voyant la sexagénaire fringante gagner prestement l'armoire, le Polonais la devance, étend le bras pour l'arrêter et lui fait signe que non en mimant le geste de quelqu'un qui lèche un timbre pour l'apposer sur ce que tient sa main. Et voilà! Maintenant ça clique pour tous, à tel point qu'il s'en voit offrir pour affranchir cinq ou six lettres...

Ce même soir après la soupe, nous nous mettons sur notre trente-six pour une veillée à Sainte-Madeleine, village voisin qui se franchit aisément en marchant. Bien que n'y découvrant pas le rythme trépidant de Montréal, la curiosité nous hasarde à explorer, ici et là, rues, commerces, lieux d'amusement... Nous atteignons en bout de piste un restaurant où nous nous livrons à l'une de nos marottes favorites : les populaires machines à sous qui, comme le fisc, siphonnent sans merci les porte-monnaie d'une majorité d'entre nous.

Mis à part ces petits accrocs, d'intéressantes rencontres viennent remplir de gaieté cette journée gaillarde lorsque j'aborde la grande et gracieuse fille du fromager que nous croisons sur son perron, tout en ouvrant la conversation par le truchement de mon appareil photo comme entrée en matière. Son sourire contagieux nous dit qu'elle accepte de se laisser croquer avec Guillaume, puis avec moi. Plus audacieuse que ses consœurs du

village, sa copine se joint à nous et y va avec insistance pour poser entre nous deux : mon frère l'enlaçant par le cou, moi par la taille. D'un naturel désarmant, elles nous entretiennent, l'une des tâches partagées avec son père à la fromagerie; l'autre jolie frimousse, de son adoration pour Montréal et de son rêve d'y ériger un jour sa hutte. Elles écoutent attentivement le récit de notre imbroglio familial dingue, une des raisons de notre séjour dans leur région. À la tombée de la nuit, nous devons délaissier nos adorables créatures en vue de repérer les autres lurons et retourner avec eux au bercail. Dans une dernière ronde de reconnaissance dans le village, ne détectant aucune trace des scalpeurs, mon frère et moi faisons marche arrière vers notre baraquement.

Chaque soir avant de se coucher, les Blanchard préfèrent laisser sous les étoiles, jusqu'au matin, leur berger allemand, persuadés que Rex incarne leur meilleure police d'assurance contre les voleurs. Ce mini détail, manquant à notre petit bagage de culture, a bien failli nous transformer tous les deux en pièces détachées.

Dans le noir d'une nuit sans lune, blotti sur la longue galerie de bois, le fidèle cabot de garde ne dort que d'un œil. Il lève soudain la tête, dresse l'oreille et flaire pour tenter d'identifier ces deux silhouettes étrangères qui avancent à pas de loup dans la quasi obscurité. L'animal, déjà debout sur ses quatre pattes, immobile tel un félin guettant sa proie, attendant patiemment son moment, paré à bondir d'une seconde à l'autre, se met à grogner, laissant deviner ses redoutables crocs à découvert.

C'est précisément à cet instant que je distingue vaguement dans l'ombre une masse noire dont les grondements se font davantage menaçants à mesure que nous avançons, et me rends soudainement compte que la bête ne nous reconnaît tout simplement pas... Hélas

trop tard! Elle fonce déjà sur nous... «Rex! Rex!» hurlai-je dans un suprême effort pour ne pas devenir charpie en l'espace d'un grognement. Mon timbre de voix fait certainement résonner chez l'animal un son familier puisque simultanément dans sa propulsion, il cesse aussitôt d'aboyer et atterrit à nos pieds, la pédale de freins bien au fond. Redevenu placide, Rex nous renifle minutieusement, bat de la queue puis sautille devant nous, comme s'il retrouvait de la vieille parenté, et tout bonnement gambade à nos flancs. Ouf!... Nous venons de passer bien près!

Remis de notre désagréable surprise, nous suivons le meilleur ami de l'homme qui nous escorte à la baraque. Toute l'équipe se trouve à bord, dormant comme des bébés. Dans quelques minutes, nous survolerons à notre tour le royaume de l'oubli. Moi, vers une ravissante fée céleste aux cheveux d'anges, divinement vêtue de simples particules lunaires illuminant sa peau de soie, allongée là dans un lit couvert de fleurs séchées au parfum d'amour, les bras tendus où la belle attendait mon retour pour un rendez-vous au paradis...

Plus nous abattons de boulot, mieux nous devrions être rétribués. Les dix dollars par jour initialement promis dès la tâche enclenchée font partie du chiqué, du rêve qu'on nous a vendu. En trimant douze heures sur vingt-quatre, le plus expérimenté du groupe n'atteindrait que la moitié de ce montant maximum. Autre chose : aucun d'entre nous ne peut toucher son salaire gelé à dessein d'ici la fin de l'engagement. Voilà donc un second et candide secret que le gouvernement se gardait bien de nous dévoiler. Rien ne manque à leur salade assaisonnée à point pour nous obliger à ne pas lâcher en cours de route. Sans mentionner l'inéquitable refus de défrayer nos frais de transport en entier, d'après ce qu'apprend monsieur Blanchard du représentant gouvernemental.

On nous roucoule sur tous les tons que la jeunesse possède toute la vie à l'horizon. Mais, tonnerre du Ciel!, de quelle parodie d'existence fait-on allusion? Celle à laquelle nous conditionne un système aliénant institué par et pour ceux qui roulent sur l'or, pendant que le salarié sous-payé tire de l'aile à s'initier au métier de robot? Celle du dieu dollar, maître absolu de la Terre? Celle où l'on nous vante notamment les vertus infinies des traîneux-de-débine, comportant beaucoup moins de risques que les brasseux-d'piasses, requins des banques? Celle de leur pot d'or contre notre pot de terre? Est-ce pour ça que tout autour du globe tant d'êtres humains condamnés par le cancer de la faim agonisent dans les affres qui égalent celles du rongeur d'organes et des cellules? Afin qu'une minorité de mandarins, suppliciés de la richesse minimum, puissent se goinfrer sur les carcasses de ces moribonds? Pourquoi alors ceux qui veulent restaurer le désordre établi sont-ils radicalement catalogués d'agitateurs publics, mis à l'index, boycottés et pointés d'un doigt accusateur? En plus, que leurs noms ajoutés aux autres contestataires, barbouilleront une longue liste noire permanente secrètement conservée comme références dans les fichiers de commissariats et d'employeurs? Chose assez étrange, pourquoi lors de projections cinématographiques, nos bonnes gens à la conscience pure se liguent-ils en grand nombre au camp du plus faible, mais dans la réalité adhèrent au clan du plus fort?

Est-ce ainsi que fonctionne le grand monde? Style maxi cirque universel peuplé d'acrobates de la fraude, dompteurs de consciences, d'avaleurs de vies, jongleurs de la triche, cracheurs de pauvreté, prestidigitateurs d'arnaques, usurpateurs d'innocence, qui entrechoquent leurs verres de boissons fines à la santé des malheurs d'autrui? M'opposera-t-on tels critères pour graduer au rang d'adulte chromé? De beaucoup, ma préférence me ferait rater mes examens de chimpanzé savant à la manque, qu'entrer dans leur ronde

clownesque truffée de menées souterraines, d'intrigues grenouilleuses de mesquineries.

Je n'envie pas tellement les artificiels au sourire emprunté, au discours doucereux, aux attentions débordantes, nous regardant de haut, guindés sur leur comportement snobinard à la petite mentalité plafonnée. En grattant un tout petit peu la pelure, on pourrait détecter une certaine putréfaction. Ces loups, habillés en brebis qui se gonflent le torse du *fair play*, se crèment d'une candeur séraphique pour nous faire croire que jamais ils ne frapperont quelqu'un au tapis. Bien sûr que non... Ils attendront alors que vous soyez sur vos pattes, mais encore tout titubant, pour mieux vous administrer le coup de grâce d'un punch direct sous le menton.

Par chance, on ne peut corrompre l'air pur qui cajole ma figure... un soleil bienfaisant sur ma peau... l'arôme délicat des champs de blé... la voûte du firmament cachant les étoiles au repos afin qu'elles reprennent leur scintillante danse à l'orée du jour... Et l'apaisant murmure des grillons quand le cercle solaire endosse sa chemise de nuit en allant s'allonger derrière l'horizon jaune orangé. Puis, toute cette exaltante campagne qui me permet, ainsi qu'à mes camarades de la gratte, d'en mordre à pleines dents les fruits bénéfiques.

D'ailleurs, la vaillante équipe reçoit des fleurs de nul autre que le paternel Blanchard, qui met en relief comment la nature s'est chargée de nous brunir, mon frère et moi, en véritables mulâtres. Il ne tarit pas d'éloges non plus sur la dextérité du groupe à circonscrire leurs sillons si rapidement, les incitant toutefois à nous imiter s'ils songent à entrer dans le club sélect des fines lames du grattoir. Commentaires efficaces qui fouettent l'enthousiasme général. Effectivement, par une production hors pair se classant en tête,

Guillaume et moi ajoutons un autre trophée bien mérité à notre dossier d'exploits. Vingt-cinq jours plus tard, l'opération démariage accomplie, nous aurions tous pu réaliser les gains promis au début des travaux. Peu importe, la satisfaction règne au sein du groupe, chacun empochant quelque deux cents dollars sans aucun remord, car âprement disputés aux mains de nos dos misérablement déboîtés.

Les préparatifs du retour en ville achevés, le groupe effectue une courte halte chez les Blanchard, sincèrement chagrinés par cet émouvant départ... sans retour. Gorges serrées, voix chevrotantes aux larmes refoulées et bouches cousues, d'yeux bavassant les états d'âme du déroulement pénible de la coupure. Fidèle au rendez-vous, mon chaperon de petit pincement au cœur m'entraîne tout près des pleurs. Ce serait nier la vérité d'affirmer que des liens amicaux ne s'étaient noués de part et d'autre. Le fidèle Rex ne peut contenir ses sifflements plaintifs lorsque la troupe se hisse à bord du bus qui nous ramènera à Montréal. Tapant à sa pleine force, la boule de feu rend suffocant cet après-midi d'août, mais ce n'est certes pas l'explication pour relever sur certains fronts quelques rides d'inquiétude.

Enrichis d'une nouvelle expérience en dépit de certains inconvénients, les gars retourneront auprès des leurs, mais déplorablement pas pour tous! Le pauvre Pichette, qui nous fit tellement pleurer de rires au champ avec sa simulation de chanteur d'opéra, ignore toujours si une couchette l'attend à son prochain dodo. Notre itinéraire du moment à Guillaume et moi? Retour à notre chambrette. Que ferons-nous ensuite? Où va-t-on atterrir après avoir utilisé les dollars si chèrement gagnés? Que nous réserve cet avenir indéfini, ambigu, qui approche le vent dans le dos? Impossible à relier présentement tous ces chaînons manquants mettant du noir sur ma vie. Confortablement moulé au siège douillet du luxueux véhicule, l'œil éteint, je regarde sans trop voir la beauté, pourtant imposante de



divers paysages fuyants à la vitesse du puissant six roues. À mes côtés, possiblement absorbé par de semblables appréhensions, Guillaume jette un œil flou de mon bord. Mais aucun ne s'aventure à aborder le chimérique plan familial sans craindre d'ouïr l'autre lui confesser l'avoir enterré.

Un jour plus tard, je suggère à Guillaume d'aller tous les deux au ministère de la Jeunesse rencontrer le responsable du chantier Sainte-Madeleine. En l'honneur du principe d'équité, nous tenons absolument à nous faire rembourser par l'État, redevable envers nous, ni plus ni moins que deux passages aller-retour, aux termes d'arrangements convenus avant les travaux. Ignorant où mène notre galère, nous en venons à une poussière près de nous mettre à dos l'exécutif tout entier. Recourant aux maigres outils de pression à notre disposition, nous apprenons, à nos dépens cependant, que le jeu n'en vaut pas toujours la chandelle. D'autre part, ne jamais rien essayer ne conduit guère tellement plus loin que le bout de nos chaussures.

Effectivement, après une avalanche de visites au ministère dur de comprendre, un déluge de conversations quasi stériles, un torrent de démarches dorées de quelques promesses, le gouvernement finit par nous verser chacun l'équivalent d'un demi-tarif. Si je compare l'État à Goliath et David à notre fronde, il y a de quoi à parader le front haut de notre demie victoire, car à première vue elle était partie pour nous péter en plein visage!

Depuis déjà trop longtemps que le défi familial nous travaille, sans jamais véritablement entrer dans le sujet, Guillaume me notifie abruptement son départ pour Sherbrooke, croyant l'heure venue de passer à l'action. Il s'entretiendra à cœur ouvert avec le père, dans un premier et dernier coup de barre pour rapatrier la famille Chénier. Plus tôt il agira, mieux

ce sera pour chacun d'entre nous, me précise l'ainé. Au cas où rien ne fonctionnerait comme prévu, il songe résolument à se ré-enrôler dans l'aviation canadienne comme réserviste.

J'espère de tout cœur que cet entretien tant attendu ne se tiendra pas sans risques majeurs, similaires pour ainsi dire à la roulette russe. Si j'entrevois les pourparlers entre le paternel et l'ainé via le prisme de l'optimisme, le revolver ne claquera que des coups à blanc. Mais le retour du grand frère approchant, j'ai comme la vague intuition qu'avancera parallèlement vers le percuteur la balle qui se balade malicieusement dans le barillet. Combien de jours encore à me ronger ainsi avant même que le coup mortel d'une éventuelle et venimeuse nouvelle ne mette en joue mon vœu le plus légitime de reformer avec les Chénier un nouveau nid familial?

Parti depuis à peine quelques heures, Guillaume a déjà travesti la petite chambre en coquille vide. Pour combien de temps encore son absence? En y songeant deux fois, le supplice de la goutte me servirait à quoi puisqu'un retour trop tôt signifierait aussi que les chances du projet de prendre vie égaleraient, ou pire encore, propulseraient celles qu'il n'atteigne le triangle avant la balle?

À chaque jour suffit sa peine. Aujourd'hui l'astre luisant brille de tous ses éclats en diffusant une douce chaleur qui semble n'attendre que ma sortie. Point question donc de fuir pareille journée souriante à laquelle je répondrai par ma main dans la sienne. Autant m'empiffrer pleinement de telles périodes qui de repos-évasions viennent combler ma faim. Ne plus permettre aux inquiétudes familiales de me corroder l'intérieur. Les fondre préférablement dans un four d'égoïsme bien justifié. Donner congé à mon mal de l'âme, à

l'hiver dans mon cœur. Oublier quoi! Oui oublier et vivre, bordel de crottin de merde...  
Vivre!!

Balayant toute entrave devant la porte de ma paix intérieure qui pourrait lui nuire, j'adopte la résolution de me divertir au gré de mes dispositions du moment et n'aller à la chasse à rien d'autre qu'aux quatre volontés de Luc Chénier. Ainsi certains jours, ma levée du lit s'effectue assez tôt, ou se poursuit jusque tard en matinée quand le climat affiche maussade, ou bien si je suis canonné par une violente migraine. Pour l'instant, je m'emploie à dévorer un captivant bouquin que m'a laissé mon intellectuel de frère avant son départ. Titré *Le Saint à Ténérife* par le prolifique auteur britannique Leslie Charteris, (Éditions Hodder & Stoughton 1937), racontant les aventures mirobolantes d'un héros légendaire mystifiant surnommé Simon Templar, alias Le Saint. Sans scrupules, téméraire, intelligent comme deux, à l'ironie corrosive, luttant contre l'injustice, j'admire ce sympathique gentleman charmeur au style flamboyant pour séduire les jolies femmes. Du créateur chevronné de ce personnage, j'enviais la plume originale, divertissante, de facture hautement colorée, fantaisiste et humoristique. Voilà pourquoi j'effeuillerai toute la collection du talentueux écrivain. Voilà aussi pourquoi, déjà converti à la beauté de l'écriture, on n'a pas à m'en prêcher les vertus pour que la fièvre des mots assise au fond de moi y pensionne à vie.

Sur le gramophone à remontoir du salon, j'écoute, réécoute et réécoute encore puis encore, mon seul disque 78 tours sans jamais me lasser. La féminité toute chaude et envoûtante, comme jamais mon ouïe n'a perçu de si ensorcelantes cordes vocales, me font follement dérailler. Son interprétation du succès *Old Devil Moon* est empreinte d'un quelque chose tendrement sensuel que j'en deviens amoureux fou fou... Puis, par une

malencontreuse journée, le parquet fait voler en mille miettes la voix de mon fol amour lorsqu'elle me glisse des mains. Probablement que plus jamais mes ailerons ne capteront ses sons si harmonieux sur disque, mais ce sera dans mon cœur que vibreront éternellement ses modulations enivrantes.

Dans la sérénité d'un cinéma, j'écoule certains après-midi pluvieux, après quoi, mon coquet une-pièce me convie à quelques minutes de méditation avant l'heure du souper. Les assiettes vidées ne mettent pas nécessairement un frein à l'animation détendue qui règne dans la spacieuse salle à diner. Au cœur des propos animés des pensionnaires, je ne manque jamais d'ajouter mon petit grain d'humour sur les chinoiserie qui m'arrivent quelquefois, comme celle du petit homme à la tresse et aux «semises.»

Mon penchant irréprouvable pour les charmes de la nature ne me lâche jamais le bras et m'appelle avec force vers les toutes dernières et romantiques soirées d'été, encore dans leur chatoyante tenue. Après une brève causerie avec les Major, Jacques et moi partons en promenade le long de la très grouillante rue Ontario. Assez mortifiant pour moi de garder la tête droite devant ces beaux brins de filles qui nous croisent, déambulant toutes fières, frimousse en l'air, crinières au vent, mines insouciantes... Et pas un simple petit look, ne serait-ce qu'en coin, sur deux beautés rares comme nous qu'elles viennent tout juste de côtoyer!

Parmi tous ces bijoux, il doit certainement s'y terrer une âme solitaire ou effacée, se languissant pour le chum idéal qui louche sur elle... Comment se fait-il que mon œil scrutateur ne saisit pas l'invitation-sourire? La complicité dans son regard? Le sien cherchant le mien? Ou un tout mignon signe du bonnet en guise de sympathie? Un seul...

rien qu'un seul! Quand donc son cœur captera-t-il la romance que je lui chantonne à mi-voix? «Vous qui passez sans me voir, sans même me dire bonsoir... la, la, la...donnez-moi un peu d'espoir ce soir, j'ai tant de peine... la, la, la, la...».

Bien en dehors de tout ça, Jacques ne bavarde à peu près pas. Avec raison. Le plus ironiquement du monde, comme s'il voulait faire un pied de nez à la fée Malheur, je l'entends fredonner sur un air de salon mortuaire : Que reste-t-il de nos amours? En effet, que lui en reste-t-il? Pas grand-chose pour ainsi dire. Sa douce et adorable, son aimante et distinguée Esther vient de convertir en cendres la flamme de leur idylle quasi naissante d'à peine deux ou trois mois. Qu'est-il survenu? En m'introduisant chez lui le soir suivant, comment ne pas sentir son secret mordre mon oreille d'une douleur aiguë?

Sans doute pour évacuer ce que Guillaume ramènera comme verdict, ou uniquement dans le but de respecter ma promesse, se décrète alors la ruée des plaisirs débridés sans frontières. Suite au repas du samedi soir, comme aimantées par une force magnétique, mes deux jambes sont aspirées vers l'irrésistible pôle d'attraction : les Normand. Chaque fois, ma visite endosse le costume d'une fiesta qui n'entamera néanmoins son plein qu'à la suite du vote unanime pour décider où écouler la soirée. Deux des frères Normand, leur sœur cadette Rita et son chum Eusèbe optent pour le Penny Arcade rue Sainte-Catherine, près de Saint-Laurent. Voiles au vent et en avant toutes vers une fin de journée de rigolades à fracasser les murs!

La Register-A-Voice excite plus particulièrement notre curiosité. Pour l'astronomique somme de cinquante cents, très vorace comparée aux autres, la machine enregistre notre voix sur un petit disque semblable aux futurs 45 tours. Normalement, pas plus de trois

personnes à la fois suffisent pour emplir la cabine munie d'un micro à dicter le message, la chanson ou les conversations à graver. Afin de parer la coupure de l'enregistrement, on ne doit guère sauter la barre des trois minutes allouées. Un voyant vermeil nous prévient par clignotements dix secondes avant la fin; le bouton vert «START» s'allume, lui, afin de l'enfoncer et mettre le mécanisme en route. Aussitôt les sillons tracés, le minidisque récite automatiquement ce qu'il a appris, chutant ensuite dans un récipient, prêt à être cueilli par ses auteurs.

J'entre à l'intérieur de la boîte, suivi d'Émile, Gilles, Rita et Eusèbe qui s'y entassent au mieux de leur possible. Ce dernier, dans un ultime effort pour agripper la poignée de porte, n'y arrive qu'à la troisième tentative en coinçant davantage les cinq occupants, moi notamment, faisant que mon nez et la grille du micro entrent en collision. Tassé comme dans un p'tit char à l'heure des achalandages, je parviens à libérer assez long de bras pour mettre l'appareil en fonction, puis chaque interprète exécute son petit numéro bien à lui. L'un chante, l'autre déclame; celui-là monologue, celle-là turlute, mais tous en même temps, à peu près comme les chanteurs d'opéra pratiquant leurs vocalises avant une représentation. Va bon train l'extrait de la Symphonie inachevée en B mineur d'Alexander Ragtime Brahms pour marteaux et orchestre du quintette A Capella, jusqu'à la dernière seconde permise. Trop pressé d'écouter son chef-d'œuvre original à l'intérieur malgré une chaleur asphyxiante, le groupe ne délaisse pas immédiatement le cabanon en folie, «Ils sont en train de s'payer un bain à la vapeur pour le même prix», lance en badinant le bardasseux de patente à boules, laquelle, à force de se faire ainsi malmener et soulever de terre, en vient à lui péter un gros TILT en plein dans la face!

«V'là l'moment tant attendu où l'on finira bin par r'connaître nos talents!» lance Émile

en plaisantant. Amplifiée par des haut-parleurs au volume détraqué dans un abrutissant tintamarre à déchirer les tympans, la répétition renvoie sa copie étourdissante à tout faire trembler. Absorbés par leurs jeux, ceux qui jusque-là n'avaient guère bronché, vrillent maintenant les regards sur la mini cabane qui vibre à tout rompre, vacillant de tous bords. Sans aucun doute influencés par les préjugés au niveau artistique de notre spectacle inusité, quelques profanes émettent des commentaires aigres-doux, affirmant assister à une séance d'hystérie collective présentée par d'inquiétants débiles!

Après avoir répété l'enregistrement maboul et suite au roulement semblable à celui du tonnerre, l'appareil vomit le disque. Je ne l'atteins qu'à l'instant où, sous tant de pression, le loquet cède éjectant par terre presque au complet notre talentueuse troupe. Hors balance, j'ai le grappin heureux en me cramponnant de justesse à la poignée d'une cabine déjà chancelante qui faillit basculer sur moi. En la relâchant, elle se remet sur ses pattes, non sans m'expédier au sol avec les quatre autres occupants. Jamais de toute sa carrière, le piteux cabanon n'aura subi pareils assauts. Dans un chahut alarmant, nous fuyons l'établissement, charriés par la hâte de réentendre ce que nous qualifions «détonante» performance. Pour ajouter l'outrage à l'insulte, d'autres critiques mal avisés, ne sachant reconnaître le talent à l'état pur, la baptisent déjà de «succès foudroyant au palmarès de la démente précoce.»

En récidivant tous les cinq le soir suivant, nous repérons, près de l'Arcade, une salle de quilles à vingt cents la partie. Pourquoi ne pas s'en farcir trois ou quatre, histoire de nous tempérer la toupie tout en formant équipe avec exercice sain et passe-temps divertissant à peu de frais? Après avoir loué des souliers de quilles, le propriétaire nous désigne deux allées vacantes et fait signe à un «planteur» de s'amener. Le temps d'enfiler nos souliers,

Eusèbe inscrit le nom des joueurs sur la feuille de pointage. Puis la partie entre en action.

À tour de rôle, chacun s'exécute et vise la première quille du triangle. Jusque-là, tout roule... rondement! Or, quelques carrés noirs plus tard, Émile s'avance vers l'allée, aligne le triangle quatre ou cinq secondes, prend son élan puis lance vers le centre du rectangle. Du moins, c'est ce à quoi tous s'attendaient. Mais lorsque son pied touche la ligne d'arrêt, comme il allait relâcher la boule, elle lui colle obstinément aux doigts l'espace d'une seconde. Soudain, l'OVI (Objets Volants... Identifiés celui-là!) heurte violemment à mi-hauteur une des poutres de la salle, la creusant d'un méchant déplâtre!... avant de rebondir avec fracas sur l'allée contigüe pour y laisser son empreinte noire.

Le tout se joue sous le regard incrédule d'un tenancier ahuri qui, n'en revenant carrément pas, prends à deux mains sa grosse noix de coco comme s'il allait s'arracher les quelque dix poils épars la garnissant. D'une salve explosive, il canonne de semonces le joueur fautif, nous montrant du doigt l'empreinte noircie sur le pilier, comme si nous avions perdu l'usage de la vue.

Après la joute, il nous voit emboîter le pas vers la sortie à la file indienne, exécutant une surprenante imitation de danses et chants apaches. Rassuré, surtout délivré, le gérant ventru retire machinalement de sa veste un mouchoir, qu'il promène à maintes reprises sur son front ruisselant et ridé comme un pruneau, secouant sa grosse bille d'est en ouest. Il paraît tout à fait convaincu que nous venons à coup sûr d'enfoncer la muraille de Saint-Jean-la-Folie, et traversons notre cycle d'aliénation maligne. Décidément...

Question de jouir de l'air doux du soir, Gilles et moi convenons d'entreprendre le trajet à pied, rue Sainte-Catherine. Un grand bout de trottoir plus tard, nous prenons la pause



dans un bistro aperçu au hasard, afin d’y siroter tranquillement un ou deux verres de brandy aux cerises, notre boisson préférée. À la table non loin de la nôtre, siège un couple éméché, surtout la femme, pas plus capable qu’il ne faut de se tenir assise sans pencher d’un bord ou de l’autre. La bouche empâtée, elle entretient avec peine son petit copain qui lui rappelle posément d’articuler ses mots afin qu’il la comprenne bien. À chaque tentative pour mieux prononcer, son dentier dégoulinant, que ne peuvent immanquablement retenir ses babines baveuses, claque sur la table. Elle le ramasse péniblement, le remet à peu près où il va, puis reprend l’inaudible monologue en répétant le même geste du râtelier écumeux gigotant dans son verre, durant nos quarante minutes de présence dans l’établissement.

Pour moi qui connais bien l’ébriété de l’homme, mais non celle de la femme, la vue de cette séquence m’apprend du nouveau assez inusuel, et plutôt mal vu, du beau sexe tentant de singer le mâle afin de s’approprier CE peu enviable et misérable privilège (?) qui, supposément, n’appartient qu’à lui seul. Le fait-elle pour qu’en ce domaine elle se sente sur un pied d’égalité avec celui qui lui vole son nom en la mariant? Qui peut savoir aussi si elle ne tente pas de lessiver une peine de cœur ou tout autre chagrin intense?

Je ne pisse évidemment pas dans l’alcool, mais depuis l’incident du caribou, un minuscule clignotant m’avertit quand j’atteins le point DANGER. Comme il s’active à la minute présente, c’est le signal de boire d’un trait le fond de mon verre. Me voyant agir, Gilles vide le sien sans niaiser, puis nous désertons le Bar Champlain pour épuiser le mille restant en taxi-bottines, allumant la discussion sur ce dont nous venons d’être témoins.

— Crois-tu, Gilles, l’ébriété de la femme pire que celle de l’homme?

— S’tu veux savoir mon vieux, hé ben oui! ... En tous cas, en y r’gardant de plus près

j’la trouve deux fois plus vulgaire et dégradante...

— Comment ça dégradante? Explique-moi donc ça pour voir...

— T’as vu celle-là à la table tout à l’heure avec son dentier écœurant? Te voé-tu Luc, embrasser une affaire comme ça et t’retrouver avec ses dents artificielles dans ta bouche? Ouach!

— Ouais... j’tu comprends mon chum, mais as-tu réellement pensé au comportement de l’homme en pareil cas? La seule nuance vient du fait qu’on prête moins attention à le voir, lui, dans cet état.

— Peut-être que t’as raison vieux, mais à mon avis, ils ne valent pas plus cher l’un que l’autre dans leur abaissement à se donner en spectacle.

Vu que Gilles décide de se rendre chez lui en voiture aux roues d’acier, je fais donc cavalier seul le reste du chemin pour ensuite retenir dans mon repaire. Mais depuis le départ de l’aîné, il m’apparaît tel un îlot désert aux arbres sans feuilles et de verdure aucune, conditions idéales à la culture du cafard. Aux prises tentaculaires d’une solitude aigüe, mon imagination vagabonde alors vers la rue Saint-André, où jadis le cœur me fit de gros boums-boums au contact d’Alice, l’appétissante brunette de dix-sept ans qui me chambarde encore le cœur. Yeux de velours dévastateurs, voix touchante, attitude réservée et en plus, que de classe! Elle fit vibrer une corde qui déclencha en moi l’excitation où se confondaient étrangeté et sublimité lors de notre première rencontre.

Amie intime de ma cousine, elles se piquaient une jasette chaque beau samedi estival sur la galerie avant, où je la vis cette fois-là et partageai avec elle quelques mots succincts,

timides, mais les siens subtilement parfumés d'une sensualité discrète chantant sa passion de la vie. À la réunion suivante, l'aguichante brune entretint Gervaise sur sa forte attirance à mon égard. Celle-ci me refila l'aveu flatteur en me taquinant, m'avoua même lui avoir faufilé de bonnes références en ma faveur. Combien de fois me surprénais-je en train de meubler mon cœur, pénétré de cette enivrante fleur des fleurs au regard plein de charme et d'éclat à me troubler? Comment entailler l'épais mystère qui l'entoure sans pouvoir l'aborder, comme si on lui avait interdit toute communication avec moi, mise à part la dernière?

Depuis mon corrosif rejet à la rue, j'aurais parié ma vie que plus jamais mes semelles s'useraient sur les carrés de ce trottoir maudit. Maintenant, j'entends bien y mettre les talons dès que le jour aura chassé la nuit, obéir à ma curiosité et connaître le pourquoi de ce retournement aussi étonnant qu'infortuné portant sur le crédit de notre noble attirance mutuelle qui opérait en mode si innocemment tendre entre nous.

Mi fringant, mi hésitant, j'atteins son domicile. Un vieux monsieur revêche me ronchonne avec réticence que l'orpheline s'est enfuie de ce foyer d'accueil à la mi-juillet, voilà un an. Consterné, je fais le rapprochement avec la date qui concorde presque jour pour jour à mon propre renvoi de chez marraine. De la supplication au tordage de bras, l'homme bourru ne peut me fournir aucune autre indication sur elle. Pourtant, à son attitude agressivement récalcitrante, le vieux bougon tente de m'en passer une petite vite. Amèrement désabusé, je rebrousse chemin, submergé dans un océan de questions entourant l'adorable créature. Me rejoignant au pas de course, tout essoufflée, la propre fille du vieil escogriffe d'air bête m'avoue très honnêtement que sa demi-sœur, abusée par lui et enceinte s'est retrouvée la bague au doigt avec un brave homosexuel qui désirait être père.

S'éloigne temporairement son image impérissable lorsqu'enfin Guillaume rapplique de Sherbrooke après quatre longs jours d'absence. L'expression impassible de sa figure ne me permet guère de décoder quoi que ce soit. Ni content, ni déçu, ni choqué ni réjoui, mais froidement sérieux comme un pape. Alors que moi, tendu... anxieux... fébrile, je ne cesse de lui tournailler autour, l'implorant du regard pour qu'au plus tôt il retourne son sac à l'envers et me déverse ses informations nouvelles, fussent-elles chiantes à faire damner ou...dansantes à faire planer ?

Dans un silence plus éreintant à supporter que la lourde tuyauterie de l'entrepreneur-plombier à la CIL, le coup claque quand mon frère s'ouvre finalement la trappe. Et quelle détonation! Quelque chose vient de percer ma cervelle. Serait-ce le projectile de la roulette russe? Ou le coup à blanc d'une musique émanant du ciel qui me chatouille les tympans? Certain que je dors et fais un autre de ces songes fous! Mon ouïe incrédule vient d'entendre ce que je fais répéter à l'aîné pour être absolument sûr d'avoir tout bien perçu et dissiper le plus petit des doutes dans mon espi : «Nous sachant prêts à tout laisser et élire domicile avec lui à Sherbrooke, papa s'avoue enchanté de reprendre son rôle de père et nous accueillir tous afin de recommencer à zéro une second essai de vie familiale.» Ainsi vient de claironner l'appel au rassemblement des troupes Chénier. Mon utopie squelettique commence à se garnir d'un peu de chair... De beaucoup même! Mission accomplie grâce au vouloir opiniâtre de ses membres sans exception ayant cru à ce rêve commun, autant qu'à leurs sacrifices, sans lesquels il serait devenu chimère et servirait de pâture aux faucons de l'oubli.

Auguste assumera la responsabilité de louer un logement décent que Clara entretiendra. Toutefois, chacun de nous veillera à déballer ses outils de présentation, de références,

d'astuce, d'entregent, de convictions... pour se déclouer une job dans la nouvelle cité et payer pension, si l'on tient logiquement à démarrer du bon pied. Telle une entreprise privée, la famille sans un rond coulerait sitôt à pic. Le père promet solennellement de ne plus pomper dans ses quarante onces la force d'affronter le dur supplice du quotidien. Mis au courant, les autres membres de la famille chronomètrent leur montre pour ne pas louper cet historique rendez-vous tant attendu chez Auguste Chénier dans une semaine, dix jours tout au plus.

De bonne heure ce matin-là, Guillaume et moi ne tardons pas à nous ruer sur les bagages, les doigts croisés que cette fois-ci sera la dernière. L'hospitalière salle à diner nous accueille pour un dernier déjeuner d'appareillage avec tous les pensionnaires, à qui nous annonçons notre définitive sortie vers Sherbrooke. «Un départ qui nous touche tous profondément, déplore avec son petit accent acadien, le plus ancien résidant Monsieur Devos... Deux vrais chics types! Nous vous aimions bien... On se réjouit pour vous et votre famille.»

Depuis sa rupture d'avec l'amour de sa vie, ce grand bonhomme amical, gouailleur, avenant, s'est abonné à de draconiennes cuites, s'enfermant seulet dans sa chambre de longues heures durant. On ne saurait l'en blâmer, car nul doute possible combien lui aussi serait comblé de retrouver les bras de celle qui passa cinq ans de sa vie à ses côtés. Doublement douloureux du fait qu'il porte à lui seul toute la charge d'avoir brisé leur union, et se refuse l'absolution, assommant plutôt son tourment d'une cruche de vin Saint-Georges presque chaque fin de semaine.

Sitôt la mangeaille consommée, l'heure des vœux de circonstance nous appellent d'abord à la cuisinette, témoigner à dame Cardinal, qui ne peut retenir ses larmes, notre

plus profonde reconnaissance d'avoir permis durant ces quelques mois de prendre soin de nous. Chez les Major, le père vaque déjà à ses occupations de concierge. Mais cette imminente et douloureuse séparation rend Jacques d'humeur chagrine et pour cause, car notre amitié d'acier trempé dépassait le cadre du simple copinage vers celui de fraternel où chacun considérait l'autre comme son propre frère. Il nous attend assis sur son lit pour nous formuler ses vœux de réussite dans notre nouvelle vie, enchainant d'une dernière et solide poignée de main que l'émotion nous rend muets quelques instants...

Plus expansif que moi, d'une voix cassée il me mit aussi au parfum du pourquoi de l'accablante brûlure amoureuse d'avec son adorée Esther qui le quitta après lui avoir avoué sa trop forte attirance envers les femmes. Il se confiait à moi tout comme Gilles, le duo sachant qu'en aucun cas, je ne sèmerais au vent leurs plus intimes confidences.

Quelques heures plus tard, un coup de vent de rappel me balaie chez les Normand, presque tous en vacances en cette superbe fin d'été 1948. La famille a décidé de faire escale au port de... Perronville, (chez eux) où les Godin s'y sont joints, afin de refaire le plein après une année de dur labeur. Est laissée à chacun, chacune, ma plus fervente accolade, non sans une certaine nostalgie heureuse au souvenir de ces bonheurs burinés en moi, et partagés avec ma «seconde famille», comme j'aime ainsi les appeler et qu'ils se plaisent à entendre. Se disent très enchantés pour moi, mais aussi fort chagrinés par mon départ qui créera, m'avouent les Godin, les Normand, un trou béant dans leur cœur qui devançait leurs paroles et cela venait me chercher! La somme d'amour que je leur portais, ils me le rendaient au centuple par les maintes attentions de chacun(e). De part et d'autre, on se promet de ne pas couper la ligne en dépit d'une distance de cent milles.

Entre temps, Guillaume apprend à sa chère Aline son départ pour très bientôt. Elle le prend comme happée par un train. Il lui jure cependant d'empêcher la rouille de l'éloignement d'oxyder leur précieux attachement en lui écrivant avec la régularité d'une horloge. Vu ses sentiments profonds pour l'ex-pilote, Aline accepte la décision déchirante en taisant son cœur pour laisser parler sa raison : «Depuis ces longues années de séparation, exprime-t-elle le ton étranglé, après que toi et les tiens ayez subi l'écrémage de votre adolescence par d'autres qui la jouaient à pile ou face pour vous pétrir en adultes prématurés, vous méritez bien tous les sept de goûter enfin une nouvelle vie familiale et être logés ensemble sous d'autres plafonds.»

--- Cela ne signifie pas que cette brusque coupure et l'éloignement m'empêcheront de te rejoindre d'une façon ou d'une autre, je t'en fais la promesse que nous nous retrouverons soit à Montréal, soit à Sherbrooke ou à n'importe quel lieu vers lequel le soleil dirigera tes pas.

Dans le tramway nous menant au terminus Provincial, une odeur familière me titille les narines : l'huile de lin entremêlée à celle des prélaris aux abords de la rue Dufresne, dégage un bizarre, mais plaisant parfum de shop. À peu de verges l'une de l'autre, s'élèvent dans ce quadrilatère la Dominion Oilcloth & Linoleum et la Canadian Linseed Oil Mill. Elles embaument l'air environnant d'un bouquet industriel agréable à humer. Si des yeux oublient la célèbre brasserie Molson, les narines sauront aisément la flairer par son suave arôme caractéristique de malt et houblon qu'elle répand des arpents à la ronde.

Tels des sels d'ammoniaque que l'on fait respirer pour ranimer une victime d'évanouissement, ces senteurs réveillent ma faculté olfactive en relation avec l'usine Fleischmann. Lors de certaines journées d'humidité estivale, seule dans son coin de la rue

Moreau, ne passe guère sous le détecteur de mon flair pour autant, celle qui nous fait inhaler son importance par des émanations d'une douceur délicieuse de levure fraîche jusqu'à la rue Dézéry, parfois même bien au-delà de ses artères. Refont surface mes jours orageux et ceux de ciel bleu, selon l'haleine des manufactures de la métropole. Il en va ainsi pour ces quartiers colorés aux rues animées d'habitants faciles d'approche, ces bâtisses sympathiques, qu'avec nostalgie me faut couper le cordon pour écrire un nouveau chapitre de vie, purement fondée sur la Puissance du divin, l'espérance, puis des anges au cœur d'or et... un baluchon de chance!

Ma deuxième venue au monde ne sentira-t-elle qu'une toute petite tape d'amour sur les fesses? La vie me passera-t-elle à tabac ou bien se montrera gentille, avenante, tendre, caressante et avant tout, aimante avec moi qui, malgré lui en avoir voulue, je l'ai toujours aimée. Bien calé au siège de l'express Montréal-Sherbrooke près du grand frère, ces interrogations n'en finissent plus de me brasser l'imaginaire. De nos quotidiens, on se souhaite réciproquement qu'ils soient moins passés à la meule de pierre que les précédents. Puis, au tout premier rang : le désir de les mordre à pleines dents plutôt que se résigner à vivoter.



## CHAPITRE 17 - AMOURACHER

L'ex-hôpital privé de la rue Johnson, converti en une spacieuse résidence, ne recèle comme ameublement, et par la plus bizarre des coïncidences, que six grands lits d'hôpital. Rien d'autre. Cette bâtisse nous servira néanmoins de pied-à-terre, où nous entreposerons temporairement nos bagages. En ce qui concerne Guillaume et moi, inutile d'ajouter que notre stock ne soulève aucun litige pondéral. Notre penderie pour deux se réduit à sa plus simple expression depuis nos fréquents transferts d'un domicile à l'autre.

Inséparables, nous arrivons les premiers au repaire provisoire. Clara, Pierre et Miguel devront faire le pied de grue au moins trois jours avant leur rapatriement. Étudiant au séminaire, Léo cantonne déjà à Sherbrooke avec notre père, qui incidemment pourvoira à l'achat de meubles usagés nécessaires au logement qu'il a déjà retenu sur l'attrayante rue Murray. Les locataires actuels se préparent à libérer dans une quinzaine ce spacieux logement de sept pièces et demie.

Le langage corporel de chacun en dit long sur les lumineux intervalles quand la famille entière, dues aux circonstances, doit forcément se réunir au restaurant Parizeau à l'heure des repas. Chacun observe l'autre, l'étudie, le redécouvre en réalisant que nous ne nous connaissons pratiquement pas les uns les autres. À s'apprécier, nous l'apprenons triplement, comme d'anciens amis qui se retrouvent après une très longue coupure de contacts. De se voir ainsi, tous les sept ensemble, me donne la fine, l'exquise sensation d'entrer au pays du rêve et de l'émerveillement, où je continuerai à rêver tout éveillé tant que rien ni d'aucun ne viendra briser ce doux délire.

Aucune table mise ni repas servis comme à la maison, ne nous interdisent à se farcir

jovialement la panse au resto, tout en bouffant à pleine bouche d'exquises minutes de bon temps, pour ensuite cueillir à l'unisson les jeunes pousses d'un bonheur grandissant.

Cela présage-t-il pour nous des pronostics avant-coureurs d'une période dépourvue de tout nuage? Chose sûre, chacun espère que plus personne ne viendra nous mettre le grappin dessus pour ensuite activer le levier et nous laisser choir dans des voies sans issue ou des bergeries à la petite semaine.

Famille au destin étrange qui renaît de ses cendres, nous prenons possession du loyer retenu plus tôt. Par l'entremise du bureau de placement, je mets solidement les deux pattes à la Township Produce. En moins d'une semaine, mes quatre frères complètent la chaîne du personnel et œuvrent à mes côtés. Dans un grand local réfrigéré, sous la gouverne d'un patron débonnaire toujours en train de fredonner sa joie de vivre, nous empaqueton, bien emmaillotés et avec bonne humeur, des plateaux creux en papier mâché remplis d'œufs dans des caisses en bois à expédier en Grande-Bretagne. Occupation plutôt... emballante, tout autant que l'entourage et le salaire.

Cheveux coupés en brosse, mes frères et moi nous payons, quand l'occasion se présente, la tête des gens avec les nôtres. En déambulant par groupe de quatre ou cinq, ceux et celles qui longent les trottoirs de la King ou Wellington se voient alors dépassés par une, deux, trois, ou quatre, et parfois même cinq, têtes quasi rasées. Leur curiosité l'emportant, les pauvres marcheurs, tout aussi intrigués qu'amusés, finissent par s'octroyer une pause pour vérifier si le cordon ne s'est pas rompu, ou s'il en vient encore d'autres en arrière... Passant très rarement sans être vus, nous ne pouvons faire autrement que laisser dans notre sillage une traînée d'originalité, de charme et une toute petite pincée de folie, notre marque de

commerce.

Nous joignons une troupe de danses folkloriques, L'Ordre de Bon Temps, en démontrant joyeusement nos talents par des mouvements animés du corps, le samedi de coutume dans les salles paroissiales gratuitement fournies par des communautés. Or, au beau milieu d'une soirée, nous ayant prêté son enceinte, un curé nous la retire puis nous chasse, jugeant nos danses scandaleuses, indignes et immorales, les plaçant sur le même pied que slow ou plain quand les couples sont soudés l'un à l'autre. Comme dans notre\_salon, hélas trop bête pour oser un baiser! Ici, aucune étreinte entre nous, sauf mains autour de la taille et main par la main. Or, deux corps qui se frôlent de trop près, certaines\_âmes prudes voyant le Mal partout, les confondent avec nos quadrilles.

Tous les cinq, habillés d'élégants complets foncés peu dissemblables, faisons infailliblement tourner les têtes dans notre direction. Comme les autres formidables membres de ce prestigieux groupe folklorique, nous apprivoisons les danses du répertoire canadien français à chaque session. Connaissant l'art d'utiliser nos pieds et nos mains agiles, celles-ci se retrouvent sur la taille d'une partenaire déjà saisie d'enthousiasme, qui se voit littéralement soulever de terre après s'être fait virevolter quelques tours époustouflants. Ses pas reprennent contact avec le sol et, encore tourbillonnante comme si elle venait de boire du champagne, la fille ravie en demeure tout épatée...

Nos périodes de loisirs ne fuient pas rien qu'à faire la noce, car nous réussissons toujours par rattraper l'heure du sérieux. Amis de l'ordre et de la discipline, les membres de ma famille s'assignent chacun un petit mandat volontaire afin de garder le logis sobre et accueillant : laver ou essuyer la vaisselle, aspirer sur le divan les poils de minou, entretien

des parquets dans les pièces du haut et du bas, afin de ne pas laisser toute la pression sur les seules épaules de Clara. Aux bons soins à notre égard, nous lui retournons l'ascenseur sans rechigner et la traitons royalement en lui payant un salaire non exorbitant, mais raisonnable. Beaucoup de respect entre sœur et nous qui l'apprécions à son juste mérite. Pour vibrer, un foyer digne de ce nom doit posséder une âme (Clara), un leader (papa) et ses membres (mes frères et moi).

En ce flamboyant samedi de septembre où la nature enjolivée de son tailleur d'automne se fait des plus envoûtante, pourquoi ne suis-je pas dehors avec elle à m'enivrer d'autant de splendeur? Parce que le Jour M (pour mopper) me revient d'honneur la tâche à recouvrir pareillement les parquets d'un nouvel habit qui brillera de propreté. Ces petits travaux bénévoles n'emballent personne, mais tous s'y plient volontiers afin de respecter le pacte initial. Ça vire assez rondement en tout et partout, avant que la Township mette les ciseaux à sa présente convention avec l'Angleterre. L'entreprise déclare forfait, renvoie tout son personnel, y compris mes frères et moi, puis barre l'entrée au cadenas.

En retour, d'éventuels employeurs s'assurent de nos services sans trop niaiser. Ce ne sont que des jobinettes occasionnelles, notamment pour Pierre comme conducteur de poids lourds d'une entreprise de pavage à l'échine solide. M'attend à la Sherbrooke Bottling la chaîne de montage pour vérifier si l'embouteillage de boissons gazeuses s'exécute avec précision afin que rien ne cloche sous... la capsule. Endroit propice pour apprendre autant à sacrer qu'à mâter le crissement de... oups!... de machin qui gagne sa vie à cogner sur le crâne des bouteilles pour qu'elles se remplissent, après quoi un second coup leur enfonce solidement un chapeau métallique qui lui scelle le bec. En dépit de tout, je parviens à conserver mon emploi quelques semaines encore.

Ce matin-là, le patron surprend un employé en train de réciter un chapelet de jurons. Son épine au pied étant justement devenue les sacres, il va le voir et ne lui débite avec colère rien d'autre qu'une litanie ininterrompue d'insultes. En guise de boni, sa traditionnelle engueulade qu'entendrait un pilote d'avion en vol : «Le prochain tabarnak que j'pogne à sacrer, je l'câlisse déwhors... compris là!». Les sacres fusent toujours allègrement des bouches, mais jamais personne ne se fait câli... ker dehors de la tabar... nik de shop.

Par ailleurs, une prospère société de mazout, comptant...sur le savoir du compétent Guillaume dans la tenue de livres, lui confie tout ce qui touche la comptabilité en général. Léo, lui, veille à la qualité des tissus comme contrôleur pour la très réputée Ribbon Textile, tandis que se moule étonnamment bien au dur métier de mouleur le benjamin Miguel à l'emploi d'une florissante fonderie.

Moins tracassé grâce à un gagne-pain régulier, chacun apporte sa contribution au bien-être d'une famille où il fait bon évoluer de concert. Je n'avais pas prêché dans le désert. Certes, je verrai naître divergentes opinions, serai témoin de petits orages et deviendrai moi-même impliqué dans quelques frictions anodines, comme dans toute bonne famille qui se respecte. Mais tel un puzzle d'enfant, les pièces reprennent peu après leur place quand chacun y met du sien pour régler ses différends. L'harmonie familiale perche sous notre toit pendant cette période formidable, où il faudrait se creuser l'imaginaire pour y ajouter d'autres ingrédients à la rendre meilleure.

Justement deux de ces surprises à estomaquer, ébranler, sonner, me parviennent par la poste, me questionnant toujours de quelle façon se sont pris les expéditeurs pour découvrir

ma hutte? D'autant que sur une enveloppe le nom de la ville n'apparaît pas! Elle était rédigée de l'hôpital par mon ami de toujours, René de l'imprimerie Kaméo, gravement frappé d'une tuberculose, les deux poumons finis, ses jours étant comptés. Ça me fend le cœur en dépit du bonheur éprouvé, à savoir qu'il m'avait conservé dans sa mémoire par ses premiers et derniers mots émouvants. M'apporte la seconde missive un contenu plus gai, mais également quelque chose d'inquiétant : le faire-part de ma cousine Gervaise me conviant à son mariage dans une salle de réception à Montréal! Waw! Par contre, moyenne frappe celle-ci. Touché d'une telle attention qu'on ne m'ait oublié là non plus, n'efface en rien l'histoire du chat de tante Annette et... ma bêtise. Ni elle ni moi ne l'avons certes pas sortie de nos mémoires. Garanti. Nous sommes-nous pardonnés? Elle, presque sûr par l'invitation, moi, quasi certain par ma présence, où un face-à-face deviendra incontournable. Encore faut-il que je m'y rende et ne pas laisser fuir l'opportunité d'éclaircir un petit point d'une grande importance pour l'un comme pour l'autre.

Au deuxième samedi du mois, je fais déjà partie des convives. La resplendissante mariée que j'embrasse me présente son nouvel époux ainsi que quelques proches amis. Elle m'accompagne ensuite jusqu'à marraine, où elle me laisse seul avec celle dont le sourire me met immédiatement à l'aise. Lorsque ses joues s'appliquent aux miennes dans une accolade sans retenue, son pardon vient de me pénétrer dès cet instant. Je le sens. Facile de percevoir la réciprocité au franc contentement que me dévoile son visage qui n'a rien perdu de sa beauté d'hier. Tout se confirme, se scelle sans qu'aucun ne tienne à rouvrir trop grand le dossier Minou pour brasser dans les vétilles, mais juste dénoncer l'odieux mensonge que cache Della, langue de vipère, alors que son faux air d'une pureté incarnée crache la vérité toute crue. ABANDONNÉ, non TUÉ minet quand marraine s'enquit pourquoi je l'avais

zigouillé? Motifs avoués, torts déplorés, et excuses échangées, nous regrettions nos gestes passés, accomplis sous l'écarlate guidance de la colère, jamais celle de la noire cruauté. Puis se clos par des au-revoir cet entretien salubre sur une vétable accolade comme toile de fond la réconciliation, où nous rompons les rangs la conscience légère, le cœur aux oiseaux. Après avoir dansé avec Gervaise, pour ensuite leur souhaiter une belle vie à deux, puis mes adieux à tante Annette, j'échange de beaux souvenirs d'autant avec Irénée croisé par bonheur parmi les invités, mais quitté à regret étant donné mon retour vers Sherbrooke.

\*\*\*

Comme si les forces de Satan y avait attaché un permis n'indiquant aucun quantième d'échéance, prend fin d'un coup sec, sans préavis et semant en chacun de nous consternation et abattement. Le frère avec lequel s'accordaient sans fausses notes nos violons, celui qui savait si largement s'ouvrir aux besoins de chacun, se fait idiotement ravir sa pleine force de l'âge à vingt-cinq ans seulement. Alors que les passants le croyaient endormi, Pierre gisait sur la pelouse d'un petit resto rue King, cornet vide de frites à la main, boisson gazeuse de l'autre et près de lui, le sac cirée d'un hamburger consommé. Décès quand même assez louche, que j'ai bizarrement «vécu» lors d'un rêve quelques jours auparavant. Aucune méprise possible! Et hors de mon pouvoir de n'en éprouver étonnamment aucune surprise au moment où l'on m'en avise officiellement le 16 juin 1952!

Au cours de ces mêmes années cinquante, déguisé en dictature douce, un smog duplessiste État-Église de chasse aux sorcières communistes rôde au-dessus du provincial Québec. Comme des ondes de choc d'augures malveillants me traversant le Canayen, je me

sens drôlement mal dans mon corps en me rendant aux urnes pour la première fois, en ce mois d'octobre frais et ensoleillé. Plus que moins politisé, le peu que je connaisse à la base me vient surtout de papa. Renseigné sur toutes les sphères de l'actualité, il abordait quelquefois la politique. Je l'entends encore avec sa franchise à l'état brut : «Le Québec a moins besoin du fédéral que lui de nous qui resterons tout le temps la meilleure vache à lait de l'incessante voracité d'Ottawa-la-sangsue, et que les chiffres exigés à répétition par la province le prouveraient avec certitude. Mais l'anti-qubécoise maison-mère, manufacturière de pantins «canadian» aux vues vieillottes qui dictent au Québec, ainsi qu'aux autres succursales canadiennes comment mener leur barque, ne tirerait aucun avantage à dévoiler ces chiffres... à moins de les faire mentir!» Puis, il terminait infailliblement son argument sur cette logique : «Tant que le gouvernement fantoche des anglos traira le lait du Québec, il nous gardera à sa remorque pour aucune autre raison que ça, sinon, pourquoi cet entêtement maladif à vouloir nous retenir lorsque s'exprime notre désir de s'en décrocher?»

Mais moi, le bâtard francophone canadien d'une famille confédérée désunie à laquelle je n'appartiens guère depuis 200 ans, vu mon peu d'affinités avec elle, je songe en toute légitimité à gérer ma propre vie. Garder bien vivant ce pouvoir d'aspirations, d'espoirs, même de rêves d'une patrie dans laquelle chacun(e) se sentira réellement chez lui (elle), avec ceux-là qui se seront décidés une fois pour toutes à troquer la poltronnerie, la lâcheté, la mollesse, surtout l'indifférence contre du coffre et de la détermination. Un jour ou l'autre le Québec-province devra choisir : volte-face à 360 degrés ou statu quo de soumission? Des poules mouillées ou des hommes?

Les trois partis à tout jamais fédéralistes ne présentant que des candidats opportunistes



me rendent indécis. Avec leurs nobles qualités, mais surtout les belles promesses écrites dans le sable et léchées par la vague, je flanche à la tentation de voter pour les trois en lice. Mon vote vaut pour moi plus qu'une vulgaire annulation : à tout le moins, je ne me fais pas complice de surgeler le Québec déjà refroidi dans son climat de congélation déprimante, sous la férule des ayatollahs de l'Église catholique et sa mainmise sur nos vies. Par bonheur, le petit clergé lui, compte dans ses rangs de bons pères Pacifique en ce jeune vicaire nouvellement dépêché par l'évêque à ma paroisse. L'abbé Dieudonné, nom prédestiné, évita un drame de justesse dont les conséquences désastreuses auraient pu déclencher ruineusement l'effet domino chez les individus concernés.

Devenu membre Lacordaire pour être épaulé dans son engagement de ne point céder devant la dive bouteille de soutien, papa rompt sa promesse quelques mois plus tard, impuissant à supporter la mort de Pierre. Il accourt au presbytère se confesser au porte-parole de cette confrérie d'abstinents qui, scandalisé, arrache violemment de sa veste le bouton bleu de tempérance, l'arrosant de blâmes et réprimandes tel un gamin qui fait pipi dans sa culotte. Pourtant, il honorait ce symbole avec tant de fierté... tant d'honneur! Et tous ces longs mois d'efforts accomplis sans succomber au moindre tchin-tchin à sa santé... Envolés! L'échelon du TOUJOURS SOBRE de la ligue étant trop élevé pour Auguste, il ne put l'atteindre et sombra au plus profond des désespoirs. Fervent chrétien, il se crut condamné aux redoutables feux éternels, ne méritant que d'être foudroyé par un Dieu vengeur.

Désespéré comme celui qu'on a jugé sans procès et injustement condamné, il se présente en larmes au presbytère, où le reçoit comme un frère l'avant-gardiste Abbé Dieudonné, dont le cœur compatissant l'écoute sangloter sa détresse. Faisant lui-même partie du cercle

des non-buveurs, il ne lui rend qu'une seule réponse en retirant vivement de sa soutane l'insigne croisé des C.L.A.A. (Cercle Lacordaire antialcoolique) et l'appose spontanément au veston de mon père. Puis, pour abaisser un peu le barreau à hauteur humaine, le vicaire au brave cœur l'encourage à rembarquer sur la voie de la sobriété : «Rappelez-vous monsieur Chénier, lorsque le Christ ploie sous sa croix pesante, chaque fois il se relève et reprend sa route, si épineuse soit-elle pour absoudre nos faiblesses... pardonner nos péchés.»

Tant par son jugement bien forgé au plan humain inspiré du Très Haut, que par son instinct de charité chrétienne et d'humilité, ce prêtre en or pur, à la suite dans les idées, venait d'en sortir une de sa veste. Il détourna un être venu bien près de s'envoyer lui-même au bûcher en quelqu'un respirant à nouveau la vie, sa conscience immensément soulagée d'un terrible fardeau. D'une frappe deux circuits, car parallèlement, aux bornes de l'extrême, il venait de sauver du naufrage la famille Chénier en entier. Qui pouvait savoir que sans papa à bord, les Chénier perdaient fatalement la maîtrise du gouvernail? Nous, si. Et où se fracasse le navire privé de son capitaine?...

Quelques couchers de soleil plus tard, de l'autopsie exigée par Auguste nous parviennent enfin les résultats. Aucun être vivant ne peut m'épargner le prochain choc qui m'expédie au pays des cauchemars pour le compte s'approchant du dix. Mon bon sens faillit déraiser en entendant de la bouche même de l'inspecteur Chartrand : L'examen effectué sur la dépouille de Pierre Chénier démontre hors de tout doute possible que son organisme recelait des traces de strychnine, un poison mortel! Après que nos sens se soient remis d'une telle commotion, le limier nous pose les questions d'usage : les amis du défunt, ses habitudes, ses ennemis et où il prenait ses repas, particulièrement le dernier avant son

empoisonnement.

Or, son entourage reconnaissait bel et bien que Pierre aimait vivre un peu à la bohème, bouffant tantôt ici, tantôt là, dans les casse-croûte sherbrookoïses. Aucun en particulier. Au sujet de ses cinq copains que nous connaissons fort bien, «faut pas fouiner dans cette tale-là...» assurons-nous au détective. Ses ennemis? Comment ce bonhomme jovial, ce Roger Bontemps au doux caractère, accommodant et apprécié de tous, aurait-il pu en avoir?

— Baptême! lance Auguste colérique à l'inspecteur, qui lui en aurait voulu à ce point? Où et par quel tour de force tordu ce dégénéré débile a-t-il introduit le poison létal? Et dans quel but?

— Tout est possible monsieur le pharmacien et vous devez être au courant, vous particulièrement, rétorque le limier en blaguant. De nos jours, se procurer certains poisons dans les... pharmacies, quincailleries, chez les horticulteurs, les vétérinaires, etc., c'est comme un jeu pour les plus de cinq ans.

Monsieur Chartrand cherche ensuite celui ou celle d'entre nous qui pourrait l'instruire sur l'emploi des heures précédant le décès de Pierre. Amateur de moto tout comme Pierre, après le boulot, Miguel aimait bien enfourcher celle de son aîné pour respirer avec lui la liberté en pétaradant enchantés sur un macadam à l'invite de foncer plus loin. Ce soir-là, comme à l'accoutumée, Pierre reconduisit Miguel ici à la maison pour ensuite faire une petite halte au casse-croûte. «Quoi de mieux qu'un bon hamburger et une super grosse frite?» entonne Miguel, pour rendre exacte l'expression de contentement du défunt.

— Comment se nomme ce resto? s'enquiert, intéressé le détective, un éclair d'aise au coin de l'œil.

— Hum... Me semble que c'était un nom de patriote métis pendu par l'armée anglaise... heu... voyons... Ruel... heu... non,... Rudel, non plus... mais... attendez... Riel! Oui, c'est bien ça! Chez Riel Snackbar!

L'air satisfait devant ces données ouvrant une piste, le sympathique inspecteur nous serre la pince avec chaleur, puis nous quitte en promettant de revenir dès l'apparition d'aboutissements nouveaux.

À l'instar de bien des gens, nous essayons de temps en temps quelques désillusions, voire de cuisants échecs, ainsi que de redoutables coups du sort. Un décevant revers m'atteint plus que je m'y attendais depuis notre pied-à-terre à Sherbrooke un certain mardi soir. L'instructeur-chef du club de hockey Saint-Patrick me téléphone pour un essai avec cette puissante équipe de calibre junior, dont le camp d'entraînement débute dans deux jours.

Charrié par je se sais quel coup de vent, j'atteins l'aréna du club de hockey Saint-Patrick, rue Plateau Parc, avec l'équipement de base à l'heure convenue. Chaussant d'une main fébrile les patins où se vêtissent les joueurs, j'endosse mon chandail orange-noir pour être bien vu sur la glace, enfile mes gants, empoigne mon hockey et me dirige vers l'étroit corridor de bois conduisant à la patinoire. Dans un anglais poli, l'entraîneur McNeil m'ordonne de me joindre aux hockeyeurs qui se réchauffent les muscles, s'amusent à contourner deux défenseurs ou tentent de surprendre le cerbère en enfilant une rondelle entre les poteaux du filet.

Après quelques étirements, je les suis à l'extrémité de la bande devant le filet et m'y aligne avec eux. Au coup de sifflet, nous démarrons en trombe, freinons au signal,

repartons, arrêtons puis patinons de recul, d'avant et recommençons le manège pour au moins une quinzaine de minutes. L'ordre nous est ensuite donné par l'instructeur McNeil de lancer chacun notre tour, de la ligne couleur du ciel, une volée de rondelles sur le gardien. Plusieurs d'entre nous, ayant formé équipe ensemble auparavant, se connaissent déjà très bien et paraissent autant chez eux sur la glace que sur leur divan. Quant à moi, je me perçois comme en pays étranger sans mes valeureux ailiers Jacques et Gilles. McNeil nous fait répéter l'essai précédent, mais avec une seule rondelle et deux défenseurs à contourner. Les exercices terminés avec la mention excellence, le regroupement se tient ensuite autour de l'entraîneur qui nous divise en deux clans : les pâles d'un bord, les foncés de l'autre.

Cinq minutes de jeu plus tard, il me jette une première fois dans la mêlée, en remplacement de l'ailier gauche à court de souffle. Aussitôt entré au plus fort de l'engagement, le trac congèle mes mouvements, mais je m'en sors la seconde suivante. Avec mes coéquipiers, je pourchasse un disque que ma vue ne lâche pas un seul instant. Mon ailier droit s'en empare, passe au joueur de centre qui le lui renvoie immédiatement. Filant à la course d'un météore, de ma lame de hockey, je claque quelques coups sur la glace en grommelant : Bon, v'là l'moment vieux! Tu m'le r'file avant que j'atteigne la ligne bleue ou c'est le hors-jeu. Mais non, merde de chiure de marde... Tu parles d'une vache! On dirait qu'un élastique retient la rondelle à son bâton, ou il fait semblant de ne pas m'apercevoir. Pourtant, il aurait été rudement plus aisé de m'échapper et me présenter seul devant le gardien, plutôt que voir mon ailier droit se faire stupidement neutraliser par l'adversaire. De ma bouche jaillissent les feux de la colère. À quoi bon me démenier tel Lucifer dans l'eau bénite, si on m'ignore lorsque je suis posté là où il faut quand il le faut?

McNeil, lui, ne m'oublie pas. Deux ou trois minutes après mon entrée au jeu, il me rappelle au banc que je réchauffe un peu trop à mon goût. Après il m'utilise seulement quelques secondes pour compléter son principal trio lors d'une déterminante stratégie. L'opposant qui me fait face à la mise en jeu m'examine comme si j'arrivais tout droit du Continent Perdu. À sa mine provocatrice, il en met plus que j'en demande avec un dur coup de hockey au mollet avant même que ne soit déposé le disque sur la glace. Je ravale tant bien que mal une fureur à défoncer la toiture. Eu-t-il tendu mon ressort d'un mince centième de pouce, que mon poing lui aurait atterri d'urgence sur sa gueule méprisante de vieille sorcière édentée.

La confrontation reprend. Inutile d'attendre de deux avants qui me niaient, si je désire mettre la palette sur le caoutchouc puisqu'ils se le passent uniquement entre eux. Jamais il ne touchera mon bâton ni même le bout d'une toute mini chatouille qu'il aimerait sentir d'urgence. Vaudrait mieux foncer directement sur l'adversaire, lui subtiliser le palet en brisant une attaque dans la zone centrale, stratégie que mon sens d'anticipation et ma rapidité rendent simple comme deux plus deux. Me voyant filer vers lui avec l'emportement d'un ouragan, le porteur du disque devinant le danger, tente la passe à son ailier, mais je l'intercepte et, rondelle sur la palette, je m'élance tel un kamikaze en ligne droite au filet. À quelques pouces de la ligne bleue, n'attendant même pas que je contourne un opposant pris à contre-pied, mon coéquipier me devance et provoque ainsi le hors-jeu. Or, l'entraîneur me rappelle immédiatement, tandis qu'un autre ailier me remplace et se met à l'œuvre sur-le-champ. M'évaluant toujours comme joueur actif, non réchauffeur de banc, m'en voir ainsi riveté m'amène à la décision que c'est ma dernière apparition en spectateur. La seule également sur laquelle cette nappe glacée sentira glisser mes patins et user ma

palette de hockey. Après une vingtaine de minutes, un long coup de sifflet met fin à la rencontre. Au vestiaire, l'instructeur requiert l'attention de tous et fixe l'heure du prochain exercice pour le lendemain, puis son œil s'attardant quelques instants sur moi, nous précise que chacun doit l'honorer de sa présence sans exception. Mes vêtements se renfilent en vitesse. Premier à libérer le local, j'attrape le coach au vol et n'y vais pas par la porte arrière pour lui maugréer assez poliment ma grande frustration.

— Vous savez monsieur McNeil que le hockey c'est ma tendre moitié, alors ne me donnez pas, s'il vous plaît, un rôle de réserviste qui entretient de son fessier la température du banc.

Passablement surpris et, en ayant entendu bien d'autres avant ça, il n'y va pas à son tour par quatre chemins en me relançant sur un ton à allumer ma lampe.

— Ne l'prends pas sur c'ton-là et écoute-moi bien Luc, un surplus d'effectifs m'oblige à agir ainsi. Sache aussi que t'étais pas non plus le seul novice à la pratique d'aujourd'hui.

— Oui, j'les ai vus... mais pourquoi alors m'avoir convoqué?

— Pour donner une opportunité équivalente à chaque recrue, comme tu as eue et auras encore la tienne... J'ai vu autre chose à part ça. Le hockey junior n'étant pas un jeu de salon ni tout à fait une ligue de parcs, tu donnes des coups, c'est bien, mais tu dois t'attendre à en recevoir également... Bon patineur tu l'es, aucun doute là-dessus. Rapide en plus... Un des meilleurs parmi les recrues de cet après-midi, mais rentre-toi bien dans la tête que tu dois apprendre à encaisser et surtout accepter ton temps de glace! Verrais-tu ça Luc, les minutes de jeu décidées par le joueur lui-même? Critères indispensables pour qui tient à grimper les

échelons de ce sport robuste et obéir à l'instructeur.

— Touché coach! Vous avez raison. Mais j'estime que ma chance fut moins égale aux autres... Sans mentionner l'ailier droit... Son attitude sciemment mesquine qui n'a sûrement pas contourné votre vue.

— C'est justement c'que j viens de t'expliquer Luc! En outre, l'un des meilleurs centres du circuit que tu remplaçais et l'autre sont deux grands amis qui composent mon premier trio. On prévoit son retour au jeu pour bientôt... T'occupe pas si on t'regarde de travers... Si on t'provoque ou qu'on joue à t'faire perdre la tête. Tu vois, c'est tout ça le hockey et bien plus encore... s'tu veux faire ton chemin!

— Merci monsieur de votre appel et cette appréciable expérience au hockey junior. Ça m'a aiguisé la dent pour ne plus me frotter à ceux qui se pensent déjà des prima donna.

Mon interlocuteur penche la tête, tourne les talons, et moi, claquant les miens qui résonnent sur le parquet comme d'assourdissants coups de marteau, je fuis l'enceinte froide et humide. Voilà une prometteuse carrière qui vient systématiquement de lever les pattes. Puis ensuite? Rien!... Rien pour faire obstacle à ma pratique du sport le plus grouillant ici-bas. Et comme j'ai toujours envie de me réaliser à venir jusqu'ici : jouer QUAND je veux, OÙ je veux et avec QUI je veux. Quoi qu'il arrive, le hockey organisé n'entre probablement plus dans mes préoccupations prioritaires.

Rendu à l'extérieur, je plante là mon dépit et mets plutôt bien au point mon focus sur ce somptueux panorama émergeant de la rue Parc. De chaque côté, une rangée d'arbres imposants, dont les feuilles folichonnes lumineusement teintées de cuivre, se laissent



paresseusement dandiner aux branches par la douceur d'un vent espiègle, qu'avale ma vue. Cherchant à se surpasser, celles qui tapissent la chaussée n'en libèrent pas moins au contact de la récente averse un baume que mes narines reniflent à respirations profondes. Là-haut, sous la voûte azurée, on dirait des sections de barbe à papa à la vanille s'adjoindre ici et là, se séparer ensuite pour reformer une farandole enjouée là-bas, où la lune lui fait les beaux yeux. Elle vient égayer de son sourire émaillé ce crépuscule automnal trop merveilleux pour être vrai, trop enchanteur pour y croire et trop idyllique pour n'être admiré que par les amoureux ou les authentiques amants de la nature. Pétri de ce décor charmeur, je ralentis le pas et oblique sur Montplaisant, abandonnée ensuite au profit de la rue Curtis. Tout à coup, la pancarte exposée du petit magasin général coin King capte mon attention sans trop savoir pourquoi. Se précise l'inscription à mesure que je m'en approche : WARNING! THOSE WHO TAKE THE BUS ARE ADVISED NOT TO WAIT IN THE LOBBY. Un coup d'œil pressé me permet de distinguer l'arrêt d'autobus face au portique du magasin. Or, par sa vocation forcée de terminus d'urgence pour parer aux fredaines de la météo, les usagers prennent la liberté de s'y abriter momentanément en attendant le véhicule.

Rentré chez moi, sans prendre les minutes pour ranger mon équipement de hockey, je file droit au salon et raconte aux miens l'insulte sur l'écriteau. Offensés par sa carence de respect envers notre langue autant que par l'attitude mesquine du commerçant, nous décidons d'organiser une contre-attaque tactique d'envergure dans les prochaines heures.

Jeudi, huit-heures trente p.m., armés de bravoure, de convictions et d'une pancarte en carton, cinq commandos bien aguerris se rassemblent au baraquement rue Murray. Afin de ne pas aiguïser la curiosité des gens, nous le quittons chacun aux trente secondes vers le

restaurant situé tout près.

Léo, le dernier à sortir va se poster à quelques verges de là, marchant d'est en ouest, exerçant un guet digne des sentinelles du Buckingham Palace. De cette zone, rien ne lui échappe du peu de trafic humain montant ou descendant des coins King et Curtis. Nous quatre foulons le plancher du commerce, puis Guillaume et moi démarrons la conversation avec le restaurateur. Soit dit en passant, Richard St-Louis maudit le nom qu'il porte avec dédain et exige qu'on l'appelle Ritcherd St-Lewis. Postés au comptoir, nous devons activer le mécanisme de nos cellules à penser pour soutenir un dialogue cohérent et y intercaler une attitude de sincérité non affectée. Cela permettra à Miguel et Clara de fureter à l'intérieur tout en atteignant hypocritement la vitrine qui expose l'affiche. La vue du propriétaire voilée par la tête de Guillaume et la mienne simplifiera l'opération, qui doit prendre le moins de temps possible. À l'instant propice, tel un habile voleur à la tire, Miguel s'empare de l'écriteau disparaissant sous son veston. Puis en prestidigitatrice diplômée, Clara retire de son manteau l'autre pancarte qu'elle pousse furtivement au cadet qui la glisse séance tenante dans la vitrine.

Durant ces secondes qui perdurent des siècles, Dame chance veille sur nous, car aucun trouble-fête ne franchit le porche du magasin. Suite au compliment sur son érudition remarquée en lien avec le révolutionnaire dentifrice ultra blanchissant à l'ingrédient secret du FZ-19, la mine renfrognée de l'homme dans la quarantaine dessine un léger sourire. Nos propos enjôleurs sur la tenue propre du commerce, qui l'ont quasiment envoûté, sont béatement bus comme du champagne. À son tour, il nous repasse la coupe que nous emplissons d'un tympan dévot, puis tel le fin renard de la fable, encensons son plumage pour mieux saisir son fromage.

Clara et Miguel reviennent au pas de velours se positionner à trois ou quatre pieds de nous, qui tentons de sonder plus profondément l'opinion du proprio sur l'ingrédient populaire du FZ-19 tant annoncé à la radio. En fait, qui peut bien s'intéresser à ce que contient le foutu nettoie-dents, précisément en ce moment même? Lui peut-être? Pas nous! Car voilà le signal convenu : fin des manœuvres, pas de niaisage et en avant la musique! Au sortir, les commandos, cueillant Léo au passage, se détachent en deux sections pour qu'aucun soupçon ne hante d'éventuels promeneurs. Nous regagnons notre base faisant don de la seconde enseigne qui livre sa nouvelle version étonnante de contraste, incitant même les gens à se mettre sous sa protection. En lettres vives, voici la traduction libre : ATTENTION! LES USAGERS DU BUS PEUVENT MAINTENANT ATTENDRE À L'INTÉRIEUR DU PORTIQUE.

Nous constatons avec délectation que maints usagers répondent à son aimable appel, au grand dam de l'homme chiche. Comme nous le supposions, la pancarte récente ne fait pas long feu puisqu'une trentaine d'usagers plus tard, il la retire de sa vitrine, annihilant ainsi la noble cause à laquelle elle était vouée. Une nouvelle affiche WARNING toute fraîche aussi provocatrice reprend son ignoble rôle à la fin du jour, mais mister Saint-Lewis se ravisera en l'enlevant officiellement peu après. Trop de fois à son goût, il voyait rôder aux abords de son établissement un quatuor louche aux têtes à la coupe militaire...

Datant déjà de quelques semaines depuis sa dernière visite, l'inspecteur revient nous divulguer une information absolument invraisemblable. L'investigation effectuée chez Riel Snackbar, tant troublante que stupéfiante, nous sèche sur place! L'établissement sur la sellette trempe bel et bien dans l'empoisonnement de Pierre Chénier...

Monsieur Chartrand dévoile à la famille présente, des détails tout chauds sur le dossier. Le cuistot en chef Ben avait bourré de strychnine deux rondelles de steak, disposées dans deux endroits différents peu avant son jour de congé. Son assistant Jim avoua en tremblant avoir servi le hamburger mortel, mais jura sur le halo de tous les saints qu'il n'y voyait que du feu et rien d'autre que du feu dans toute cette histoire d'une horrible bévue digne de contes fantastiques. L'inspecteur tenait alors à mettre au clair comment il se rappelait si vivement avoir donné la viande empoisonnée précisément à la victime? Et pourquoi dans ce cas Pierre Chénier? Vengeance personnelle? Règlement de comptes? Dette non honorée? Ou quoi encore?

Ce jour fatidique Jim manquait de steak haché. De surcroît, la livraison, déjà en mode petite vitesse suite à l'accident de circulation, allait sûrement empirer les affaires. N'endurant pas de voir le client ancré là, ce à quoi se pliait patiemment un certain Pierre attablé au comptoir, surpris de la lenteur du service, Jim, tel qu'il le déclara à l'inspecteur, se rappelait parfaitement la galette aperçue distraitemment plus tôt, tout à l'arrière et bien à part sur une tablette du frigo. Premier client à se présenter dès la pénurie temporaire, Pierre hérita de la viande fatidique. Signe distinctif du client : le seul à rappeler au commis d'introduire la portion carnée entre deux tranches de pain blanc standard, non à hamburger, caprice de Pierre que nous pouvions tous confirmer à l'enquêteur. «Mais mon Dieu pour quel mobile? Comment oser commettre un crime aussi crapuleux? Tient-on au moins un suspect?», peste papa.

En proie à notre total désarroi, nous nous expliquions plus que mal la présence de ce puissant poison dont quelque 50 milligrammes suffisent pour tuer un homme! D'autre part, n'attendant davantage la fin de son congé, le chef cuisinier revint de très bon matin le

lendemain. Il se dirigea en ligne droite au réfrigérateur pour constater, avec horreur, l'absence de la galette hachée et se crut le jouet d'hallucinations. Puis, obsédé par un affolement à le figer de terreur telle, il se jura de ne jamais partager ça avec quiconque, surtout lorsqu'il apprit l'épouvantable et invraisemblable tragédie.

Entre-temps, la donation providentielle sous forme d'emploi intéressant comme commis à tout faire chez un commerçant de meubles me tombe d'en-Haut, ce qui élimine du même coup l'embouteillage... mais pas tout à fait les jurons! Exceptionnellement cette journée-là, le grand patron m'interpelle à prêter mes bras au camionneur Raymond chez un client pour saisir de l'ameublement resté impayé. Nous partons donc à l'adresse donnée, puis arrivés à ce qui fut jadis une bicoque et porte encore ce nom, je cogne trois ou quatre tocs tocs à la porte au vernis écaillé. Comme elle n'est pas verrouillée et que nous n'obtenons aucune réponse, nous décidons d'entrer. Des orteils aux cheveux, une étrange sensation me couvre de frissons. Le froid, l'humidité ainsi que l'odeur âcre de moisissure et de pauvreté me renvoient de sinistre mémoire à mes huit ans. «Pris à la gorge pour une dette d'ameublement (besoins essentiels obligent!), papa en quête d'un emploi, maman malade et en pleurs se fait chasser du lit par les deux employés d'alors qui s'emparent de tout le mobilier, mais ne le charge pas sur l'heure dans le véhicule. La politique du marchand étant de servir d'exemple humiliant à ceux qui n'acquittaient pas leur dette à échéance, le matériel saisi demeurerait alors étalé quelques minutes sur le trottoir à la vue de tous, avant d'être embarqué. Criant... suppliant... pleurant, je voulais battre ces monstres!»

Ici, le chérubin d'environ huit mois, qu'une simple couche habille, se berce sagement sur le plancher froid de la cuisinette à mangeaille. Les joues pâles, creuses, ne l'empêchent de lever vers nous ses yeux brillants et expressifs, daignant de surcroît nous gratifier d'un

amical, mais léger rictus. Dissimulée dans l'une des deux chambres, nous entendons la mère toussoter faiblement.

— Ça m'a tout l'air qu'y a pas grand client dans l'coin, dis-je à mon complice en haussant le volume à dessein.

— Y a rien là qui r'semble aux choses du magasin, relance-t-il, haussant légèrement le ton.

S'exhibent à notre vue une table de cuisine et deux chaises chromées, justement visées comme objets à rapporter, but de notre visite chez ces infortunés démunis. À mon expression consternée, Raymond m'indique la porte d'un signe de tête, et semblant de rien, nous quittons la cambuse telle quelle, retournant au véhicule... la caisse vide!

Comme on s'y attendait, le gérant ordonnera derechef de se rendre au taudis pour ramener ce stock impayé. À deux reprises, Raymond et moi y allons, rires sous cape, sachant que chaque fois, sans même prendre la peine de frapper, nous repartirions ensuite rendre compte au patron de l'absence des locataires.

Pas plus de cinq semaines s'écoulent, qu'à notre grande satisfaction, nous voyons le client laver sa dette en entier. Effectivement, après s'être trouvé un emploi convenable, il s'amène avec grand enthousiasme au magasin acheter des meubles neufs pour compléter le nécessaire à sa petite famille, multipliant les mercis à l'endroit du propriétaire et du gérant, qui n'y comprennent décidément rien de rien. Involontaires spectateurs d'une telle séance de gratitude, Raymond et moi croisons nos regards satisfaits, puis par un oui approbatif du bonnet, crions victoire à notre modeste initiative d'avoir rendu service à

quelqu'un sans rien n'enlever à personne.

Combien aurais-je sacrifié pour que les deux employés de l'époque fassent bénéficier ma famille d'un tel sursis qui ne privait personne de son pain? Cela explique peut-être l'initiative que j'ai entreprise, la tête bien haute et le cœur content. À mon camarade chauffeur, pour sa grandeur d'âme et son concours inestimable, en revient une large part de crédit. Vient de s'inscrire dans mon cahier d'or un nom à ne jamais biffer : celui du grand Raymond, mon complice.

Trois mois environ après notre fier coup d'éclat (les pancartes), nous acceptons l'invitation lancée par de la parenté éloignée, les Viger, perdus de vue depuis des âges. Par une fin de semaine glaciale de décembre, nous nous embarquons tous à bord du seul train en partance pour Québec. Là encore, une tempête satanique met des bâtons de glace dans les roues, plaquant là tout le convoi et forçant ainsi les passagers à poursuivre la route en autocar.

Nous constatons qu'il faut faire exprès pour rester de marbre au contact des Viger : oncle Adjutor et tante Marianna ne ménagent ni chèvre ni chou pour nous imbiber de leur inépuisable ressource à fabriquer du bonheur. Hospitaliers jusqu'à la moelle, ils reçoivent leurs intimes à la bonne franquette, mettant bien à l'aise ceux qui traînent avec eux le souci de toujours déranger.

D'une amabilité légendaire, la tante nous convie à ranger nos manteaux, vestons, foulards et coiffures sur la chaise-fauteuil dans la pièce contigüe qu'emmure une quasi-obscurité. Chacun son tour s'y introduit sans que personne ne songe à faire de la lumière. À l'aveuglette nous lançons les lourds vêtements qui échouent pêle-mêle sur l'infortunée

chaise. Ça y allait par-là! Un de ces bombardements en règle quoi!

Dernier à désertier le vestiaire, je m'interroge peureusement quant au portemanteau d'occasion, qui me paraît soupçonneusement difforme. Ce simple détail, sur lequel j'insiste comme Saint-Thomas à mettre mon doigt dans le trou, m'entraîne jusqu'au fauteuil suspect. Ma vue hagarde scotchée à cette masse grouillante dont le centre s'entrouvre lentement, laisse surgir une forme ayant l'apparence d'une... tête humaine! Le sang me tourne trois fois dans les veines. Ah non! Ça s'peut-ti? Je dois sûrement dormir et faire un rêve affreux! Amorphe, pétrifié, j'entends mon cœur cogner si fort qu'il déchire mes tympan, la frayeur me clouant au sol. Ne songeant qu'à décoller de là en courant à toutes jambes, mes deux pieds pris dans la glu demeurent impuissants à exécuter le moindre mouvement.

Inquiète en ne me voyant plus réapparaître, tante Marianna vient gentiment à ma rescousse. Elle appuie sur le commutateur et immerge la piécette d'une rassurante clarté. Du même coup s'élucide le troublant mystère : la «forme» n'appartient à nulle autre que grand-maman Bourgault, épouse de feu Joseph-Arthur. Nous l'avions complètement oubliée, la pauvre. Eh oui, comment sa noblesse de cœur, sa grande simplicité et sa sagesse aient pu lui réserver un tel traitement? Ça ne fait rien, dit-elle, c'est un peu de ma faute. En général je fais la sieste après souper, ce soir préférant le fauteuil au lit, je m'y suis profondément endormie alors qu'on me croyait encore dans ma chambre. Je sentais bien quelque chose m'arriver dessus d'un peu partout, des ombres qui allaient et venaient comme si je rêvais, jusqu'à ce que le dernier paletot, lancé avec tellement de vigueur, me heurta de plein fouet!



Des incidents comiques et cocasses comme ceux-là servent régulièrement de desserts à nos retrouvailles de chaque jour. Alors que j'espérais ce bonheur quasi indestructible, blindé pour battre l'usure, des failles majeures tentent déjà d'en venir à bout en attaquant sa carapace pourtant reconnue aussi résistante que celle d'une tortue. Ça fuit à présent de toute part, tel l'iceberg qui encorne le navire, où de ce fait la débâcle m'engloutira vers l'anéantissement absolu comme jamais je ne croyais possible de toucher le fond... jusqu'à le tarauder...

Maintenant vieilli de vingt-trois ans, j'éprouve le besoin tout à fait naturel et normal d'enfiler la bague au doigt d'une âme sœur me convenant pour qu'à deux nos rejetons puissent grandir dans l'amour avec des parents qui les chérissent selon la bonne recette... Si jamais elle existe. Le fils unique et plutôt solitaire d'un employé où je trime pour mon pain partage avec moi nombre d'activités sportives hivernales et estivales dont le tennis sur court. Sportif doué et polyvalent, âge presque nez à nez avec le mien, Jean Couturier apprécie mon copinage et m'amène fréquemment à son domicile, où il me présentera Janine, délicieuse cousine de vingt ans en vacances estivales chez lui. Enseignante au primaire à Valcourt, elle avait été persuadée par sa mère d'emmagasiner une cueillette maximale de beaux jours au chalet des La Porte, situé sur les bords d'un lac. Pour ne plus penser à rien, avouera-t-elle. C'est là que nos présences confirmeront vraiment l'urgent besoin de se rapprocher, moi qui pareillement n'aspire à rien d'autre que mettre à la porte de mon cœur des blessures têtues et des fantômes qui viennent encore me hanter. Je languis d'y faire régner cet arc-en-ciel pour colorer mon paysage intérieur affadi. À notre premier contact, les yeux pers de la jeune femme s'illuminent de l'éclat du diamant, malhabiles cependant à éteindre quelques flammèches d'une certaine tristesse qui me va droit au cœur.

D'où lui vient cette affliction? Que peut-il bien se réfugier derrière?

Nager en cadence avec elle à mes côtés dans le petit lac Magog, ou échanger avec délice une kyrielle de propos sur nos goûts respectifs, nous évade de la routine et pane nos jours d'une saveur hors de cette terre. Conscients qu'une affinité de valeurs communes nous rapproche déjà, nous nous émerveillons mutuellement sur les gestes les plus simples de l'un comme de l'autre. Après une stimulante baignade à l'unisson dans ce lac où les eaux ne furent jamais aussi belles, nous nous allongeons côte à côte sur le sable chaud du chalet des La Porte. Me tournant vers elle, mon regard dans la source limpide du sien, plein d'âme et d'émoi que je ne peux quand même ignorer, à y voir gambiller des éclairs de l'astre du jour que reflètent les vagues ondulées :

— Dis Janine, pourquoi m'avoir pigé, moi, lui demandé-je sceptiquement? ... T'as d'abord connu mes autres frères en fin de semaine, et eux non plus ne sont pas piqués des vers.

— Ce qui m'attire chez toi? reprend-elle avec spontanéité de sa voix très féminine et caressante, c'est ta chaleur, ton côté tendre, tes pitreries, ta franchise.

Cette fille que je jauge comme fort brillante, rassise, accomplie, tête sur les épaules, à la jugeote sure ne force guère sa main au partage. Ses miroirs de l'âme reflètent un cœur sincère et attachant, serti d'une enveloppante personnalité à laquelle s'épingle la douceur raffinée. Sa remarquable crinière d'ébène ajoute un plus à son agréable frimousse aux lèvres charnues. Ravissante devanture sur un corps élancé aux courbes finement réparties et joliment prononcées aux hanches, que ne déshonorent pas deux fesses harmonieusement pleines, épousant le galbe ferme des jambes superbement effilées. Duveteuse comme un vent d'été indien, sa peau d'albâtre et ce que je ne vois pas, mais imagine me donnent envie

de la bouffer toute crue. Comment rester de bois à tant de charmes? Ma maudite promesse de ne pas m'attacher un fil à la patte avec aucune Judith passe la majeure partie du temps à me fausser compagnie. On se jure d'éviter les appâts insidieux de l'amour et de ne guère enfoncer au tapis la pédale d'accélération. Quels coquets et pieux mensonges que ces serments où chacun invente les plus enfantins prétextes pour entendre, voir ou se trouver aux côtés de l'autre.

Rares les fois où l'on nous voit séparément, car elle et moi ne formons plus qu'un tout, se coudoyant tous les jours, et davantage en ce superbe mi-juillet de 1952. Captés à ses côtés, les doux accents d'une ballade à succès, l'émouvant *Too young* par Nat King Cole, maintes fois tournée à la radio et dans les juke-box, me remémore chaque fois ma bien-aimée aux lèvres à la subtile saveur d'érable... celui du meilleur cru des années 50.

Un certain soir chez les La Porte, après le départ de Jean pour son travail de nuit, nous nous retrouvons tous les deux, elle et moi. Assis sur le divan du salon, nous partageons avec tendresse une conversation de quelques minutes sur la nature de nos sentiments mutuels. Puis, mon regard pénétrant le sien fait taire un dialogue presque inexistant alors que ma bouche gourmande s'octroie un meilleur rôle en se régalant frénétiquement de la sienne. J'aime lui caresser les cheveux, sentir sa joue frotter doucement la mienne, couvrir ses oreilles, son cou, ses épaules, sa poitrine de baisers, auxquels elle répond en me les rendant avec chaleur. Au son d'une musique langoureuse, l'intense envie de nous posséder devait ce qu'il se doit, nous transporter sans hésitation au jardin du don de soi mutuel, où les barrières et les vêtements se retrouvent vite par terre...

Complice de nos ébats amoureux, la pleine lune excitait de sa lumière grisante nos deux

corps nus allongés. Sous cet éclairage lascif, l'éclat de sa peau satinée rayonnait sur le visage épanoui de sa beauté éblouissante, sensuelle. Sentant ma main fébrile se balader sur sa peau, son ventre et ses longues jambes fines que je flattais comme l'on effleure une harpe, pendant que ma bouche salivait devant sa paire de succulents petits fruits importés de Valcourt, qui se laissaient mordiller tendrement avec délectation. Attisés par une fièvre dévorante, nous nous échangeons de suprêmes baisers d'amour en nous savourant au maximum, durant ces sublimes minutes fuyant dans le sablier. Au contact de mes lèvres brûlantes, sa chair se coiffa de frissons. Au tour de ses baisers concupiscent d'exécuter lascivement la des caresses le long de mon corps gorgé de volts charnels, qui roula sur un doux tapis de velours au contact de ma peau sur la sienne. D'exquises décharges électriques jouant aux montagnes russes sur mon échine secouèrent divinement mes sens, des cheveux jusqu'aux orteils. Envoûtés par le goût de se donner entier à l'Amour, deux cœurs en feu assoiffés d'une passion contagieuse s'abreuvaient à sa source de bonheur. Enfoncé au fin fond de son puits chaud et humide, mes vas-et-viens activés ouvrirent de Janine, autant ses murmures suaves d'un amour réel certifié par son cœur, que les écluses d'un puissant courant d'extase, nous menant au huitième ciel...

La sève de l'amour nous ayant repu, nous flottions comme des plumes sur notre duiliet nuage, soudés l'un à l'autre comme des siamois. Souls et alourdis de félicité, nous demeurions ainsi ventre contre ventre, formulant le vœu que jamais ne devrait se coucher l'astre lunaire sur ces instants paradisiaques. Réalisant que rien ici-bas n'est absolu, l'on se vit immanquablement redescendre paisiblement sur la planète Terre. Relâchant partiellement ma douce étreinte, le bout de mes lèvres moites chevaucha avec lenteur ce volcan en fusion, n'en négligeant le moindre recoin. Effleurée ainsi, sa chair de velours ne

mit qu'une seconde à devenir tout hérissée. Peu loquace, aucun mot ne franchit sa bouche pour les parfumer du miel de ses lèvres fiévreuses. Seul s'en détachait un soupir de satisfaction, exprimant ce que je croyais être tout simplement de la gratitude. Pourtant, qu'avais-je fait de plus que l'avoir spontanément aimée du plus profond de mon être lorsqu'elle se pelotonna tout contre moi, son regard langoureux se fondant au mien dans une mer de tendresse pour apaiser notre mal d'amour?

VOILÀ D'APRÈS MOI COMMENT SE SERAIT RESSERRÉ AU NATUREL LE FILET DE CUPIDON DANS DES CONDITIONS...NORMALES! ET VOICI MAINTENANT LA VERSION RÉELLE DE CET AFFECTUEUX TÊTE-À-TÊTE, NON MOINS DÉNUÉ D'INGRÉDIENTS AMOUREUX.

Au son d'une musique propice à la romance, notre dialogue plutôt silencieux oblique aussitôt en direction d'une séance de necking où nos joues se frôlent tendrement pour nous agacer suffisamment et passer aux bécotages, mamours, câlins, léchages, etc., que nous distillons en minutes exquis. Oui, je me paye la traite de sa bouche friande qui rapplique aussitôt de baisers sur la mienne... Oui, je mordille ses oreilles et passe ma langue dans son cou pendant que je caresse sa peau douce... Oui, ses seins fermes dont les bouts durcis se laissent pétrir de délicatesse, en me rendant ces joies jouissives, mais avec moins de convictions que moi... Oui, mon corps s'en enroule à foison, ses bras autour de mon cou m'enlacent avec tiédeur. Puis, ma biche desserre délicatement notre étreinte douillette pour donner place à cette retenue inusitée, ce soudain relâchement, qui parait la contrarier, ne va guère sans jeter une ondée sur la flamme encore vivante. Une autre Janine, instable celle-ci, se retrouve à mes côtés. Comme si un coin de son cœur me faisait signe d'un oui et que les autres me relançaient d'un non. Le mien cognant à sa porte, elle ouvrit le sien,

certes, mais de justesse pour ne le laisser entrer... qu'au quart!

En cette même et douce nuit étoilée de juillet, le miroir de son âme assombrie, perdu dans le mien, transmet à mes récepteurs non seulement la beauté d'un dôme céleste brodé d'étoiles argentées, mais également la laideur d'une brume enténébrée. La dérangement et frustrante désillusion d'une Janine distante... lointaine... absente... ne m'inspire rien de bien rassérénant. Puis, lorsque la cloche met un terme à cette si prometteuse récréation... VLAN! La balle déjà redue dans la mitaine... l'institutrice me sort de l'abri l'existence d'un amoureux très cher, laissé temporairement à Valcourt où elle le rejoindra avant la rentrée des classes! N'en déplaie à son étonnante franchise, elle vient de me servir une citerne d'huile de ricin pure dans un estomac déjà grasseux de cuisants revers. Son offre à demeurer quand même bons amis en dépit du gentil monsieur Squelette? Euh... Nnn noui?... Acceptée! Du moins, c'est l'impression que je lui laisse en rencontrant ses lèvres que j'emprisonne entre les miennes dans une touchante étreinte lors de ma sortie de chez Jean, soit quelques heures seulement avant qu'elle ne prenne le sentier du retour. Je sais rudement bien que la douce Janine n'est tenue de me détailler son passé de A à Z, elle qui jamais ne me questionne sur le mien. M'embête surtout mon incapacité à déchiffrer cette parcelle de mélancolie lorsque mon regard sonde le sien, et cela depuis notre contact du premier jour au chalet. À quoi ou à qui peut bien ressembler ce que l'institutrice tente d'enfouir sous le rocher de son mutisme?

En dépit des soixante-quinze minutes de pistes cahoteuses en autocar, je passe la voir dans son patelin à deux reprises au mois d'octobre. L'accent est mis sur ce dont me parle mon cœur profondément sincère et sur ce que j'éprouve à son égard. Je lui exprime tout au cours de la saison blanche en noircissant des pages qui font foi de mon amour entier du

gars d'une seule fille... Pas deux, ni trois, ni quatre. Une seule. Reçoit réponse chacune de mes lettres où la dernière me prie d'être moins romanesque, car il paraîtrait que mes propos creusent davantage nos plaies. Ne m'y retrouvant plus, j'en viens à la conclusion que mon bel ange se sert de moi comme d'un troisième rail d'une voie ferrée. Malgré mes coups de bottes au cul pour faire passer l'énorme pilule de chagrin d'un trésor perdu, elle s'obstine à stationner dans l'arrière-bouche pour prendre enfin le bon conduit, mais reste bloquée derrière ma pomme d'Adam.

Un feu nourri de questions met alors ma matière grise en ébullition : en est-il toujours ainsi avec les filles? Elles m'étiquent de tiède si je ne les dorlote pas, de jaloux et possessif si je leur témoigne trop d'affection et d'attachement. Me fuient lorsque je les suis... Me suivent quand je les fuis... Pourquoi ce bout qui retrousse toujours chez la compagne de l'homme?

Vis-à-vis l'insurmontable, au temps le plus dégourdi de l'hiver, quand la nature ouvre graduellement ses fleurs, je ferme contristé les livres sur notre pourtant belle relation par une empoignante lettre de cassure que je lui adresse le cœur en purée. Peu s'en faut pour que je réduise en morceaux la déchirante missive avant de donner le coup de la poster, tant son contenu hurle mon mal, mon amertume, ma détresse et ma mise en lambeaux. Les critiques aigres-douces trouent le papier, percent mes tympans, comme pour me reprocher de l'avoir rédigée sur un coup de tête émotif. Si j'avais écouté mon cœur, non la colère, je n'aurais ainsi vidé la poivrière dans une sauce aux trois quarts gâtée, si bien que je m'en veux à mort...Oui à moi!... À Janine... Aux amoureux... À l'univers entier!

Alors même que l'œil du non-voyant eût put aisément lire entre les lignes, comment

aurait-elle sauté ou chassé de son inconscient ces quelques phrases sous-entendues? : De la valeur, oui tu en as et tu comptes énormément pour moi... Que ma vie boulonnée à la tienne n'est reliée en rien à une simple passade ou le kik du moment... Que tu es et demeures toujours les papilles me permettant de bien goûter le bonheur de t'aimer... Toi, Janine, étoile de Bethléem guidant mes pas et que j'espérais depuis le Déluge... Toi qui ouvris la porte de mon cœur, ce moteur dont tu as su insuffler la vie, ronronnera-t-il encore en y versant l'essence de ton amour? ...Au lieu de m'en déraciner? Toi ma fleur d'ange, je carburais à ton rire franc, ton sourire timidement accrocheur que mon cœur retrouve en pensée à chaque nouvelle aube? ... Comment chercher un sens qui n'en a aucun par ce détournement soudain à 180 degrés, inexpliqué et inexplicable? ... Pourquoi Janine? ... Pourquoi? Qu'y a t-il? ... Qu'ai-je fait? Dis-le-moi! ... Je dois savoir... »

Cette mésaventure annonce signal de départ d'une déconfiture aboutissant sans virage vers l'abîme. Ayant trop investi dans ma relation, je n'admets guère la voir s'effondrer tel un château de sable emporté par la vague. Authentique, tout d'un bloc, je m'accorde très mal avec les demi-mesures. Me faire violence du suc de la vie signifie odieusement m'attacher dans une boîte vernie pour cadavre, puis rabattre le demi-couvercle sur ce qui reste de mes jours et mes nuits sans fin.

D'amères repentirs estampilleront ma lettre une semaine plus tard, honteux à m'en cacher creux sous terre, me haïr à me détruire comme mon propre ennemi, au lieu de m'en prendre à celle qui désirait me donner son amour vrai, mais ne le pouvait tout logiquement pas. Lors d'un match de tennis, Jean soulève de cette cape de plomb un poids déterminant qui déshabille des vérités poignantes en rapport avec Janine. Bien avant notre première rencontre, sa jolie cousine avait bel et bien un chum, eh oui!, mais qui s'était enlevé la vie



depuis déjà plusieurs tombées du jour. M'utilisant comme baume pour apaiser sa souffrance de l'horrible drame qui l'écrasait (dont personne n'osa me dévoiler), elle s'aperçut que j'occupais déjà beaucoup trop d'espace dans son cœur. De manière à ne pas boursouffler ma douleur ni la sienne, Janine préféra garder ses distances, tandis que son deuil récent commençait à peine, lui aussi, à prendre du recul. C'est de plein cœur que je compatis à son terrible mal, d'autant plus atroce qu'elle ne pouvait s'épancher pleinement, tant le SUICIDE étant encore et toujours inscrit dans la lignée des péchés frappés de honte et de damnation.

En attendant qu'un vent secourable emporte les cendres de cet amour mort, je me mets à fréquenter selon mon rituel les salles du septième art, seul ou avec mes frères. Peu à peu une certaine paix revient habiter avec moi. Or, en ce très frisquet, mais ensoleillé dimanche après-midi, les Chénier remportent le plébiscite à sept votes sur sept pour une authentique détente au cinéma. Au programme : A date with Judy, mettant en vedette une séduisante et très prometteuse actrice, Elizabeth Taylor, remporte dans une forte proportion la faveur de chacun. Incomparable dérivatif contre la déprime, le ciné m'oblige à laisser au vestiaire quelques heures de mes sempiternels soucis.

Au terme du film, nous ne pensions jamais être gratifiés d'une attraction supplémentaire des plus originales, spécifiquement réservée aux Chénier. À quelle sauce? Comique? Romantique? Dramatique? Et le héros lui? Nul autre que notre... Auguste père! Encore dans le gris de la salle, suivi de Guillaume, papa se lève, s'empare du paletot sur le dossier du banc et aide mon frère à l'endosser, marchant avec lui vers le vestibule. Il éprouve toutefois une chance sur mille à lui introduire le bras dans la manche, aussi exigeant que faire ouvrir une banque après les heures de fermeture. Suite à quelques tentatives

infructueuses et sur le point d'y parvenir, les jointures agriffées au rebord de l'extrémité, le poing refuse catégoriquement l'orifice. Auguste a beau réessayer tout le long de l'allée jusqu'aux portes du fumoir, rien n'y fait!

Perçant la clarté du hall de repos, les deux hommes se tournent l'un vers l'autre, se regardent et demeurent on ne peut plus sidérés. Les plus humbles excuses de papa au parfait inconnu qu'il prit vraiment pour mon frère aîné, semblent de trop. Peu convaincu qu'il s'agissait bien d'un quiproquo, non d'une proposition malhonnête, l'étranger endosse alors son pardessus à lui. La figure toute cramoisie, il esquisse une grimace apeurée et déguerpit maladroitement au-dehors, comme s'il avait vu apparaître le Prince des ténèbres en personne! Encore dans la pénombre, Guillaume tataouine toujours dans les allées à la recherche de son manteau retracé qui l'attend sur le siège l'assoyant au début.

## CHAPITRE 18 - SOMBRER

Pour tournailler davantage le fer dans la blessure, des morceaux de la carrosserie Chénier se perdent en chemin. À son mariage, Léo quittait obligatoirement le gîte. Guillaume l'imitera dans cinq mois en divorçant du toit familial pour convoler en juste noce. Se dessinait au nid des Chénier le second exode, moins apocalyptique que le précédent, mais quand même lancinant, comme si un sortilège prenait plaisir en baptisant nos déboires avec des tuiles sur la tête. Quand le marchand de meubles qui m'emploie ne fait pas dans la dentelle avec les mises à pied prévues depuis plusieurs semaines, là, tout le plafond me dégringole sur la caboche. Dernier recruté, sans tenir compte de mes cinq ans de loyaux services, j'en paye le premier la facture en me faisant carrément virer.

Par crainte qu'avec ma quote-part du pécule en moins, l'éclatement de la famille ne s'enclenche en troisième vitesse, aucun des Chénier ne m'entendra souffler mot. D'interminables moments à... me crever au magasin..., s'égrènent donc à la gare d'autobus sur un banc... d'attente! Oui, un banc D'ATTENTE!! À parodier la comédie pathétique au goût moche du Young man on the Nowhere Express trois jours d'affilée, zyeutant les passagers qui montent et descendent. Impossible pour moi de croire que quelqu'un d'autre ait jamais mis autant d'heures à transiter dans un terminus, en sachant auparavant que le Rapide pour nulle part ne trouvera sûrement pas place au tableau des départs. Au procédé inchangé du Luc Chénier travailleur toujours actif, le dîner se partage avec les miens au 52 Murray, qui m'accueillent quelques minutes avant manger, tout comme si je rentrais du boulot. Durant ces jours de chômage forcé (dur pour l'épine dorsale!), mes repas sans cette bonne vieille saveur de rire d'antan s'avalent tout croche.

Jouer au martyr ainsi à faire semblant ne résulte qu'à gangrainer les choses et ne conduit nulle part ailleurs que sur la voie sans issue. Ma minable pièce de théâtre ambulant prend donc sur-le-champ une avenue différente vers le confessionnal des miens lorsque je leur dévoile tout. Bien qu'elle réproouve avec indulgence et bonhomie mon jeu de cache-cache, la famille loue mes bonnes intentions, m'assurant au surplus son soutien financier. Tant pis pour mon salaire en moins que chacun accepte de compenser par un petit extra, comme nous le ferions vis-à-vis n'importe lequel d'entre nous ayant la déveine de se faire enlever le pain de la bouche.

Redevenu chômeur, j'apprends du marchand d'ameublement voisin de mon dernier emploi l'existence d'un poste laissé vacant : celui de commis de bureau. À l'entrevue, après avoir rempli le formulaire de qualifications (unilingue anglais) usuel, on m'affirme que je réponds aux critères indispensables à l'embauche... sauf au volet mathématiques. Le patron anglophone me refuse, dans sa langue évidemment, la job à travers un cortège d'explications que je connais déjà par cœur, mais il en ajoute une des plus étonnantes :

— Vous autres, Canadiens français, devriez apprendre moins de catéchisme et plus de mathématiques dans vos écoles!

— Ça s peut, fis-je indigné, mais vous autres anglophones, méprisants et hautins, auriez avantage à vous rasseoir sur vos bancs d'école pour suivre des cours de français!

Les événements se corsent. Rien qui me guiderait à voir un peu de luminosité pour percer ce labyrinthe obscur, pendant que tout avance à rebours. Le corps tire déjà trop la langue, le moral dégingandé commence à perdre les pédales, tandis que le sommeil ne répond à peu près plus. L'appétit est dévoré par les nausées à la vue de toute nourriture.

Manger me met à la torture et rien, je dis bien RIEN, en moi ne manifeste aucune montée d'intérêt, que tremble la terre ou tombe une pluie de dollars! À force de tout perdre, de ne plus s'autoriser la moindre gâterie de peur qu'elle nous soit enlevée, on finit par ne plus avoir envie de rien du tout... Et va bon train la course pour m'arracher ce qui me reste encore de plumes! Replié totalement sur moi, ma détermination à plaquer Sherbrooke pour Montréal s'incruste profondément dans mon conscient afin de fuir le spectacle funèbre du démantèlement des Chénier. Hélas, ma vitalité vacillante me boude un peu plus chaque jour, chaque heure, chaque minute.

Mon réservoir quasiment à sec m'oblige néanmoins à le tordre pour y puiser les dernières gouttes d'énergie afin qu'avancent mes deux boulets jusque chez le médecin. Visiblement dépassé par mon état physique lamentable, il me prescrit des calmants sous forme de comprimés à prendre le matin et des barbituriques au coucher. Et voilà, le tour est joué! Celui qui boîte de l'âme se voit tendre naïvement une cane... Aussi simple que ça! Pendant qu'elle me soutient, au diable les tas de merde à la tonne!... Jusqu'à ce que cette ordure d'existence caricaturale charge ses démons d'en remettre pour me passer au hachoir avant même la cicatrisation de mes plaies.

Après la perte de mon frère empoisonné, celle de ma douce tourterelle, de mon gagne-croûte puis, là-bas qui s'en vient, sous le firmament gris foncé noir charbon du déboîtement des Chénier à l'os, me sentant comme si on me pelait la peau du corps à vif. Ma condition de perdant sur toute la ligne exige comme support encore plus efficace une marchette. La dose de mes médicaments est alors doublée par le médecin. Saigné à blanc, branché sur respirateur artificiel, cliniquement mort, au cœur d'une Terre de brousse touffue de pièges, je cherche un sillon pour me libérer de cette mascarade absurde et sans lendemain d'enculés

carnavalesques. Poignée de respectables et respectés exploiters cousus d'or, smoking en peaux de chacals se réservant les sections d'honneur, nous donnant des ordres à ce que nous nous sacrifiions pour leurs piastres, et toujours en se boutonnant bien la gueule. Faut bien bosser pour pouvoir manger n'est-ce pas? Oui, d'accord... mais pas à quatre pattes! Coulée dans le béton armé d'un système pyramidal à la richesse organisée, de sa cime l'intouchable élite visionne, avec la froideur du bourreau, cette meute drolatique d'esclaves libres, obligatoirement ancrés au bas et évidemment sous parfaite domination de l'ogre. Avant de réintégrer leur paradis où ils se feront dorer leur sale couenne engraisée sous les tropiques des bénéfices, ils chargeront leurs robotisés du toujours oui boss de nous brûler par les deux bouts. Très lentement vite, mais des plus sûrement!

Je vivote à tâtons dans le brouillard opaque de mes heures sans but précis (comme s'il pouvait y avoir un!) et ne me pardonnerais d'y patauger une minute supplémentaire, n'endurant plus qu'on me casse l'ouïe avec ces clichés de déjà-entendus, de sur-réchauffé et d'archi-remâchés voulant que ça vaille la peine de s'accrocher à la vie et l'apprivoiser... Tiens, tiens! Et pour quels motifs? Vous m'en direz tant!... Que la Foi déplace les montagnes?... Comment on fait ça? L'éternel : tout finit par s'arranger? Ah oui? Le répétitif : laisser du temps au temps? Ah bon! Les bla, bla, bla,?... Combien de siècles encore, sa fourche du Mal en main, Satan se ri-t-il à mutiler les jambes de mon désir d'une vie normale? Par quelle bricole ingénieuse ou magique, et qu'on m'en crayonne les plans au plus coupant, un mort-vivant en fauteuil roulant peut-il endosser son propre fardeau afin que, sans l'astre aux rayons thérapeutiques, ses heures fleurissent dans la lumière?

Et puis, à quoi bon maintenant puisque tout ce que j'approche et touche se mue en bois mort? Une voie sans courbe me jetant dans l'impasse quoi! Mieux vaut mettre le point final

à ma sordide existence sur terre où les dés sont pipés d'avance. La mienne ne m'apporte que des pochées de néant et toutes ces choses qui tuent la raison d'être. Tel le sable mouvant, plus je me débats, plus je m'enlise, et plus je m'enlise, plus je me débats. Que n'ai-je donc pas laissé les eaux du lac se refermer sur moi à Boscoville?

Incidemment, je conserve toujours jalousement ma roue de secours au cas où la guigne sadique me tirerait dessus à gros boulets. Mon .38 lui répondra alors par la bouche de son canon! Avec ça, je m'assure un aller gratuit en première pour l'Éternité-Express... Y réfléchissant par deux fois, quel parfait machin! Comme la rôtie, faut la manger pendant qu'elle est encore toute chaude.

Tous partis vaquer à leurs devoirs quotidiens, pas un chat au numéro 52, excepté moi, puis Clara qui vient de s'absenter pour acheter la viande chez le boucher Ti-Blanc Richard. À l'image du condamné à mort, mon dernier repas sera déjà consommé lorsqu'elle rentrera, et peu importe dans quel état elle me trouvera, mais chose certaine, drapé d'un linceul de paix éternelle dans lequel je dormirai, ni rien ni personne n'osera plus jamais me troubler. Nonobstant une désespérance engloutie dans l'abysse et la hâte de fermer le rideau au plus tôt, me commande par respect de laisser un dernier mot aux miens avant de m'embarquer pour le grand départ, celui dont on ne revient jamais. Essuyant du revers de la main les larmes qui brouillent ma vue, je griffonne :

À vous tous avec tout mon amour,

Lorsque vous lirez ceci, je ferai partie du Royaume des cieux, pénétré enfin d'une sérénité qui tardait tant à venir... Je vous aimais tant... De travers peut-être, mais Lui, en Haut, sait comment fort.

Possible que de votre côté vous m'aimiez beaucoup aussi. J'aurais tellement voulu l'entendre, comme vous le dire. Végéter sans but enlève toute envie de vivre. Merci pour ces cinq inoubliables années. Ne m'en veuillez pas pour le mal que je vous ai fait. Pensez plutôt à vos meilleurs moments partagés avec moi. Qu'on me pardonne là-Haut...

Luc Chénier

Dans la pièce aux lits superposés, assis sur celui du bas, tout ce à quoi je tiens maintenant réside dans le respect de mes dernières volontés à couper le cordon de mon existence avec le revolver, accoté sur ma tempe, qui se fait presser la détente lentement... Très, très lentement... Puis à la seconde d'en finir, une chose indéfinie entre en conflit avec moi et... Luc Chénier : c'est la valse des «je veux» et celle des «je ne veux pas». Puis après? Je fais quoi là? Mon doigt desserre ou resserre davantage?

Depuis déjà trop de semaines, rien, et je veux vraiment dire rien, ne tournait sur la bonne plaque. Tout me répugnait. Même l'imbattable café Chénier du déjeuner goûtait comme s'il était fusionné avec des retailles de pied de nez hideux. Mes rôties, elles, même avec une couche épaisse de marmelade, se mâchouillaient telles des semelles rôties à la graisse d'ours.

Faut croire qu'en tant que mort entouré de vivants, j'en ai réellement ras ma brouette pour me repentir de n'avoir pas raccroché avant d'obtenir la communication d'avec le FR-7251. Pourquoi avant de le composer n'ai-je pas à cet instant précis tout bonnement dépasser de quelques pas la cabine téléphonique sur Jarry? L'intervalle de l'appel m'aurait amplement suffi à atteindre la bouillonnante rue Saint-Hubert et à me propulser devant



l'un de ces énormes bolides filant à folle allure...

Hélas! Cette vie sur le point de se faire court-circuiter, combien d'envies folles ne me prend-il pas, malgré tout, de la croquer, la dévorer, une fois, deux fois, trois fois, puis recommencer et encore recommencer? Ma famille, mes rares, mais véritables, amis ceux et celles que j'ai idolâtrés d'une passion plus intense que tout ce qu'on peut imaginer sous ce ciel, comment m'en défilent d'une simple pression du doigt? Paradoxalement, je voudrais bien savoir en quel honneur je me vois ainsi coupé de l'attention de tous ces gens qui m'entourent, ignorant ma souffrance. Chacun s'affaire ici et là comme si je n'existais pas. Oh, je sais, ils ne peuvent tout de même deviner l'insupportable de ma détresse, l'implacabilité de mon désespoir ainsi qu'une baisse radicale à communiquer. Et pourquoi? Par la faute de cette maudite trouille qu'aucun d'eux ne puisse être capable de me comprendre si je leur gémis l'anéantissement de mon âme? Leur braille mon mal de vivre? Leur larmoie ma pressante envie de retourner poussière sous cette terre détraquée qui se plaît à jongler avec ma qualité de vie? Leur faire entrer dans le cerveau ce que j'aimerais partager avec eux, et en même temps tout garder en moi? Comment le pourraient-ils? Ai-je au moins essayé?

Le regretté Pierre, à qui je me confiais si souvent, me confirmerait-il que PENSER s'enlever la vie est une chose, mais PASSER à l'acte est une autre paire de manches? Je lui répliquerais certes qu'il faut logiquement y songer avant d'accomplir le geste. Cela ne signifie pas nécessairement que tous ceux qui s'obstinent à penser se suicider le font, objecterait le disparu. Il me convainquit jadis qu'au contraire, celui qui ne manigance pas au moins une fois dans son existence de se brûler la cervelle n'a pas tout à fait vécu. Mais bordel de shit de merde, faut-il absolument transiter par Lucifer, vendre son âme ou, tel

qu'à l'orphelinat, tendre bien haut son assiette pour que peut-être y soit déposée une rachitique portion de dessert? Pourquoi trainer une vie qui fait autant mal? Combien d'heures encore vais-je durer dans de telles conditions? Comment assurer ma stabilité sans le support d'une marchette?

Écartelé entre deux pôles, lequel du Nord ou du Sud choisir? Je ne sais pas. Je ne sais plus trop. Tout me paraît si clair... si confus. Si aisé... si complexe. Farouche opposant à la peine capitale, faut-il que j'en aie infiniment plus que ma charge pour devenir l'artisan de mes derniers instants sous les nuages. Lâche paraît-il celui qui s'expédie dans l'au-delà? Vraiment? Qu'en savons-nous exactement? Et qui peut jurer qu'un membre de sa famille, à débiter par soi, n'exécutera le plongeon libérateur? Ça prend des tonnes de courage et encore... car, semble-t-il aussi, plus on attend plus on hésite, mais le seuil aux maux de l'âme, lui, ne prenant jamais de «break», m'oblige dès lors à remplir le rôle de mon propre bourreau.

Enfin, dans un geste mêlé de désespérance en même temps que de paix, les paupières recouvrant ma vue, j'appuie fortement sur la gâchette... Le coup de feu part... Aucune détonation, mais un simple clic! Surpris, incrédule et passablement ébranlé, mais davantage frustré en ouvrant les yeux de nouveau je songe, le temps de quelques tic-tac, qu'en dépit de ces grosses platées de crotttes, la Providence désirait peut-être me voir encore sous ses cieux?... Ne vient-elle pas de m'accorder le don privilégié de me garder vivant en empruntant la voie secondaire d'une cartouche capricieuse? Wow Nelly! Wow là! ... Pas si vite! ... Un instant! Que faisais-tu tout au long de ces mois pénibles où, délaissé, ravagé, je croulais sous ma croix d'acier? Non ma jolie! Fini. Terminus. Tout l'monde débarque! ... Tanné de me suspendre à toi du bout de mes doigts usés. Donc, deuxième essai...

révolver contre la tempe, index sur la détente, prêt à actionner l'instrument de ma délivrance...

Dès lors, défile comme au cinéma le dernier segment des plus merveilleuses séquences qui me rattachent encore à cette terre : sans aucun doute la fête du Travail. Chaque année nous louions une bagnole et partions tous les sept vers des horizons inconnus québécois ou américains y puiser des provisions de rires, de folies et de bon temps, que nous déballions comme hors-d'œuvre aux repas. Toute bonne ou vilaine chose ne peut se prolonger ad vitam aeternam sans qu'à la fin se fasse entendre le clairon.

Pouce par pouce, je converge péniblement vers le haut de la pente tortueuse. À la méthode similaire que celle des profondeurs du lac des Français où je repérais, à travers l'opacité de l'eau, le mince filet de lumière vers lequel s'effectuait ma spectaculaire remontée.

Lentement, à contrecœur, moi qui dans 99 pour cent des cas vais toujours au bout de mes idées, je ne me rends guère au bout de la gâchette, mais hisse le drapeau blanc tandis que la vie me tend la main. Le cœur un peu moins ensanglanté, sans extraire du barillet les six balles, je dépose mon arme, puis reprends sur le chiffonnier ma missive d'adieu à l'existence, la vois se tordre comme en douleur et devenir toute noire suite à l'allumette que j'avais craquée sous elle.

Au cours des rondes précédentes, certaines leçons apprises furent inconsciemment reportées aux calendes grecques. Entre autres, ne pas demeurer étendu après le compte, car nous possédons des réserves insoupçonnées pour poursuivre le combat. Jeter la serviette équivaldrait à nier les plus valeureux coups de barre déployés jusqu'à présent. Ce qui ne

rime guère avec mon trait de caractère de commerce. Conjurant le fauve de l'adversité, en inversant la borne négative par la positive, revêtira mon existence délabrée d'une dimension nouvelle susceptible de me faire emboîter le bon pas pour remplir ma mission ici-bas.

Chacun d'entre nous dissimule, dans quelque recoin de son subconscient, un ou deux vieux rêves dont il entretient la braise pour les faire mûrir. Bien qu'ils constituent un ménage mal assorti avec la pente du laisser-aller, faut surtout pas les priver d'oxygène.

Une fois la tourmente passée, emportant avec elle une partie vitale de presque tout mon être, les fragments de ma désespérance doivent douloureusement être ramassés, même s'il me faut des pincettes de bijoutier. Ensuite, tel un pigeon voyageur qui revient à son point d'origine, je poursuivrai la partie du jeu d'échelles et de serpents en posant mon pion sur le carré GO. Coup de grattoir après coup de grattoir, comme à Sainte-Madeleine, je piocherai si fort afin de garder debout la tige cassante d'une confiance soutenue en mon potentiel.

Sans faire l'autruche, force est d'admettre que rien ne s'altèrera sur cette terre, sauf ce que renferme mon intérieur. Laisser la réalité s'ouvrir davantage à moi; ne plus tenter de tasser sans arrêt l'immuable, mais apprendre à l'accepter; cesser de me frotter à l'insaisissable sans pour cela mettre au rancart mes idéaux. La bonté rassurante des Normands de ce continent continuera toujours à croiser le fer avec la cruauté des frères Guilbert. L'absurdité de ceux qui, après avoir roulés sur l'or, laissent dans le deuil des fortunes éplorées, pourrissant au fond d'une voûte, alors que dans leur bière dernier-cri, ils rouleront en corbillard haut de gamme pour ensuite aller moisir au fond d'un trou, se voyant sans cesse mis en question devant la logique du juste. L'éplorée comédie d'êtres humains

dont la plupart aspirent au partage équitable des richesses, aux mains d'une minorité qui s'en moque éperdument, puis se mouche avec par son pouvoir et sa piastre, s'accolera encore et toujours des proies consentantes chez les âmes cupides, ordures d'une structure sociale décadente.

Me rendre à l'évidence que le cheminement d'une vie riche ne se confectionne qu'en séparant l'ivraie du bon grain. Que ni moi, ni Marie, ni Joseph, ni personne, ne détenons une assurance-protection contre les uppercuts successifs, qui ne concèdent le moindre répit à la règle du «bats-toi ou meurs». Surtout, éviter de m'enfiler un sac sur la tête pour ne pas voir l'obstacle comme une montagne avant qu'il ne sourde, mais au-delà de cette considération, quand cela se produira, vital s'avérera-t-il de tourner chaque fois les roues de ma direction, sans jamais les détourner de ma destination. Confronté aux pires bassesses d'une foire de marionnettes corrompues dont je ne peux tirer les ficelles ni transformer les personnages, ma mémoire se souviendra que, dans mon cas, le mode idéal se base sur cette simple recette : ne jamais DÉVIER de ma vue, si faible soit-elle, la bille lumineuse me ramenant à l'air libre... comme dans les eaux du lac à Boscoville.

Quelques fleurs ayant poussées depuis mon «attentat», cette même mini lueur me guide tout d'abord chez le docteur Quenton, généraliste aussi de l'âme, reconnu pour sa compétence, à l'exemple de sa secrétaire prompte à me boucler un rendez-vous d'urgence. L'homme d'âge mûr, à la stature imposante, me prescrit un tonifiant efficace et ajuste la posologie de mes médicaments puis, suite à mes aveux, me livre dans un bon français, quelques éclaircissements révélateurs en lien avec mes redoutables phobies. D'après lui, elles auraient comme fil conducteur l'effroi quand je frisiais la noyade au lac des Français... À moins que ce ne soit un autre événement-choc dans ma peau de petit garçon, tel le

terrifiant jeu de l'oreiller. Ou bien mes humiliants cafouillages sur l'ardoise, sous le joug traumatisant du mal sevré frère Guilbert? L'aiguille de ma boussole pointerait plutôt en ligne directe vers ce dernier qui tua quelque chose comme ma confiance en moi, dont le site fut escroqué par l'insécurité, l'hésitation, la gêne et la peur de foncer.

Coupable peut-être aussi de cet incident, confié pour la première fois au docteur et qui m'arriva vers l'âge de huit ans? Tenaillé par une faim de loup, je suis monté sur la galerie arrière du locataire et lui ai chipé une poignée de flocons d'avoine dans son garde-manger non verrouillé. Me tournant de bord à la suite d'un léger craquement, je l'aperçus me collant aux talons. Pris, on ne peut mieux le dire, la main dans le sac, il m'agrippa sous son bras comme une vulgaire poche de patates, me ficela à une chaise dans la cuisine, faisant de moi son prisonnier, puis s'en alla appeler la police. Laissé ainsi tout à fait seul, entièrement coupé de l'extérieur et dans l'impossibilité de me dégager, pollua ma raison en un smog d'isolement du proscrit sur une île déserte, séquestré, terrifié, perdu...

Pendant ce laps d'éternité, aux remous de culpabilité mêlés de honte, vinrent en plus s'allier l'obsession, autant réelle qu'insensée : l'urgence de m'évader de mon enveloppe corporelle qui me terrorisait, comme s'il fallait coûte que coûte fuir de mon propre moi... dont j'avais peur sans savoir pourquoi! Dominé d'une pareille frayeur bien distincte des autres où je perdis mon contrôle, me déchaînai, me débattis si fort que sautèrent mes menottes de corde, prenant mes jambes à mon cou avant l'irruption des policiers...»

— Aurait besoin de se lever très tôt qui découvrirait les numéros ouvrant la voûte de ton subconscient jeune homme! En ce qui concerne tes angoisses, tes phobies, je les relie directement à l'insécurité constante et aux innombrables bouleversements de ta prime

jeunesse qu'impunément l'on a saccagée.

Le médecin me précise que, dans les trois cas, elles risquent fort bien de récidiver advenant certaines perturbations d'ordre affectif ou même physique.

— Pourquoi reviendraient-elles me hanter docteur?

Le disciple d'Esculape sourit ingénument.

— Voilà un autre Everest que les chercheurs ne réussissent pas encore à conquérir mon gars! Prends les choses moins au pied de la lettre... Cesse de donner des coups de poing dans le vent. Bref, laisse porter. Tu verras alors tes crises ralentir ou même appliquer les freins.

C'était, si je ne m'abuse, la première fois où mon psychique présentait un reflet plus reluisant en sortant qu'en entrant chez un médecin. Et ce, en dépit d'avoir gardé à l'arrière-plan de la plus haute confidentialité ma récente tentative ratée, car je me doutais bien qu'on dénonçait à la police l'auteur d'un tel geste. Mais qui? Le médecin? Les parents? L'hôpital? Un voisin? Pourquoi risquer de partager mon dangereux secret pour qu'ensuite la personne aille se battre la gueule au commissariat? Accroc à la loi, louper son suicide valait à l'auteur, reconnu «coupable», un billet de courtoisie de quelques jours au cachot. En m'y condamnant, on aurait irrévocablement soufflé la lueur déjà vacillante de la bougie vers laquelle je me tournais comme dans ma dernière chaloupe de sauvetage.

Mon départ, très bien calculé, coïncide avec les derniers instants passés dans notre chez-soi, sensiblement dégagé de son contenu, laissant place à un vide chargé de nostalgie. Nous devons respecter l'entente verbale convenue avec le proprio qui y transfèrera ses pénates

dès le mois d'août.

De mon côté, avant que Montréal me reçoive à nouveau, le 52 Murray me retient encore une semaine à élaborer les plans de mon futur déménagement. Pour le reste, Auguste, Clara et Miguel se préparent à élire leur nouveau chez eux sur la rue Peel, dans un loyer aux dimensions moins exigeantes. En priorité, je me garde bien de connaître à quel moment le dernier bastion de la famille Chénier rendra son râlement final. Nonobstant, je désire fouiller ma malle de rêves enfouis pour déterminer lequel pourra me raccommoder un peu et me reconnecter avec la dénommée Vie. Les voilà donc tous alignés là sous mon nez, ne sachant trop dans quel coin piger, car à force d'assister aux obsèques de mes projets les plus souhaités, morts dans l'œuf, je ressens moins l'envie d'en couvrir d'autres.

Un point fondamentalement crucial qu'il me faut clarifier avant tout, ce restant de suspense vertigineux trottant dans mon cervelet depuis un certain temps et que j'entends verser aux égouts une fois pour toutes. «On va bien voir si l'autre jour, de son propre gré, la guigne m'a vraiment refilé une faveur lorsque le flingue capricieux me fit rater ma rencontre avec l'au-delà», baragouiné-je, moins que plus convaincu. «Fatalité ou sciences occultes n'ont de très loin rien à voir avec la défectuosité d'une arme» me dis-je, faisant aussitôt machine arrière pour reprendre mon revolver jalousement protégé que j'avais rentré au bout d'un de mes patins. Dévalant l'escalier jusqu'au couloir, j'atteins avec une certaine appréhension les marches menant au sous-sol, pistolet au poing, résolu à risquer cette expérience sans lendemain si jamais elle tourne mal. Comme Saint-Thomas, je tiens à m'assurer avec une certitude absolue ce qui serait arrivé au second essai si, après le clic initial, plutôt que de donner du mou à la gâchette, je l'avais pressée bien à fond.



Aucune note d'adieu? Non. Un cœur saignant la détresse? Un peu moins. Larmes versées en mal de vivre? Non plus. Encore moins d'hésitation au geste qui enfonce la détente jusqu'à son extrémité... BANG! J'en tombe à la renverse... L'inoffensif et discret petit clic auquel je m'attendais se reproduit en une puissante déflagration, un claquement du tonnerre qui transperce mes tympans, déchire ma cervelle... Puis, ce même projectile, qui devait m'étendre raide lors du clic initial (raté), traverse cette fois-ci une mince planche de bois, avant d'achever son règne, enseveli sous une avalanche d'anthracite. Le canon n'appuyait surtout pas ma tempe, mais visait bien la remise à charbon, là-bas au bout, dans le coin droit. Par la bouche de mon .38, Dame La Vie vient-elle à son tour de répondre de façon fort percutante qu'elle voulait encore de moi lorsque je cherchais à m'en déconnecter? Que ma procuration avec elle devait se poursuivre jusqu'à son accomplissement?

Après avoir niché bien entouré des miens durant cinq trop courtes années, quand retentit le glas de la séparation, je réalise que, sans eux, vient immanquablement de caler mon rêve numéro un. Mais étrangement, ceci va faire lever le non moins fermenté numéro deux. En effet, sur la tombe de Pierre et l'âme de maman, je me suis formellement engagé à tirer du lit ce bouquin qui dort au fond de moi. Sans auparavant signer avec Saint-Pierre mon bail d'entrée à la patinoire du paradis... ou exhiber mon billet d'admission comme pelleteur de charbon aux hauts fourneaux de Lucifer. Autrement dit, honorer ma promesse de ne quitter cette terre qu'après avoir donné la parole à des pages déshabillant l'inimaginable, l'unique odyssée des Chénier, ainsi que leur incroyablement bien coordonnée mise en oeuvre d'un retour en piste sur le circuit familial. Bien entendu, chacun retiendra constamment dans son cœur la suspecte et mortelle «embardée» de Pierre, nous suçant tous le sang à blanc. D'ici

peu, la famille connaîtra les dessous de cette histoire, lorsque la ténacité du détective Chartrand le conduira chez le marchand d'où provenait la strychnine.

De très bonne heure ce matin-là, suite au dossier scruté sous la lentille du microscope, l'inspecteur se rend au Riel Snackbar y cuisiner... les deux cuisiniers! Au cours d'un entretien ne dépassant guère les trente minutes, il finit par découvrir le pot aux roses et, du même essor, libère un cuistot écrasé par la masse de son secret, autant que par celui des soupçons qui pesaient sur lui. Retenant son envie d'éclater en sanglots, le volume chevrotant, Ben désemplit son sac sur-le-champ :

— Des plus banales au départ, une négligence tout à fait innocente par laquelle Pierre fut le jouet des circonstances, mais qui n'en demeure pas moins incompréhensible, dont la souvenance aux conséquences multiples m'attirera l'enfer et le mépris de moi-même par mon omission inexplicable, impardonnable, pourtant bien indélébile... Puis tout ça à cause d'une moufette... Eh oui, une moufette!... Je vous le jure, croyez-moi monsieur le détective, tremblote-t-il... Il devenait très urgent qu'on règle le compte de celle qui renversait les poubelles à l'arrière du resto en y laissant sa rebutante carte de visite pendant la nuit. Sur la table de sa faim, elle sacrifiait la salubrité des lieux, devenus un vrai dépotoir malodorant qui menaçait scandaleusement l'environnement ainsi que notre réputation de casse-croûte irréprochable de propreté. J'y dissimulai donc à cet endroit la première rondelle de viande bourrée de strychnine, en plaçai une seconde tranche contaminée au frais, bien à part, au cas où il faudrait répéter le traitement. Jim s'entretenait avec un client éméché à ce moment-là, je n'ai pu le prévenir, mais me suis juré de le faire sans faute aussitôt rentré chez moi. Cette intention fourcha ma mémoire oublieuse. Quand je m'en suis finalement souvenu, j'ai vite entrepris la courte distance d'une course folle vers le

resto, comme celle du chat à sa première et mortelle crise épileptique... On aurait dit que les habitations de chaque côté du trottoir défilaient vers l'avant, pendant que mes membres inférieurs battaient un record en allant de l'arrière, tandis que le haut de mon corps fendait l'air, tant ma hâte d'arriver à temps me vidait de mon souffle. Hélas, tragiquement trop tard! Déjà le poison avait exécuté son œuvre... Vous ne pouvez imaginer comment j'en suis malade... navré à m'écrabouiller la cervelle contre ce mur!

Monsieur Chartrand pria courtoisement Ben de lui indiquer l'emplacement où reposait le steak-poison. Coup de fortune, il y couvait toujours. Reniflant plutôt la soupe chaude que la strychnine fraîche, l'invitée fit naturellement faux bond. Saisissant l'appât aux fins d'analyses, l'inspecteur l'entoura précautionneusement de papier imperméable qu'il fourra ensuite dans le récipient métallique sorti de sa serviette. Puis, ses grandes enjambées le ramenèrent en sifflotant au commissariat.

Par les tests effectués plus tard au laboratoire médico-légal, il fut clairement établi que les poisons tiraient bien leur origine de la même source et appartenaient au même groupe (poudre) de strychnine. Tout corroborait au quart de tour avec les deux sons de cloche de Jim et Ben qui ne firent jamais mentir la vérité lors des interrogatoires antérieurs. La conclusion de cette affaire des plus insolites, autant que tragiquement incroyable, classée ***mort purement accidentelle***, permit de les blanchir d'accusations terriblement graves. Ma famille fut certes immensément soulagée à l'heure du dénouement, sans hélas que nous ait atrocement mis en pièces ce foutu drame... Bête à faire mourir!

-- FINI --

